REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME PREMIER

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1856

ÉTUDES

DE

LA VIE MONDAINE

LA PETITE COMTESSE

I.

GEORGE L. A PAUL B. A PARIS.

Du Rozel, 15 septembre.

Il est neuf heures du soir, mon ami, et tu arrives d'Allemagne. On te remet ma lettre, dont le timbre t'annonce d'abord que je suis absent de Paris. Tu te permets un geste d'humeur, et tu me traites de vagabond. Cependant tu te plonges dans ton meilleur fauteuil, tu ouvres ma lettre, et tu apprends que je suis installé depuis cinq jours dans un moulin de Basse-Normandie. — Un moulin! comment diantre! que peut-il faire dans un moulin? — Ton front se plisse, tes sourcils se rapprochent : tu déposes ma lettre pour un moment, tu prétends pénétrer ce mystère par le seul effort de ton imaginative. — Soudain un aimable enjouement se peint sur tes traits; ta bouche exprime l'ironie du sage tempérée par l'indulgence de l'ami : tu as entrevu dans un nuage d'opéra-comique une meunière poudrée, un corsage de rubans en échelle, une jupe fine et courte, et des bas à coins dorés; bref, une de ces meunières dont le cœur fait tic-tac avec accompagnement de hautbois. — Mais les Grâces, qui se jouent sans cesse devant ta pensée, l'égarent parfois : ma meunière ressemble à la tienne comme je ressemble au jeune Colin; elle est

coiffée d'un vaste bonnet de coton, auquel la couche la plus intense de farine ne réussit pas à rendre sa couleur primitive; elle porte un jupon d'une étoffe de laine grossière qui écorcherait la peau d'un éléphant : bref, il m'arrive fréquemment de confondre la meunière avec le meunier, après quoi il est superflu d'ajouter que je ne suis nullement curieux de savoir si son cœur fait tic-tac.

La vérité est que, ne sachant comment tuer le temps en ton absence et n'ayant pas lieu d'espérer ton retour avant un mois (c'est ta faute), j'ai sollicité une mission. Le conseil-général du département de... venait tout à point d'émettre le vœu qu'une certaine abbaye ruinée, dite l'abbaye du Rozel, fût classée parmi les monumens historiques : on m'a chargé d'examiner de près les titres de la postulante. Je me suis rendu en toute hâte au chef-lieu de ce département *artistique*, où j'ai fait mon entrée avec la gravité importante d'un homme qui tient entre ses mains la vie ou la mort d'un monument cher au pays. J'ai pris dans l'hôtel quelques renseignemens : grande a été ma mortification quand j'ai reconnu que personne ne paraissait soupçonner qu'une abbaye du Rozel existât ou eût jamais existé à cent lieues à la ronde. — Je me suis présenté à la préfecture sous le coup de ce désenchantement : le préfet, qui est V..., que tu connais, m'a reçu avec sa bonne grâce ordinaire; mais aux questions que je lui adressais sur l'état des ruines qu'il s'agissait de conserver à l'amour traditionnel de ses administrés, il m'a répondu avec un sourire distrait que sa femme, qui avait vu ces ruines dans une partie de campagne, pendant son séjour aux bains de mer, m'en parlerait mieux qu'il ne le saurait faire.

Il m'invita à dîner, et le soir Mme V..., après les combats ordinaires de la pudeur expirante, me montra sur son album quelques vues des fameuses ruines, dessinées avec goût. Elle s'exalta tout doucement en me parlant de ces vénérables restes, encadrés, si on l'en croit, dans un site enchanteur, et fort propres surtout aux parties de campagne. Un regard suppliant et corrupteur termina sa harangue. Il me semble évident que cette jeune femme est la seule personne du département qui porte à cette pauvre vieille abbaye un intérêt véritable, et que les pères-conscrits du conseil-général ont émis un vœu de pure galanterie. Au surplus, il m'est impossible de ne pas me ranger à leur opinion : l'abbaye a de beaux yeux; elle mérite d'être classée : elle le sera.

Mon siége était donc fait dès ce moment, mais il fallait encore l'écrire et l'appuyer de quelques pièces justificatives. Malheureusement les archives et les bibliothèques locales n'abondent pas en traditions relatives à mon sujet : après deux jours de fouilles consciencieuses, je n'avais recueilli que de rares et insignifians docu-

mens, qui peuvent se résumer dans ces deux lignes : « Abbaye du Rozel, commune du Rozel, a été habitée de temps immémorial par les moines, — qui l'ont quittée — lorsqu'elle a été détruite. »

C'est pourquoi je résolus d'aller, sans plus de retard, demander leur secret à ces ruines mystérieuses, et de multiplier au besoin les artifices de mon crayon pour suppléer à la concision forcée de ma plume. — Je partis mercredi matin pour le gros bourg de ***, qui n'est qu'à deux ou trois lieues de l'abbaye. Un coche normand, compliqué d'un cocher normand, me promena tout le jour, comme un monarque indolent, le long des haies normandes. Le soir j'avais fait douze lieues, et mon cocher douze repas. Le pays est beau, quoique d'un caractère agreste un peu uniforme. Sous un bocage éternel se déploie une verdure opulente et monotone, dans l'épaisseur de laquelle ruminent des bœufs satisfaits. Je conçois les douze repas de mon cocher : l'idée de manger doit se présenter fréquemment et presque uniquement à l'imagination de tout homme qui passe sa vie au milieu de cette grasse nature, dont l'herbe même donne appétit.

Vers le soir cependant, l'aspect du paysage changea : nous entrâmes dans des plaines basses, marécageuses et nues comme des steppes, qui s'étendaient de chaque côté de la route; le bruit des roues sur la chaussée prit une sonorité creuse et vibrante; des joncs de couleur sombre et de hautes herbes d'apparence malsaine couvraient à perte de vue la surface noirâtre du marais. J'aperçus au loin, à travers le crépuscule et derrière un rideau de pluie, deux ou trois cavaliers lancés à toute bride, qui parcouraient, comme affolés, ces espaces sans bornes : ils s'ensevelissaient par intervalles dans les bas fonds du pâturage, et reparaissaient tout à coup, galopant toujours avec la même frénésie. Je ne pouvais imaginer vers quel but idéal se précipitaient ces fantômes équestres. Je n'eus garde de m'en informer. Le mystère est doux et sacré.

Le lendemain, je m'acheminai vers l'abbaye, emmenant dans mon cabriolet un grand paysan qui avait les cheveux jaunes, comme Cérès. C'était un valet de ferme qui demeurait depuis sa naissance à deux pas de mon monument; il m'avait entendu le matin prendre des informations dans la cour de l'auberge, et s'était offert obligeamment à me conduire aux ruines, qui étaient la première chose qu'il eût vue en venant au monde. Je n'avais nul besoin d'un guide : j'acceptai cependant l'offre de ce garçon, dont l'officieux bavardage semblait me promettre une conversation suivie, où j'espérais surprendre quelque légende intéressante; mais dès qu'il eut pris place à mes côtés, le drôle devint muet : mes questions semblaient même, je ne sais pourquoi, lui inspirer une profonde méfiance, voisine de la colère.

J'avais affaire au génie des ruines, gardien jaloux de leurs trésors. En revanche j'eus l'avantage de le ramener chez lui en voiture : c'était apparemment ce qu'il avait voulu, et il eut tout lieu d'être satisfait de ma complaisance.

Après avoir déposé devant sa porte cet agréable compagnon, je dus mettre moi-même pied à terre : un escalier de rochers, serpentant sur le flanc d'une lande, me conduisit au fond d'une étroite vallée, qui s'arrondit et s'allonge entre une double chaîne de hautes collines boisées. Une petite rivière y dort sous les aulnes, séparant deux bandes de prairies fines et moelleuses comme les pelouses d'un parc : on la traverse sur un vieux pont d'une seule arche qui dessine dans une eau tranquille le reflet de sa gracieuse ogive. Sur la droite les collines se rapprochent en forme de cirque, et semblent réunir leurs courbes verdoyantes; à gauche, elles s'évasent, et vont se perdre dans la masse haute et profonde d'une forêt. La vallée est ainsi close de toutes parts, et offre un tableau dont le calme, la fraîcheur et l'isolement pénètrent l'âme. Si l'on pouvait jamais trouver la paix hors de soi-même, ce doux asile la donnerait : il en donne du moins pour un instant l'illusion.

Le site eût suffi pour me faire deviner l'abbaye, qui sans doute succéda à l'ermitage. Dans cette période de transition brutale et convulsive qui ouvrit si péniblement l'ère moderne, quel immense besoin de repos et de recueillement devait se faire sentir aux âmes délicates et aux esprits contemplatifs! — Je lis dans le cœur du moine, du poète, du spiritualiste inconnu que le hasard amena un jour, au milieu de cet âge terrible, sur la pente de ces collines, et qui découvrit soudain le trésor de solitude qu'elles recélaient : je me figure l'attendrissement de ce rêveur fatigué en face d'une scène si paisible; je me le figure, et en vérité je ne suis pas loin de le partager. Notre époque, à travers de grandes dissemblances, n'est pas sans quelques rapports essentiels avec les premiers temps du moyen âge : le désordre moral, la convoitise matérielle, la violence barbare, qui caractérisaient cette phase sinistre de notre histoire, ne semblent éloignés de nous aujourd'hui que de la distance qui sépare la théorie de la pratique, le complot de l'exécution, et l'âme perverse de la main criminelle.

Les ruines de l'abbaye sont adossées à la forêt. Ce qui survit de l'abbaye elle-même est peu de chose : à l'entrée de la cour, une porte monumentale; une aile de bâtiment du XIIe siècle, où loge la famille du meunier dont je suis l'hôte; la salle du chapitre, remarquable par d'élégans arceaux et quelques traces de peintures murales; enfin deux ou trois cellules, dont une paraît avoir servi de lieu de correction, si j'en juge par la solidité de la porte et des verrous. Le reste

a été démoli, et se retrouve par fragmens dans les maisonnettes du voisinage. L'église, qui a presque les proportions d'une cathédrale, est d'une belle conservation et d'un effet merveilleux. Le portail et le chevet de l'abside ont seuls disparu : toute l'architecture intérieure, les voussures, les hautes colonnes, sont intactes et comme faites d'hier. Là il semble qu'un artiste ait présidé à l'œuvre de destruction : un coup de pioche magistral a ouvert aux deux extrémités de l'église, à la place du portail et à la place de l'autel, deux baies gigantesques, de sorte que le regard, du seuil de l'édifice, plonge dans la forêt comme à travers un profond arc triomphal. Dans ce lieu solitaire, cela est inattendu et solennel. J'en fus ravi.

— Monsieur, dis-je au meunier, qui, depuis mon arrivée, observait de loin chacun de mes pas avec cette méfiance féroce qui semble particulière au pays, je suis chargé d'étudier et de dessiner ces ruines. Ce travail me demandera plusieurs jours : ne pourriez-vous m'épargner une course quotidienne du bourg à l'abbaye, en me logeant chez vous tant bien que mal, pendant une semaine ou deux?

Le meunier, Normand de race, m'examina des pieds à la tête sans me répondre, en homme qui sait que le silence est d'or : il me toisa, me jaugea, me pesa, et finalement, desserrant ses lèvres enfarinées, il appela sa femme. La meunière apparut alors sur le seuil de la salle du chapitre, convertie en étable à veaux, et je dus lui renouveler ma demande. Elle m'examina à son tour, mais moins longuement que son mari, et avec le flair supérieur de son sexe. Sa conclusion fut, comme j'avais droit de m'y attendre, celle du *præses* dans *le Malade* : — *Dignus est intrare*. Le meunier, qui vit la tournure que prenaient les choses, souleva son bonnet et me régala d'un sourire. Ces braves gens du reste, une fois la glace rompue, s'ingénièrent à me dédommager, par mille attentions empressées, de la prudence de leur accueil. Ils voulaient m'abandonner leur propre chambre, ornée des *Aventures de Télémaque,* à laquelle je préférai — comme eût fait Mentor, — une cellule d'une austère nudité, dont la fenêtre à petits carreaux losangés s'ouvre sur le portail ruiné de l'église et sur l'horizon de la forêt.

Plus jeune de quelques années, j'aurais joui très vivement de cette poétique installation, mais je grisonne, ami Paul, ou du moins j'en ai peur, bien que j'essaie encore d'attribuer à de simples jeux de lumière les tons douteux dont ma barbe s'émaille au soleil du midi. Toutefois, si ma rêverie a changé d'objet, elle dure encore et me charme toujours. Mon sentiment poétique s'est modifié, et je crois qu'il s'est élevé. L'image d'une femme n'est plus l'élément indispensable de mon rêve : mon cœur, plus calme, et qui s'étudie à l'être, se retire peu à peu du champ où s'exerce ma pensée. Je ne puis, je l'avoue,

trouver un plaisir suffisant dans les pures et sèches méditations de l'intelligence : il faut que mon imagination parle d'abord et donne le branle à mon cerveau, il faut qu'un spectacle me touche et me provoque à penser, car je suis né romanesque, romanesque je mourrai, et tout ce qu'on peut me demander, tout ce que je puis obtenir de moi, à l'âge où la bienséance commande déjà la gravité, c'est de faire des romans sans amour.

Les monumens du passé favorisent cette disposition incurable de mon esprit : ils m'aident à ressusciter les mœurs, les passions, les idées de leurs anciens habitans, et à interroger, sous les caractères variés de chaque époque, la vieille énigme de la vie. — Dans cette cellule où je t'écris, je ne manque pas d'évoquer chaque soir des robes de bure et des visages macérés : un moine m'apparaît, tantôt à genoux dans cet angle obscur, sur cette dalle usée, plongé dans les heureuses extases de la foi, tantôt accoudé sur cette noire tablette de chêne, couvrant d'auréoles d'or le parchemin des missels, perpétuant les œuvres du génie antique, ou poursuivant sa science, qui l'effraie, jusqu'aux limites de la magie. Un autre fantôme, debout près de l'étroite fenêtre, attache son regard humide sur la profondeur de ces bois, qui lui rappellent les chasses chevaleresques et les palefrois des châtelaines. — Tu en diras ce qu'il te plaira, j'aime les moines, non pas les moines de la décadence, les moines fainéans, pansus et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères, et qui ne font pas la mienne. J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, telle que je me la figure, recrutée parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, ouvrant un refuge, et le seul refuge possible dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien de poètes, de savans, d'artistes, d'inventeurs anonymes ont dû bénir, pendant dix siècles, ce droit d'asile respecté qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe ! L'abbaye aimait à découvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses : elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir, elle s'honorait et se parait de leurs talens. Quoique leur cercle fût étroit, ils y exerçaient du moins librement les facultés qu'ils tenaient de Dieu : ils vivaient heureux, quoiqu'ils dussent mourir ignorés.

Que plus tard le cloître se soit écarté de ces nobles et sévères traditions, qu'il ait dégénéré de chute en chute jusqu'aux frères Fredons et jusqu'au directeur spirituel de Panurge, cela est possible : il a dû subir le destin commun à toutes les institutions qui ont fait

leur temps, et qui survivent à leur œuvre accomplie. Toutefois il se peut bien que l'esprit gaulois de la bourgeoisie émancipée, auquel vint s'ajouter bientôt l'esprit de la réforme, ait dessiné dans nos vieilles abbayes plus de caricatures que de portraits. Quoi qu'il en soit, même en lisant Rabelais avec le respect qui convient, aucun homme doué de pensée ne saurait oublier que, durant cette triste nuit du moyen âge, le dernier rayon de la pure vie intellectuelle éclaire le front pâle du moine.

Jusqu'à présent l'ennui m'a épargné dans ma solitude. T'avouerai-je même que j'y éprouve un contentement singulier? Il me semble que je suis à mille lieues des choses d'ici-bas, et qu'il y a une sorte de trêve et de temps d'arrêt dans la misérable routine de mon existence, à la fois tourmentée et banale. Je savoure ma complète indépendance avec l'allégresse naïve d'un Robinson de douze ans. Je dessine quand il me plaît : le reste du temps je me promène çà et là à l'aventure, en ayant grand soin de ne jamais franchir les bornes du vallon sacré. Je m'asseois sur le parapet du pont, et je regarde couler l'eau; je vais à la découverte dans les ruines; je m'enfonce dans les souterrains : j'escalade les degrés rompus du beffroi; je ne puis les redescendre, et je demeure à cheval sur une gargouille, faisant une assez sotte figure, jusqu'à ce que le meunier m'apporte une échelle. Je m'égare la nuit dans la forêt, et je vois passer les chevreuils au clair de lune. Que veux-tu? Tout cela me berce agréablement, et me produit l'impression d'un rêve d'enfant, que je fais dans l'âge mûr.

Ta lettre, datée de Cologne, et qu'on m'a renvoyée ici suivant mes instructions, a seule troublé ma béatitude. Je me console difficilement d'avoir quitté Paris presque à la veille de ton retour. Que le ciel confonde tes caprices et ton indécision! Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de hâter mon travail; mais où trouver les documens historiques qui me manquent? Je tiens sérieusement à sauver ces ruines. Il y a là un paysage rare, un tableau de prix, qu'on ne peut laisser périr sans vandalisme.

Et puis j'aime les moines, te dis-je. Je veux rendre à leurs ombres cet hommage de sympathie. Oui, si j'avais vécu il y a quelque mille ans, j'aurais certainement cherché parmi eux le repos du cloître en attendant la paix du ciel. Quelle existence m'eût mieux convenu? Sans souci de ce monde et assuré de l'autre, sans troubles du cœur ni de l'esprit, j'aurais écrit paisiblement de douces légendes auxquelles j'eusse été crédule, j'aurais déchiffré curieusement des manuscrits inconnus et découvert en pleurant de joie l'Iliade ou l'Énéide; j'aurais dessiné des rêves de cathédrales, chauffé des alambics, — et peut-être inventé la poudre : ce n'est pas ce que j'aurais fait de mieux.

Allons, il est minuit : frère, il faut dormir.

Post-scriptum. Il y a des spectres! — Je fermais cette lettre, mon ami, au milieu d'un silence solennel, quand soudain mon oreille s'est emplie de bruits mystérieux et confus qui paraissaient venir du dehors, et où j'ai cru distinguer le sourd murmure d'une foule. Je me suis approché fort surpris de la fenêtre de ma cellule, et je ne saurais trop te dire la nature précise de l'émotion que j'ai ressentie en apercevant les ruines de l'église éclairées d'une lumière resplendissante : le vaste portail et les ogives béantes jetaient des flots de clarté jusque sur les bois lointains. Ce n'était point, ce ne pouvait être un incendie. J'entrevoyais d'ailleurs, à travers les trèfles de pierre, des ombres de taille surhumaine qui passaient dans la nef, paraissant exécuter avec une sorte de rhythme quelque cérémonie bizarre. — J'ai brusquement ouvert ma fenêtre : au même instant, de bruyantes fanfares ont éclaté dans la ruine, et ont fait retentir tous les échos de la vallée; après quoi j'ai vu sortir de l'église une double file de cavaliers armés de torches et sonnant du cor, quelques-uns vêtus de rouge, d'autres drapés de noir et la tête couverte de panaches. Cette étrange procession a suivi, toujours dans le même ordre, avec le même éclat et les mêmes fanfares, le chemin ombragé qui borde les prairies. Arrivée sur le petit pont, elle a fait une station : j'ai vu les torches s'élever, s'agiter et lancer des gerbes d'étincelles; les cors ont fait entendre une cadence prolongée et sauvage; puis soudain toute lumière a disparu, tout bruit a cessé, et la vallée s'est ensevelie de nouveau dans les ténèbres et dans le silence profond de minuit. Voilà ce que j'ai vu et entendu. Toi qui arrives d'Allemagne, as-tu rencontré le Chasseur Noir? Non? Pends-toi donc!

II.

16 septembre.

L'ancienne forêt de l'abbaye appartient à un riche propriétaire du pays, le marquis de Malouet, descendant de Nemrod, et dont le château paraît être le centre social du pays. Il y a presque chaque jour en cette saison grande chasse dans la forêt : hier la fête s'acheva par un souper sur l'herbe suivi d'un retour aux flambeaux. J'aurais volontiers étranglé l'honnête meunier qui m'a donné à mon réveil cette explication en langue vulgaire de ma ballade de minuit.

Voilà donc le monde qui envahit avec toutes ses pompes ma chère solitude. Je le maudis, Paul, dans toute l'amertume de mon cœur. Je lui ai dû hier soir, à la vérité, une apparition fantastique qui m'a charmé; mais je lui dois aujourd'hui une aventure ridicule, dont je suis seul à ne point rire, car j'en suis le héros.

J'étais ce matin mal disposé au travail; j'ai dessiné toutefois jusqu'à midi, mais il m'a fallu y renoncer : j'avais la tête lourde, l'humeur maussade, je sentais vaguement dans l'air quelque chose de

fatal. Je suis rentré un instant au moulin pour y déposer mon attirail; j'ai chicané la meunière consternée au sujet de je ne sais quel brouet cruellement indigène qu'elle m'avait servi à déjeuner; j'ai rudoyé les deux enfans de cette bonne femme qui touchaient à mes crayons; enfin j'ai donné au chien du logis un coup de pied accompagné de la célèbre formule : juge, si tu m'avais fait quelque chose!

Assez peu satisfait de moi-même, comme tu le penses, après ces trois petites lâchetés, je me suis dirigé vers la forêt pour m'y dérober autant que possible à la lumière du jour. Je me suis promené près d'une heure sans pouvoir secouer la mélancolie prophétique qui m'obsédait. Avisant enfin, au bord d'une des avenues qui traversent la forêt, et sous l'ombrage des hêtres, un épais lit de mousse, je m'y suis étendu avec mes remords, et je n'ai pas tardé à m'y endormir d'un profond sommeil. — Dieu! que n'était-ce celui de la mort!

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand j'ai été réveillé tout à coup par un certain ébranlement du sol dans mon voisinage immédiat : je me suis levé brusquement, et j'ai vu à quatre pas de moi, dans l'avenue, une jeune femme à cheval. Mon apparition subite a un peu effrayé le cheval, qui a fait un écart. La jeune femme, qui ne m'avait pas encore aperçu, le ramenait en lui parlant. Elle m'a paru jolie, mince, élégante. J'ai entrevu rapidement des cheveux blonds, des sourcils d'une nuance plus foncée, un œil vif, un air de hardiesse, et un feutre à panache bleu campé sur l'oreille avec trop de crânerie. — Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que tu saches que j'étais vêtu d'une blouse de touriste maculée d'ocre rouge; de plus, je devais avoir cet œil hagard et cette mine effarée qui donnent à celui qu'on éveille en sursaut une physionomie à la fois comique et alarmante. Joins à tout cela une chevelure en désordre, une barbe semée de feuilles mortes, et tu n'auras aucune peine à t'expliquer la terreur qui a subitement bouleversé la jeune chasseresse au premier regard qu'elle a jeté sur moi : — elle a poussé un faible cri, et, tournant bride aussitôt, elle s'est sauvée au galop de bataille.

Il m'était impossible de me méprendre sur la nature de l'impression que je venais de produire : elle n'avait rien de flatteur. Toutefois j'ai trente-cinq ans, et il ne suffit plus, Dieu merci, du coup d'œil plus ou moins bienveillant d'une femme pour troubler la sérénité de mon âme. J'ai suivi d'un regard souriant la fuyante amazone; à l'extrémité de l'allée dans laquelle je venais de ne point faire sa conquête, elle a tourné brusquement à gauche, s'engageant dans une avenue parallèle. Je n'ai eu qu'à traverser le fourré voisin pour la voir rejoindre une cavalcade composée de dix ou douze personnes,

qui semblaient l'attendre, et auxquelles elle criait de loin, d'une voix entrecoupée : — Messieurs ! messieurs ! un sauvage ! il y a un sauvage dans la forêt !

Intéressé par ce début, je m'installe commodément derrière un épais buisson, l'œil et l'oreille également attentifs. On entoure la jeune femme; on suppose d'abord qu'elle plaisante, mais son émotion est trop sérieuse pour n'avoir point d'objet. Elle a vu, elle a bien clairement vu, non pas précisément un sauvage si on veut, mais un homme déguenillé dont la blouse en lambeaux semblait couverte de sang, dont le visage, les mains et toute la personne étaient d'une saleté repoussante, la barbe effroyable, les yeux à moitié sortis de leurs orbites; bref, un individu près duquel le plus atroce brigand de Salvator n'est qu'un berger de Watteau. Jamais amour-propre d'homme ne fut à pareille fête. Cette charmante personne ajoutait que je l'avais menacée, et que je m'étais jeté, comme le spectre de la forêt du Mans, à la tête de son cheval. — A ce récit merveilleux répond un cri général et enthousiaste : — Donnons-lui la chasse ! cernons-le ! traquons-le ! hop ! hourrah ! — et là-dessus toute la cavalerie s'ébranle au galop sous la direction de l'aimable conteuse.

Je n'avais, suivant toute apparence, qu'à demeurer tranquillement blotti dans ma cachette pour dépister les chasseurs, qui m'allaient chercher dans l'avenue où j'avais rencontré l'amazone. Malheureusement j'eus la pensée, pour plus de sûreté, de gagner le fourré qui se présentait en face de moi. Comme je traversais le carrefour avec précaution, un cri de joie sauvage m'apprend que je suis aperçu; en même temps je vois l'escadron tourner bride et revenir sur moi comme un torrent. Un seul parti raisonnable me restait à prendre, c'était de m'arrêter, d'affecter l'étonnement d'un honnête promeneur qu'on dérange, et de déconcerter mes assaillans par une attitude à la fois digne et simple; mais saisi d'une sotte honte, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer, convaincu d'ailleurs qu'un effort vigoureux allait suffire pour me délivrer de cette poursuite importune et pour m'épargner l'embarras d'une explication, je commets la faute à jamais déplorable de hâter le pas, ou plutôt, pour être franc, de me sauver à toutes jambes. Je traverse le chemin comme un lièvre, et je m'enfonce dans le fourré, salué au passage d'une salve de joyeuses clameurs. Dès cet instant, mon destin était accompli; toute explication honorable me devenait impossible; j'avais ostensiblement accepté la lutte avec ses chances les plus extrêmes.

Cependant je possédais encore une certaine dose de sang-froid, et tout en fendant les broussailles avec fureur, je me berçais de re-

flexions rassurantes. Une fois séparé de mes persécuteurs par l'épaisseur d'un fourré inaccessible à la cavalerie, je saurais gagner assez d'avance pour me rire de leurs vaines recherches. — Cette dernière illusion s'est évanouie lorsque, arrivé à la limite du couvert, j'ai reconnu que la troupe maudite s'était divisée en deux bandes, qui m'attendaient l'une et l'autre au débuché. A ma vue, il s'est élevé une nouvelle tempête de cris et de rires, et les trompes de chasse ont retenti de toutes parts. J'ai eu le vertige; la forêt a tourbillonné autour de moi; je me suis jeté dans le premier sentier qui s'est offert à mes yeux, et ma fuite a pris le caractère d'une déroute désespérée.

La légion implacable des chasseurs et des chasseresses n'a pas manqué de s'élancer sur mes traces avec un redoublement d'ardeur et de stupide gaieté. Je distinguais toujours à leur tête la jeune femme au panache bleu, qui se faisait remarquer par un acharnement particulier, et que je vouais de bon cœur aux accidens les plus sérieux de l'équitation. C'était elle qui encourageait ses odieux complices, quand j'étais parvenu un instant à leur dérober ma piste; elle me découvrait avec une clairvoyance infernale, me montrait du bout de sa cravache, et poussait un éclat de rire barbare quand elle me voyait reprendre ma course à travers les halliers, soufflant, haletant, éperdu, absurde. J'ai couru ainsi pendant un temps que je ne saurais apprécier, accomplissant des prouesses de gymnastique inouies, perçant les taillis épineux, m'embourbant dans les fondrières, sautant les fossés, rebondissant sur mes jarrets avec l'élasticité d'un tigre, galopant à la diable, sans raison, sans but, et sans autre espérance que de voir la terre s'entr'ouvrir sous mes pas.

Enfin, et par un simple effet du hasard, car depuis longtemps j'avais perdu toutes notions topographiques, j'ai aperçu les ruines devant moi; j'ai franchi par un dernier élan l'espace libre qui les sépare de la forêt, j'ai traversé l'église comme un excommunié, et je suis arrivé tout flambant devant la porte du moulin. Le meunier et sa femme étaient sur le seuil, attirés par le bruit de la cavalcade, qui me suivait de près; ils m'ont regardé avec une expression de stupeur; j'ai vainement cherché quelques paroles d'explication à leur jeter en passant, et après d'incroyables efforts d'intelligence, je n'ai pu que leur murmurer niaisement : Si on me demande..... dites que je n'y suis pas!... Puis j'ai gravi d'un saut l'escalier de ma cellule, et je suis venu tomber sur mon lit dans un état de complet épuisement.

Cependant, Paul, la chasse se précipitait tumultueusement dans la cour de l'abbaye; j'entendais le piétinement des chevaux, la voix des cavaliers, et même le son de leurs bottes sur les dalles du seuil, ce qui me prouvait qu'une partie d'entre eux avait mis pied à terre

et me menaçait d'un dernier assaut : je me suis relevé avec un mouvement de rage et j'ai regardé mes pistolets. Heureusement, après quelques minutes de conversation avec le meunier, les chasseurs se sont retirés, non sans me laisser clairement entendre que, s'ils avaient pris meilleure opinion de ma moralité, ils emportaient une idée fort réjouissante de l'originalité de mon caractère.

Tel est, mon ami, l'historique fidèle de cette journée malheureuse, où je me suis couvert franchement, et des pieds à la tête, d'une espèce d'illustration à laquelle tout Français préférera celle du crime. J'ai à cette heure la satisfaction de savoir que je suis, dans un château voisin, au milieu d'une société de brillans cavaliers et de belles jeunes femmes, un texte de plaisanteries inépuisable. Je sens de plus, depuis mon mouvement de flanc (comme on a coutume d'appeler à la guerre les retraites précipitées), que j'ai perdu à mes propres yeux quelque chose de ma dignité, et je ne puis me dissimuler en outre que je suis loin de jouir auprès de mes hôtes rustiques de la même considération.

En présence d'une situation si gravement compromise, j'ai dû tenir conseil : après une courte délibération, j'ai rejeté bien loin, comme puéril et pusillanime, le projet que me suggérait mon amour-propre aux abois, celui de quitter ma résidence, et même d'abandonner le pays. J'ai pris le parti de poursuivre philosophiquement le cours de mes travaux et de mes plaisirs, de montrer une âme supérieure aux circonstances, et de donner enfin aux amazones, aux centaures et aux meuniers le beau spectacle du sage dans l'adversité.

III.

20 septembre.

Je reçois ta lettre. Tu es de la vraie race des amis du Monomotapa. Mais quel enfantillage! Voilà la cause de ton brusque retour! Un rien, un méchant cauchemar, qui, deux nuits de suite, te fait entendre ma voix t'appelant à mon secours. Ah! fruits amers de la détestable cuisine allemande! — Vraiment, Paul, tu es bête. Tu me dis pourtant des choses qui me touchent jusqu'aux larmes. Je ne saurais te répondre à mon gré. J'ai le cœur tendre et le verbe sec. Je n'ai jamais pu dire à personne : Je vous aime. Il y a un démon jaloux qui altère sur mes lèvres toute parole de tendresse, et lui donne une inflexion d'ironie. — Mais, Dieu merci, tu me connais.

Il paraît que je te fais rire quand tu me fais pleurer? Allons, tant mieux. Oui, ma noble aventure de la forêt a une suite, et une suite dont je me passerais bien. Tous les malheurs dont tu me sentais menacé sont arrivés : sois donc tranquille.

Le lendemain de ce jour néfaste, je débutai par reconquérir l'estime de mes hôtes du moulin, en leur racontant de bonne grâce les plus piquans épisodes de ma course. Je les vis s'épanouir à ce récit; la femme, en particulier, se pâmait avec des convulsions atroces et des ouvertures de mâchoire formidables. Je n'ai rien vu de si hideux en ma vie que cette grosse joie de vachère.

En témoignage d'un retour de sympathie complet, le meunier me demanda si j'étais chasseur, ôta du croc de sa cheminée un long tube rouillé qui me fit penser à la carabine de Bas-de-Cuir, et me le mit entre les mains en me vantant les qualités meurtrières de cet instrument. J'acceptai sa politesse avec une apparence de vive satisfaction, n'ayant jamais eu le cœur de détromper les gens qui croient m'être agréables, et je me dirigeai vers les bois-taillis qui couvrent les collines, portant comme une lance cette arme vénérable, qui me paraissait en effet des plus dangereuses. J'allai m'asseoir dans les bruyères et je déposai le long fusil près de moi, puis je m'amusai à écarter à coups de pierre les jeunes lapins qui venaient jouer imprudemment dans le voisinage d'une machine de guerre dont je ne pouvais répondre. Grâce à ces précautions, pendant plus d'une heure que dura ma chasse, il n'arriva d'accident ni au gibier ni à moi.

A te dire vrai, j'étais bien aise de laisser passer le moment où les chasseurs du château avaient coutume de se mettre en campagne, ne me souciant pas, par un reste de vaine gloire, de me trouver sur leur passage ce jour-là. Vers deux heures de l'après-midi, je quittai mon lit de menthe et de serpolet, convaincu que je n'avais à redouter désormais aucune rencontre importune. Je remis la canardière au meunier, qui sembla un peu étonné, peut-être de me revoir les mains vides, et plus probablement de me revoir en vie. J'allai m'installer en face du portail, et j'entrepris d'achever une vue générale de la ruine, aquarelle magnifique qui doit enlever les suffrages du ministre.

J'étais profondément absorbé dans mon travail, quand je crus tout à coup entendre plus distinctement qu'à l'ordinaire ce bruit de cavalerie qui, depuis ma mésaventure, chagrinait sans cesse mes oreilles. Je me retournai avec vivacité, et j'aperçus l'ennemi à deux cents pas de moi. Il était cette fois en tenue de ville, paraissant équipé pour une simple promenade; il avait fait depuis la veille quelques recrues des deux sexes, et offrait véritablement une masse imposante. Quoique préparé de longue main à cette occurrence, je ne pus me défendre d'un certain malaise, et je pestai fort contre ces désœuvrés infatigables. Toutefois je n'eus pas même la pensée de faire retraite; j'avais perdu le goût de la fuite pour le reste de mes jours.

A mesure que la cavalcade approchait, j'entendais des rires étouffés et des chuchottemens dont le secret ne m'échappait point : je dois t'avouer qu'un grain de colère commençait à fermenter dans mon cœur, et tout en continuant ma besogne avec l'apparence du plus vif intérêt et des poses de tête admiratives devant mon aquarelle, je prêtais à la scène qui se passait derrière moi une attention sombre et vigilante. Au surplus l'intention définitive des promeneurs parut être de ménager mon infortune : au lieu de suivre le sentier au bord duquel j'étais établi, et qui était le chemin le plus court pour gagner les ruines, ils s'écartèrent un peu sur la droite et défilèrent en silence. Un seul d'entre eux, quittant le groupe principal, fit brusquement une pointe de côté, et vint s'arrêter à dix pas de mon atelier : quoique j'eusse le front penché sur mon dessin, je sentis, par cette étrange intuition que chacun connaît, un regard humain se fixer sur moi. Je levai les yeux d'un air d'indifférence, les rebaissant presque aussitôt : ce rapide mouvement m'avait suffi pour reconnaître dans cet observateur indiscret la jeune dame au panache bleu, cause première de mes disgrâces. Elle était là, campée sur son cheval, le menton en l'air, les yeux à demi clos, me considérant des pieds à la tête avec une insolence admirable. J'avais cru devoir d'abord, par égard pour son sexe, m'abandonner sans défense à son impertinente curiosité; mais au bout de quelques secondes, comme elle continuait son manége, je perdis patience, et, relevant la tête plus franchement, j'arrêtai mon regard sur le sien, avec une gravité polie, mais avec une profonde insistance. Elle rougit, ce que voyant, je la saluai. Elle me fit de son côté une légère inclination, s'éloigna au galop de chasse, et disparut sous la voûte de la vieille église. — Je demeurai ainsi maître du champ de bataille, savourant avec plaisir le triomphe de fascination que je venais de remporter sur cette petite personne, qu'il y avait assurément du mérite à décontenancer.

La promenade dans la forêt dura vingt minutes à peine, et je vis bientôt la brillante fantasia déboucher pêle-mêle hors du portail. Je feignis de nouveau une profonde abstraction, mais cette fois encore un cavalier se détacha de la compagnie, et s'avança vers moi : c'était un homme de grande taille, qui portait un habit bleu boutonné militairement jusqu'à la gorge. Il marchait si droit sur mon petit établissement, que je ne pus m'empêcher de lui supposer la résolution arrêtée de passer par-dessus, afin de faire rire les dames. Je le surveillais en conséquence d'un œil furtif, mais alerte, lorsque j'eus le soulagement de le voir s'arrêter à deux pas de mon tabouret, et ôter son chapeau : « Monsieur, me dit-il d'une voix franche et pleine, voulez-vous me permettre de voir votre dessin? » Je lui rendis son salut, m'inclinai en signe d'acquiescement, et pour-

suivis mon travail. Après un moment de silencieuse contemplation, l'inconnu équestre laissa échapper quelques épithètes louangeuses qui semblaient lui être arrachées par la violence de ses impressions; puis, reprenant l'allocution directe : « Monsieur, me dit-il, permettez-moi de rendre grâce à votre talent; nous lui devrons, je n'en puis douter, la conservation de ces ruines, qui sont l'ornement de notre pays. » Je quittai aussitôt ma réserve, qui n'eût plus été qu'une bouderie enfantine, et je répondis, comme il convenait, que c'était apprécier avec beaucoup d'indulgence une ébauche d'amateur, que j'avais au reste le plus vif désir de sauver ces belles ruines, mais que la partie la plus sérieuse de mon travail menaçait de demeurer très insignifiante, faute de renseignemens historiques que j'avais vainement cherchés dans les archives du chef-lieu.

— Parbleu, monsieur, reprit le cavalier, vous me faites grand plaisir. J'ai dans ma bibliothèque une bonne partie des archives de l'abbaye. Venez les consulter à votre loisir. Je vous en serai reconnaissant.

Je remerciai avec embarras. Je regrettais de n'avoir pas su cela plus tôt. Je craignais d'être rappelé à Paris par une lettre que j'attendais ce jour même. Cependant je m'étais levé pour faire cette réponse, dont je m'efforçais d'atténuer la mauvaise grâce par la courtoisie de mon attitude. En même temps je prenais une idée plus nette de mon interlocuteur : c'était un beau vieillard à large poitrine, qui paraissait porter très vertement une soixantaine d'hivers, et dont les yeux bleu clair à fleur de tête exprimaient la bienveillance la plus ouverte.

— Allons! allons! s'écria-t-il, parlons franc! Il vous répugne de vous mêler à cette bande d'étourdis que voilà là-bas, et que je n'ai pu empêcher hier de faire une sottise pour laquelle je vous présente mes excuses. Je me nomme le marquis de Malouet, monsieur. Au surplus, les honneurs de la journée ont été pour vous. On voulait vous voir : vous ne vouliez pas être vu. Vous avez eu le dernier mot. Qu'est-ce que vous demandez?

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant une interprétation si favorable de ma triste équipée.

—Vous riez! reprit le vieux marquis : bravo! nous allons nous comprendre. Ah çà, qu'est-ce qui vous empêche de venir passer quelques jours chez moi? Ma femme m'a chargé de vous inviter : elle a compris par le menu tous vos ennuis d'hier... Elle a une bonté d'ange, ma femme... elle n'est plus jeune, elle est toujours malade, c'est un souffle, mais c'est un ange... Je vous logerai dans ma bibliothèque... vous vivrez en ermite, si cela vous convient... Mon Dieu! je vois votre affaire, vous dis-je : mes étourneaux vous font peur...

vous êtes un homme sérieux! je connais ce caractère-là!... Eh bien! vous trouverez à qui parler... ma femme est pleine d'esprit... moi-même, je n'en manque pas... J'aime l'exercice... il est nécessaire à ma santé... mais il ne faut pas me prendre pour une brute... Diable! pas du tout! je vous étonnerai... Vous devez aimer le whist, nous le ferons ensemble... vous devez aimer à bien vivre, délicatement, j'entends, comme il sied à un homme de goût et d'intelligence... Eh bien! puisque vous appréciez la bonne chère, je suis votre homme; j'ai un cuisinier excellent... j'en ai même deux pour le quart d'heure, un qui part et l'autre qui arrive... il y a conjonction... cela fait une lutte savante... un tournoi académique... dont vous m'aiderez à décerner le prix!... Allons! ajouta-t-il en riant lui-même ingénument de son bavardage, voilà qui est dit, n'est-ce pas? je vous enlève?

Heureux, Paul, l'homme qui sait dire : non! Seul il est vraiment maître de son temps, de sa fortune et de son honneur. Il faut savoir dire : non! même à un pauvre, même à une femme, même à un vieillard aimable, sous peine de livrer à l'aventure sa charité, sa dignité et son indépendance. Faute d'un non viril, que de misères, que de chutes, que de crimes, depuis Adam!

Tandis que je pesais à part moi l'invitation qui m'était adressée, ces réflexions m'assaillirent en foule; j'en reconnus la profonde sagesse, — et je dis : oui. — Oui fatal, par lequel je perdais mon paradis, échangeant une retraite complétement à mon gré, paisible, laborieuse, romanesque et libre, contre la gêne d'un séjour où la vie mondaine déploie toutes les fureurs de son insipide dissipation.

Je réclamai le temps nécessaire pour préparer mon déménagement, et M. de Malouet me quitta, après une chaleureuse poignée de main, en me déclarant que je lui plaisais fort, et qu'il allait exciter ses deux cuisiniers à me faire un accueil triomphal. — Je vais, me dit-il, leur annoncer un artiste, un poète; ça va leur monter l'imagination.

Vers cinq heures, deux domestiques du château vinrent prendre mon mince bagage et m'avertir qu'une voiture m'attendait au haut des collines. Je dis adieu à ma cellule; je remerciai mes hôtes, et j'embrassai leurs marmots, tout barbouillés et mal peignés qu'ils étaient. Ce petit monde sembla me voir partir avec regret. J'éprouvais moi-même une tristesse extraordinaire. Je ne sais quel étrange sentiment m'attachait à cette vallée, mais je la quittai le cœur serré, comme on quitte une patrie.

A demain, Paul, car je n'en puis plus.

IV.

21 septembre.

Le château de Malouet est une construction massive et assez vulgaire, qui date d'une centaine d'années. De belles avenues, une cour d'honneur d'un grand style et un parc séculaire lui prêtent toutefois une véritable apparence seigneuriale. — Le vieux marquis vint me recevoir au bas du perron, passa son bras sous le mien, et après m'avoir fait traverser une longue file de corridors, m'introduisit dans un vaste salon, où régnait une obscurité presque complète; je ne pus qu'entrevoir vaguement, aux lueurs intermittentes du foyer, une vingtaine de personnages des deux sexes, espacés çà et là par petits groupes. Grâce à ce bienheureux crépuscule, je sauvai mon entrée, qui de loin s'était présentée à mon imagination sous un jour solennel et un peu alarmant. Je n'eus que le temps de recevoir le compliment de bienvenue que Mme de Malouet m'adressa d'une voix faible, mais pénétrante et sympathique. Elle me prit le bras presque aussitôt pour passer dans la salle à manger, ayant résolu, à ce qu'il paraît, de ne refuser aucune marque de considération à un coureur d'une si surprenante agilité.

Une fois à table et en pleine lumière, je ne laissai pas de m'apercevoir que mes prouesses de la veille n'étaient pas oubliées, et que j'étais le point de mire de l'attention générale; mais je supportai bravement ce feu croisé de regards curieux et ironiques, retranché d'une part derrière une montagne de fleurs qui ornait le milieu de la table, et soutenu de l'autre dans ma position défensive par la bienveillance ingénieuse de ma voisine. — Mme de Malouet est une de ces rares vieilles femmes qu'une force d'esprit supérieure ou une grande pureté d'âme ont protégées contre le désespoir à l'heure fatale de la quarantième année, et qui ont sauvé du naufrage de leur jeunesse une épave unique, mais un charme souverain, celui de la grâce. Petite, frêle, le visage pâli et macéré par une souffrance habituelle, elle justifie exactement le mot de son mari : C'est un souffle, un souffle qui respire l'intelligence et la bonté. Aucune trace de prétention malséante à son âge, un soin exquis de sa personne sans ombre de coquetterie, un oubli complet de la jeunesse perdue, une sorte de pudeur d'être vieille, et un désir touchant, non de plaire, mais d'être pardonnée, telle est cette marquise que j'adore. Elle a beaucoup voyagé, beaucoup lu, et connaît bien son Paris. Je m'égarai avec elle dans une de ces causeries rapides où deux esprits qui se rencontrent pour la première fois aiment à faire connaissance, allant d'un pôle à l'autre, effleurant toutes choses, controversant avec gaieté et concordant avec bonheur.

M. de Malouet profita de l'enlèvement du plat gigantesque qui nous séparait pour s'assurer de l'état de mes relations avec sa femme. Il parut satisfait de notre bonne intelligence évidente, et élevant sa voix sonore et cordiale : — Monsieur, me dit-il, je vous ai parlé de mes deux cuisiniers rivaux; voici le moment de me prouver que vous méritez la réputation de haut discernement dont je vous ai gratifié auprès de ces deux virtuoses... Hélas! je vais perdre le plus ancien, et sans contredit le plus savant de ces maîtres, — l'illustre Jean Rostain. C'est lui, monsieur, qui, m'arrivant de Paris il y a deux ans, me dit cette belle parole : un homme de goût, monsieur le marquis, ne peut plus habiterParis; on y fait maintenant une certaine cuisine... romantique, qui nous mènera loin! — Bref, monsieur, Rostain est classique : cet homme rare a une opinion! Eh bien! vous venez de goûter successivement à deux plats d'entremets dont la crème forme la base essentielle : suivant moi, ces deux plats sont réussis l'un et l'autre; mais l'œuvre de Rostain m'a paru d'une supériorité prononcée... Ah! ah! monsieur, je suis curieux de savoir si vous pourrez de vous-même, et sur cette seule indication, assigner à chaque arbre son fruit et rendre à César ce qui est à César... Ah! ah! voyons cela.

Je jetai un coup d'œil à la dérobée sur les restes des deux plats que me signalait le marquis, et je n'hésitai pas à qualifier de classique celui que couronnait un temple de l'Amour, avec une image de ce dieu en pâte polychrôme.

— Touché! s'écria le marquis. Bravo! Rostain le saura, et son cœur en sera réjoui. Ah! monsieur, que n'ai-je eu l'honneur de vous recevoir chez moi quelques jours plus tôt! J'aurais peut-être gardé Rostain, ou, pour mieux dire, Rostain m'eût peut-être gardé, car je ne puis vous cacher, messieurs les chasseurs, que vous n'êtes point dans les bonnes grâces du vieux chef, et je ne suis pas loin d'attribuer son départ, de quelques prétextes qu'il le colore, aux dégoûts dont l'abreuve votre indifférence. Je crus lui être agréable en lui annonçant, il y a quelques semaines, que nos réunions de chasse allaient lui assurer un concours d'appréciateurs digne de ses talens. — Monsieur le marquis m'excusera, me répondit Rostain avec un sourire mélancolique, si je ne partage point ses illusions : en premier lieu, un chasseur dévore et ne mange point; il apporte à table un estomac de naufragé, *iratum ventrem*, comme dit Horace, et engloutit sans choix et sans réflexion, *gulæ parens*, les productions les plus sérieuses d'un artiste; en second lieu, l'exercice violent de la chasse a développé chez le convive une soif désordonnée qui s'assouvit généralement sans modération. Or monsieur le marquis n'ignore pas le sentiment des anciens sur l'usage excessif du vin pendant le

repas : — il émousse le goût — *exsurdant vina palatum !* — Néanmoins monsieur le marquis peut être assuré que je travaillerai pour ses invités avec ma conscience habituelle, quoique avec la douloureuse certitude de n'être point compris. — En achevant ces mots, Rostain se drapa dans sa toge, adressa au ciel le regard du génie méconnu, et sortit de mon cabinet.

— J'aurais cru, dis-je au marquis, qu'aucun sacrifice ne vous eût coûté pour retenir ce grand homme.

— Vous me jugez bien, monsieur, reprit M. de Malouet; mais vous allez voir qu'il me conduisit jusqu'aux limites de l'impossible. Il y a précisément huit jours, M. Rostain, m'ayant demandé une audience particulière, m'annonça qu'il se voyait dans la pénible nécessité de quitter mon service. — Ciel! monsieur Rostain, quitter mon service! Et où irez-vous? — A Paris. — Comment! à Paris! Mais vous aviez secoué sur la grande Babylone la poudre de vos sandales! La décadence du goût, l'essor de plus en plus marqué de la cuisine romantique! ce sont vos propres paroles, Rostain... Il soupira : — Sans doute, monsieur le marquis, mais la vie de province a des amertumes que je n'avais point pressenties. — Je lui proposai des gages fabuleux, il refusa. — Voyons, qu'y a-t-il donc, mon ami? Ah! je sais! vous n'aimez point la fille de cuisine; elle trouble vos méditations par ses chants grossiers : — soit, je la congédie!... Cela ne suffit pas? C'est donc Antoine qui vous déplaît? Je le renvoie! Est-ce mon cocher? Je le chasse! — Bref, je lui offris, messieurs, toute ma maison en holocauste. A ces prodigieuses concessions, le vieux chef secouait la tête avec indifférence. — Mais enfin, m'écriai-je, au nom du ciel, monsieur Rostain, expliquez-vous! — Mon Dieu! monsieur le marquis, me dit alors Jean Rostain, je vous avouerai qu'il m'est impossible de vivre dans un endroit où je ne trouve personne pour faire ma partie de billard!... — Ma foi! c'était trop fort! ajouta le marquis avec une bonhomie plaisante; je ne pouvais pourtant pas faire moi-même sa partie de billard! J'ai dû me résigner : j'ai écrit aussitôt à Paris, et il m'est arrivé hier soir un jeune cuisinier à moustaches, qui m'a déclaré se nommer Jacquemart (des Deux-Sèvres). Le classique Rostain, par un sublime mouvement de gloire, a voulu seconder M. Jacquemart (des Deux-Sèvres) dans son premier travail, et voilà comment j'ai pu vous servir aujourd'hui, messieurs, ce grand repas éclectique dont, je le crains, nous aurons seuls apprécié, monsieur et moi, les mystérieuses beautés.

M. de Malouet se leva de table en achevant l'épopée de Rostain. Après le café, je suivis les fumeurs dans la cour. La soirée était magnifique. Le marquis m'entraîna dans l'avenue, dont le sable fin étincelait aux rayons de la lune, entre les ombres épaisses des grands

marronniers. Tout en causant avec une négligence apparente, il me fit subir une sorte d'examen sur beaucoup de matières, comme pour s'assurer que j'étais digne de l'intérêt qu'il m'avait témoigné si gratuitement jusque-là. Nous fûmes loin de nous accorder sur tous les points; mais, doués l'un et l'autre de bonne foi et de bienveillance, nous trouvâmes presque autant de plaisir à discuter qu'à nous entendre. Cet épicurien est un penseur; sa pensée, toujours généreuse, a pris dans la solitude où elle s'exerce un tour bizarre et paradoxal. Je voudrais t'en donner une idée. — Il m'embarrassa un peu en me disant tout à coup : — Quel est votre sentiment, monsieur, sur la noblesse, considérée comme institution dans notre temps et dans notre France? — Il vit que j'hésitais. — Parlez franchement, que diantre! Vous voyez que je suis un homme franc! — Ma foi! monsieur, dis-je, j'ai pour la noblesse les sentimens d'un artiste : je la regarde... comme un monument national..., comme une belle ruine historique, que j'aime, que je respecte, quand elle daigne ne pas m'écraser. — Oh! oh! reprit-il en riant, nous avons du chemin à faire pour nous entendre sur ce point-là! Je ne conviendrai jamais que je sois une ruine, même historique! Je vous étonnerais beaucoup, n'est-ce pas, si je vous disais que, suivant ma manière de voir, il n'y a pas de France possible sans noblesse?

— Vous m'étonneriez positivement, dis-je.

— C'est pourtant ma pensée, et je la crois sérieuse. Je ne conçois pas plus une nation sans une aristocratie classée, sans une noblesse, que je ne concevrais une armée sans état-major. La noblesse est l'état-major intellectuel et moral d'un pays.

— Est-elle cela chez nous?

— Elle a été en d'autres temps, monsieur, tout ce qu'elle devait être dans la mesure de la civilisation de ces temps-là; elle a été la tête, le cœur et le bras de la nation. Elle a méconnu depuis, je l'avoue, et jamais plus cruellement qu'au siècle dernier, le rôle nouveau que lui imposait une ère nouvelle. Aujourd'hui, sans le méconnaître, elle semble généralement l'oublier. Si le ciel m'eût donné un fils... ah! je touche là une corde toujours douloureuse dans mon cœur!... je me serais fait un cas de conscience, pour moi, de l'arracher à cette oisiveté boudeuse et découragée où les restes de notre vieille phalange vivent et meurent dans un vain regret du passé. Sans cesser d'être le premier par le courage, — vertu ancienne qui n'a pas cessé, comme on voit, d'être utile au pays, — j'aurais pris soin qu'il fût encore le premier, un des premiers du moins par les lumières, par la science, par le goût, par toutes les expressions de cette noble activité d'esprit qui nous assure aujourd'hui notre place sous le soleil! Ah! dites-moi qu'une aristocratie doit surveiller atten-

tivement la marche de la civilisation de son temps et de son pays, et non-seulement la suivre, mais la guider toujours! Dites-moi encore, si vous voulez, qu'elle ne doit jamais fermer ses cadres à demeure, qu'elle a parfois besoin de recrues et de sang nouveau, qu'elle doit s'approprier avec choix tout mérite éminent et toute vertu éclatante, je vous l'accorde de grand cœur: c'est mon opinion; mais ne me dites pas qu'une nation peut se passer d'une aristocratie, — ou permettez-moi en ce cas de vous demander ce que vous pensez de la civilisation américaine : c'est la seule en effet qui soit complétement dégagée de toute influence immédiate ou lointaine d'une aristocratie présente ou passée.

— Mais il me semble, lui dis-je, évitant de répondre directement à sa question, il me semble qu'en France du moins nous avons cet état-major intellectuel que vous demandez : c'est l'aristocratie naturelle et légitime du travail et du mérite. J'espère que celle-là ne nous manquera jamais. Je crois que la classer, c'est vouloir l'entraver et la restreindre. A quoi bon créer une institution, quand il y a là un fait éternel de sa nature, qui se renouvelle et se perpétue de lui-même à chaque génération?

— Ta! ta! ta! s'écria le marquis en s'échauffant, voilà du fruit nouveau! Croyez-vous de bonne foi qu'une nation, un génie national, une civilisation nationale, puissent naître, se développer et se conserver par le seul fait des individualités plus ou moins brillantes que chaque génération met au jour? Interrogez l'histoire, ou plutôt regardez l'Amérique encore une fois : les États-Unis ont, comme tous les autres états je suppose, leur contingent naturel d'hommes de talent et de vertu; ont-ils ce qu'on peut appeler un génie national? quel est-il? Faites-moi l'honneur de m'en décrire un seul trait... Bah! ils n'ont pas de capitale seulement! Je les défie d'en avoir une! Une capitale n'est que le siége d'une aristocratie. Non, monsieur, non, le fait ne suffit pas, il y a une loi qu'on ne peut méconnaître : rien de fort, rien de grand, rien de durable sous le ciel sans l'autorité, sans l'unité, sans la tradition. Ces trois conditions de grandeur et de durée, vous ne les trouverez que dans une institution permanente. Il faut une tribu sainte à la garde du feu sacré. Il nous faut un corps d'élite qui se fasse un devoir et un honneur héréditaires de concentrer dans son sein le culte du génie de la patrie, de maintenir, de pratiquer ou d'encourager les vertus, l'urbanité, les sciences, les arts, les industries, qui composent ce que le monde entier salue sous le nom de civilisation française! Figurez-vous enfin une noblesse régénérée dans cet esprit-là, comprenant son métier, ni exclusive ni banale, appuyant toujours sa suprématie officielle sur une véritable et évidente supériorité : notre société, notre civilisation, notre patrie

vivront et grandiront. Sinon, non. Paris, vrai symbole aristocratique, vous maintiendra encore quelque temps. Voilà tout... Ah! ah! qu'est-ce que vous répondrez à cela?

— Je vous répondrai par une question, si vous me le permettez : Comment vous comportez-vous de votre personne dans ce petit coin de la France où vous résidez?

— Mais, monsieur, je m'y comporte fort bien, et suivant mes principes : j'y suis, autant qu'il est en moi, l'expression la plus élevée de mon temps et de mon pays. J'y importe le bon sens, le bon goût et le drainage. Je daigne être le maire de ma commune. Je bâtis à mes paysans des écoles, des salles d'asile et une église, — le tout à mes frais, bien entendu.

— Et vos paysans, dis-je, qu'est-ce qu'ils font?

— Parbleu! ils me détestent!

— Vous voyez, lui dis-je en riant, que l'esprit moderne ne souffle pas directement dans le sens de vos théories, puisqu'il suffit de votre qualité de noble pour fermer les yeux et le cœur de ces messieurs à vos vertus et à vos bienfaits.

— Ah! l'esprit moderne! l'esprit moderne! s'écria le marquis : eh bien! quand il souffle de travers, il faut le redresser! Ah! jeune homme, c'est de la faiblesse, cela! Je vous dirai comme Rostain : Si vous obéissez servilement à ce que vous appelez l'esprit moderne, vous nous ferez une cuisine romantique qui nous mènera loin!... Or çà, mon jeune ami, allons retrouver ces dames et faire notre whist.

En nous rapprochant du château, nous entendîmes un grand bruit de voix et de rires, et nous aperçûmes au bas du perron une dizaine de jeunes gens sautant et bondissant, comme pour atteindre, sans l'intermédiaire des degrés, la plate-forme qui couronne le double escalier. Nous pûmes pressentir l'explication de cette gymnastique passionnée aussitôt que la clarté de la lune nous eut permis de distinguer une robe blanche sur la plate-forme. C'était évidemment un tournoi dont la robe blanche devait nommer le vainqueur. La jeune femme (si elle n'eût pas été jeune, ils n'auraient pas sauté si haut) était appuyée sur la balustrade, exposant hardiment à la rosée d'un soir d'automne et aux baisers de Diane sa tête jonchée de fleurs et ses épaules nues : elle se penchait légèrement, et tendait aux lutteurs un objet assez difficile à discerner de loin : c'était une fine cigarette, délicat travail de sa main blanche et de ses ongles roses. Bien que ce spectacle n'eût rien que de charmant, M. de Malouet y trouva apparemment quelque chose qui ne lui plut pas, car son accent de bonne humeur se nuança d'une teinte assez sensible d'impatience lorsqu'il murmura : Allons! j'en étais sûr! c'est *la petite comtesse!*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'avais reconnu dans *la petite comtesse* mon amazone aux plumes bleues, qui, avec ou sans plumes, paraît avoir le même tempérament. Elle me reconnut très bien de son côté, comme tu vas le voir. Au moment où nous achevions, M. de Malouet et moi, de monter le perron, laissant les prétendans rivaux se débattre et s'élancer avec une ardeur croissante, la petite comtesse, intimidée peut-être par la présence du marquis, voulut en finir et me mit brusquement sa cigarette dans la main en me disant : Tenez! c'est pour vous! Au fait, c'est vous qui sautez le mieux. — Et elle disparut sur ce beau trait, qui avait le double avantage de désobliger à la fois les vaincus et le vainqueur.

Ce fut, en ce qui me concerne, le dernier épisode remarquable de la soirée. Après le whist, je prétextai un peu de fatigue, et M. de Malouet eut l'obligeance de m'installer lui-même dans une jolie chambre tendue de perse et contiguë à la bibliothèque. J'y fus incommodé une partie de la nuit par le bruit monotone du piano et par le roulement des voitures, indices de civilisation qui me firent regretter plus amèrement que jamais ma pauvre thébaïde.

V.

26 septembre.

J'ai eu la satisfaction de trouver dans la bibliothèque du marquis les documens historiques qui me manquaient. Ils proviennent effectivement de l'ancien chartrier de l'abbaye, et offrent à la famille de Malouet un intérêt particulier. Ce fut un Guillaume Malouet, très noble homme et chevalier, qui, au milieu du XIIe siècle, du consentement de messieurs ses fils, Hugues, Foulques, Jean et Thomas, restaura l'église et fonda l'abbaye en faveur de l'ordre des bénédictins, pour le salut de son âme et des âmes de ses pères, concédant à la congrégation, entre autres jouissances et redevances, la nue-propriété des hommes de l'abbaye, la dîme de tous ses revenus, la moitié de la laine de ses troupeaux, trois charges de cire à toucher chaque année au Mont-Saint-Michel en mer, puis la rivière, les landes, les bois et le moulin, — *et molendinum in eodem situ.* J'ai eu du plaisir à suivre, dans le mauvais latin du temps, la description de ce paysage familier. Il n'a point changé.

La charte de fondation est de 1145. Des chartes postérieures prouvent que l'abbaye du Rozel était en possession, au XIIIe siècle, d'une sorte de patriarcat sur tous les instituts de l'ordre de saint Benoît qui existaient alors dans la province de Normandie. Il s'y tenait chaque année un chapitre général de l'ordre, présidé par l'abbé du Rozel, et où une dizaine d'autres couvens étaient représentés par

leurs plus hauts dignitaires. La discipline, les travaux, le régime temporel et spirituel de tous les bénédictins de la province y étaient contrôlés et réformés avec une sévérité que les procès-verbaux de ces petits conciles attestent dans le plus noble langage. Ces scènes, pleines de dignité, se passaient dans cette salle capitulaire aujourd'hui honteusement profanée.

Mon abbaye était donc dans cette grande province la première d'un ordre illustre, dont le nom seul rappelle ce que le travail a de plus noble et de plus austère. C'est un beau titre, qui explique la magnificence de l'église, et qui doit en préserver les restes. J'ai désormais sous la main les élémens d'un travail intéressant et complet; mais je m'oublie trop souvent dans la lecture de ces anciennes chartes remplies de petits faits caractéristiques, d'incidens et de coutumes empruntés à la vie de chaque jour, et qui me transportent dans le cœur et dans la réalité même des âges écoulés : ces âges vraisemblablement ne valaient pas le nôtre, mais du moins ils en diffèrent, et nous n'en prenons d'ailleurs que ce qui nous plaît. Peut-être aussi, quand nous aimons à nous approprier par l'étude les idées, les émotions, les habitudes même des hommes qui nous ont précédés sur la terre, sentons-nous la douceur d'étendre dans le passé notre vie personnelle, que borne un si court avenir, de remuer dans notre cœur, pendant notre passage d'un jour, les sensations de plusieurs siècles.

A part les archives, cette bibliothèque est fort riche, et cela me détourne. De plus, le tourbillon mondain qui sévit dans le château ne laisse pas de porter quelques atteintes à mon indépendance. Enfin mes excellens hôtes me reprennent souvent d'une main la liberté qu'ils me donnent de l'autre : comme la plupart des gens du monde, ils ne se font pas une idée très nette de l'occupation suivie qui mérite le nom de travail, et une heure ou deux de lecture leur paraissent le dernier terme du labeur qu'un homme peut supporter dans sa journée. — « Soyez libre! montez à votre ermitage! travaillez à votre aise! me dit chaque matin M. de Malouet; une heure après, il est à ma porte. — Eh bien! travaillons-nous? — Mais, oui, je commence. — Comment! diantre! il y a plus de deux heures que vous y êtes! Vous vous tuez, mon ami. Au surplus, soyez libre!... Ah çà! ma femme est au salon... Quand vous aurez fini, vous irez lui tenir compagnie, n'est-ce pas? — Oui, certainement. — Mais seulement quand vous aurez fini, bien entendu! — Et il part pour la chasse ou pour une promenade au bord de la mer. Quant à moi, préoccupé de l'idée que je suis attendu, et voyant que je ne ferai plus rien qui vaille, je me décide bientôt à aller rejoindre Mme de Malouet, que je trouve en grande conversation avec son curé ou avec M. Jacquemart

(des Deux-Sèvres) : elle me dérange, je la gêne, et nous nous sourions agréablement.

Voilà comme se passe en général le milieu du jour. Le matin, je me promène à cheval avec le marquis, qui veut bien m'épargner la cohue des grands carrousels. Le soir, je joue le whist, puis je cause avec les dames, et j'essaie de me défaire à leurs pieds de ma réputation et de ma peau d'ours, car aucune originalité ne me plaît en moi, et celle-là moins qu'une autre. Il y a dans le caractère sérieux, poussé jusqu'à la raideur et jusqu'à la mauvaise grâce vis-à-vis des femmes, quelque chose de cuistre qui messied aux plus grands talens et qui ridiculise les petits. Je me retire ensuite, et je travaille assez tard dans la bibliothèque. C'est un bon moment.

La société habituelle du château se compose des hôtes du marquis, qui sont toujours nombreux dans cette saison, et de quelques personnes des environs. Ce grand train de maison a surtout pour objet de fêter la fille unique de M. de Malouet, qui vient chaque année passer l'automne dans sa famille. C'est une personne d'une beauté sculpturale, qui s'amuse avec une dignité de reine, et qui communique avec les mortels par des monosyllabes dédaigneux, prononcés d'une voix de basse profonde. Elle a épousé, il y a une douzaine d'années, un Anglais attaché au corps diplomatique, lord A..., personnage également beau et également impassible. Il adresse par intervalle à sa femme un monosyllabe anglais, auquel elle répond imperturbablement par un monosyllabe français. Cependant trois petits lords, dignes du pinceau de Lawrence, rôdent majestueusement autour de ce couple olympien, attestant entre les deux nations une secrète intelligence qui se dérobe au vulgaire.

Un couple à peine moins remarquable nous arrive chaque jour d'un château voisin. Le mari est un M. de Breuilly, ancien garde-du-corps et ami de cœur du marquis. C'est un vieillard fort vif, encore beau cavalier, et qui porte un chapeau trop petit sur des cheveux gris coupés en brosse. Il a le travers, peut-être naturel, de scander ses mots, et de parler avec une lenteur qui semble affectée. Il serait d'ailleurs fort aimable, s'il n'avait l'esprit constamment torturé par une ardente jalousie, et par une crainte non moins ardente de laisser voir sa faiblesse, qui toutefois crève les yeux de tout le monde. On s'explique mal comment, avec de pareilles dispositions et beaucoup de bon sens, il a commis la faute d'épouser à cinquante-cinq ans une femme jeune, jolie, et créole, je crois, par-dessus le marché.

— M. de Breuilly ! dit le marquis, lorsqu'il me présenta au pointilleux gentilhomme, — mon meilleur ami, qui sera infailliblement le vôtre, et qui, tout aussi infailliblement, vous coupera la gorge si

vous faites la cour à sa femme. — Mon Dieu! mon ami, répondit M. de Breuilly avec un ricanement des moins joyeux, et en accentuant chaque mot à sa manière, pourquoi me donner à monsieur comme l'Othello bas-normand! Monsieur peut assurément... Monsieur est parfaitement libre... il connaît d'ailleurs et il sait observer la limite des choses... Au surplus, monsieur, voici Mme de Breuilly, souffrez que je la recommande moi-même à vos attentions.

Un peu surpris de ce langage, j'eus la bonhomie ou l'innocente malice de l'interpréter littéralement. Je m'assis carrément à côté de Mme de Breuilly, et je me mis à lui faire ma cour, en observant la limite des choses. Cependant M. de Breuilly nous surveillait de loin avec une mine extraordinaire; je voyais étinceler sa prunelle grise comme une cendre incandescente; il riait aux éclats, grimaçait, piétinait, et se désossait les doigts avec des craquemens sinistres. M. de Malouet vint à moi brusquement, m'offrit une carte de whist, et, me prenant à part : — Qu'est-ce qui vous prend? me dit-il. — Moi? rien. — Ne vous ai-je pas averti? C'est fort sérieux. Voyez Breuilly! C'est la seule faiblesse de ce galant homme; chacun la respecte ici. Faites de même, je vous en prie.

De la faiblesse de ce galant homme il résulte que sa femme est vouée dans le monde à une quarantaine perpétuelle. Le caractère belliqueux d'un mari n'est souvent qu'un attrait de plus pour la foudre; mais on hésite à risquer sa vie sans l'apparence d'une compensation possible, et nous avons ici un homme qui vous menace tout au moins d'un éclat public, non-seulement avant moisson, comme on dit, mais même avant les semailles. Cela décourage visiblement les plus entreprenans, et il est fort rare que Mme de Breuilly n'ait pas à sa droite et à sa gauche deux places vides, malgré sa grâce nonchalante, malgré ses grands yeux de créole, et en dépit de ses regards plaintifs et suppliants qui semblent toujours dire : Mon Dieu! personne ne m'induira donc en tentation!

Tu croirais que l'abandon où vit manifestement la pauvre femme doit être pour son mari un motif de sécurité. Point. Son ingénieuse manie sait y découvrir une cause nouvelle de perplexités. — Mon ami, disait-il hier à M. de Malouet, tu sais que je ne suis pas plus jaloux qu'un autre; mais, sans être Orosmane, je ne prétends pas être George Dandin. Eh bien! une chose m'inquiète, mon ami : as-tu remarqué qu'en apparence personne ne fait la cour à ma femme? — Parbleu! si c'est là ce qui te préoccupe... — Sans doute : tu m'avoueras que cela n'est pas naturel. Ma femme est jolie. Pourquoi ne lui fait-on pas la cour comme à une autre? Il y a quelque chose là-dessous.

Heureusement, et au grand avantage de la question sociale, toutes

les jeunes femmes qui séjournent et se succèdent au château ne sont point gardées par des dragons de cette taille. Quelques-unes même, et parmi elles deux ou trois Parisiennes en vacances, affichent une liberté d'allures, un amour du plaisir et une exagération d'élégance qui dépassent les bornes de la discrétion. Tu sais que je n'apprécie pas beaucoup cette manière d'être qui répond mal à l'idée que je me fais des devoirs d'une femme, et même d'une femme du monde; mais je me range sans hésiter du parti de ces évaporées; leur conduite me paraît même l'idéal du bien et la splendeur du vrai, quand j'entends ici le soir certaines pieuses matrones distiller contre elles, dans des commérages de portières, le venin de la plus basse envie qui puisse gonfler un cœur départemental. Au surplus, il n'est pas toujours nécessaire de quitter Paris pour avoir le vilain spectacle de ces provinciales déchaînées contre ce qu'elles appellent le vice, c'est à savoir la jeunesse, l'élégance, la distinction, le charme, en un mot tout ce que les bonnes dames n'ont plus ou n'ont jamais eu.

Toutefois, quelque dégoût que ces chastes mégères m'inspirent pour la vertu qu'elles prétendent soutenir (ô vertu! que de crimes on commet en ton nom!), je suis forcé, à mon vif regret, de m'accorder avec elles sur un point, et de convenir qu'une de leurs victimes au moins donne une apparence de justice à leur réprobation et à leurs calomnies. L'ange même de la bienveillance se voilerait la face devant ce modèle achevé de dissipation, de turbulence, de futilité, et finalement d'extravagance mondaine, qui s'appelle de son nom la comtesse de Palme, et de son surnom — la petite comtesse : surnom assez impropre d'ailleurs, car la dame n'est point petite, mais simplement mince et élancée. Mme de Palme a vingt-cinq ans : elle est veuve; elle demeure l'hiver à Paris chez une sœur, et l'été dans un manoir de Normandie, chez sa tante, Mme de Pontbrian. Permets que je me défasse d'abord de la tante.

Cette tante, qui est d'une très ancienne noblesse, se distingue à première vue par un double mérite, par la ferveur de ses opinions héréditaires et par une dévotion stricte. Ce sont deux titres de recommandation que j'admets pleinement pour mon compte. Tout principe ferme et tout sentiment sincère commandent en ce temps-ci un respect particulier. Malheureusement Mme de Pontbrian me paraît être du nombre de ces grandes dévotes qui sont de fort petites chrétiennes. Elle est de celles qui, réduisant à quelques menues observances, dont elles sont ridiculement fières, tous les devoirs de leur foi religieuse ou politique, prêtent à l'une et à l'autre une mine revêche et haïssable, dont l'effet n'est pas précisément d'attirer des prosélytes. Les pratiques, en toute chose, suffisent à sa conscience : du reste aucune trace de charité, de bonté, aucune trace surtout

d'humilité. Sa généalogie, son assiduité aux églises, et ses pèlerinages annuels auprès d'un illustre exilé (qui probablement se passerait fort de voir ce visage) inspirent à cette fée une si haute idée d'elle-même et un si profond mépris pour son prochain, qu'elle en est véritablement insociable. Elle demeure sans cesse absorbée, avec une physionomie de relique, dans le culte de lâtrie qu'elle croit se devoir à elle-même. Elle ne daigne parler qu'à Dieu, et il faut que Dieu soit vraiment le bon Dieu s'il l'écoute.

Sous le patronage nominal de cette duègue mystique, la petite comtesse jouit d'une indépendance absolue dont elle use à outrance. Après avoir passé l'hiver à Paris, où elle crève régulièrement deux chevaux et un cocher par mois pour se donner le plaisir de faire un tour de valse chaque soir dans une demi-douzaine de bals différens, Mme de Palme sent le besoin de goûter la paix des champs. Elle arrive chez sa tante, elle saute sur un cheval et part au galop. Peu lui importe où elle va, pourvu qu'elle aille. Le plus souvent elle vient au château de Malouet, où l'excellente maîtresse du logis lui témoigne une prédilection que je ne m'explique pas. Familière avec les hommes, impertinente avec les femmes, la petite comtesse offre une large prise aux hommages les plus indiscrets des uns, à la haine jalouse des autres. Indifférente aux outrages de l'opinion, elle semble respirer volontiers l'encens le plus grossier de la galanterie; mais ce qu'il lui faut avant tout, c'est le bruit, le mouvement, le tourbillon, le plaisir mondain poussé jusqu'à sa fougue la plus extrême et la plus étourdissante; ce qu'il lui faut chaque matin, chaque soir et chaque nuit, c'est une chasse à toute volée qu'elle dirige avec frénésie, un lansquenet d'enfer où elle fasse sauter la banque, un cotillon échevelé qu'elle mène jusqu'à l'aurore. Un seul temps d'arrêt, une minute de repos, de recueillement, de réflexion, — dont elle est d'ailleurs incapable, — la tuerait. Jamais existence ne fut à la fois plus remplie et plus vide, jamais activité plus incessante et plus stérile.

C'est ainsi qu'elle traverse la vie à la hâte et sans débrider, gracieuse, insouciante, affairée et ignorante, comme son cheval. Quand elle touchera le poteau fatal, cette femme tombera du néant de son agitation dans le néant du repos éternel, sans que jamais l'ombre d'une idée sérieuse, la notion la plus faible du devoir, le nuage le plus léger d'une pensée digne d'un être humain, aient effleuré, même en rêve, le cerveau étroit que recouvre son front pur, souriant et stupide. On pourrait dire que la mort, à quelque âge qu'elle doive la surprendre, trouvera la petite comtesse telle qu'elle sortit du berceau, s'il était permis de penser qu'elle en a retenu l'innocence comme elle en a gardé la profonde puérilité.

Cette folle a-t-elle une âme? — Le mot de néant m'est échappé. C'est qu'en vérité il m'est difficile de concevoir ce qui pourrait survivre à ce corps une fois qu'il aura perdu la fièvre vaine et le souffle frivole qui semblent seuls l'animer.

Je connais trop le misérable train du monde pour prendre à la lettre les accusations d'immoralité dont M[me] de Palme est ici l'objet de la part des sorcières, et de la part aussi de quelques rivales qui ont la bonté de porter envie à son mérite. Ce n'est pas à ce point de vue, tu le comprends, que je la traite avec cette rigueur. Les hommes, lorsqu'ils se montrent impitoyables pour certaines fautes, oublient trop qu'ils ont tous plus ou moins passé une partie de leur vie à les provoquer pour leur compte. Mais il y a dans le type féminin que je viens de t'esquisser quelque chose de plus choquant pour moi que l'immoralité même, qui du reste en est difficilement séparable. Aussi, malgré mon désir de ne me singulariser en rien, n'ai-je pu prendre sur moi de me joindre au cortége d'adorateurs que M[me] de Palme traîne après son char. Je ne sais si

Le tyran dans sa cour remarqua mon absence;

je serais tenté de le croire quelquefois aux regards d'étonnement et de dédain dont on me foudroie en passant; mais il est plus simple d'attribuer ces symptômes hostiles à l'antipathie naturelle qui sépare deux créatures aussi dissemblables que nous le sommes. Je la regarde parfois de mon côté avec la surprise ébahie que doit éveiller chez tout être pensant la monstruosité d'un tel phénomène psychologique. De cette façon nous sommes quittes.

Je devrais plutôt dire : nous étions quittes, car nous ne le sommes véritablement plus depuis une petite aventure assez cruelle qui m'est arrivée hier soir, et qui me constitue dans mon compte courant avec M[me] de Palme une avance considérable, qu'elle aura de la peine à regagner. — Je t'ai dit que M[me] de Malouet, par je ne sais quel raffinement de charité chrétienne, témoignait une vraie prédilection à la petite comtesse. Je causais hier soir avec la marquise dans un coin du salon : je pris la liberté de lui dire en riant que cette prédilection, venant d'une femme comme elle, était d'un mauvais exemple, que je n'avais jamais bien compris, pour moi, ce passage de l'Évangile où le retour d'un seul pécheur est célébré pardessus le mérite assidu d'un millier de justes, et que cela m'avait toujours paru très décourageant pour les justes.

— D'abord, me dit M[me] de Malouet, les justes ne se découragent point : ensuite il n'y en a pas. — Croyez-vous en être un, vous, par hasard?

— Pour cela, non : je sais parfaitement le contraire.

— Eh! bien, où prenez-vous le droit de juger si sévèrement votre prochain?

— Je ne reconnais pas Mme de Palme pour mon prochain.

— C'est commode. Mme de Palme, monsieur, a été mal élevée, mal mariée et toujours gâtée; mais, croyez-moi, c'est un vrai diamant dans sa gangue.

— Je ne vois que la gangue.

— Et soyez sûr qu'il ne lui faut qu'un bon ouvrier, j'entends un bon mari, qui sache le tailler et le polir.

— Permettez-moi de plaindre ce futur lapidaire.

Mme de Malouet agita son pied sur le tapis, et laissa voir quelques autres signes d'impatience, que je ne sus d'abord comment interpréter, car elle n'a jamais d'humeur; mais soudain une pensée, que je crus lumineuse, me traversa l'esprit : je ne doutai pas que je n'eusse enfin découvert le côté faible et l'unique défaut de cette charmante vieille femme. Elle était possédée de la manie de faire des mariages, et dans son désir chrétien d'arracher la petite comtesse à l'abîme de perdition, elle méditait secrètement de m'y précipiter avec elle, quoique indigne. Pénétré de cette conviction modeste, je me tins sur une défensive qui me semble, à l'heure qu'il est, d'un beau ridicule.

— Mon Dieu! dit Mme de Malouet, parce que vous doutez de sa littérature!...

— Je ne doute pas de sa littérature, dis-je : je doute qu'elle sache lire.

— Mais enfin, sérieusement, que lui reprochez-vous, voyons? reprit Mme de Malouet d'une voix singulièrement émue.

Je voulus démolir d'un seul coup le rêve matrimonial dont je supposais que se berçait la marquise. — Je lui reproche, répondis-je, de donner au monde le spectacle, souverainement irritant même pour un profane comme moi, de la nullité triomphante et du vice superbe. Je ne vaux pas grand'chose, c'est vrai, et je n'ai point le droit de juger, mais il y a en moi, comme dans tout public de théâtre, un fonds de raison et de moralité qui se soulève en face des personnages complétement dénués de bon sens ou de vertu, et qui ne veut pas qu'ils triomphent.

L'agitation de la vieille dame redoubla : — Pensez-vous que je la recevrais, si elle méritait toutes les pierres que la calomnie lui jette?

— Je pense qu'il vous est impossible de croire au mal.

— Bah! je vous assure que vous ne faites pas ici preuve de pénétration. Ces histoires d'amour qu'on lui prête... ça lui ressemble si peu! C'est une enfant qui ne sait pas seulement ce que c'est que d'aimer!

— J'en suis persuadé, madame. Sa coquetterie banale en est une preuve suffisante. Je suis même prêt à jurer que les entraînemens de l'imagination ou de la passion sont complétement étrangers à ses erreurs, qui de la sorte demeurent sans excuse.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Mme de Malouet en joignant les mains, taisez-vous donc ! c'est une pauvre enfant abandonnée !.. Je la connais mieux que vous... je vous atteste que, sous son apparence beaucoup trop légère, j'en conviens, elle a dans le fond autant de cœur que d'esprit.

— C'est précisément ce que je pense, madame; autant de l'un que de l'autre.

— Ah ! c'est vraiment insupportable ! murmura Mme de Malouet en laissant retomber ses bras comme désespérée. — Au même instant je vis s'agiter violemment le rideau qui couvrait à demi la porte près de laquelle nous étions assis, et la petite comtesse, quittant la cachette où l'avait confinée l'exigence de je ne sais quel jeu, se montra un moment à nos yeux dans la baie de la porte, et alla rejoindre le groupe des joueurs qui se tenait dans un petit salon voisin. Je regardai Mme de Malouet : — Comment ! elle était là !

— Parfaitement. Elle nous entendait, et de plus elle nous voyait. J'ai eu beau multiplier les signes, vous étiez parti !

Je demeurai un peu confus. Je regrettais la dureté de mes paroles, car, en attaquant si violemment cette jeune femme, j'avais cédé à l'entraînement de la controverse plutôt qu'à un sentiment d'animadversion sérieuse. Au fond, elle m'est indifférente, mais c'est un peu trop de l'entendre vanter. — Et maintenant que dois-je faire? dis-je à Mme de Malouet. Elle réfléchit un moment, et me répondit, en haussant légèrement les épaules : — Ma foi, rien : c'est ce qu'il y a de mieux.

Le moindre souffle fait déborder une coupe pleine : c'est ainsi que le petit désagrément de cette scène semble avoir exaspéré le sentiment d'ennui qui ne me quitte guère depuis mon arrivée dans ce lieu de plaisance. Cette gaieté continue, ce mouvement convulsif, ces courses, ces danses, ces dîners, cette allégresse sans trêve et cet éternel bruit de fête m'importunent jusqu'au dégoût. Je regrette amèrement le temps que j'ai perdu à des lectures et à des recherches qui ne concernent en rien ma mission officielle, et n'en ont guère avancé le terme; je regrette les engagemens que les aimables instances de mes hôtes ont arrachés à ma faiblesse; je regrette ma vallée de Tempé; par-dessus tout, Paul, je te regrette. Il y a certainement dans ce petit centre social assez d'esprits distingués et bienveillans pour former les élémens des relations les plus agréables et même les plus élevées; mais ces élémens se trouvent noyés dans la cohue mon-

daine et vulgaire. On ne les en dégage qu'avec peine, avec gêne, et jamais sans mélange. M. et Mme de Malouet, M. de Breuilly même, quand sa jalousie insensée ne le prive pas de l'usage de ses facultés, sont certainement des intelligences et des cœurs d'élite; mais la seule différence des années ouvre des abîmes entre nous. Quant aux jeunes gens et aux hommes de mon âge que je rencontre ici, ils marchent tous d'un pas plus ou moins alerte dans le chemin de Mme de Palme. Il suffit que je ne les y suive pas pour qu'ils me témoignent une sorte de froideur voisine de l'antipathie. Ma fierté n'essaie pas de rompre cette glace, bien que deux ou trois parmi eux me semblent bien doués, et révèlent des instincts supérieurs à la vie qu'ils ont adoptée.

Il est une question que je me pose quelquefois à ce sujet : valons-nous mieux, toi et moi, jeune Paul, que cette foule de joyeux compagnons et d'aimables viveurs, ou bien en différons-nous simplement? Comme nous, ils ont de l'honnêteté et de l'honneur; comme nous, ils n'ont ni vertu ni religion proprement dites. Jusque-là nous sommes égaux. Nos goûts seuls et nos plaisirs ne se ressemblent pas : toutes leurs préoccupations appartiennent aux légers propos du monde, aux soins de la galanterie et à l'activité matérielle; les nôtres se donnent avec une prédilection presque exclusive à l'exercice de la pensée, aux talens de l'esprit, aux œuvres bonnes ou mauvaises de l'intelligence. Au point de vue de la vérité humaine et suivant l'estime commune, il n'est guère douteux que la différence ne soit ici à notre avantage; mais dans un ordre plus élevé, dans l'ordre moral, et, pour ainsi dire, devant Dieu, cette supériorité se soutient-elle? Ne faisons-nous, comme eux, que céder à un penchant qui nous entraîne d'un côté plutôt que d'un autre, ou obéissons-nous à un grand devoir? Quel est aux yeux de Dieu le mérite de la vie intellectuelle? Il me semble quelquefois que nous professons pour la pensée une sorte de culte païen dont il ne tient nul compte, et qui peut-être même l'offense. Plus souvent je crois qu'il veut qu'on use de la pensée, dût-on même la tourner contre lui, et qu'il agrée comme des hommages tous les frémissemens de ce noble instrument de joie et de torture qu'il a mis en nous.

La tristesse n'est-elle pas, aux époques de doute et de trouble, une sorte de piété? J'aime à l'espérer. Nous ressemblons un peu, toi et moi, à ces pauvres sphinx rêveurs qui demandent vainement, depuis tant de siècles, aux thébaïdes du désert le mot de l'éternelle énigme. Serait-ce une folie plus grande et plus coupable que l'insouciance heureuse de la petite comtesse? Nous verrons bien. En attendant, garde, pour l'amour de moi, ce fonds de mélancolie sur lequel tu brodes ta douce gaieté, car, Dieu merci, tu n'es pas un

pédant : tu sais vivre, tu sais rire, et même aux éclats; mais ton âme est triste jusqu'à la mort, et c'est pourquoi j'aime jusqu'à la mort ton âme fraternelle.

VI.

1er octobre.

Paul, il se passe ici quelque chose qui ne me plaît pas. Je voudrais avoir ton avis : envoie-le-moi le plus tôt possible.

Jeudi matin, après avoir terminé ma lettre, je descendis pour la remettre au courrier, qui part de bonne heure; puis, comme il ne restait que quelques minutes avant le déjeuner, j'entrai dans le salon, qui était encore désert. Je feuilletais tranquillement une *Revue* au coin du feu, quand la porte s'ouvrit brusquement : j'entendis le craquement et les froissemens d'une robe de soie trop large pour franchir aisément une ouverture d'un mètre, et je vis paraître la petite comtesse : elle avait passé la nuit au château. — Si tu te rappelles le fâcheux dialogue où je m'étais empêtré dans la soirée de la veille, et que Mme de Palme avait surpris d'un bout à l'autre, tu comprendras sans peine que cette dame fût la dernière personne du monde avec laquelle il pouvait m'être agréable de me trouver en tête à tête ce matin-là.

Je me levai, et je lui adressai une profonde révérence : elle y répondit par une inclination qui, bien que légère, était encore plus que je ne méritais de sa part. Les premiers pas qu'elle fit dans le salon, après m'avoir aperçu, étaient marqués d'une sorte d'hésitation et pour ainsi dire de flottement : c'était l'allure d'une perdrix légèrement touchée dans l'aile et un peu étourdie du coup. Irait-elle au piano, à la fenêtre, à droite, à gauche ou en face? — Il était clair qu'elle l'ignorait elle-même; mais l'indécision n'est point le défaut de ce caractère : elle eut vite pris son parti, et, traversant l'immense salon d'une marche très ferme, elle se dirigea vers la cheminée, c'est-à-dire vers mon domaine particulier.

Debout devant mon fauteuil et ma *Revue* à la main, j'attendais l'événement avec une gravité apparente qui cachait mal, je le crains, une assez forte angoisse intérieure. J'avais lieu en effet d'appréhender une explication et une scène. En toute circonstance de ce genre, les sentimens naturels à notre cœur et le raffinement qu'y ajoutent l'éducation et l'usage du monde, la liberté absolue de l'attaque et les bornes étroites de la défense permise, donnent aux femmes une supériorité écrasante sur tout homme qui n'est pas un mal-appris ou un amant. Dans la crise spéciale qui me menaçait, la vive conscience de mes torts, le souvenir de la forme presque ingénieuse sous laquelle mon offense s'était produite, achevaient de m'interdire toute pensée de résistance : je me voyais livré pieds et poings liés

à la vindicte effrayante d'une femme jeune, impérieuse et courroucée. Mon attitude était donc fort pauvre.

Mme de Palme s'arrêta à deux pas de moi, étala sa main droite sur le marbre de la cheminée, et allongea vers la flamme du foyer la pantoufle mordorée qui emprisonnait son pied gauche. Ayant accompli cette installation préalable, elle se tourna vers moi, et sans m'adresser un seul mot, elle parut jouir de ma contenance, qui, je te le répète, ne valait rien. Je résolus de me rasseoir et de reprendre ma lecture; mais auparavant, et en guise de transition, je crus devoir dire poliment : — Vous ne voulez pas cette *Revue*, madame?

— Merci, monsieur, je ne sais pas lire. — Telle fut la réponse qui me fut aussitôt décochée d'une voix brève. Je fis de la tête et de la main un geste courtois, par lequel je semblais compatir doucement à l'infirmité qui m'était révélée, après quoi je m'assis. J'étais plus tranquille. J'avais reçu le feu de mon adversaire. L'honneur me paraissait satisfait.

Néanmoins, au bout de quelques minutes de silence, je recommençai à sentir l'embarras de ma situation; j'essayais vainement de m'absorber dans ma lecture; je voyais une foule de petites pantoufles mordorées miroiter sur le papier. Une scène ouverte m'eût décidément semblé préférable à ce voisinage incommode et persistant, à la muette hostilité que trahissaient à mon regard furtif le pied agité de Mme de Palme, le cliquetis de ses bagues sur la tablette de marbre et la mobilité palpitante de sa narine. Je poussai donc malgré moi un soupir de soulagement quand la porte, s'ouvrant tout à coup, introduisit sur le théâtre un nouveau personnage que je pouvais considérer comme un allié. C'était une dame, amie d'enfance de lady A..., et qui se nomme Mme Durmaître. Elle est veuve et infiniment belle; elle se distingue par un degré de folie moindre au milieu des folles mondaines. A ce titre, et aussi bien en raison de ses charmes supérieurs, elle a conquis dès longtemps l'inimitié de Mme de Palme, qui, par allusion aux toilettes sombres de sa rivale, au caractère languissant de sa beauté et à sa conversation un peu élégiaque, se plaît à l'appeler, entre jeunes gens, la *veuve du Malabar*. Mme Durmaître manque positivement d'esprit; mais elle a de l'intelligence, un peu de littérature et beaucoup de rêverie. Elle se pique d'un certain art de conversation. Me voyant dépourvu moi-même de tout autre talent de société, elle s'est mis dans la tête que je devais avoir celui-là, et a entrepris de s'en assurer. Il s'en est suivi entre nous un commerce assez assidu et presque cordial, car si je n'ai pu répondre à toutes ses espérances, j'écoute du moins avec une attention religieuse le petit pathos mélancolique dont elle est coutumière. J'ai l'air de le comprendre, et elle m'en sait gré. La

vérité est que je ne me lasse point d'entendre sa voix, qui est une musique, de regarder ses traits, qui sont d'une exquise pureté, et d'admirer ses grands yeux noirs, qu'un rideau de cils épais enveloppe d'une ombre mystique. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas : j'ai décidé que la saison d'être aimé, et d'aimer par conséquent, était passée pour moi; or l'amour est une maladie qu'on n'a point quand on s'attache sincèrement à en réprimer les premières convulsions.

Mme de Palme s'était retournée au bruit de la porte : quand elle reconnut Mme Durmaître, un éclair féroce jaillit de son œil bleu; le hasard lui envoyait une proie. Elle laissa la belle veuve faire quelques pas vers nous avec la lenteur traînante et douloureuse qui caractérise son allure, et partant d'un éclat de rire : — Brava! dit-elle avec emphase : la marche du supplice! la victime traînée à l'autel! Iphigénie... ou plutôt Hermione...

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie!

Qu'est-ce donc qui a fait ce vers-là!... Je suis si ignorante!... Ah! c'est votre ami M. de Lamartine, je crois! Il pensait à vous, ma chère!

— Ah! vous citez des vers maintenant, chère madame? dit Mme Durmaître, qui n'a point la réplique.

— Pourquoi pas, chère madame? En avez-vous le monopole? « Pleurante après son char... » J'ai entendu dire cela à Rachel... Au fait, ça n'est pas de Lamartine, c'est de Boileau... Je vous dirai, ma petite Nathalie, que j'ai l'intention de vous demander des leçons de conversation sérieuse et vertueuse... C'est si amusant! et pour commencer, voyons, lequel préférez-vous, de Lamartine ou de Boileau?

— Mais, Bathilde, il n'y a aucun rapport, répondit Mme Durmaître avec assez de bon sens et avec beaucoup trop de bonne foi.

— Ah! reprit Mme de Palme. Et me montrant du doigt tout à coup: — Vous préférez peut-être monsieur, qui fait aussi des vers?

— Non, madame, dis-je, c'est une erreur; je n'en fais pas.

— Ah! je croyais. Pardon!

Mme Durmaître, qui doit sans doute à la conscience de sa beauté souveraine son inaltérable sérénité d'âme, s'était contentée de sourire avec une nonchalance dédaigneuse. Elle se laissa tomber dans le fauteuil que je lui abandonnais. — Quel temps triste! me dit-elle; vraiment ce ciel d'automne pèse sur l'âme! Je regardais tout à l'heure par la fenêtre : tous les arbres ressemblent à des cyprès, et toute la campagne à un cimetière. On dirait que...

— Non, ah! non,... je vous en prie, Nathalie, interrompit Mme de Palme, arrêtez-vous là. C'est assez folâtrer à jeun. Vous vous ferez mal.

— Ah çà! ma chère Bathilde, il faut décidément que vous ayez passé une fort mauvaise nuit, dit la belle veuve.

— Moi, ma chère amie! ah! ne dites donc pas ça! J'ai fait des rêves célestes,... j'ai eu des extases,... des extases, vous savez?... Mon âme s'est entretenue avec des âmes... pareilles à votre âme... Des anges m'ont souri à travers des cyprès,... *et cætera* pantoufles.

Mme Durmaître rougit légèrement, haussa les épaules et prit la *Revue* que j'avais posée sur la cheminée.

— A propos, Nathalie, reprit Mme de Palme, savez-vous qui nous aurons aujourd'hui à dîner en fait d'hommes?

L'excellente Nathalie nomma M. de Breuilly, deux ou trois autres personnages mariés et le curé de la commune.

— Alors je vais partir après le déjeuner, dit la petite comtesse en me regardant.

— C'est fort gracieux pour nous, murmura Mme Durmaître.

— Vous savez, répliqua l'autre avec un aplomb imperturbable, que je n'aime que la société des hommes, et il y a trois classes d'individus que je considère comme n'appartenant pas à ce sexe, ni à aucun autre : ce sont les hommes mariés, les prêtres et les savans. — En terminant cette sentence, Mme de Palme m'adressa un nouveau regard dont je n'avais d'ailleurs nul besoin pour comprendre qu'elle me faisait figurer dans sa classification des espèces neutres : ce ne pouvait être que parmi les individus de la troisième catégorie, bien que je n'y aie aucun droit; mais on est savant à peu de frais pour ces dames.

Cependant le son d'une cloche retentit presque aussitôt dans la cour du château, et elle reprit : — Ah! voilà le déjeuner, Dieu merci! car j'ai une faim diabolique, n'en déplaise aux purs esprits et aux âmes en peine. — Elle fit alors une glissade jusqu'à l'autre extrémité du salon et alla sauter au cou du marquis de Malouet, qui entrait suivi de ses hôtes. Pour moi, je m'empressai d'offrir mon bras à Mme Durmaître et de lui faire oublier à force de politesses l'orage que venait d'attirer sur elle l'ombre de sympathie qu'elle me témoigne.

Ainsi que tu as pu le remarquer, la petite comtesse avait fait preuve dans le cours de cette scène, comme toujours, d'une liberté de langage sans mesure et sans goût; mais elle y avait déployé plus de ressources d'esprit que je ne lui en supposais, et quoiqu'elle les eût dirigées contre moi, je ne pus me défendre de lui en savoir gré, — tant je hais les bêtes, que j'ai toujours trouvées en ce monde plus malfaisantes que les méchans. D'ailleurs, pour être juste, les représailles dont je venais d'être l'objet, à part la circonstance qu'elles avaient frappé les trois quarts du temps sur une tête innocente, me semblaient d'assez bonne guerre : elles ne partaient point d'un fonds

mauvais; elles avaient une tournure d'espièglerie plutôt que ce caractère de sérieuse méchanceté auquel se monte si aisément une haine de femme, et pour de moindres provocations que celles dont la petite comtesse avait eu à se plaindre. En résumé j'avais souri intérieurement plus d'une fois pendant cette escarmouche, et l'impression qu'elle me laissait sur le compte de mon ennemie était plutôt atténuante qu'aggravante. A l'éloignement et au dédain que m'inspirait la mondaine extravagante se mêlait désormais une nuance de douce pitié pour l'enfant mal élevée et pour la femme mal dirigée.

Les femmes sont habiles à saisir les nuances, et celle-ci n'échappa point à Mme de Palme. Elle eut vaguement conscience de mon léger retour d'opinion vers elle; elle ne tarda pas même à s'en exagérer la portée et à prétendre en abuser. Pendant deux jours, elle me harcela de traits piquans que je supportai avec bonhomie, et auxquels je répondis même par quelques attentions, car j'avais encore sur le cœur les rudes expressions de mon dialogue avec Mme de Malouet, et je ne croyais pas les avoir suffisamment expiées par le faible martyre que j'avais subi le lendemain, en commun avec la belle veuve du Malabar.

Il n'en fallut pas davantage pour que Mme Bathilde de Palme s'imaginât qu'elle pouvait me traiter en pays conquis et joindre Ulysse à ses compagnons. Avant-hier, dans la journée, elle avait essayé à plusieurs reprises la mesure de son pouvoir naissant sur mon cœur et sur ma volonté en me demandant deux ou trois petits offices de cavalier servant, offices dont chacun ici ambitionne l'honneur avec émulation, et dont je m'acquittai pour ma part avec politesse, mais avec une froideur évidente. Ces jolis actes de servage ont quelquefois du charme, et surtout quand ils ne sont pas imposés; mais tous les âges et tous les caractères ne sont point faits pour s'y plier avec la même bonne grâce. Les esprits graves et les naturels un peu raides, sans jamais se refuser d'une façon maussade à ce que peut exiger en ce genre le simple savoir-vivre, doivent s'en tenir au nécessaire et ne pas rechercher des fonctions que la jeunesse et une certaine souplesse élégante sauvent seules du ridicule.

Cependant, malgré l'extrême réserve avec laquelle je m'étais prêté tout le jour à ces épreuves, Mme de Palme crut à son entier succès; elle jugea étourdiment qu'il ne lui restait plus qu'à river ma chaîne et à me joindre à son triomphe, faible supplément de gloire assurément, mais qui enfin avait à ses yeux le mérite de lui avoir été contesté. Dans la soirée, comme je quittais la table de whist, elle s'avança vers moi délibérément et me pria de lui faire l'honneur de figurer avec elle dans la danse de caractère qu'on nomme cotillon. Je m'excusai, en riant, sur ma complète inexpérience; elle insista, me

déclarant que j'avais évidemment des dispositions pour la danse et me rappelant l'agilité dont j'avais donné des preuves dans la forêt. Enfin, pour terminer le débat, elle m'entraîna familièrement par le bras en ajoutant qu'elle n'avait pas l'habitude de se voir refusée.

— Ni moi, madame, dis-je, celle de me donner en spectacle.

— Quoi! pas même pour me plaire?

— Pas même pour cela, madame, et quand même ce serait l'unique moyen d'y réussir. — Je la saluai en souriant sur ces mots que j'avais accentués d'une manière si positive, qu'elle n'insista plus. Elle quitta mon bras brusquement et alla rejoindre un groupe de danseurs qui nous observait de loin avec un intérêt manifeste. Elle y fut accueillie par des chuchottemens et des sourires, auxquels elle répondit par quelques phrases rapides, dont je n'entendis que le mot *revanche*. Je n'y fis pas autrement attention pour l'instant, et mon âme alla s'entretenir dans les nuages avec l'âme de Mme Durmaître.

Le lendemain, une grande chasse devait avoir lieu dans la forêt. Je m'étais arrangé pour n'y point prendre part, voulant profiter d'une journée entière de solitude pour pousser mon malheureux travail. Vers midi, les chasseurs se réunirent dans la cour du château, qui retentit pendant un quart d'heure du son éclatant des trompes, du piétinement des chevaux et des aboiemens de la meute. Puis cette mêlée tumultueuse s'engouffra dans l'avenue; le bruit s'éteignit peu à peu, et je demeurai maître de moi et de mon esprit dans un silence d'autant plus doux qu'il est singulièrement rare sous ce méridien.

Je jouissais depuis quelques minutes de mon isolement, et je feuilletais, en souriant à mon bonheur, les pages in-folio de la *Neustria pia*, quand je crus entendre un cheval galoper dans l'avenue, et bientôt après sur le pavé de la cour. Quelque chasseur en retard! me dis-je à part moi, et, prenant ma plume, je commençai à extraire de l'énorme volume le passage relatif aux chapitres généraux des bénédictins; mais une nouvelle et plus grave interruption vint m'affliger : on frappait à la porte de la bibliothèque. Je secouai la tête avec humeur, et je dis : entrez! — du ton dont j'aurais pu dire : sortez! — On entra. J'avais vu peu d'instans auparavant Mme de Palme prendre son vol avec ses plumes en tête de la cavalcade, et je ne fus pas médiocrement surpris de la retrouver à deux pas de moi, dès que la porte se fut ouverte. — Elle avait la tête nue et les cheveux attifés en arrière d'une façon bizarre : elle tenait d'une main sa cravache et relevait de l'autre la queue traînante de ses longues jupes d'amazone. L'animation de la course qu'elle venait de faire semblait encore exagérer l'expression d'audace qui est habituelle à son regard et à ses traits. Et pourtant sa voix était moins

assurée qu'à l'ordinaire, lorsqu'elle me dit, à peine entrée : — Ah! pardon!... est-ce que Mme de Malouet n'est pas ici?

Je m'étais levé de toute ma grandeur. — Non, madame, elle n'est pas ici.

— Ah! pardon... Vous ne savez pas où elle est?

— Non, madame; mais je vais m'en informer, si vous le désirez.

— Merci, merci... Je vais la trouver... C'est qu'il m'est arrivé un accident...

— Vraiment, madame?

— Oh! fort peu de chose,... une branche a déchiré la bourdaloue de mon chapeau, et mes plumes sont tombées...

— Vos plumes bleues, madame?

— Oui,... mes plumes bleues... Enfin je suis revenue au château pour faire recoudre ma bourdaloue... Vous êtes bien là pour travailler?

— Parfaitement, madame, on ne peut mieux.

— Êtes-vous très occupé dans ce moment-ci?

— Mais oui, madame, assez occupé.

— Ah! tant pis!

— Pourquoi donc?

— Parce que... j'avais envie,... l'idée m'était venue de vous demander de m'accompagner à la forêt... Ces messieurs seront presque arrivés quand je repartirai,... et je ne puis guère m'en aller seule,... si loin...

En gazouillant du bout des lèvres cette explication un peu embrouillée, la petite comtesse avait un air à la fois sournois et troublé qui fortifia beaucoup le sentiment de défiance que la gaucherie de son entrée avait fait naître dans mon esprit.

— Madame, lui dis-je, vous me désespérez : je regretterai toute ma vie d'avoir laissé échapper l'occasion charmante que vous daignez m'offrir, mais il faut que le courrier de demain emporte ce travail, que le ministre attend avec une extrême impatience.

— Vous avez peur de perdre votre place?

— Je n'en ai pas, madame; ainsi...

— Eh bien! laissez attendre le ministre pour moi : ça me flattera.

— C'est impossible, madame.

Elle prit un ton fort sec : — Mais... c'est trop singulier!... Comment! vous ne tenez pas plus que cela à m'être agréable?

— Madame, lui dis-je assez sèchement à mon tour, je tiendrais beaucoup à vous être agréable, mais je ne tiens nullement à vous faire gagner votre pari.

Je lançais cette insinuation un peu au hasard, m'appuyant sur quelques souvenirs et sur quelques indices que tu as pu recueillir çà et là dans mon récit. Toutefois j'avais touché juste. Mme de Palme

rougit jusqu'au front, balbutia deux ou trois paroles que je n'entendis pas, et sortit de l'appartement, ayant perdu toute contenance.

Cette déroute précipitée me laissa moi-même très confus. Je ne saurais admettre que nous devions pousser le respect pour le sexe faible jusqu'à nous prêter sottement à tous les caprices et à toutes les entreprises qu'il peut plaire à une femme de diriger contre notre repos ou contre notre dignité; mais notre droit de légitime défense en de telles rencontres est circonscrit dans des limites étroites et délicates que je craignais d'avoir franchies. Il suffisait que Mme de Palme fût isolée dans le monde, et sans autre protection que son sexe, pour qu'il me parût extrêmement pénible d'avoir cédé sans mesure à l'irritation, juste d'ailleurs, que m'avait causée son impertinente récidive. Comme j'essayais d'établir entre nos torts réciproques une balance qui calmât mes scrupules, on frappa de nouveau à la porte de la bibliothèque. Ce fut cette fois Mme de Malouet qui entra. Elle était émue. — Ah çà! me dit-elle, qu'est-ce donc qui s'est passé?

Je lui contai de point en point le détail de mon entretien avec Mme de Palme, et, tout en exprimant un profond regret de ma vivacité, j'ajoutai que la conduite de cette dame à mon égard était inexplicable, qu'elle m'avait pris deux fois en vingt-quatre heures pour objet de ses gageures, et que c'était beaucoup trop d'attention de sa part pour un homme qui lui demandait uniquement la grâce de ne pas s'occuper de lui plus qu'il ne s'occupait d'elle.

— Mon Dieu! me dit la bonne marquise, je ne vous reproche rien. J'ai pu apprécier par mes yeux, depuis quelques jours, votre conduite et la sienne; mais tout cela est fort désagréable. Cette enfant vient de se jeter en pleurant dans mes bras. Elle prétend que vous l'avez traitée comme une créature...

Je me récriai : — Madame, je vous ai rapporté textuellement mes paroles.

— Ce ne sont pas vos paroles, c'est votre air, votre ton... Monsieur George, permettez-moi de m'expliquer franchement avec vous: avez-vous peur de devenir amoureux de Mme de Palme?

— Nullement, madame.

— Avez-vous envie qu'elle devienne amoureuse de vous?

— Pas davantage, je vous assure.

— Eh bien! faites-moi un plaisir : mettez pour aujourd'hui votre amour-propre de côté, et accompagnez Mme de Palme à la chasse.

— Madame!

— Le conseil vous paraît singulier; mais vous pouvez croire que je ne vous le donne pas sans y avoir réfléchi. L'éloignement que vous témoignez à Mme de Palme est précisément ce qui attire vers vous cette enfant impérieuse et gâtée. Elle s'irrite et s'obstine contre

une résistance à laquelle on ne l'a point accoutumée. Ayez l'humilité de lui céder. Faites cela pour moi.

— Sérieusement, madame, vous pensez?...

— Je pense, reprit en riant la vieille dame, ne vous en déplaise, que vous perdrez votre principal mérite à ses yeux aussitôt qu'elle vous verra subir son joug comme tout le monde.

— En vérité, madame, vous me présentez les choses sous un point de vue tout nouveau. Jamais je n'ai conçu la pensée d'attribuer les taquineries de Mme de Palme à un sentiment dont j'eusse lieu de me glorifier.

— Et vous avez eu raison, reprit-elle vivement : il n'y a jusqu'à présent rien de pareil, Dieu merci ; mais cela eût pu venir, et vous êtes trop galant homme pour le vouloir avec les dispositions que je vous connais.

— Je m'abandonne absolument à votre direction, madame; je vais mettre mon chapeau et mes gants. Reste à savoir comment Mme de Palme accueillera mon empressement un peu tardif.

— Elle l'accueillera fort bien, si vous mettez de la bonne grâce à le lui offrir.

— Pour cela, madame, j'y mettrai toute celle dont je suis capable.

Sur cette assurance, Mme de Malouet me tendit sa main, que je baisai avec un profond respect, mais avec une assez mince gratitude.

Quand j'arrivai dans le salon, botté et éperonné, Mme de Palme y était seule : plongée dans un fauteuil et ensevelie sous ses jupes, elle achevait de rattacher sa bourdaloue. Elle leva et baissa rapidement les yeux, qu'elle avait fort rouges.

— Madame, lui dis-je, je suis si sincèrement affligé de vous avoir offensée, que j'ose vous demander le pardon d'une maussaderie impardonnable. Je viens me mettre à votre disposition; si vous refusez ma compagnie, vous ne ferez que m'infliger une mortification très méritée, mais vous me laisserez plus malheureux que je n'ai été coupable,... et c'est beaucoup dire.

Mme de Palme, tenant plus de compte de l'émotion de ma voix que de mon pathos diplomatique, releva les yeux vers moi, entr'ouvrit les lèvres, ne dit rien, et finalement avança une main un peu tremblante que je me hâtai de recevoir dans la mienne. Elle se servit aussitôt de ce point d'appui pour se dresser sur ses pieds, et bondit légèrement sur le parquet. Quelques minutes après, nous étions tous deux à cheval, et nous sortions de la cour du château.

Nous atteignîmes l'extrémité de l'avenue sans avoir échangé une parole. Je sentais profondément, tu peux le croire, combien ce silence, de mon côté du moins, était gauche, empesé et ridicule; mais,

comme il arrive souvent dans les circonstances qui réclament le plus impérieusement des ressources d'éloquence, j'étais frappé d'une stérilité d'esprit invincible. Je cherchais vainement une entrée en matière vraisemblable, et plus je me dépitais de n'en trouver aucune, moins je devenais capable d'y réussir. J'étais d'ailleurs agité de réflexions aussi nouvelles que pénibles; je suivais malgré moi l'ordre d'idées très imprévu où m'avaient jeté les étranges appréciations de Mme de Malouet. Je me demandais jusqu'à quel point ces appréciations pouvaient être fondées, et jusqu'à quel point, en ce cas, les conseils et la prudence de la marquise avaient été bien inspirés. Je me rappelais la vivacité hautaine, volontaire et capricieuse de la jeune femme qui était à mes côtés; je voyais son air accablé et presque dompté. Tout cela me troublait et me touchait vaguement. L'abîme qui me sépare à jamais d'une telle personne n'en subsistait pas moins dans son immensité; mais, si cela peut se dire, je sentais toujours entre nous la distance, et je ne sentais plus l'éloignement.

Mme de Palme, qui n'était pas initiée à mes secrètes méditations, et qui d'ailleurs n'en eût peut-être goûté que modérément les nuances les plus bienveillantes, finit par s'impatienter d'un silence au moins embarrassant. — Si nous courions un peu? dit-elle tout à coup.

— Courons, dis-je, et nous partîmes au galop, ce qui me soulagea infiniment.

Cependant il fallut, bon gré, mal gré, ralentir notre allure au haut du chemin tortueux qui mène dans la vallée des Ruines. Le soin de guider nos chevaux dans le cours de cette descente difficile put encore, durant quelques minutes, servir de prétexte à mon mutisme; mais en arrivant sur le terre-plein de la vallée, je vis bien qu'il fallait parler à tout prix, et j'allais débuter par une banalité quelconque, lorsque Mme de Palme voulut bien me prévenir :

— On dit, monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit?

— Madame, répondis-je en riant, vous pouvez en juger.

— Difficilement jusqu'ici, quand même j'en serais capable, ce que vous êtes très éloigné de croire... Oh! ne le niez pas! C'est parfaitement inutile après la conversation que le hasard m'a fait entendre l'autre soir...

— Madame, j'ai commis tant de méprises sur votre compte, que vous devez vous expliquer la confusion pitoyable où je suis vis-à-vis de vous.

— Et sur quels points vous êtes vous mépris?

— Sur tous, je crois.

— Vous n'en êtes pas bien sûr... Convenez au moins que je suis une bonne femme...

— Oh! de tout mon cœur, madame!

— Vous avez bien dit cela... Je crois que vous le pensez... Vous n'êtes pas méchant non plus, je crois, et cependant vous l'avez été pour moi, cruellement.

— C'est vrai.

— Quelle espèce d'homme êtes-vous donc? reprit la petite comtesse de sa voix brève et brusque. Je n'y comprends pas grand'chose. A quel titre, en vertu de quoi me méprisez-vous? Je suppose que je sois réellement coupable de toutes les intrigues qu'on me prête : qu'est-ce que cela vous fait? Êtes-vous un saint, vous? un réformateur? N'avez-vous jamais eu de maîtresses? Avez-vous plus de vertu que les autres hommes de votre âge et de votre condition? Quel droit avez-vous de me mépriser? Expliquez-moi ça.

— Madame, si j'avais à me reprocher les sentimens que vous me supposez, je vous répondrais que jamais personne, dans votre sexe ni dans le mien, n'a pris sa propre moralité pour règle de son opinion et de ses jugemens sur autrui : on vit comme on peut, et on juge comme on doit; c'est en particulier une inconséquence très ordinaire parmi les hommes, de ne point estimer les faiblesses qu'ils encouragent et dont ils profitent... Mais, pour mon compte, je me tiens sévèrement en garde contre un rigorisme aussi ridicule chez un homme que coupable chez un chrétien... Et quant à cette conversation qu'un hasard déplorable vous a livrée, et où mes expressions, comme il arrive toujours, ont dépassé de beaucoup la mesure de ma pensée, — c'est une offense que je n'effacerai jamais, je le sais; mais je vous l'expliquerai du moins avec franchise. Chacun a ses goûts et sa façon d'entendre la vie en ce monde : nous différons tellement, vous et moi, à cet égard, que j'ai conçu pour vous, et que vous avez conçu pour moi, à vue de pays, une antipathie extrême. Cette disposition, qui, d'un côté du moins, madame, devait se modifier singulièrement sur plus ample informé, m'a entraîné à des mouvemens d'humeur et à des vivacités de controverse peu réfléchis : vous avez souffert sans doute, madame, des violences de mon langage, mais beaucoup moins, veuillez le croire, que je n'en devais souffrir moi-même, après en avoir reconnu l'injustice profonde et irréparable.

Cette apologie, plus sincère que lucide, n'obtint point de réponse. Nous achevions en ce moment de traverser l'église de l'abbaye, et nous nous trouvâmes à l'improviste mêlés aux derniers rangs de la cavalcade. Notre apparition fit courir un sourd murmure dans la foule pressée des chasseurs. Mme de Palme fut entourée aussitôt d'une troupe joyeuse qui parut lui adresser des félicitations sur le gain de sa gageure. Elle les reçut d'une mine indifférente et boudeuse, fouetta son cheval et gagna les avant-postes pour entrer en forêt.

Cependant M. de Malouet m'avait accueilli avec une affabilité plus marquée encore que de coutume, et, sans faire aucune allusion directe à l'incident qui m'amenait contre mon gré à cette fête cynégétique, il n'omit aucune attention pour m'en faire oublier le léger désagrément. Bientôt après, les chiens lancèrent un cerf, et je les suivis avec ardeur, n'étant nullement insensible à l'ivresse de ce divertissement viril, quoiqu'elle ne suffise pas à mon bonheur en ce monde.

La meute se laissa dépister deux ou trois fois, et la journée tourna à l'avantage du cerf. — Nous reprîmes vers quatre heures le chemin du château. Quand nous traversâmes la vallée au retour, le crépuscule dessinait déjà plus nettement sur le ciel la silhouette des arbres et la crête des collines : une ombre mélancolique descendait sur les bois, et un brouillard blanchâtre glaçait l'herbe des prairies, tandis qu'une brume plus épaisse marquait les détours de la petite rivière. Comme je m'absorbais dans la contemplation de cette scène, qui me rappelait des jours meilleurs, je vis tout à coup Mme de Palme à mes côtés.

— Je crois après réflexion, me dit-elle avec sa brusquerie accoutumée, que vous méprisez mon ignorance et mon manque d'esprit beaucoup plus que ma prétendue légèreté de mœurs... Vous faites moins de cas de la vertu que de la pensée... Est-ce cela?

— Non assurément, dis-je en riant, ce n'est pas cela; ce n'est rien de tout cela. D'abord le mot de mépris doit être supprimé, n'ayant rien à faire ici;... ensuite je ne crois guère à votre ignorance et pas du tout à votre manque d'esprit... Enfin je ne vois rien au-dessus de la vertu, quand je la vois, ce qui est rare. Je suis confus au reste, madame, de l'importance que vous attachez à ma manière de voir... Le secret de mes prédilections et de mes répugnances est fort simple : j'ai, comme je vous le disais, le plus religieux respect pour la vertu, mais toute la mienne se borne à un sentiment profond de quelques devoirs essentiels que je pratique tant bien que mal; je ne saurais donc exiger davantage de qui que ce soit... Quant à la pensée, j'avoue que j'en fais grand cas, et la vie me paraît chose trop sérieuse pour être traitée sur le pied d'un bal continuel, du berceau à la tombe. De plus les productions de l'intelligence, les œuvres de l'art en particulier sont l'objet de mes préoccupations les plus passionnées, et il est naturel que j'aime à pouvoir parler de ce qui m'intéresse. Voilà tout.

— Faut-il absolument avoir sans cesse à la bouche les extases de l'âme, les cimetières et la Vénus de Milo pour prendre dans votre opinion le rang d'une femme sérieuse et d'une femme de goût?... Au surplus, vous avez raison, — je ne pense jamais; si je pensais une seule minute, il me semble que je deviendrais folle, que ma tête

craquerait... Et à quoi pensiez-vous, vous, dans la cellule de ce vieux couvent?

— J'y ai beaucoup pensé à vous, dis-je gaiement, le soir de ce jour où vous m'aviez si rudement pourchassé, et je vous y ai maudite de tout mon cœur.

— Cela se comprend. — Elle se mit à rire, regarda un peu autour d'elle et reprit : — Quel joli vallon! quelle charmante soirée!... Et maintenant me maudissez-vous?

— Maintenant je voudrais du fond de l'âme pouvoir quelque chose pour votre bonheur.

— Et moi pour le vôtre, dit-elle simplement.

Je m'inclinai pour toute réponse, et il s'en suivit un court silence.

— Si j'étais homme, reprit tout à coup Mme de Palme, je crois que je me ferais ermite.

— Oh! quel dommage!

— Ça ne vous étonne pas, cette idée?

— Non, madame.

— Rien ne vous étonnerait de ma part, avouez-le. Vous me croyez capable de tout, — de tout... peut-être même de vous aimer?...

— Pourquoi pas? On revient de loin! Je vous aime bien, moi, à l'heure qu'il est! C'est un bel exemple à suivre.

— Vous me permettrez d'y réfléchir?

— Pas longtemps!

— Le temps qu'il faudra... Nous sommes amis en attendant.

— Si nous sommes amis, il n'y a plus rien à attendre, dis-je en présentant franchement ma main à la petite comtesse. Je sentis qu'elle la serrait avec un peu de réserve, et la conversation finit là. Nous étions au haut des collines, la nuit était tout à fait tombée; nous ne fîmes plus qu'une course jusqu'au château.

Comme je descendais de ma chambre pour le dîner, je rencontrai Mme de Malouet dans le vestibule : — Eh bien! me dit-elle en riant, vous êtes-vous conformé à l'ordonnance?

— Religieusement, madame.

— Vous vous êtes montré subjugué?

— Oui, madame.

— C'est parfait. La voilà tranquille et vous aussi.

— Ainsi soit-il, dis-je.

La soirée se passa sans autre incident. Je me plus à rendre à Mme de Palme quelques petits services qu'elle ne me demandait plus. Elle quitta deux ou trois fois la danse pour m'adresser des plaisanteries bienveillantes qui lui traversaient la cervelle, et quand je me retirai, elle me suivit jusqu'à la porte d'un regard souriant et cordial.

Je te demande maintenant, ami Paul, de dégager le sens précis

et la moralité de cette histoire. Tu jugeras peut-être, et je le désire, qu'une imagination chimérique peut seule donner les proportions d'un événement à cet épisode vulgaire de la vie mondaine; mais si tu vois dans les faits que je t'ai racontés le moindre germe d'un danger, le moindre élément d'une complication sérieuse, dis-le-moi; je romps les engagemens qui me devaient encore retenir ici une dizaine de jours, et je pars.

Je n'aime point Mme de Palme; je ne puis ni ne veux l'aimer. Mon opinion sur son compte s'est évidemment transformée; je la regarde désormais comme une bonne petite femme. Sa tête est légère et le sera toujours; sa conduite vaut mieux qu'on ne le dit, quoique moins peut-être qu'elle ne le dit de son côté; enfin son cœur a du poids et du prix. J'ai pour elle de l'amitié, une affection qui a quelque chose de paternel, mais de moi à elle rien de plus n'est vraisemblable; l'étendue des cieux nous sépare. La pensée d'être son mari me fait éclater de rire, et, par un sentiment que tu apprécieras, la pensée d'être son amant me fait horreur. — Chez elle, je crois à l'ombre d'un caprice, et pas même à la pénombre d'une passion. Me voilà sur son étagère avec les autres magots, et je pense, comme Mme de Malouet, que cela lui suffira. Toutefois qu'en penses-tu, toi?

Je crois nécessaire de te rappeler, Paul, en terminant cette consultation dont certains passages exhalent un parfum si suspect, de te rappeler, mon ami, que je ne suis pas un fat. Je t'ai dit la vérité stricte. La fatuité ne consiste pas, je suppose, à s'apercevoir qu'une femme vous serre la main quand elle vous la tord, mais à tirer vanité d'un genre de succès si commun et si rarement réservé au mérite. Je me rappelle toujours ce vieux comédien de province ridé, couturé, craquelé, hideux et bête, qui me contait qu'une femme superbe lui disait un soir : — « Oh! tu n'es pas un homme, tu es un dieu! » Je suis convaincu que c'était vrai. Oui, par la merci du ciel, le plus laid des mortels, et c'est notre ami G... de l'Institut, a le plaisir de s'entendre dire au moins une fois en sa vie par une bouche de femme qu'il est beau comme un ange. Cela a été de tout temps, et c'est pourquoi, de tout temps, fat a été synonyme de sot. Tout aveugle trouve un chien qui le suit et n'en est pas plus fier.

Bonsoir.

VII.

7 octobre.

Cher Paul, je prends part du fond du cœur à ton chagrin. Permets-moi seulement de t'affirmer, d'après les détails mêmes de ta lettre, que la maladie de ton excellente mère n'offre aucun symptôme inquiétant. C'est une de ces crises douloureuses, mais sans danger,

que l'approche de l'hiver lui ramène presque invariablement chaque année, tu le sais. Patience donc, et courage, je t'en prie.

Il me faut, mon ami, l'expression formelle de ton désir pour que j'ose mêler mes petites misères à tes sérieuses sollicitudes. — Comme tu le prévoyais dans ta sagesse et dans ta bonne amitié, je devais avoir besoin, quand je recevrais ta lettre, non de conseils, mais de consolations. Je n'ai pas le cœur tranquille, et, ce qui est pire pour moi, ma conscience ne l'est pas davantage : cependant j'ai cru faire mon devoir. L'ai-je bien ou mal compris? Tu en jugeras. Mon Dieu! je porte quelquefois une stupide envie à ceux que je vois céder sans scrupule, sans combat, avec le pur instinct de la brute, à ce qui les attire ou à ce qui les repousse! Que de tourmens donne la conscience à une âme naturellement honnête, qui n'est point guidée par des principes certains et soutenue par une foi positive!

Je reprends ma situation vis-à-vis de Mme de Palme où je l'avais laissée dans ma dernière lettre. — Le lendemain de notre explication, je mis tous mes soins à maintenir nos relations sur le pied de bonne camaraderie où elles me paraissaient établies, et qui constituaient, selon moi, le seul genre d'intelligence qui fût désirable, et même possible entre nous. Il me sembla ce jour-là qu'elle se montrait animée de la même vivacité et du même entrain qu'à l'ordinaire : seulement je crus remarquer que son regard et sa voix, lorsqu'elle s'adressait à moi, prenaient une douceur sérieuse qui n'est point de son caractère habituel; mais les jours suivans, quoique je n'eusse point dévié de la ligne de conduite que je m'étais tracée, il me fut impossible de ne pas m'apercevoir que Mme de Palme avait perdu quelque chose de sa gaieté, et qu'une vague préoccupation altérait la sérénité de son front. Je la voyais étonner ses danseurs par ses distractions : elle continuait de suivre le tourbillon, mais elle ne le dirigeait plus. Elle prétextait brusquement de la fatigue au milieu d'une valse, quittait sans autre cérémonie le bras de son cavalier, et s'asseyait dans un coin d'un air boudeur et pensif. S'il y avait un fauteuil vide près du mien, elle s'y jetait, et commençait à travers son éventail une conversation bizarre et à bâtons rompus, comme celle-ci :

— Si je ne puis me faire ermite, je puis me faire religieuse... Que diriez-vous, si vous me voyiez demain entrer dans un couvent?

— Je dirais que vous en sortiriez après-demain.

— Vous n'avez aucune confiance dans mes résolutions?

— Quand elles sont folles, non.

— Je ne puis en concevoir que de folles, selon vous?

— Selon moi, vous valsez à merveille. Quand on valse comme vous, c'est un art, et presque une vertu.

— Est-ce qu'on flatte ses amis?

— Je ne vous flatte pas. Je ne vous dis jamais un mot que je n'aie pesé et qui ne soit l'expression la plus grave de ma pensée. Je suis un homme sérieux, madame.

— Il n'y paraît guère avec moi. Je crois que vous avez entrepris de me faire détester le rire autant que je l'ai aimé.

— Je ne vous comprends pas.

— Comment me trouvez-vous ce soir?

— Éblouissante.

— C'est trop. Je sais que je ne suis point belle.

— Je ne vous dis pas que vous soyez belle, mais vous êtes très gracieuse.

— A la bonne heure. Ça doit être vrai, car je le sens. La veuve du Malabar est vraiment belle.

— Oui; je voudrais la voir au bûcher.

— Pour vous y jeter avec elle?

— Précisément.

— Partez-vous bientôt?

— La semaine prochaine, je crois.

— Viendrez-vous me voir à Paris?

— Si vous me le permettez...

— Non, je ne vous le permets pas.

— Et pourquoi, grand Dieu?

— D'abord je ne crois pas que j'y retourne, à Paris.

— C'est une raison. Et où irez-vous, madame?

— Je ne sais pas. Voulez-vous faire un voyage à pied quelque part, nous deux?

— Je crois bien! Partons-nous?

Et *cætera*. Je ne te fatiguerai pas, mon ami, du détail d'une dizaine de dialogues semblables, dont Mme de Palme rechercha manifestement l'occasion pendant quatre jours : c'était de sa part un effort de plus en plus marqué pour sortir du lieu commun et imprimer à nos entretiens un caractère plus intime; c'était de la mienne une égale obstination à les renfermer dans les limites du jargon et à demeurer inébranlable sur le terrain de la futilité mondaine. Elle s'en apercevait, en riait souvent et s'en fâchait quelquefois, s'étonnant qu'entre nous le sérieux eût passé subitement de son côté.

Un manége si nouveau n'avait aucune chance d'échapper au public envieux ou jaloux qui surveille tous les pas de la petite comtesse, d'autant plus qu'elle s'y abandonnait avec une franchise et une naïveté vraiment enfantines. Elle ne laissait pas de remarquer parfois la gêne et l'espèce d'ennui que me causait l'attention curieuse qu'elle attirait sur nous. — Je vous compromets, disait-elle; je m'en vais! — Tout en me récriant vivement, je ne faisais rien pour la retenir, car tu me connais assez, mon ami, pour ne pas douter que

ma réserve ne fût de bon aloi et de bonne foi : j'avais pour système d'éloigner autant que possible Mme de Palme, sans la blesser jamais. Maintenant encore je ne saurais concevoir quelle meilleure conduite j'aurais pu tenir, quoique celle-là n'ait pas eu le succès que je m'en étais promis. Si j'avais à subir sur ce fait un autre jugement que le tien, je pourrais dire, pour ma défense, qu'il m'a fallu quelquefois un effort de courage méritoire, non pour repousser la pauvre gloriole que le monde attache à l'espèce de triomphe qui semblait m'être offert, mais pour comprimer les mouvemens secrets que le charme, la grâce et la bienveillance de cette jeune femme soulevaient dans un cœur moins ferme que mon esprit.

J'arrive à la scène qui devait terminer cette lutte pénible, et m'en prouver malheureusement toute la vanité. — Pour faire leurs adieux à leur fille, dont le mari est rappelé à son poste, M. et Mme de Malouet donnaient hier un grand bal de gala, auquel tous les environs à dix lieues à la ronde avaient été convoqués. Vers dix heures, la foule inondait l'immense rez-de-chaussée du château, où les toilettes, les lumières et les fleurs se confondaient dans un pêle-mêle éblouissant. — Comme j'essayais de pénétrer dans le salon principal, je me trouvai vis-à-vis de Mme de Malouet, qui me tira un peu à l'écart : — Eh bien ! mon cher monsieur, me dit-elle, cela va mal. — Mon Dieu ! qu'y a-t-il de nouveau? — Je ne sais trop, mais soyez sur vos gardes. Ah! cela ne va pas bien... Mon Dieu! j'ai en vous une confiance bien singulière, monsieur; vous ne la tromperez pas, n'est-ce pas? — Sa voix était attendrie et son regard humide. — Madame, comptez sur moi;... mais j'aurais bien dû partir il y a huit jours. — Eh! mon Dieu! qui pouvait prévoir pareille chose?..... Silence!

Je me retournai et je vis Mme de Palme qui sortait du salon, et devant laquelle la cohue ouvrait ses rangs avec cet empressement craintif et cette espèce de terreur qu'inspire généralement à notre sexe la suprême élégance d'une royauté féminine. Il y a dans ces jeunes reines d'une nuit, lorsqu'elles nous apparaissent environnées de toute la pompe mondaine, et traversant d'un pied vainqueur leur empire étroit et charmant, il y a sur leur front hautain, dans leurs regards radieux et enivrés, une magie qui pénètre les âmes les plus fières. — Pour la première fois Mme de Palme me parut belle : une expression étrange et que je ne lui avais jamais vue, une vive exaltation rayonnait dans ses yeux et transfigurait ses traits.

— Suis-je à votre goût? me dit-elle. — Je lui témoignai par je ne sais quel murmure un assentiment qui n'était d'ailleurs que trop visible pour l'œil perçant d'une femme. — Je vous cherchais, reprit-elle, pour vous faire voir la serre; c'est une vraie féerie, venez. — Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes vers la porte de la

serre, qui s'ouvrait à l'autre extrémité du salon, prolongeant jusqu'au parc, à travers les lianes et les parfums de mille plantes exotiques, toutes les splendeurs de la fête. Pendant que nous admirions l'effet des girandoles qui scintillaient au milieu de la puissante flore tropicale comme les constellations brillantes d'un autre hémisphère, plusieurs cavaliers vinrent réclamer pour une valse la main de Mme de Palme : elle les refusa, quoique j'eusse l'abnégation de joindre mes instances aux leurs.

— Nos rôles me semblent un peu intervertis, me dit-elle : c'est moi qui vous retiens, et c'est vous qui me renvoyez.

— Dieu m'en garde! mais je crains que vous ne vous priviez, par bonté pour moi, d'un plaisir que vous aimez, — et qui vous aime.

— Non! je sais fort bien que je vous recherche et que vous me fuyez. C'est assez absurde aux yeux du monde, mais cela m'est fort égal. Pour ce soir du moins, j'entends m'amuser comme je le voudrai. Je vous défends de troubler mon bonheur. Je suis vraiment très heureuse. J'ai tout ce qu'il me faut : de belles fleurs, de bonne musique autour de moi, et un ami à mon bras. Seulement, et c'est un point noir dans mon ciel bleu, je suis beaucoup plus sûre de la musique et des fleurs que de l'ami.

— Vous avez grand tort.

— Expliquez-moi donc votre conduite, une fois pour toutes. Pourquoi ne voulez-vous jamais causer sérieusement avec moi? pourquoi refusez-vous obstinément de me dire un seul mot qui sente la confiance, l'intimité, l'amitié enfin?

— Veuillez y réfléchir une minute, madame : où cela nous mène-t-il?

— Qu'est-ce que cela vous fait? Cela nous mène où cela peut. Il est plaisant que vous vous en préoccupiez plus que moi!

— Voyons, quelle idée auriez-vous de moi si je vous faisais la cour?

— Je ne vous demande pas de me faire la cour, dit-elle vivement.

— Non, madame; mais c'est pourtant la tournure que prendrait infailliblement mon langage, s'il cessait un instant d'être frivole et banal. Eh bien! avouez qu'il y a un homme au monde qui ne pourrait vous faire la cour sans s'attirer votre mépris, et que je suis cet homme-là. Je ne vous dirai pas que je sois très satisfait de m'être mis dans une telle situation vis-à-vis de vous; mais enfin j'y suis, et je ne saurais l'oublier.

— C'est beaucoup de raison!

— Madame, c'est beaucoup de courage.

Elle secoua la tête d'un air de doute, et reprit après un moment de silence : — Savez-vous que vous venez de me parler comme à une femme perdue?

— Madame !

— Certainement. Vous croyez que je ne puis jamais supposer à un homme qui me fait la cour une autre intention que celle de m'avoir pour maîtresse. Ce serait le fait d'une femme perdue, et je ne le suis pas; vous avez beau ne pas le croire, c'est la pure vérité du bon Dieu... Oui, du bon Dieu. Dieu me connaît, et je le prie plus souvent qu'on ne pense. Il m'a préservée de mal faire jusqu'ici, — et j'espère qu'il m'en préservera toujours; mais c'est une chose dont il n'est pas seul maître... — Elle s'arrêta un moment, et ajouta d'un ton ferme : — Vous y pouvez beaucoup.

— Moi, madame?

— Je vous ai laissé prendre, je ne sais comment... non, je ne le sais en vérité pas !... un grand empire sur ma destinée... Voudrez-vous en user? voilà la question.

— Et à quel titre... en quelle qualité le pourrais-je, madame? — dis-je lentement, sur le ton d'une froide réserve.

— Ah! s'écria-t-elle d'un accent sourd et énergique, vous me demandez cela? — Ah! c'est trop dur! vous m'humiliez trop! — Elle quitta mon bras aussitôt, et rentra brusquement dans le salon.

Je demeurai quelque temps incertain du parti que je devais prendre. Je voulus d'abord suivre Mme de Palme et lui faire entendre qu'elle s'était méprise, — ce qui était la vérité, — sur la portée de la réponse sous forme d'interrogation dont elle s'était offensée. Elle avait apparemment appliqué cette réponse à quelque pensée qui la dominait, que je connaissais mal, que ses paroles du moins m'avaient révélée beaucoup moins clairement qu'elle ne se l'imaginait; mais après y avoir réfléchi je reculai devant l'explication nouvelle et redoutable que j'allais inévitablement provoquer. Je résolus de demeurer sous le coup des imputations les plus fâcheuses auxquelles mon attitude et mon langage avaient pu donner lieu, et de dévorer en silence l'amertume dont cette scène m'avait empli le cœur.

Je quittai la serre et j'entrai dans les jardins pour échapper aux rumeurs du bal, qui importunaient mon oreille. La nuit était froide, mais belle. Un instinct douloureux m'entraîna hors de la zone lumineuse que projetaient autour du château les baies des fenêtres resplendissantes. Je me dirigeai à grands pas vers un épais massif d'ombre, formé par une double avenue de sapins qui sépare le jardin du parc, et que traverse un pont rustique jeté sur un ruisseau. J'entrais sous la voûte de cette sombre allée, quand une main toucha mon bras et m'arrêta; en même temps une voix brève et troublée, que je ne pus méconnaître, me dit : — Il faut que je vous parle !

— Madame! par grâce! au nom du ciel!... que faites-vous! vous vous perdez!... retournez... venez! Je vais vous reconduire, voyons!

Je voulus saisir son bras; elle se dégagea.

— Je veux vous parler... j'y suis décidée... Oh! mon Dieu! que je m'y prends mal, n'est-ce pas? Que vous devez me croire plus que jamais une misérable créature! Et pourtant il n'y a rien... rien... c'est la vérité même, mon Dieu! Vous êtes le premier pour qui j'aie oublié... tout ce que j'oublie!... Oui, le premier!... Jamais homme n'a entendu de ma bouche une parole de tendresse, jamais! et vous ne me croyez pas!

Je pris ses deux mains dans les miennes : — Je vous crois, je vous le jure... je vous jure que je vous estime... que je vous respecte comme ma fille chérie... Mais écoutez-moi, daignez m'écouter! ne bravez pas ouvertement ce monde impitoyable... rentrez au bal... je vais vous y retrouver bientôt, je vous le promets... mais au nom du ciel! ne vous perdez pas!

La malheureuse enfant fondit en larmes, et je sentis qu'elle chancelait; je la soutins et je la fis asseoir sur un banc qui se trouvait là. — Je demeurai debout devant elle, tenant une de ses mains. Les ténèbres étaient profondes autour de nous; je regardais le vide et j'écoutais, dans une vague stupeur, le murmure clair et régulier du ruisseau qui coule sous les sapins, le sanglot convulsif qui soulevait le sein de la jeune femme, et l'odieux bruit de fête que l'orchestre nous envoyait de loin par intervalles. C'est un de ces instans dont on se souvient toujours.

Elle se remit enfin, et parut reprendre, après cette explosion de douleur, toute sa fermeté. — Monsieur, me dit-elle en se levant et en retirant sa main, ne vous inquiétez pas de ma réputation. Le monde est habitué à mes folies. J'ai pris d'ailleurs mes mesures pour que celle-ci ne fût pas remarquée. Peu m'importerait du reste. Vous êtes le seul homme dont j'aie désiré l'estime et le seul aussi malheureusement dont j'aie encouru le mépris... Cela est bien cruel... Quelque chose doit vous dire pourtant que je ne le mérite pas!

— Madame!...

— Écoutez-moi! Ah! que Dieu veuille vous convaincre! c'est une heure solennelle dans ma vie. Monsieur, depuis le premier regard que vous avez attaché sur moi, ce jour où je me suis approchée de vous pendant que vous dessiniez cette vieille église,... depuis ce regard, je vous appartiens. Je n'ai aimé, je n'aimerai jamais que vous... Voulez-vous que je sois votre femme? J'en suis digne... Je vous l'atteste, je vous l'atteste devant ce ciel qui nous voit!

— Chère madame,... chère enfant,... votre bonté,... votre tendresse,... me troublent jusqu'au fond de l'âme;... de grâce, un peu de calme,... laissez-moi une lueur de raison!

— Ah! si votre cœur vous parle, écoutez-le, monsieur! Ce n'est

pas avec la raison qu'il faut me juger!... Hélas! je le sens, vous doutez encore de moi, de mon passé... Oh! Dieu! cette opinion du monde, que j'ai dédaignée, que j'ai foulée aux pieds, comme elle se venge! comme elle me tue!

— Non, madame, vous vous trompez;... mais que pourrais-je vous offrir en échange de ce que vous voulez me sacrifier,... des habitudes, des goûts, des plaisirs de toute votre vie?

— Mais cette vie me fait horreur! Vous croyez que je la regretterais? vous croyez qu'un jour je redeviendrais la femme que j'ai été,... la folle que vous avez connue?... Vous le croyez! Et comment vous empêcher de le croire? Pourtant je sais bien que je ne vous donnerais jamais ce chagrin, ni aucun autre... Jamais! J'ai lu dans vos yeux un monde nouveau que j'ignorais, un monde plus digne, plus élevé, dont je n'avais jamais eu l'idée,... et hors duquel je ne puis plus vivre!... Ah! vous devez pourtant bien sentir que je vous dis la vérité!

— Oui, madame, vous me dites la vérité,... la vérité de l'heure présente,... d'une heure de fièvre et d'exaltation;... mais ce monde nouveau qui vous apparaît vaguement, ce monde idéal auquel vous voulez demander un refuge éternel contre quelques dégoûts passagers ne vous donnerait jamais ce qu'il semble vous promettre... La déception, le regret, le malheur, vous y attendent,... et ne vous y attendent pas seule. Je ne sais s'il existe un homme d'un assez noble esprit, d'une âme assez belle pour vous faire aimer l'existence nouvelle que vous rêvez, pour lui conserver dans la réalité le caractère presque divin que votre imagination lui prête; mais je sais que cette tâche,... qui serait si douce,... est au-dessus de moi; je serais un fou, — et je serais aussi un misérable si je l'acceptais.

— Est-ce votre détermination dernière? la réflexion n'y peut-elle rien changer?

— Rien.

— Adieu donc, monsieur... Ah! malheureuse que je suis!... Adieu! — Elle saisit ma main qu'elle serra convulsivement, puis elle s'éloigna.

Quand elle eut disparu, je m'assis sur le banc où elle s'était assise. Là, mon pauvre Paul, toute force m'abandonna. Je cachai ma tête dans mes mains, et je pleurai comme un enfant. — Dieu merci, elle ne revint pas!

Je dus enfin rassembler tout mon courage pour reparaître un instant au bal. Aucun signe ne m'indiqua qu'on y eût remarqué mon absence ou qu'on l'eût interprétée d'une manière fâcheuse. Mme de Palme dansait, et laissait voir une gaieté qui tenait du délire. On passa bientôt dans la salle où le souper était servi, et je profitai du tumulte de ce moment pour me retirer.

Dès ce matin, j'ai demandé à Mme de Malouet un entretien particulier. Il m'a semblé que je lui devais mon entière confidence. Elle l'a reçue avec une profonde tristesse, mais sans montrer de surprise.

— J'avais deviné, m'a-t-elle dit, quelque chose de semblable... Je n'ai pas dormi de la nuit. Je crois que vous avez fait le devoir d'un homme sage, — et d'un honnête homme. Oui, vous l'avez fait. Cependant cela paraît bien dur. La vie du monde a cela de détestable qu'elle crée des caractères et des passions factices, des situations imprévues, des nuances insaisissables, qui compliquent étrangement la pratique du devoir et obscurcissent la voie droite, qui devrait toujours être simple et facile à reconnaître... Et maintenant vous voulez partir, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Soit; mais restez encore deux ou trois jours. Vous ôterez ainsi à votre départ l'apparence d'une fuite, qui, après ce qu'on a pu observer, aurait je ne sais quoi de ridicule et en même temps d'injurieux. C'est un sacrifice que je vous demande. Aujourd'hui nous devons tous dîner chez Mme de Breuilly : je me charge de vous excuser. De la sorte, cette journée du moins vous sera légère. Demain, nous ferons pour le mieux. Après-demain, vous partirez.

J'ai accepté cette convention. A bientôt donc, cher Paul... Que je me sens seul et abandonné! Que j'ai besoin de serrer ta main ferme et loyale..., de t'entendre me dire : Tu as bien agi!

VIII.

10 octobre. Du Rozel.

Me voici rentré dans ma cellule, mon ami... Pourquoi l'ai-je quittée! Jamais homme n'a senti battre, entre ces froides murailles, un cœur plus troublé que mon misérable cœur! Ah! je ne veux pas maudire notre pauvre raison, notre sagesse, notre morale, notre philosophie humaines : n'est-ce pas ce qui nous reste encore de plus noble et de meilleur? Mais, Dieu du ciel! que c'est peu de chose! Quels guides suspects et quels faibles soutiens!

Écoute un triste récit. — Hier, grâce à Mme de Malouet, je restai seul au château tout le jour et toute la soirée. Je fus donc tranquille autant que je pouvais l'être. Vers minuit, j'entendis revenir les voitures, et bientôt après tout bruit cessa. Il était, je crois, trois heures du matin quand je fus tiré de l'espèce de torpeur fébrile qui me tient lieu de sommeil depuis quelques nuits, par le bruit très rapproché d'une porte qu'on semblait ouvrir ou refermer dans la cour avec précaution. Je ne sais par quelle bizarre et soudaine liaison d'idées un incident si ordinaire attira mon attention et m'agita l'esprit. Je quittai brusquement le fauteuil dans lequel je m'étais assoupi,

et je m'approchai d'une fenêtre : je vis distinctement un homme qui s'éloignait d'une allure discrète dans la direction de l'avenue. Il me fut facile de juger que la porte par laquelle il venait de sortir était celle qui donne accès dans l'aile du château contiguë à la bibliothèque. Cette partie de l'habitation contient plusieurs appartemens consacrés aux hôtes de passage; je savais qu'ils étaient tous vides en ce moment, à moins que Mme de Palme, comme il arrivait souvent, n'eût pris pour la nuit le logement qui lui était toujours réservé dans ce pavillon.

Tu devines quelle étrange pensée me traversa le cerveau. Tantôt je la repoussais comme une épouvantable folie; tantôt, retrouvant dans le champ d'une expérience déjà longue des faits d'observation qui prêtaient de la vraisemblance à cette pensée, je l'accueillais avec une sorte d'ironie cynique, et j'aimais presque à l'admettre, comme un dénoûment odieux, mais décisif. — La première clarté de l'aube m'a surpris livré à ces angoisses mentales, évoquant mes souvenirs, examinant puérilement les circonstances les plus minutieuses qui pouvaient tendre à confirmer ou à détruire mes soupçons. J'ai dû enfin à l'excès de fatigue deux heures d'un accablement dont je suis sorti plus maître de ma raison. Je n'ai pu douter à mon réveil de l'apparition qui avait frappé mes yeux pendant la nuit; mais il m'a semblé que je l'avais interprétée avec une hâte folle, et que mon esprit malade lui avait attribué l'explication la moins vraisemblable. En supposant enfin que mes pires pressentimens dussent se trouver justifiés, j'avais lieu assurément de me sentir l'âme profondément attristée devant un témoignage si douloureux, si impudent, de la mobilité et de la perversité d'un cœur de femme; mais j'avais perdu tout droit de m'en montrer offensé : le plus vulgaire sentiment de dignité me faisait un devoir de l'indifférence, au moins apparente. S'il était possible qu'on eût cherché contre moi une vengeance à un tel prix, on n'en lirait pas du moins le succès sur mon visage. Quant à ma souffrance, je me disais, je me répétais que mon départ et mon éloignement lui enlèveraient bientôt ce qu'elle aurait de plus aigu et de plus insupportable.

Je suis descendu à dix heures et demie, comme de coutume. Mme de Palme était dans le salon : elle avait donc passé la nuit au château. Cependant il m'a suffi de la voir pour perdre l'ombre même du soupçon. Elle causait d'un air tranquille au milieu d'un groupe. Elle m'a salué de son doux sourire habituel. Je me suis senti délivré d'un poids immense. J'échappais à un tourment d'une nature si pénible et si amère, que l'impression franche de ma douleur primitive, dégagée des honteuses complications dont j'avais pu la croire aggravée, me semblait presque aimable. Jamais mon cœur n'avait

rendu à cette jeune femme un hommage plus tendre et plus ému. Je lui savais gré du fond de l'âme d'avoir rendu la pureté à ma blessure et à mon souvenir.

L'après-midi devait être consacrée à une promenade à cheval sur les bords de la mer. Dans l'effusion de cœur qui succédait aux anxiétés de la nuit, je me rendis très volontiers aux instances de M. de Malouet, qui, s'appuyant de mon départ prochain, me pressait de l'accompagner à cette partie de plaisir. Notre cavalcade, recrutée selon l'usage de quelques jeunes gens des environs, sortait vers deux heures de la cour du château. Nous cheminions joyeusement depuis quelques minutes, et je n'étais pas le moins gai de la bande, quand Mme de Palme est venue subitement se placer à côté de moi. — Je vais commettre une lâcheté, a-t-elle dit; je m'étais pourtant bien promis,... mais j'étouffe! — Je l'ai regardée : l'expression égarée de ses traits et de ses yeux m'a soudain frappé d'effroi. — Eh bien! a-t-elle repris d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent, vous l'avez voulu;... je suis une femme perdue! — Aussitôt elle a poussé son cheval et m'a quitté, me laissant atterré sous ce coup d'autant plus sensible que j'avais cessé de le craindre, et qu'il m'atteignait avec un raffinement que je n'avais pas même prévu. Il n'y avait eu en effet dans la voix de la malheureuse femme aucune trace d'insolente fanfaronnade : c'était la voix même du désespoir, un cri de douleur navrante et de timide reproche, — tout ce qui pouvait ajouter dans mon âme à la torture d'un amour souillé et brisé le désordre d'une pitié profonde et d'une conscience alarmée.

Quand j'ai eu la force de regarder autour de moi, je me suis étonné de mon aveuglement. Parmi les courtisans les plus assidus de Mme de Palme figure un M. de Mauterne, dont l'éloignement pour moi, quoique contenu dans les limites du savoir-vivre, m'a souvent paru revêtir une teinte presque hostile. M. de Mauterne est un homme de mon âge, grand, blond, d'une élégance plus robuste que distinguée, et d'une beauté régulière, mais fade et empesée. Il a les talens du monde, beaucoup d'entreprise et nul esprit. Son air et sa conduite, dans le cours de cette fatale promenade, m'eussent appris dès le début, si j'avais eu l'idée de les observer, qu'il se croyait le droit de ne redouter désormais aucune rivalité près de Mme de Palme. Il s'attribuait franchement le premier rôle dans toutes les scènes auxquelles elle se trouve mêlée; il l'accablait de soins avec une mine importante et discrète; il affectait de lui parler à voix basse, et ne négligeait rien enfin pour initier le public au secret de sa faveur. A cet égard, il perdait ses peines : le monde, après avoir épuisé sa méchanceté sur des fautes imaginaires, semble jusqu'ici se refuser à l'évidence qui provoque vainement ses regards.

Pour moi, mon ami, il m'est difficile de te peindre le chaos d'émotions et de pensées qui se heurtaient et se confondaient en moi. Le sentiment qui me dominait peut-être avec le plus de violence, c'était celui de ma haine contre cet homme, d'une haine implacable, — d'une haine éternelle. J'étais au reste plus choqué, plus désolé, que surpris du choix qu'on avait fait de lui : c'était le premier venu; on l'avait pris avec une sorte d'indifférence et de dédain, comme on ramasse une arme de suicide, lorsque le suicide est une fois résolu. — Quant à mes sentimens pour elle, tu les devines : nulle apparence de colère, une affreuse tristesse, une compassion attendrie, un remords vague, et par-dessus tout un regret passionné, furieux ! Je savais enfin combien je l'avais aimée ! Je comprenais à peine les raisons qui, deux jours auparavant, me semblaient si fortes, si impérieuses, et qui m'avaient paru établir entre elle et moi une barrière infranchissable. Tous ces obstacles du passé disparaissaient devant l'abîme présent qui me semblait le seul réel, — le seul impossible à combler, le seul qui eût existé jamais ! — Chose étrange ! je voyais clairement, aussi clairement qu'on voit le soleil, que l'impossible, l'irréparable était là, et je ne pouvais l'accepter,... je ne pouvais m'y résigner ! Je voyais cette femme perdue pour moi aussi irrévocablement que si la tombe eût été fermée sur son cercueil, et je ne pouvais renoncer à elle !... — Mon esprit s'égarait alors dans des projets, dans des résolutions insensées : je voulais chercher querelle à M. de Mauterne, le forcer à se battre sur l'heure... Je sentais que je l'aurais écrasé !... Puis je voulais m'enfuir avec elle, l'épouser, la prendre avec sa honte après l'avoir refusée pure !... Oui, cette démence m'a tenté ! Pour l'écarter de ma pensée, j'ai dû me répéter cent fois que le dégoût et le désespoir étaient les seuls fruits que pût porter jamais cette union d'une main flétrie et d'une main sanglante... Ah ! Paul, que j'ai souffert !

Mme de Palme a montré, pendant toute la durée de la promenade, une surexcitation fiévreuse qui se trahissait surtout par de folles prouesses d'équitation. J'entendais par intervalles les éclats de sa gaieté exaltée qui résonnaient à mon oreille comme des plaintes déchirantes. Une seule fois encore, elle m'a adressé la parole en passant près de moi : — Je vous fais horreur, n'est-ce pas ? — m'a-t-elle dit. — J'ai secoué la tête et j'ai baissé les yeux sans lui répondre.

Nous sommes rentrés au château vers quatre heures. Je gagnais ma chambre, quand un tumulte confus de voix, de cris et de pas précipités sous le vestibule m'a glacé le cœur. Je suis redescendu à la hâte; on m'a dit que Mme de Palme venait de tomber dans une violente crise nerveuse. On l'avait portée dans le salon. J'ai reconnu

à travers la porte la voix douce et grave de Mme de Malouet, à laquelle se mêlait je ne sais quel vagissement pareil à celui d'un enfant malade. — Je me suis enfui.

J'étais décidé à quitter sans retard ce lieu de malheur. Rien n'eût pu m'y retenir un instant de plus. Ta lettre, qu'on m'avait remise au retour, m'a servi à colorer d'un prétexte vraisemblable mon départ improvisé. On connaît ici l'amitié qui nous lie. J'ai dit que tu avais besoin de moi dans les vingt-quatre heures. J'avais eu soin, à toute occurrence, de faire venir depuis trois jours une voiture et des chevaux de la ville la plus proche. En quelques minutes, mes préparatifs ont été achevés; j'ai donné au cocher l'ordre de partir en avant et d'aller m'attendre à l'extrémité de l'avenue, pendant que je ferais mes adieux. — M. de Malouet m'a paru n'avoir aucun soupçon de la vérité : le bon vieillard s'est attendri en recevant mes remercîmens, et m'a réellement témoigné une affection singulière et sans proportion avec la brève durée de nos relations. J'ai à peine eu moins à me louer de M. de Breuilly : je me reproche la caricature que je t'ai donnée un jour pour le portrait de ce noble cœur.

Mme de Malouet a voulu m'accompagner dans l'avenue quelques pas plus loin que son mari; je sentais son bras trembler sous le mien, pendant qu'elle me chargeait de quelques commissions indifférentes pour Paris. Au moment où nous allions nous séparer et comme je serrais sa main avec effusion, elle m'a retenu doucement : — Eh bien! monsieur, m'a-t-elle dit d'une voix presque éteinte, Dieu n'a point béni notre sagesse!

— Madame, nos cœurs lui sont ouverts;... il a dû y lire notre sincérité... Il voit ce que je souffre d'ailleurs; j'espère humblement qu'il me pardonne.

— N'en doutez pas,... n'en doutez pas! a-t-elle repris d'un accent brisé. Mais elle! elle!... Ah! pauvre enfant!

— Ayez pitié d'elle, madame. Ne l'abandonnez pas. Adieu!

Je l'ai quittée à la hâte, et je suis parti; mais au lieu de m'acheminer vers le bourg de ***, je me suis fait conduire sur la route de l'abbaye jusqu'au haut des collines; j'ai prié le cocher d'aller seul au bourg et de revenir me prendre demain de grand matin à la même place. Mon ami, je ne puis t'expliquer la tentation bizarre et irrésistible qui m'a pris de passer une dernière nuit dans cette solitude où j'ai été si tranquille, si heureux, et il y a si peu de temps, mon Dieu!

Me voici donc dans ma cellule. Qu'elle me paraît froide, sombre et triste! Le ciel aussi s'est mis en deuil. Depuis mon arrivée dans ce pays et malgré la saison, je n'avais vu que des jours et des nuits d'été. Ce soir, un glacial ouragan d'automne s'est déchaîné sur la

vallée; le vent siffle dans les ruines et en arrache des fragmens qui tombent lourdement sur le sol. Une pluie violente bat mes vitraux. — Il me semble qu'il pleut des larmes!

Des larmes! j'en ai le cœur rempli,... et pas une ne veut monter jusqu'à mes yeux! — J'ai prié pourtant, j'ai prié Dieu longuement, — non pas, mon ami, ce Dieu insaisissable que nous poursuivons vainement au-delà des étoiles et des mondes, mais le seul Dieu vraiment secourable aux affligés, le Dieu de mon enfance, — le Dieu de cette pauvre femme!

Ah! je ne veux plus songer qu'à mon retour près de toi. Après-demain, mon ami, et peut-être avant que cette lettre... . . .

. . . .

Viens, Paul! — Si tu peux quitter ta mère, viens, je t'en supplie, viens me soutenir. Dieu me frappe!

J'écrivais cette ligne interrompue, quand, au milieu des bruits confus de la tempête, mon oreille a cru saisir le son d'une voix, d'une plainte humaine. Je me suis jeté à ma fenêtre; je me suis penché au dehors pour percer les ténèbres, et j'ai entrevu sur le sol noir et inondé une forme vague, une sorte de paquet blanchâtre. En même temps un gémissement plus distinct est monté jusqu'à moi. — Une lueur de la terrible vérité m'a traversé l'esprit comme une lame aiguë. — J'ai gagné dans la nuit la porte du moulin; près du seuil, j'ai vu un cheval abandonné; il portait une selle de femme. Je me suis précipité en courant vers l'autre face des ruines, et dans le clos qui est situé sous la fenêtre de ma cellule et qui garde encore des traces de l'ancien cimetière des moines, j'ai trouvé l'infortunée. Elle était là, assise et comme écrasée sur une vieille dalle tumulaire, grelottant de tous ses membres sous les torrens d'eau glacée qu'un ciel impitoyable versait sans relâche sur sa légère toilette de fête. J'ai saisi ses deux mains, essayant de la relever. — Ah! malheureuse enfant! qu'avez-vous fait? ah! malheureuse!

— Oui, bien malheureuse! a-t-elle murmuré d'une voix faible comme un souffle.

— Mais vous vous tuez!

— Tant mieux... tant mieux!

— Vous ne pouvez rester là!... Venez!... — J'ai vu qu'elle était hors d'état de se soutenir. — Ah! Dieu bon! Dieu puissant! que faire?... Qu'allez-vous devenir maintenant? Que voulez-vous de moi?...

Elle n'a pas répondu. Elle tremblait, et ses dents se heurtaient. Je l'ai enlevée dans mes bras et je l'ai emportée. On réfléchit vite dans de tels instans. Aucun moyen imaginable pour la faire sortir de cette vallée, où les voitures ne peuvent pénétrer. Rien n'était désormais

possible pour sauver son honneur; il ne fallait plus songer qu'à la vie. J'ai gravi rapidement les degrés de ma cellule, et je l'ai déposée dans un fauteuil près du foyer, que j'ai rallumé à la hâte; puis j'ai réveillé mes hôtes. J'ai donné à la meunière une explication vague et confuse. Je ne sais ce qu'elle en a compris, mais c'est une femme, elle a eu pitié. Elle a rendu à Mme de Palme les premiers soins. Son mari est parti aussitôt à cheval, portant à la marquise de Malouet ce billet de ma main :

« Madame,

« Elle est ici, mourante. Au nom du Dieu de miséricorde, je vous invoque, je vous conjure... Venez consoler, venez bénir celle qui ne peut plus attendre que de vous en ce monde des paroles de bonté et de pardon.

« Veuillez dire à Mme de Pontbrian ce que vous jugerez nécessaire. »

Elle me demandait. Je suis retourné près d'elle. Je l'ai trouvée encore assise devant le feu. Elle n'avait pas voulu se laisser mettre dans le lit qu'on lui avait préparé. En m'apercevant, — singulière préoccupation de femme, — sa première pensée a été pour le costume de paysanne, contre lequel elle venait d'échanger ses vêtemens imprégnés d'eau et souillés de boue. — Elle s'est mise à rire en me le montrant; mais son rire s'est tourné presque aussitôt en convulsions que j'ai eu de la peine à calmer.

Je m'étais placé près d'elle : elle ne pouvait se réchauffer; elle avait une horrible fièvre; ses yeux étincelaient. Je l'ai suppliée de consentir à prendre le repos complet qui convenait seul à son état. — A quoi bon? m'a-t-elle dit. Je ne suis pas malade. Ce qui me tue, ce n'est pas la fièvre, ce n'est pas le froid, c'est la pensée qui me brûle là; — elle se frappait le front; — c'est la honte, — c'est votre mépris et votre haine, — bien mérités maintenant!

Mon cœur a éclaté, Paul; je lui ai dit tout : ma passion, mes regrets, mes remords! J'ai couvert de baisers ses mains tremblantes, son front glacé, ses cheveux humides... J'ai répandu dans sa pauvre âme brisée tout ce que l'âme d'un homme peut contenir de tendresse, de pitié, d'adoration! Elle a su que je l'aimais; elle n'a pu en douter!

Elle m'avait écouté avec ravissement. — C'est maintenant, m'a-t-elle dit, c'est maintenant qu'il ne faut pas me plaindre. Jamais je n'ai été si heureuse de ma vie. Je ne méritais pas cela... Je ne puis rien souhaiter de plus.... rien espérer de mieux.... je ne regretterai rien.

Elle s'est assoupie. Ses lèvres entr'ouvertes ont un sourire pur et

paisible; mais elle est prise par intervalle de tressaillemens terribles, et ses traits s'altèrent profondément. — Je la veille en t'écrivant.

Mme de Malouet vient d'arriver avec son mari. Je l'avais bien jugée! Sa voix et ses paroles ont été d'une mère. Elle avait eu soin d'amener son médecin. La malade est couchée dans un bon lit, entourée, aimée. Je suis plus tranquille, quoiqu'un délire effrayant se soit déclaré à son réveil.

Mme de Pontbrian a refusé absolument de venir auprès de sa nièce. Elle aussi, je l'avais bien jugée, l'excellente chrétienne!

Je me suis fait le devoir de ne plus mettre le pied dans la cellule, que Mme de Malouet ne quitte plus. La contenance de M. de Malouet m'épouvante, et cependant il m'assure que le médecin ne s'est pas encore prononcé.

Le médecin est sorti. J'ai pu lui parler. — C'est, m'a-t-il dit, une fluxion de poitrine compliquée d'une fièvre cérébrale.

— Cela est bien grave, n'est-ce pas?

— Très grave.

— Mais le danger est-il immédiat?

— Je vous le dirai ce soir. L'état est si violent qu'il ne peut durer longtemps. Il faut que la crise s'atténue ou que la nature cède.

— Vous n'espérez rien, monsieur?

Il a regardé le ciel et s'est éloigné.

Je ne sais ce qui se passe en moi, mon ami... Tous ces coups se succèdent si vite! C'est la foudre.

Cinq heures du soir.

On a mandé à la hâte le prêtre que j'ai souvent rencontré au château. C'est un ami de Mme de Malouet, un vieillard simple et plein de charité. Il est sorti un instant de cette chambre funeste; je n'ai osé l'interroger. J'ignore ce qui se passe. Je redoute de l'apprendre, et cependant mon oreille recueille avidement les moindres bruits, les sons les plus insignifians : une porte qui se ferme, un pas plus rapide dans l'escalier, me frappent de terreur. — Pourtant... si vite! c'est impossible!

Paul! mon ami,... mon frère! où es-tu?... Tout est fini!

Il y a une heure, j'ai vu descendre le médecin et le prêtre. M. de Malouet les suivait. — Montez, m'a-t-il dit. Allons! du courage, monsieur. Soyez homme. — Je suis entré dans la cellule : Mme de

Malouet y était demeurée seule; elle était à genoux près du lit, et m'a fait signe de m'approcher. — J'ai regardé celle qui allait cesser de souffrir. Quelques heures avaient suffi pour empreindre tous les ravages de la mort sur ce visage charmant; mais la vie et la pensée rayonnaient encore dans ses yeux : elle m'a reconnu aussitôt. — Monsieur, m'a-t-elle dit; — puis se reprenant après une pause : — George, je vous ai bien aimé. Pardonnez-moi d'avoir empoisonné votre vie de ce triste souvenir! — Je suis tombé sur mes genoux; j'ai voulu parler, je ne le pouvais pas;... mes larmes coulaient brûlantes sur sa main déjà inerte et froide comme un marbre. — Et vous aussi, madame, a-t-elle repris, pardonnez-moi la peine,... le mal que je vous fais! — Mon enfant! a dit la vieille dame, je vous bénis du fond du cœur. — Puis il y a eu un silence, au milieu duquel j'ai entendu tout à coup un soupir profond et brisé... Ah! ce soupir suprême, ce dernier sanglot d'une mortelle douleur, Dieu aussi l'a entendu, il l'a recueilli!

Il l'a entendu,... il entend aussi ma prière ardente, éplorée!... Il faut que je le croie, mon ami. Oui, pour ne pas céder en ce moment à quelque tentation de désespoir, il faut que je croie fermement à un Dieu qui nous aime, qui voit d'un œil attendri les déchiremens de nos faibles cœurs,... qui daignera un jour de sa main paternelle refaire les nœuds brisés par la cruelle mort!... Ah! devant la dépouille inanimée d'un être adoré, quel cœur assez desséché, quel cerveau assez flétri par le doute pour ne pas repousser à jamais l'odieuse pensée que ces mots sacrés : Dieu, justice, amour, immortalité, ne sont que de vaines syllabes qui n'ont point de sens!

Adieu, Paul. Tu sais ce qui me reste à faire. Si tu peux venir, je t'attends; sinon, mon ami, attends-moi. Adieu.

IX.

LE MARQUIS DE MALOUET A M. PAUL B... A PARIS.

Château de Malouet, 20 octobre.

Monsieur, c'est pour moi un devoir aussi impérieux que pénible de vous retracer les faits qui ont amené le malheur suprême dont une voie plus prompte vous a porté la nouvelle avec tous les ménagemens qui nous ont été permis, malheur qui achève d'accabler nos âmes déjà si cruellement éprouvées. Vous le savez, monsieur, quelques semaines, quelques jours nous avaient suffi à Mme de Malouet et à moi pour connaître, pour apprécier votre ami, pour lui vouer une éternelle affection, qui devait se changer trop tôt en un éternel regret.

Je ne vous parlerai point, monsieur, des tristes circonstances qui ont précédé cette dernière catastrophe. Vous n'ignorez, je le sais, aucun trait de la fatale passion qu'avaient inspirée à une malheureuse jeune femme les mérites et les qualités que nous sommes réduits à pleurer aujourd'hui. Je ne vous dirai rien des scènes de deuil qui ont suivi la mort de Mme de Palme. Un autre deuil les recouvre déjà dans notre souvenir.

La conduite de M. George durant ces tristes journées, la sensibilité profonde et en même temps l'élévation morale dont il ne cessa de nous donner le spectacle, avaient achevé de lui gagner nos cœurs. J'aurais voulu vous le renvoyer aussitôt, monsieur; je voulais l'éloigner de ce lieu désolé, je voulais le conduire moi-même dans vos bras, puisqu'une préoccupation douloureuse vous retenait à Paris; mais il s'était imposé le devoir de ne pas abandonner si promptement ce qui restait de l'infortunée.

Nous l'avions recueilli près de nous; nous l'entourions de nos soins. Il ne sortait du château que pour faire chaque jour à deux pas un pieux pèlerinage. Sa santé cependant s'altérait visiblement. Avant-hier dans la matinée, Mme de Malouet le pressa de nous accompagner, M. de Breuilly et moi, dans une promenade à cheval. Il y consentit, quoique avec peine. Nous partîmes. Chemin faisant, il se prêta de tout son courage aux efforts que nous tentions pour l'engager dans notre entretien, et le tirer de son accablement. Je le vis sourire pour la première fois depuis bien des heures, et je commençais à espérer que le temps, la force d'âme, les soins de l'amitié pourraient rendre un peu de calme à son souvenir, quand, au détour de la route, un hasard déplorable nous mit face à face avec M. de Mauterne.

Ce jeune homme était à cheval : deux amis et deux dames l'accompagnaient. Nous suivions la même direction de promenade; mais son allure était plus rapide que la nôtre : il nous dépassa en nous saluant, et je ne remarquai pour moi dans son air rien qui pût attirer l'attention. Je fus donc fort surpris d'entendre M. de Breuilly l'instant d'après murmurer entre ses dents : Ceci est une infâme lâcheté ! — M. George, qui au moment de la rencontre avait pâli et détourné légèrement la tête, regarda vivement M. de Breuilly : — Quoi donc, monsieur ? De quoi parlez-vous ? — De l'insolence de ce fat ! — J'interpellai M. de Breuilly avec force, lui reprochant sa manie querelleuse, et affirmant qu'il n'y avait eu trace de provocation ni dans l'attitude ni sur les traits de M. de Mauterne, lorsqu'il avait passé près de nous. — Allons, mon ami, reprit M. de Breuilly, vous avez fermé les yeux — ou vous avez dû voir, comme je l'ai vu, que le misérable a ricané en regardant monsieur ! Je ne sais pas pour-

quoi vous voulez que monsieur supporte une insulte que ni vous ni moi ne supporterions! — Cette malheureuse phrase n'était pas achevée, que M. George avait mis son cheval au galop.

— Es-tu fou? dis-je à Breuilly, qui essayait de me retenir, — et que signifie cette invention-là? — Mon ami, me répondit-il, il fallait distraire cet enfant à tout prix. — Je haussai les épaules, je me dégageai, et je m'élançai sur les pas de M. George; mais, étant mieux monté que moi, il avait pris une avance considérable. J'étais encore à une centaine de pas, quand il joignit M. de Mauterne, qui s'était arrêté en l'entendant venir. Il me sembla qu'ils échangeaient quelques paroles, et je vis presque aussitôt la cravache de M. George fouetter à plusieurs reprises et avec une sorte d'acharnement le visage de M. de Mauterne. Nous arrivâmes seulement à temps, M. de Breuilly et moi, pour empêcher que cette scène ne prît un odieux caractère.

Une rencontre étant malheureusement devenue inévitable entre ces deux messieurs, nous dûmes emmener avec nous les deux amis qui accompagnaient Mauterne, MM. de Quiroy et Astley, ce dernier Anglais. M. George nous précéda au château. Le choix des armes appartenait, sans aucun doute possible, à notre adversaire. Cependant, ayant remarqué que ses deux témoins semblaient hésiter, avec une sorte d'indifférence ou de circonspection, entre l'épée et le pistolet, je pensai que nous pourrions, avec un peu d'adresse, faire pencher leur décision dans le sens qui nous serait le moins défavorable. Nous prîmes donc préalablement, M. de Breuilly et moi, l'avis de M. George. Il se prononça immédiatement pour l'épée. — Mais, lui fit observer M. de Breuilly, vous tirez fort bien le pistolet : je vous ai vu à l'œuvre. Êtes-vous sûr d'être plus habile à l'épée? Ne vous y trompez pour Dieu pas : ceci est un combat à mort! — J'en suis convaincu, répondit-il en souriant; mais je tiens beaucoup à l'épée, autant que cela sera possible. — Sur l'expression d'un désir si formel, nous ne pouvions que nous croire heureux d'obtenir le choix de cette arme. Il fut effectivement résolu, et la rencontre fut fixée au lendemain neuf heures.

Pendant le reste de la journée, M. George montra une liberté d'esprit et même par intervalle une gaieté dont nous fûmes tout surpris, et que M[me] de Malouet en particulier ne savait comment s'expliquer. Ma pauvre femme ignorait bien entendu ces derniers événemens.

A dix heures, il se retira, et je vis encore de la lumière chez lui deux heures plus tard. Poussé par ma vive affection et par je ne sais quelle inquiétude vague dont j'étais poursuivi, j'entrai vers minuit dans sa chambre; je le trouvai fort tranquille : il venait d'écrire et

apposait son cachet sur quelques enveloppes. — Voilà ! me dit-il en me mettant ces papiers dans la main. A présent, le plus fort est fait, ajouta-t-il, et je vais dormir comme un bienheureux.

Je crus devoir lui donner encore quelques conseils techniques sur le jeu de l'arme dont il devait bientôt se servir. Il m'écouta avec distraction, puis, avançant son bras tout à coup : — Voyez mon pouls, dit-il. — Je lui obéis, et je m'assurai que son calme et son animation n'avaient rien d'affecté ni de fébrile. — Avec cela, reprit-il, on n'est tué que quand on le veut bien. Bonsoir, cher monsieur. — Je l'embrassai et je le quittai.

Hier, à huit heures et demie, nous étions rendus, M. George, M. de Breuilly et moi, dans un chemin écarté, situé à égale distance de Malouet et de Mauterne, et qui avait été désigné pour lieu du duel. Notre adversaire arriva presque aussitôt, accompagné de MM. de Quiroy et Astley. Le caractère de l'insulte n'admettait aucune tentative de conciliation. On dut procéder immédiatement au combat.

A peine M. George s'était-il mis en garde, que nous ne pûmes douter de sa complète inexpérience au maniement de l'épée. M. de Breuilly me jeta un regard de stupeur. Toutefois, quand les lames se furent croisées, il y eut une apparence de combat et de défense; mais, dès la troisième passe, M. George tomba, la poitrine traversée.

Je me précipitai sur lui : la mort le prenait déjà. Cependant il me serra faiblement la main, sourit encore, puis m'exprima d'un dernier souffle sa dernière pensée, qui fut pour vous, monsieur : « Dites à Paul que je l'aime, que je lui défends la vengeance, que je meurs... heureux. » Il expira.

Je n'ajouterai rien, monsieur, à ce récit. Il n'a été que trop long, il m'a coûté beaucoup; mais je vous devais ce compte fidèle et douloureux. J'ai dû croire en outre que votre amitié voudrait suivre jusqu'au dernier instant cette existence qui vous fut si chère, et à si juste titre. Maintenant vous savez tout, vous avez tout compris, même mon silence.

Il repose près d'elle. Vous viendrez sans doute, monsieur. Nous vous attendons. Nous pleurerons avec vous ces deux êtres bien-aimés, tous deux bons et charmans, foudroyés tous deux par la passion, et saisis par la mort avec une rapidité poignante au milieu des plus douces fêtes de la vie.

OCTAVE FEUILLET.

LE
CANAL DE SUEZ
ET
LA QUESTION DU TRACÉ

Le projet d'une communication entre la Méditerranée et la Mer-Rouge est accueilli par l'Europe, les résultats immenses en sont unanimement reconnus : il n'y a désaccord que sur la question du tracé. On se partage entre le tracé direct de Suez à Peluse, proposé par MM. Linant et Mougel, ingénieurs du pacha d'Égypte, et le tracé indirect d'Alexandrie à Suez, proposé par M. Paulin Talabot (1). Ce débat dure depuis près d'une année.

Le tracé du canal des deux mers est-il un problème d'art pur, et du domaine réservé des savans et des ingénieurs? Personne ne le croira. Loin d'être exclusivement technique, la question est à la portée de tous par ses aspects généraux, par les conséquences dont telle ou telle solution affecte les intérêts du pays traversé et ceux de l'Europe. C'est une question vitale, et qui veut être résolue conformément à ce programme avoué de la raison publique : satisfaire aux lois de l'art et de la science, rendre autant que possible le tracé profitable pour la navigation, le commerce de l'Europe, et avantageux pour l'Égypte; en un mot faire du canal un monument d'utilité réciproque pour les nations transitaires et pour la région du parcours. C'est ce programme qui sera notre règle souveraine dans l'étude que nous essayons.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1855.

Cependant la question du tracé n'est-elle pas déjà vidée? Le tracé direct n'a-t-il pas gain de cause, puisqu'il est imposé par le pacha d'Égypte? Voilà ce que nous entendons dire, et ce que la vérité des situations ne nous paraît pas entièrement admettre. Nul ne peut avoir la prétention d'être l'unique arbitre d'une chose universelle. Il appartenait au prince dont l'initiative généreuse accepte une expérience de l'Occident sur son territoire de déclarer comment il entend que l'expérience ait lieu, c'est son droit; mais si son territoire est à lui, le canal est à l'usage de tous; c'est la voie de la civilisation, c'est la voie du commerce européen, et il appartient à l'Europe de déclarer comment il lui plaît que ce canal se fasse. La chose se règlera par un arrangement des parties intéressées. Peut-être la commission scientifique internationale pouvait-elle y préluder en traitant le problème de tous les tracés : c'était une mission digne d'elle, et il est regrettable qu'elle ait accepté un mandat plus étroit que son titre en consentant à statuer simplement sur la possibilité matérielle du canal de Suez à Peluse. Ce que cette commission aurait si bien fait et paraît ne vouloir pas faire, d'autres doivent le tenter dans la mesure de leurs forces. Tout doit être repris à nouveau. Rien n'est admis, rien n'est exclu, tant que les gouvernemens ne se seront pas mis d'accord pour sanctionner une œuvre industrielle qui est à la fois la plus grosse affaire et le plus grand événement du monde. L'isthme de Suez veut une autre diplomatie que l'isthme de Panama. Il n'y suffit pas de l'entente d'une compagnie et du pouvoir local, il y faudra peut-être un autre traité de Westphalie. Jusqu'à cette décision suprême, la question est entière, et la discussion doit préparer les résolutions futures.

Qu'il nous soit permis de solliciter l'attention du lecteur. Sans doute, au point où en est l'entreprise de Suez, nous avons à nous interdire, à côté de l'examen du fond de l'affaire, ces considérations variées qui l'ont accompagné longtemps comme une sorte de plaidoirie opportune et attachante. Nous ne devons pas sortir de la question du tracé; mais cette question met en jeu les plus chers intérêts de l'Europe, de l'Égypte, d'une compagnie, et nous croyons l'avoir posée sur un terrain élevé et décisif. Le tracé direct et le tracé indirect sont plus que deux projets particuliers, ce sont les deux types généraux d'où sortent, sont sortis et sortiront tous les plans possibles d'une jonction de la Méditerranée et de la Mer-Rouge; types qui ne sont pas d'hier, car nous les retrouvons dans l'histoire, soit à l'état de théorie, soit à l'état de réalité. En un mot, ce sont des systèmes. En conséquence, nous avons dû subordonner le concours ouvert entre les projets de MM. Linant et Talabot à un débat péremptoire entre le système du tracé direct et le système du tracé indirect. C'est entre

eux que nous intervenons d'abord, afin de découvrir où est la solution, qui ne peut être indifféremment d'un côté et de l'autre, puisque des types si divers ne comportent pas d'accommodement. Le résultat de cet examen, c'est l'exclusion de l'un des systèmes et des projets qui s'y rapportent. L'autre système étant adopté, le concours s'ouvre entre toutes les réalisations proposables du type unique. Notre méthode pour trouver le tracé normal est donc de commencer par choisir entre les systèmes, puis d'opter entre les divers projets afférens au système choisi.

Il va de soi que les deux systèmes ont de commun ce qui constitue les bases d'un canal de grande navigation marchande. La largeur est de 100 mètres à la ligne d'eau, de 50 mètres au plafond, le tirant d'eau de 8 mètres; la longueur varie selon le tracé. Il ne pouvait y avoir de différend sur la fixation à Suez de la passe en Mer-Rouge. Quant au point de la passe dans la Méditerranée, c'est là que les deux systèmes se tranchent, et de cette divergence procèdent la plupart de leurs conséquences caractéristiques.

Un autre sujet de désaccord, c'est l'estimation des dépenses, chacun s'attribuant le bon marché. Pour notre part, nous n'avons pas pensé que la question du tracé fût nécessairement dans le chiffre inférieur, et que le devis modeste fût le gage de la solution vraie. Nous sommes sûrs que la voie du plus grand commerce du monde sera assez productive pour permettre l'immobilisation du capital correspondant à l'établissement le meilleur. En cela, nous nous en référons au travail de M. J.-J. Baude (1), qui a éclairé cet aspect de l'affaire de Suez non moins heureusement que les autres. Dès lors nous avons comparé les devis, uniquement afin de montrer le rapport de ce que vaut un projet et de ce qu'il coûte. Nous nous sommes préoccupés du *bon canal*, et non du canal au rabais. Le bon canal n'embarrassera jamais le génie financier de notre époque.

I. — SYSTÈME DU TRACÉ DIRECT. — PROJET DU CANAL DE SUEZ A PELUSE.

Ce système pourrait aussi se nommer le *système du percement de l'isthme*. Imaginé plus d'une fois dans le cours des âges, il n'a acquis de consistance que depuis le commencement du siècle, grâce à l'un des ingénieurs éminens de l'expédition d'Égypte, M. Lepère, qui signala formellement le tracé de Suez à Peluse. Selon ses vues personnelles, la jonction des deux mers devait s'effectuer par un canal à petite navigation entre la Mer-Rouge et le Delta, s'alimentant du Nil, aboutissant à Alexandrie; néanmoins, frappé de cette ligne de

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1855.

dépressions que le sol de l'isthme offre du sud au nord, convaincu d'ailleurs que le nivèau de la Mer-Rouge en marée haute excédait celui de la Méditerranée d'environ dix mètres, il admit l'existence collatérale d'un canal de grande navigation. Il en marqua la voie : du seuil de Suez aux lacs amers, vaste bassin propre à un réservoir; des lacs amers au centre de l'isthme, et de là, par le bord oriental du lac Menzaleh, au golfe de Peluse. C'est le projet même dont MM. Linant et Mougel ont étudié les détails; ce qu'ils y ont ajouté, c'est un canal à petite section, dérivé du Nil à la hauteur du Caire et conduit au lac Timsah, afin d'apporter de l'eau douce dans l'isthme et de rattacher le canal maritime à l'intérieur du pays. Entre les plans divers qui procèdent du tracé direct, c'est le seul que nous ayons à discuter après avoir apprécié les données du système, à savoir : l'isthme, milieu de traversée; un canal alimenté par la Mer-Rouge; le débouché sur la plage de Tineh, la plus rapprochée des restes de Peluse, qui sont dans les terres.

Le tracé direct a pour lui la première impression : à la vue d'une séparation étroite des deux mers, rien ne semble plus naturel que de la supprimer; après examen, rien ne paraît plus contraire à la bonne conduite des choses que ce mode expéditif de communication. Un canal dans l'isthme est extérieur au Nil et à l'Égypte. Est-il donc admissible, lorsque cette terre réclame une abondante distribution de son fleuve, qu'on renonce à l'emploi des eaux du Nil dans un canal de dimensions exceptionnelles qui pourrait être un magnifique instrument de fertilisation? Est-il une occasion plus propice de développer la prospérité agricole du pays sur une large échelle? La perdre, ce serait une faute dont le canal du Caire au lac Timsah, proposé par MM. Linant et Mougel, ne serait qu'une réparation médiocre, puisqu'il ne doit être établi que pour l'irrigation de 50,000 hectares au plus. C'est un premier fait anormal que ce canal d'eau salée dans l'isthme à côté du Delta à fertiliser et du Nil à utiliser; le second fait l'est davantage. Conçoit-on une route commerciale tenue en dehors du milieu de production et passant par le désert? Sommes-nous au temps du roi Nechos, qui craignait que la jonction des deux mers ne livrât l'Égypte à l'invasion des barbares? Si la navigation européenne est reliée au Caire par le canal du lac Timsah, elle n'aura avec le Delta et Alexandrie que des rattachemens lointains assez préjudiciables pour que les bâtimens préfèrent relâcher à Alexandrie, qu'ils auront sur leur route, et cette alternative est encore un préjudice.

Supposons le canal fait, sait-on ce qui arrivera? Ce qui arrive invariablement en pareille circonstance : le déplacement du siége des intérêts commerciaux. Aujourd'hui Alexandrie est le lieu d'é-

changes de l'Occident et de l'Égypte, qui y expédie tous ses produits : alors ses expéditions convergeront vers le port intérieur qu'on projette de créer au lac Timsah comme port de relâche, de ravitaillement et d'entrepôt. Il y aura dans le Delta tout entier un revirement de l'ouest à l'est; le canal se sépare du Delta, le Delta se tournera vers le canal. Alexandrie n'a plus de raison d'être que comme port militaire; comme port marchand, ce ne sera plus qu'un port de cabotage, et son héritage sera dévolu à Timsah dans l'isthme, à Tineh sur la Méditerranée. L'histoire est pleine de ces exemples. Déjà même on a vu Alexandrie, par suite de l'engorgement de ses canaux, abandonnée pour Rosette : ce fut Méhémet-Ali qui se hâta de lui ramener l'eau du Nil; mais, du jour où un canal de l'Europe dans l'isthme attirera tout à lui avec une force irrésistible et y suscitera des cités nouvelles, de ce jour recommencera le déclin de la ville d'Alexandre, des Ptolémées, des Arabes, de Méhémet-Ali. Rien ne paraît si simple que de faire une coupure à l'isthme, et c'est toute une révolution.

Et l'on chercherait vainement une circonstance atténuante du système dans la brièveté du parcours qui en est le privilége. Évidemment le trajet est plus court de Suez à Peluse que de Suez à Alexandrie; il ne dépassera pas 160 kilomètres. Est-ce un avantage effectif? Qu'on prenne pour points de départ et de retour les trois points qui résument les mouvemens maritimes de l'Europe occidentale, — Trieste, Malte, Marseille : les bâtimens allant en Mer-Rouge, ou rentrant en Méditerranée, ne peuvent pas ne pas côtoyer l'Égypte à l'est d'Alexandrie, soit qu'ils aient à prendre la passe dans le golfe de Peluse, soit qu'ils en sortent. C'est une portion obligée de leur itinéraire. Mettons le débouché à Alexandrie, les bâtimens en feront l'équivalent par la navigation du canal, plus sûre et plus douce; avec le débouché à Peluse, ce qu'ils auraient fait à l'intérieur, ils le feront à l'extérieur. Il faut donc ajouter ce parcours sur les côtes du Delta aux 160 kilomètres du canal entre Suez et Peluse. C'est un chemin plus court qui n'est pas à portée, et dont le bénéfice est illusoire. La longueur du tracé indirect n'allonge pas, la brièveté du tracé direct n'abrège pas.

Jusqu'à présent nous avons constaté ce que ce système causerait de dommages sans en découvrir la compensation. Pourquoi donc le canal de l'isthme, s'il ne fait les affaires ni de l'Europe ni de l'Égypte? Il y a cinquante ans, on pouvait s'expliquer ce système, dont M. Lepère a fait la fortune. En un temps de guerre générale, un canal de grande navigation ne pouvait être supposé qu'en dehors de l'Égypte. Les motifs qui défendaient cette conception ne sont-ils pas surannés? Le système d'ailleurs reposait sur une er-

reur scientifique aujourd'hui corrigée. Un nivellement inexact, excusable sur un théâtre d'opérations militaires, avait assigné 9m 90 à la surélévation du niveau de la Mer-Rouge en marée haute au-dessus de la Méditerranée. Le savant ingénieur croyait donc avoir à son service une puissance de courant proportionnelle à cette surélévation, force toute gratuite qui lui était donnée pour changer la vallée de l'isthme en un détroit maritime, pour en nettoyer le chenal et en maintenir les passes ouvertes. M. Lepère aurait-il persisté après 1847? — C'est alors, on s'en souvient, qu'une commission d'ingénieurs rectifia les nivellemens de 1799, et réduisit la surélévation des hautes eaux de la Mer-Rouge à un maximum de 2 mètres. — Nous ne savons. La pensée, non moins étendue que sagace, de M. Lepère se témoigne par une prédilection avérée pour la jonction des deux mers traversant le Delta et s'embranchant sur Alexandrie. En tout cas, personne ne serait fondé à placer le tracé actuel de l'isthme sous l'autorité de son nom. Surtout on ne saurait oublier qu'il n'a parlé qu'avec circonspection de l'établissement de la passe dans le golfe de Peluse; la responsabilité de ce dernier chapitre du tracé direct incombe tout entière aux auteurs du projet.

Rien ne distingue Tineh de la plage égyptienne. La mer y est basse. Le fond de 8 mètres, voulu pour le tirant d'eau, ne se rencontre qu'à une distance de 8 kilomètres de la côte. Le canal devra y être amené entre deux jetées de cette longueur. Afin de prémunir la passe contre les ensablemens auxquels l'expose la double action du courant maritime et du vent régnant, il faudra construire un môle en tête des jetées. Derrière ce môle, afin de protéger l'entrée ou la sortie des bâtimens par les temps contraires, il faudra enclore un port de refuge assez vaste pour le mouillage éventuel d'une flotte. Voilà Tineh. Si la nature a tout fait pour l'isthme, elle n'a rien fait pour Tineh, et il s'agit, l'expression est juste, d'y installer une autre Venise. On n'a point à s'alarmer, à ce qu'on prétend, ni des déjections limoneuses du Nil, ni de l'ensablement, qui est arrêté depuis des siècles, et dès lors tout est bien, il n'y a plus qu'à fonder. Ne rêvons-nous pas? Lorsque nous lisons l'histoire d'une fondation des temps antiques ou modernes, sur le vieux continent ou dans le Nouveau-Monde, nous voyons que les fondateurs, avant de déterminer le siége d'un port ou d'une cité, reconnaissent les avantages du lieu et tiennent compte de ce qu'on nomme les avances de la nature. Il y a en cela une sorte de génie particulier que les peuples honorent de leurs hommages. N'est-il donc pas étrange qu'on montre à l'Europe une plage absolument dénuée, et qu'on l'invite à y asseoir une ville et un port, coûte que coûte? Et pourquoi? Parce que Tineh est au bout d'un pli de terrain où l'on entend que le canal passe. On

sollicite pour Tineh la faveur publique et un budget énorme, en s'autorisant des exemples de Cherbourg, de Cette, du Havre; mais le canal du Languedoc justifie tout ce qu'on a fait à Cette, la vallée de la Seine et Paris justifient tout ce qu'on a pu et pourra faire au Havre. Dans l'isthme au contraire, il n'y a rien qui préexiste, rien que la préoccupation d'y mettre le canal des deux mers, qui peut passer ailleurs, qui n'y gagnera pas même un raccourcissement de trajet. Si le canal avait tiré de l'isthme une valeur quelconque, on hésiterait à l'y établir en présence d'une localité aussi ingrate que Tineh : comment s'y résoudre, lorsque cette valeur est nulle et qu'à Tineh tout est à créer dans des conditions extraordinaires?

Il y a une difficulté première, c'est la base même de ces créations. Nous ne nions pas que, dès un temps reculé, les sables se soient accumulés dans le golfe de Peluse comme dans une sorte d'entonnoir : nous voulons que par suite l'ensablement ait atteint sa limite depuis deux mille ans au moins, et qu'il y ait aujourd'hui équilibre entre l'action du flot et la pente du talus sous-marin; mais, dès que cette pente sera brusquement attaquée, l'équilibre n'est-il pas détruit? Toute profondeur artificielle ne va-t-elle pas être rapidement comblée? A chaque déblai opéré par la drague dans cet ensablement arrêté, l'ensablement ne recommencera-t-il pas? C'est sur une longueur de 8 kilomètres que ce fond va être remué, tourmenté, fouillé pour le chenal, pour les jetées, pour le môle, pour le port : où est la garantie que les lames ne referont pas ce qu'elles ont déjà fait, soit par un mouvement lent et invincible, soit à coups précipités? Toute tempête peut y jeter des millions de mètres cubes de sable et ruiner en quelques heures le travail de quelques mois, de quelques années : cela est probable, et plus les auteurs du projet démontrent victorieusement qu'une stabilité séculaire et normale est acquise à cette plage, plus ils prouvent contre eux-mêmes que cet état ne saurait être troublé sans se reformer sous l'empire des causes qui l'ont constitué. L'apport des boues du Nil serait moins dangereux que ces marées de sables.

Parmi les ouvrages projetés à Tineh, il en est un que nous citerons particulièrement : c'est un bassin à prendre sur la mer, d'une superficie d'environ 3 millions de mètres carrés, recevant ses eaux des lacs amers et destiné à l'entretien du régime du canal. Les eaux devront y être maintenues à peu près au niveau des marées de la Mer-Rouge, c'est-à-dire à la cote de 1^m^50 à 2^m^50, et, si le bassin n'est pas parfaitement étanche, tout est perdu. Des barrages étanches, dont le pied doit être à 6^m^ 50 au-dessous des basses mers, se construisent en bonne maçonnerie, ce dont le projet ne dit mot, et s'enracinent dans le sol par des fondations résistantes; c'est un travail des

plus hasardeux, et, si l'agitation des sables recommence, radicalement impossible.

A Suez, on se propose aussi de conquérir sur la mer, pour l'alimentation du canal, un réservoir d'une superficie d'environ 25 millions de mètres carrés, séparé de la mer par un barrage de 6 à 7 kilomètres de long avec portes qu'on ouvrira à marée montante, qu'on fermera à marée descendante. L'eau emmagasinée dans ce bassin ira combler deux fois en vingt-quatre heures le déficit causé par le passage des écluses, les infiltrations, et surtout l'évaporation des lacs amers, autre réservoir naturel d'une superficie de 330 millions de mètres carrés, qui, pendant l'été, cédera à l'air ambiant 6,600,000 mètres cubes par jour. Ce sont donc 3,300,000 mètres cubes d'eau que chaque marée devra y envoyer par le canal, et de la communication constante du canal avec le bassin il résultera à marée haute, de Suez aux lacs amers, un courant dont la vitesse de 1^{m}50 à 2 mètres par seconde sera excessive en pareil cas. Il sera convenable d'isoler le canal du bassin, afin que l'eau passe de l'un dans l'autre par un écoulement lent et régulier; surtout il faudra que ce bassin, comme celui de Tineh, soit parfaitement étanche, ce qui rendra les établissemens de Suez plus coûteux qu'on ne l'a dit, de même que ceux de Tineh dépasseront l'estimation publiée.

Les dépenses de Tineh ont été évaluées à 50 millions, et la durée de l'exécution à six années. Tout accident à part, ce temps est trop court. Les travaux ne doivent être faits, dit-on, qu'avec des matériaux tirés des environs de Suez et amenés par le canal. Une rigole navigable de Suez à Peluse ne sera disponible qu'au bout de trois ou quatre ans; il n'en restera plus que trois ou deux pour transporter les 4 millions de mètres cubes ou les 8 millions de tonnes de pierres exigés par les constructions et pour les mettre en œuvre; cela est matériellement impossible, quand bien même on serait parvenu à réunir en assez grand nombre les ouvriers de choix indispensables pour la maçonnerie à la mer. D'ailleurs, par suite des circonstances difficiles de Tineh, ne se trouvera-t-on pas entraîné à des ouvrages indéterminés au début et bientôt commandés comme une conséquence, un complément ou une réparation des premiers travaux? En pareil cas, l'imprévu ne se définit plus ni pour le temps ni pour les dépenses. On hésiterait à affirmer qu'il y suffira de 100 millions et de douze ou quinze ans. Si puissant que soit l'art moderne, il faut lui faire une large part de temps et d'argent, quand avec une table rase pour point de départ on lui donne à vaincre d'incroyables difficultés compliquées d'éventualités terribles. L'art, comme toute puissance, a ses limites, et il y a peu de raison peut-être, parce qu'il a fait des merveilles, à lui prescrire de tout oser.

Admettons cependant que Tineh s'achève. Le chenal ne peut pas ne pas s'encombrer, et, attendu que les chasses avec charge d'eau de 2 mètres seront absolument inefficaces, il y faudra un dragage continuel, d'autant plus malaisé que le port s'ensablerait au lieu de s'envaser. Et ce n'est pas tout : Tineh gît au fond d'un golfe; il est plus soumis qu'aucun autre point de la côte au courant du littoral venant de l'ouest et au vent régnant d'ouest-nord-ouest qui gêneront l'entrée et la sortie. Voilà l'une des grandes portes maritimes du monde affligée d'une incommodité nautique permanente, si pourtant Tineh s'achève! Selon quelques hommes considérables, il y a de tels risques d'insuccès, que les travaux peuvent commencer et ne pas finir. C'est pour avoir un avis rassurant que la commission scientifique internationale est conduite sur les lieux, et voilà où l'on tombe avec ce percement de l'isthme, si expéditif en apparence et préconisé comme tel; la possibilité du débouché fait question.

Que les lecteurs prononcent pour ou contre le système du tracé direct, qui se caractérise en peu de mots : amélioration mesquine du sol, insuffisance des relations du pays et de la navigation européenne, remède à ce vice radical dans un déplacement des intérêts commerciaux de l'Égypte, ce qui est une violence à la nature des choses, une perturbation de toutes les traditions légitimes, puis, pour condition d'établissement, Tineh, c'est-à-dire une autre violence à la nature, moyennant 100 millions et un tour de force de l'art qui laisse subsister une passe incommode et d'un entretien coûteux en cas de réussite, ce qui demeure incertain. Si nous ne nous abusons, le système, si vulnérable dans chacune de ses parties, achève de périr par la fatalité de Tineh, et ce n'est point ici que se trouve le tracé normal que nous cherchons. Le seul bénéfice du tracé direct, c'est que le canal n'aurait qu'un bief compris entre les écluses de Suez et de Tineh; cet avantage serait à regretter, s'il ne pouvait se retrouver ailleurs.

Nous n'écarterons pas le projet dont nous terminons l'examen sans lui rendre cette justice, qu'il a été à son heure l'un des incidens notables de l'élaboration du tracé et de l'entreprise du canal des deux mers. Toute grande chose ne se fait que par des efforts successifs, qui ne le sait? Et bien souvent l'œuvre de facultés rares et d'une existence d'homme est de poser un jalon au-delà duquel la route se poursuit et dévie. M. Linant est l'un des premiers qui, vers 1833, eurent l'ambition de réaliser de nos jours cette communication antique. Dominé par la tradition scientifique de l'expédition d'Égypte, il reçut de M. Lepère la croyance à l'inégalité de niveau des deux mers et l'indication du canal de Suez à Peluse. Plus hardi dans l'erreur, il ne craignit pas d'en faire un bosphore, et,

avec une passion soutenue et une incontestable sagacité dans les détails, il s'appliqua à dresser des plans qui donnèrent un corps à l'idée et en furent le premier spécimen. C'est à ses plans que les promoteurs de l'entreprise s'étaient tous ralliés jusqu'au jour où les nivellemens de 1847, dirigés par M. Bourdaloue, firent évanouir l'hypothèse qui en était la raison première. Alors survint dans ce groupe d'hommes éminens une scission dont les suites importantes vont nous occuper. M. Linant demeura fidèle à l'œuvre la plus chère de sa vie, on ne saurait s'en étonner, et au tracé direct, qui, selon nous, se défend mal devant une saine critique. Quoi qu'il en soit, son projet a été un acheminement digne de gratitude, et son nom restera attaché à l'œuvre dont il a été, dont il est encore en ce moment l'un des précurseurs infatigables et nécessaires.

II. — SYSTÈME DU TRACÉ INDIRECT. — PROJETS DU CANAL PAR LE BARRAGE ET PAR LA PARTIE MOYENNE DU DELTA.

Ce système est le seul qui ait jamais été appliqué. Les anciens n'avaient pas cru devoir s'abstenir des eaux du Nil pour une voie navigable, et ils n'interdisaient pas à une route commerciale l'abord d'un grand centre commercial tel qu'Alexandrie. C'est sur cette tradition que M. Lepère avait modelé son projet de canal à petite navigation, dont il a été parlé. Ces exemples pendant longtemps furent perdus pour les promoteurs de l'entreprise de Suez. Ils pensaient que si la vieille Égypte avait établi la communication des deux mers à travers son territoire même, ç'avait été pour s'en réserver le monopole: puisque aujourd'hui toutes les nations devaient s'en partager les bénéfices, ils concluaient que c'était à l'isthme à recevoir ce grand chemin du monde, l'isthme où la nature avait fait les premiers frais du canal, et dont les marées hautes de la Mer-Rouge surtout attestaient la prédestination providentielle. L'isthme eut sa théorie, et cette théorie eut cours jusqu'aux nivellemens de 1847, qui amenèrent la crise. Les uns, comme on l'a vu, persistèrent dans le tracé direct; quelques autres reconnurent que l'isthme les avait dévoyés et qu'il fallait retourner à l'Égypte et au Nil. Ils comprirent que l'Égypte n'avait point à prendre ombrage de ce trajet intérieur du canal, grâce à la politique loyale et pacifique des temps nouveaux, et ils entrevirent d'une part les relations commerciales du pays et de l'Europe se développant par ce contact, de l'autre le canal ne mettant le Nil à contribution que pour ajouter à la fertilité du sol. Alors, de même que naguère en société de M. Linant ils avaient emprunté à M. Lepère le tracé de Suez à Peluse, ils lui empruntèrent la tradition antique pour l'élargir conformément aux

progrès de la civilisation et de l'art. Telle est en effet la gloire de l'ingénieur de l'expédition d'Égypte, que les deux systèmes actuellement en présence remontent à lui, comme à l'initiateur dans cette question du tracé.

Alors la passe du canal, retirée de la plage scabreuse de Tineh, fut fixée à Alexandrie, dont les titres précédemment oubliés parurent incomparables. La prise d'eau fut placée entre le Caire et le barrage. On sait que le barrage, dont l'objet est de pourvoir aux arrosages de l'été par l'élévation des eaux, se construit, d'après une désignation de Napoléon, au point du Delta où le fleuve se bifurque. Le Nil, devant le Caire, est à 19 mètres au-dessus des basses mers de la Méditerranée et de la Mer-Rouge durant la crue, à 13 mètres environ durant l'étiage. Le Caire est l'une des capitales de l'Égypte, et, en lui amenant toutes les voiles de l'Europe et de l'Asie, on voulut presque en faire un port de mer. De la sorte, comme si l'on eût été poussé à réagir le plus énergiquement possible contre le système de l'isthme, on se mit en pleine possession du Caire, du Nil et du barrage, sans doute en vertu d'un système reposant sur ce Delta qu'on avait si longtemps abandonné. C'est de ce point de partage que le canal dut mettre les deux mers en communication par deux branches descendant l'une à Alexandrie, l'autre à Suez; alimenté d'eau douce, il avait à répandre sur son parcours la fécondité et la vie.

Nous venons de raconter, en esquissant le projet de M. Talabot, comment on est passé du tracé direct au tracé indirect. Ce tracé, ainsi qu'on a pu en juger, accomplit le programme, pourvu que la passe soit convenablement fixée à Alexandrie. Là est évidemment la clé du système.

Que dire contre Alexandrie? On n'y a rien repris, sinon qu'un banc de sable occupe le tiers environ du Port-Vieux. Et que dire pour Alexandrie? Que c'est le meilleur port de l'Afrique septentrionale et le seul de l'Égypte? Tout cela est si connu, qu'un certificat admirable de Napoléon en faveur de sa position naturelle et de sa destinée commerciale et politique serait surabondant. Choisir Tineh quand on a Alexandrie sous la main, c'est bâtir à Chalcédoine en face de Byzance. C'est faire pis. On ne crée pas à grands frais ce qui n'a jamais été et n'a pas puissance d'être, lorsqu'on peut se servir de ce qui est. On améliore ce qui est bon, on ne le sacrifie pas pour fonder à tout prix ce qui exigera un entretien perpétuel et sera perpétuellement médiocre. Tout cela est de la raison la plus vulgaire. Le choix d'Alexandrie se défend par des lieux communs. C'est en effet l'idée vraie sur laquelle on n'a mis le doigt qu'à la fin, comme cela arrive fréquemment. Un jour il semblera étonnant qu'on ait pu

proposer à l'Europe de risquer cent millions à Tineh afin de se passer d'Alexandrie, où il y a un mouvement annuel de 700,000 tonneaux. Nous n'avons qu'un mot à ajouter : n'est-ce pas transformer heureusement le port créé par Alexandre pour être l'entrepôt de l'Europe et de l'Asie que d'en faire la tête du canal des deux mers?

Le tracé indirect est donc le vrai système du canal, et c'est l'honneur du projet de M. Talabot de l'avoir retrouvé. La question a gagné en précision. Alexandrie est une donnée d'une autre nature, mais du même degré que Suez; ce sont les deux points nécessaires. L'isthme n'est plus le milieu de traversée, c'est le Delta; le canal n'est plus un cours d'eau salée, c'est un fleuve : un canal d'eau douce, le Delta, Alexandrie et Suez, tels sont les termes désormais indiscutables. C'est une formule acquise. Est-elle suffisamment précise, est-elle complète? Nous allons l'apprendre en examinant le projet qui en est l'expression; mais, qu'on veuille le remarquer, ce projet n'est pas le seul mode d'application du système, qui en comporte deux autres, à ce qu'il semble. Ce sont trois en tout : 1° le canal peut passer par la zone supérieure du Delta et l'envelopper de ses deux branches, c'est le projet de M. Talabot; 2° le canal peut traverser la partie moyenne du Delta et le scinder en deux portions; 3° enfin le canal peut avoir son parcours sur la zone maritime du Delta. Autrement dit, le canal peut passer par le sommet du triangle, par le centre ou par la base. Il faudra donc, pour ne pas manquer à l'ordre méthodique de cette étude, examiner successivement les trois tracés dans lesquels le type unique du tracé indirect se réalise; l'un des trois ne peut pas ne pas être le tracé normal cherché.

L'idée caractéristique du projet de M. Talabot, c'est le canal se combinant avec le barrage. Quoique le canal doive concourir à l'irrigation du sol, l'accord des intérêts du commerce de l'Europe et des intérêts de la production de l'Égypte eût paru incomplet à moins de la solidarité de la grande voie navigable du monde et du grand bassin d'arrosage du Delta. Cela est d'une vue supérieure sans contredit, et quand bien même la juxtaposition du canal et du barrage ne serait pas la condition indispensable de cette solidarité, c'est le cachet d'originalité et de force du projet. Nous en avons dit la pensée, voici les moyens. Le canal, qui durant les crues a la possibilité de traverser le Nil, le traversera durant l'étiage à la faveur de la retenue provenant du barrage, si pourtant le barrage s'achève, si pourtant la retenue est suffisante. En cas d'insuffisance ou de non-achèvement, le canal passera le fleuve sur un pont, qui alors servira à l'établissement définitif de ce barrage commencé il y a plus de vingt ans pour être recommencé et interrompu. Ainsi un chenal, moyennant le barrage terminé et le niveau convenable de la retenue;

faute du barrage ou de la retenue, un pont-canal : — telles sont les deux propositions.

Entre ces deux propositions, nous n'avons à discuter que celle du pont-canal, qu'il est impossible d'écarter. En effet, d'après les assertions des ingénieurs successivement chargés du barrage, la retenue, à son maximum, ne sera jamais supérieure de plus de 4 mètres à 4m 50 aux basses eaux du Nil, et comme le radier est à 10 mètres environ au-desssus des basses mers, le chenal n'aurait pas le tirant d'eau de 8 mètres. Selon l'auteur du projet, le niveau de la retenue pourrait être relevé; mais, s'il n'en avait pas désespéré, il n'aurait pas proposé le pont-canal avec autant de résolution; ce n'est pas une alternative qu'il soit le maître de choisir ou de rejeter, c'est une nécessité, et il l'accepte comme s'il l'eût choisie.

Le pont-canal aura 1,000 mètres de long. C'est la longueur qui est adoptée pour le barrage, et nous ne la contestons pas, quoique faible assurément en raison du débouché que le pont présentera aux eaux du fleuve. La largeur ne peut être moindre de 25 mètres. La charge à supporter sera une profondeur de 8 mètres d'eau. Le plan d'eau sera à 12 mètres au-dessus des hautes eaux du Nil, c'est-à-dire à 31 mètres au-dessus des basses mers. C'est par cette cime que passera la navigation du monde. Un pareil édifice exige une solidité massive qui défie les siècles. La construction des écluses attenantes au pont et des biefs subséquens veut une égale solidité. Nous ne refusons pas de croire que l'art dominera les difficultés et les risques d'une œuvre qui laisse moins l'impression du colossal que du gigantesque; nous n'avons à nous préoccuper que des conséquences du tracé. Ces conséquences doivent être d'un prix inestimable pour racheter la première.

Et d'abord on ne saurait imaginer une nappe d'eau de 100 mètres de largeur et de 8 mètres de profondeur, partant de la cote 31 mètres auprès du Caire pour arriver à zéro à Alexandrie et à Suez, sans se représenter le Delta enveloppé d'une muraille surmontée d'un fleuve et sans en entrevoir les tristes effets. Dans la branche d'Alexandrie, les raccordemens avec les canaux existans seront laborieux. Il y aura à toutes les communications des empêchemens à vaincre. Passer sous le canal ne sera possible que dans les biefs supérieurs, passer dessus ne sera possible qu'avec des ponts tournans d'une grande portée, qui seront autant d'entraves à la navigation. Et les relations seront incommodes, malgré le voisinage, entre le canal et le Caire, dont les expéditions ne pourront être embarquées qu'après élévation préalable. Ce serait le moindre mal; voici le pire. Le Caire est le point de passage obligé et la station centrale de cette navigation fluviale qui descend et remonte entre la Haute-Égypte, l'Égypte

moyenne et la Basse-Égypte. Selon toute vraisemblance, cette navigation s'habituera à descendre et à remonter par le canal des deux mers et par des canaux destinés à en alimenter les biefs inférieurs, qui seront dérivés du Nil, à l'ouest ou à l'est, à une grande distance en amont du Caire. D'autres stations se créeront à son usage. Le vieux port intérieur sera délaissé; c'est une éventualité aussi positive que la différence de 19 mètres, cote des hautes eaux, à 31 mètres, cote du plan d'eau du pont-canal. Le Caire ne deviendra pas le port de la navigation européenne et cessera d'être le port de la navigation égyptienne. Le canal est à ses portes, mais il est inaccessible. C'est le détrônement de la capitale de l'Égypte. Nous avons dû insister sur ce point, puisqu'on justifie le tracé par l'intention expresse de favoriser le Caire, tout aussi bien qu'Alexandrie, de la présence du canal.

Ferons-nous observer que ce tracé nécessitera de nombreuses écluses? En tout il y en aura vingt au moins. A une demi-heure pour le passage de chacune, ce sont dix heures, et si la navigation se fait à 4 kilomètres par heure, le canal, qui a 392 kilomètres, est allongé de 40 kilomètres pour la durée du parcours. On a aussi entrevu sans doute que l'alimentation du pont-canal ne pouvait être qu'exceptionnelle. Puisque son plan d'eau est à 12 mètres au-dessus des hautes eaux du Nil, il faudra bien, durant l'étiage, élever chaque jour à 16 mètres de hauteur à peu près un million de mètres cubes d'eau par des machines à vapeur, ce qui représente un effort théorique d'environ 2,400 chevaux au lieu de 6 ou 800 chevaux qu'on a comptés, ce qui suppose les frais d'un matériel à installer et des dépenses d'entretien et de combustible. Lors de la crue, l'élévation étant moindre, les dépenses diminueront; mais, lors des basses eaux, ne faudra-t-il pas doubler le million de mètres cubes d'eau, afin de réparer les pertes occasionnées par l'évaporation? Ce ne serait point assez si les infiltrations, considérables dans les biefs supérieurs, n'étaient prévenues par la construction de ces biefs en maçonnerie.

Ce calcul des eaux nécessaires à l'alimentation n'est pas destiné seulement à montrer ce qu'il en coûte pour les élever; il montre ce que le canal emprunte au Nil. Tout en approuvant la chose, on doit considérer le bon emploi des eaux empruntées et l'à-propos de l'emprunt. Or, par suite de son tracé, le canal ne sera qu'un instrument imparfait de fertilisation. La branche de Suez, qui traverse une région déshéritée, servira; la branche d'Alexandrie ne fera rien qui ne soit ou ne puisse être fait par les canaux existans et par la branche de Rosette, qu'elle accompagne de près ou de loin, et dont elle semble la doublure. Ce qui est plus grave, c'est que le canal s'approprie les eaux du fleuve à un point où, en vertu de l'élévation, elles sont

facilement applicables à la fécondation du sol; dès lors tout ce qu'il distribue sur une localité est privation sur une autre, et tout ce qu'il réserve pour la navigation est un détournement. A l'époque des crues, ce n'est qu'un infiniment petit; durant les basses eaux, quand le débit du fleuve n'est plus que de 60 millions de mètres cubes par jour, ce qu'il en prend, soixantième ou trentième, affecte sensiblement des ressources disponibles pour l'arrosage. C'est en cela que l'alimentation du canal est justement incriminée. Enfin qu'arrivera-t-il lorsqu'il y aura au sommet du Delta une combinaison du barrage et du canal, combinaison fondamentale dans le projet? Le barrage centralisera les eaux au profit des zones supérieure et moyenne de la Basse-Égypte; le canal consommera par jour 1 ou 2 millions de mètres cubes d'eau; les branches du Nil, encore plus affaiblies à leurs extrémités, laisseront remonter en plus grande quantité les eaux de la mer, qui dès aujourd'hui se répandent sur le sol et pénètrent dans les grands lacs, dont elles concourent à maintenir l'étendue, retranchant ainsi des espaces immenses du territoire cultivable des bords de la Méditerranée. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'au point de vue de l'alimentation et des rapports du canal avec le fleuve la direction du tracé a des inconvéniens sérieux.

Nous n'avons plus qu'à résumer nos observations. Ce canal absorbe une partie notable des eaux utiles du fleuve, il en absorbera davantage à mesure qu'il sera fréquenté. L'alimentation s'opère, dans des proportions considérables, par des procédés artificiels et dispendieux. La construction du pont-canal et des biefs supérieurs présente des difficultés qui ne seront pas abordées sans héroïsme ni sans additions au devis. Le pont-canal seul coûtera 38 millions, au bas prix. La multiplicité des écluses grève la navigation d'une perte de temps. Et tout le Delta est emprisonné dans une enceinte de près de 400 kilomètres. De là un obstacle aux passages, des dépenses pour les établir, et néanmoins la liberté des communications demeurera gênée. Le tout serait d'un entretien onéreux. Le barrage semble avoir été, dans ce projet, ce que la marée haute de la Mer-Rouge a été dans l'autre, — l'origine d'une erreur dans la direction du tracé. La marée haute a tenu le canal dans l'isthme, le barrage l'a attiré jusqu'au sommet du Delta. Ce sont deux voies extrêmes. Par suite, dans le premier projet, le canal est un cours d'eau salée dont l'Égypte n'a pas besoin; dans le second, c'est un courant d'eau douce aux dépens du fleuve, dont l'Égypte n'a point assez. Et comme si le parallèle devait aller jusqu'au bout, tandis que la rectification du niveau de la Mer-Rouge laisse le canal de l'isthme aux prises avec les hasards de Tineh, l'insuffisance de la retenue du barrage met le canal de la zone supérieure du Delta à l'épreuve d'un pont-canal.

Enfin ce pont-canal, s'il se faisait jamais, porterait malheur au Caire, de même que le débouché à Péluse porterait malheur à Alexandrie. Sous le rapport des conséquences de l'exécution, les deux projets sont comparables, mais aucune comparaison n'est permise au point de vue théorique. Le projet du canal par le barrage a été une heureuse réaction contre le tracé direct et la coupure de l'isthme : restitution du canal des deux mers à Alexandrie, à l'Égypte et au Nil, conciliation des intérêts de la navigation européenne et de la prospérité agricole de l'Égypte, modification du régime du Nil pressentie dans la juxtaposition du canal et du barrage, tels sont les mérites de cette conception. Nous aurons à voir si la solidarité du barrage et du canal ne se réalise pas mieux à distance qu'à proximité, si l'un des deux autres modes d'application du système n'en fait pas mieux ressortir les avantages en supprimant les inconvéniens de ce premier mode. Il n'en faut pas moins reconnaître que la formule originelle du tracé indirect est issue de ce projet. Le principe restera; c'est un service public.

L'opinion du pacha d'Égypte est maintenant expliquée. Le percement de l'isthme semble le projet vraiment égyptien en regard d'un projet qui fait du canal des deux mers une concurrence au Nil, une immixtion dans le barrage, une sorte d'entreprise contre le Caire. Entre les deux projets, le prince a opté pour le plus innocent en apparence, et il livre l'isthme à percer. Cette prudence ne pèche point par timidité; le prince qui continue tout ce que le gouvernement de Méhémet-Ali eut de progressif et de civilisateur n'avait pas d'autre moyen de concilier le bien de ses états et le vœu de l'Europe. C'est un signe que le dernier mot de la question du tracé n'a pas été dit.

Ce dernier mot serait-il dans le deuxième mode de réalisation du tracé indirect, dans l'hypothèse du canal traversant la partie moyenne du Delta? En se tenant sur les limites de cette zone et du littoral, il n'aurait point à léser le réseau central des canaux d'irrigation; mais après ce qui a été dit, le vice de ce tracé est jugé. L'alimentation du canal absorberait les eaux utiles du fleuve. En outre, par suite de cette section mitoyenne, qui retrancherait en quelque sorte de l'Égypte la zone maritime où sont Damiette et Rosette, il attirerait à lui ce qui y reste de vie commerciale, et frapperait de mort une région déjà fort malheureuse. Les difficultés sont pareillement appréciées à l'avance. Ce sont les travaux que nécessiterait la traversée des deux grandes branches, à 40 ou 50 kilomètres en amont de Rosette et de Damiette, c'est-à-dire un barrage sur chaque branche, élevant le niveau du Nil de 4 mètres au moins; travaux pénibles et coûteux, qu'on n'aborde pas sans une perspective d'avantages que ce tracé n'offre pas, à moins qu'on n'attachât une valeur extraordinaire à un raccourcissement d'environ 40 kilomètres sur les autres parcours

possibles entre Suez et Alexandrie. Il est clair qu'à quelques différences près, cette hypothèse rentre dans le projet précédent, dont elle n'est qu'une variante. Aussi jamais personne ne s'est avisé ni ne s'avisera de cette conception bâtarde.

Jusqu'à cette heure, on l'aura remarqué, nous ne procédons que par exclusion. Si nous avons judicieusement appliqué le programme, le tracé normal que nous cherchons est en dehors du tracé direct, de tout projet de ce genre, et, sur les trois solutions que comporte le tracé indirect, les deux premières ont été régulièrement écartées; il n'y a d'admis que le système, et dans le système, rien ne subsiste que la troisième des solutions, c'est-à-dire l'hypothèse du canal passant par la base du Delta. Cette hypothèse, nous la soumettons au public comme une proposition en notre nom. Peut-être ce tracé, en dehors de toute direction excentrique, paraîtra-t-il réaliser rationnellement les données du système.

III. — PROJET NOUVEAU.

Ce projet procède de la formule du système adopté, mais de cette formule sans lacunes, telle que nous l'avons complétée. En acceptant Alexandrie, Suez, le Delta et un cours d'eau douce comme des termes indiscutables, nous y avons introduit les définitions suivantes : « 1° Le canal doit utiliser les eaux du Nil au profit du commerce du monde sans les distraire de leur destination naturelle, la fécondation du sol égyptien, tout au contraire, en aidant à la mise en culture de superficies immenses, aujourd'hui improductives et inhabitables. 2° Le canal, en se combinant avec les ouvrages hydrauliques établis ou à établir, doit favoriser une répartition plus abondante des eaux et en ordonner le régime. 3° Le canal doit être d'un seul bief, et, tout en offrant à la grande navigation les facilités voulues, il doit concourir à l'extension et à la régularisation de la navigation intérieure de l'Égypte. »

Cet ensemble de données ne laisse rien à désirer, et notre projet y est conforme, du moins nous le pensons. Il est entendu, sans que nous le disions, que certaines parties du tracé ne peuvent être qu'approximatives jusqu'après étude sur le terrain, et que nous prenons pour base les nivellemens de 1847.

Les dimensions du canal communes aux deux autres projets sont aussi les nôtres, si ce n'est que nous comptons 8^{m} 50 pour la profondeur *minima*. Le plafond est établi à 6^{m} 50 au-dessous des basses mers; le plan d'eau normal est au niveau des hautes marées de la Mer-Rouge, soit à 2 mètres au-dessus des basses mers; comme pendant la crue il pourra s'élever de 0^{m} 50, alors la profondeur de 8^{m} 50 sera portée à 9 mètres.

Le nouveau canal forme un seul bief ayant son origine dans le Port-Neuf d'Alexandrie et son débouché dans le golfe de Suez. Nous nous rallions au projet de M. Talabot pour les dispositions relatives à ces deux passes.

A partir d'Alexandrie, le canal, dont la carte jointe à cette étude indique le tracé, prend sa direction par la zone maritime du Delta; il gagne la baie d'Aboukir, de là il passe au nord du lac d'Edko, dont il ferme la communication avec la Méditerranée, et il va couper, en aval de Rosette, la première branche du Nil, dont il reçoit les eaux pour les rendre ensuite à la mer. Il entre dans le lac Bourlos, et son trajet reste à peu près parallèle à la côte jusqu'au point où il coupe la deuxième branche du Nil en aval de Damiette, pour en recevoir et en rendre les eaux comme à Rosette; puis il traverse le lac Menzaleh, s'infléchit au sud en laissant Peluse à l'est, passe dans le lac Ballah et coupe le seuil d'El-Ferdan, seul point où il rencontre des dunes de sable mouvant. Enfin au lac Timsah, qui conserve sa destination de port intérieur, il se raccorde avec le tracé direct, dont il emprunte le canal de rattachement au Caire, et après avoir coupé le seuil du Serapeum et traversé les lacs amers, il arrive au golfe de Suez par les plis de terrain les moins élevés.

La longueur totale du canal est d'environ 390 kilomètres, sur lesquels il y en a près de 200 dans les lacs; elle diffère à peine de la longueur du canal par le barrage, qui a 392 kilomètres, et l'on peut considérer comme égales les longueurs des deux canaux selon le tracé indirect. Toutefois le nouveau canal n'a pas vingt écluses; il n'a qu'un bief, comme le canal de Suez à Peluse; cet avantage, revendiqué comme un privilége du tracé direct, n'est pas particulier à ce système.

Le problème de l'alimentation est résolu par un procédé irréprochable. Le Nil y contribue seulement à ce point de son cours où les eaux ont pourvu aux besoins du pays et approchent de leur terme; la navigation entre les deux mers ne s'approprie qu'une partie de ce qui est disponible après l'usage, et va se perdre soit dans les lacs, soit dans la Méditerranée. C'est là ce dont on a pu se convaincre sur la simple indication du tracé. Venons aux détails. Le canal est principalement alimenté par les deux branches de Rosette et de Damiette, et par le canal de rattachement du lac Timsah au Caire, qui, sous ce rapport, a le rôle d'une troisième branche. En outre, quatre branches secondaires, dont trois courent du sud au nord et une du sud au nord-est, toutes les quatre canalisées, lui apportent le tribut des eaux qui s'échappent des canaux d'irrigation de la partie moyenne du Delta, après les avoir reçues d'une large rigole transversale qui devra être disposée pour les recueillir. Cette rigole forme un premier bief entre les branches de Rosette et de Damiette, qu'elle met

en communication, ainsi que le gouvernement égyptien en a depuis longtemps le projet. En se continuant au sud du lac Menzaleh, elle forme un second bief qui s'étend depuis Mansourah sur la branche de Damiette jusqu'à un point situé entre l'extrémité de ce lac et le lac Ballah, point où elle se relie au canal des deux mers en lui fournissant le contingent de ses eaux. Enfin, au besoin, le canal disposerait, pour la section comprise entre Suez et les lacs amers, des eaux de la Mer-Rouge à marée haute. On voit qu'il n'y a plus lieu à l'accusation d'un détournement du fleuve; le nouveau canal, en s'établissant sur les parties extrêmes de ses branches principales ou secondaires, ne fait que s'interposer entre leurs eaux déjà utilisées et les lacs ou la mer, afin de les utiliser une dernière fois. Au lieu d'épuiser le Nil, il le rendrait plutôt inépuisable.

Et l'alimentation est garantie par toutes les mesures adoptées. Le niveau de la rigole transversale est déterminé de façon à donner une pente suffisante et un écoulement facile vers le canal aux quatre branches secondaires qui s'y rendent et partent, trois du bief compris entre les branches de Rosette et de Damiette, une du bief à l'est de la branche de Damiette. En outre, afin que cette rigole soit navigable durant l'étiage, alors qu'elle ne recevra que peu d'eau des canaux supérieurs, elle doit pouvoir en prendre aux deux branches principales, et elle y est rattachée par des écluses. C'est d'après ces données que seront décidés la position des écluses et le tracé de la rigole, qui n'a qu'une valeur de simple indication jusqu'au nivellement complet du cours du Nil et du terrain. — Il est donc hors de doute que, même en basses eaux, la profondeur de 8^{m} 50 sera parfaitement maintenue dans la partie nord et nord-est du canal.

La partie sud, pendant la crue, est exclusivement alimentée par la branche de Timsah, dont les dimensions et la pente seront calculées en conséquence, et dont nous avons dit l'importance dans le projet nouveau. Sans pouvoir encore préciser le point de rattachement au Nil, afin de n'être pas obligés à une élévation artificielle des eaux du fleuve dans cette branche, nous reportons la prise d'eau en amont de celle de l'*amnis Trajanus* ou du canal d'Amrou, et nous en augmentons la longueur. Elle en aura plus de terrains à fertiliser, et, pour donner à ses distributions plus de portée, nous la tenons, dans son trajet jusqu'au lac Timsah, sur les parties hautes de l'Ouadi-Toumilat. C'est par cette branche qu'à l'époque des crues, les lacs amers et la portion du canal comprise entre ces lacs et Suez formeront un bief d'eau douce favorable à la culture. Lors de l'étiage, il serait possible à la rigueur de maintenir ces lacs en eau douce et au niveau normal. Toutefois l'évaporation enlèvera chaque jour une tranche de 0^{m} 02 de hauteur à leur superficie, et, quoique nous nous proposions de la réduire par des endiguemens de 330 millions de

mètres carrés à 200 millions, l'évaporation n'en sera pas moins de 4 millions de mètres cubes par jour. Il pourra donc être nécessaire, pour remplacer une partie des eaux du Nil, de faire intervenir par momens les marées de la Mer-Rouge; il sera prudent d'y avoir égard dans les travaux de Suez. Tout ce qui précède nous met en devoir de fixer la largeur de la branche de Timsah et de la rigole transversale à un minimum de 50 mètres à la ligne d'eau, et la largeur des quatre branches secondaires à 40 mètres; les écluses auront 12 mètres de large sur 60 de long.

Quant aux deux branches principales que le canal coupe en aval de Rosette et de Damiette, on y établira à chaque embouchure un barrage à l'effet de relever le plan d'eau au niveau de celui du canal, soit de 2 mètres environ, et le fleuve sera endigué en amont jusqu'au point où le remous dû au barrage se fera sentir. Si on accepte la cote 19 mètres pour les hautes eaux au Caire, la pente supposée uniforme jusqu'à la Méditerranée serait pour un parcours de 160 kilomètres d'environ $0^{m}12$ par kilomètre, et un endiguement de 17 kilomètres suffirait pour racheter la différence de niveau du fleuve et du canal; nous le portons à 40 kilomètres de long sur chaque branche, afin de tenir compte des sinuosités du Nil et d'éviter dans nos évaluations toute erreur en moins.

D'après ce qui vient d'être exposé, un fait doit frapper : c'est que le nouveau canal entre en relations avec l'intérieur de l'Égypte, soit par les branches du Nil qui deviennent ses affluens, soit par un système de canaux dont les uns existent, dont les autres sont à créer, tous faisant en quelque sorte corps avec lui, tous servant à la fois à la navigation et à l'arrosage, de telle manière qu'en appliquant les eaux égyptiennes à un usage universel, il en multiplie les applications à l'usage particulier du pays. Ses relations avec la Méditerranée ne concourent pas moins à l'amélioration des communications maritimes du Delta.

Après avoir réuni toutes les eaux qui ne servent pas à l'irrigation, le canal doit rendre à la mer l'excédant qui ne serait pas consommé par l'évaporation, les infiltrations, et les mouvemens d'entrée et de sortie des bâtimens à Suez et à Alexandrie. Sans doute, aux embouchures de Rosette et de Damiette, on aurait pu se contenter d'établir, immédiatement après le bief du canal, un barrage avec écluse, en conservant en aval le lit et les berges du fleuve dans l'état actuel; mais il vaut mieux endiguer chacune des deux branches jusqu'à proximité de son embouchure, et fonder en ce point un barrage éclusé avec sas pour le passage des navires et écluse de chasse pour approfondir le chenal. On donnera au sas une largeur de 15 mètres sur 75 de longueur. La même disposition devra être adoptée à l'embouchure du canal d'arrosage et de navigation qui sera dirigé

vers le golfe de Peluse, à peu près dans la voie de l'ancienne branche pelusiaque, afin d'y fertiliser environ 30 mille hectares de terres incultes aujourd'hui et faciles à préserver des marées hautes de la Méditerranée. A ces barrages éclusés on pourra annexer des déversoirs à vannes d'une longueur totale de 3000 mètres. Ces déversoirs, dont le seuil serait placé à la cote $0^m 50$, suffiraient seuls au débit du Nil en hautes eaux, époque à laquelle le plan d'eau du canal est relevé de $0^m 50$, s'il ne paraissait préférable de réduire la longueur des déversoirs et de disposer des vannes de fond sur les points du canal où les vases du fleuve auraient une tendance particulière à s'accumuler. Grâce à cet ensemble de dispositions, le canal sera maintenu à son régime d'eau normal, les ports de Rosette et de Damiette seront améliorés au bénéfice du cabotage des côtes d'Égypte et de Syrie, et l'accès du canal aura été ménagé à cette navigation secondaire sur trois points en dehors de la passe d'Alexandrie, qui sera moins encombrée de petits navires.

Ici se présente une question des plus intéressantes, non-seulement parce qu'elle touche à cet ordre général d'améliorations que le projet introduit, détermine et prépare dans le sol et les eaux de l'Égypte, mais encore parce qu'elle se lie, utilement peut-être, à l'exécution du canal. Est-ce bien à Rosette, à Damiette et à Peluse, c'est-à-dire aux embouchures naturelles du canal sur la Méditerranée, qu'il faut pourvoir à l'écoulement régulier des eaux du Nil? S'il est vrai que les atterrissemens du fleuve encombrent aujourd'hui les ports de Damiette et de Rosette, ne serait-il pas convenable, tout en y disposant, ainsi qu'à Peluse, des écluses de chasse, d'établir des vannes de fond et des déversoirs sur d'autres points de la côte? N'y aurait-il pas avantage et même économie à se réserver de choisir le terrain, et de répartir l'écoulement des eaux de la façon la plus conforme à la tenue d'eau du canal? La langue de terre qui le sépare de la mer est d'une largeur médiocre et se prêterait à l'installation de ces ouvrages. Dans cette hypothèse, la largeur des branches du Nil en aval du canal pourrait être réduite aux proportions qu'on jugerait à propos de fixer, soit qu'on opérât sur leur lit, soit qu'on procédât par des dérivations. Il suffirait de leur laisser les dimensions que la petite navigation comporte. Par là l'importance des barrages placés à l'embouchure serait singulièrement atténuée, l'exécution simplifiée, surtout s'il n'y avait à les construire que sur des dérivations, et ce parti serait probablement le moins coûteux. C'est alors le canal même qui servirait de lit au fleuve dans les portions comprises entre les principaux affluens et les débouchés vers la mer; sa section devrait y être augmentée, et cela se ferait sans exagération de dépense, à la faveur des lacs de la côte nord, qui y concourraient naturellement. Nous nous bornons à ces aperçus

relativement à une question sur laquelle il n'est permis de statuer qu'après des études définitives; mais nous avions à noter l'une des ressources éventuelles de l'exécution.

Il n'y a point lieu de le dissimuler : les travaux accessoires qui doivent assurer l'existence du canal, ou qui en sont la conséquence presque forcée, sont multipliés, et nous allons les énumérer. C'est l'une des heureuses nécessités du projet, puisque tous ces travaux profiteront à l'Égypte et emporteront avec eux une rémunération distincte, ainsi qu'on le verra plus tard. Voici, approximativement du moins, les longueurs respectives des deux branches du Nil qui doivent être endiguées, et celles des canaux et rigoles à ouvrir ou à réparer :

Endiguemens du Nil sur les deux branches.........	80 kilom.
Les quatre branches nord et nord-est..............	130
La rigole transversale...........................	170
La branche du lac Timsah.........................	150
Canal débouchant à Peluse........................	30
Total........................	560 kilom.

Avant de faire ressortir les conséquences avantageuses du projet, nous avons hâte d'aller au-devant des objections qu'il nous est aisé de prévoir relativement à la durée et surtout à la facilité de l'exécution. Nous serions étonnés qu'il n'y eût pas quelque inquiétude sur la traversée des lacs, où le canal a un parcours de près de 200 kilomètres, et sur la traversée des deux branches du Nil. Pas plus d'un côté que de l'autre ne se rencontrent de ces difficultés exceptionnelles inhérentes aux deux autres projets; la seule hardiesse du projet nouveau, si c'en est une, est de remuer largement la terre d'Égypte; du reste, il lui est permis d'user de la puissance de l'art avec modération.

Les lacs Bourlos et Menzaleh, que le canal traverse, ne sont pas, comme quelques lacs fameux, de petites mers intérieures, ce qui eût été tout profit pour un canal de jonction; ce ne sont pas davantage des marais stagnans et vaseux, ce qui aurait pu être un embarras. Ces lacs sont alimentés par la Méditerranée, avec laquelle ils communiquent par les brèches du littoral, et par le trop-plein des inondations du Nil. Leur unique office est de recevoir la décharge des canaux d'irrigation ou les eaux courantes de la crue, et d'en écouler une portion à la mer, sous la condition de se laisser pénétrer par les eaux salées. Entretenus par cette double invasion, ils occupent sur la zone maritime du Delta des espaces immenses et perdus, et ils gagnent insensiblement en étendue; l'un et l'autre sont parsemés de bas-fonds et d'îlots nombreux. Tels sont ces lacs, dont la traversée peut être taxée de témérité à l'inspection d'une carte, et cesse d'être un épouvantail après une description exacte. Il y a

longtemps que la suppression de ces lacs est l'objet d'une foule de plans ou de rêves; mais rien n'était plus difficile sans une sorte de remaniement général des eaux et des terres du Delta, et rien ne sera plus facile pour nous, dès le début, que d'en assécher rapidement la plus grande partie, grâce aux opérations qui doivent précéder l'exécution du canal.

Avant toute chose, la rigole transversale sera établie, afin de recueillir les eaux des terrains supérieurs et de les envoyer directement à la mer par les branches principales et secondaires, qui seront immédiatement endiguées; en même temps, les ouvertures donnant entrée à la mer seront fermées par l'élévation des berges extérieures du canal. Dès que ces opérations auront diminué l'étendue des lacs, et après que le tracé exact du canal aura été déterminé à travers les parties les plus profondes, on creusera le chenal avec des dragues; on fortifiera les berges du côté de la Méditerranée, et, avec le produit du dragage, on créera la berge intérieure qui se trouvera avoir une assiette large et solide dans les chaînes d'îlots et de bas-fonds actuellement visibles ou ultérieurement émergés. Les premières couches de ce dragage seront de la vase de rebut; les couches subséquentes, enlevées à plus de profondeur, ramèneront le sol même du Delta, qui sera très propre à la formation des berges. C'est la drague qui sera dans ces lacs l'instrument de création. Tous les ans on appliquera contre les berges les terres limoneuses qu'elle aura extraites du fond du chenal, afin d'y maintenir le tirant d'eau voulu, et l'on réduira d'année en année la ligne d'eau du canal, qui tout d'abord, sur la plus grande partie de la traversée du lac, présentera une largeur excessive, allant peut-être jusqu'à 2 ou 3 kilomètres; avec le temps et la drague, le lac sera restreint aux dimensions normales du canal.

Et cet endiguement sera aussi pratiqué dans le lac Timsah et les lacs amers, dût-il l'être par une autre méthode et à plus de frais. Il est sage de resserrer la superficie de toutes ces nappes, au lieu de les abandonner à leurs limites naturelles et de livrer ainsi à l'évaporation d'énormes quantités d'eau du Nil susceptibles d'un meilleur emploi. Pourtant il sera à propos de réserver dans les lacs Bourlos, Menzaleh et Timsah, des enceintes où l'on établira des ports intérieurs correspondant chacun à l'une des branches secondaires du fleuve, toutes navigables. En définitive, le projet nouveau fait complétement ce que les autres projets ne font qu'en partie : il s'empare de tous les lacs de la Basse-Égypte; il les utilise tous, soit comme lit du canal, soit comme ports, soit comme desséchement et restitution de vastes domaines à la culture. Il fait ainsi disparaître un état déplorable de barbarie contre lequel se sont élevées tant de protestations impuissantes, et, loin d'offrir des obstacles, cette précieuse traver-

sée des lacs réduit notablement le cube des terrassemens à exécuter; elle suffirait pour légitimer la direction du nouveau canal et l'autoriser.

La traversée des deux branches du Nil est la seule difficulté sérieuse que nous ayons à avouer; pourtant il n'y a lieu de s'en effrayer que si l'on fait abstraction des conditions particulières du projet. Il ne s'agit pas pour nous de traverser le fleuve au sommet du Delta, soit à l'aide d'un barrage qui devrait en relever les eaux de 8 mètres au moins, et qui coûterait 20 millions, soit à la faveur d'un pont-canal qui en coûterait 38. Et cependant, excités par l'espoir de beaux résultats, des hommes d'une habileté rare et d'une grande renommée ne reculent ni devant les dépenses ni devant l'audace de cette traversée. Il ne s'agit pas davantage pour nous de couper le fleuve au centre du Delta, là où il suffirait d'en relever le niveau de 4 mètres environ. Personne n'a songé à aborder cette traversée, moins à cause des difficultés d'exécution qu'à cause d'inconvéniens notoires. Il s'agit de traverser le Nil près de son embouchure, à ce point de son cours où il suffit d'un relèvement de 2 mètres pour assurer l'existence d'un canal dont les avantages ne sont plus douteux. Devant un tel prix, quelque intrépidité serait permise, et, en regard des difficultés des deux autres traversées, celles de la nôtre s'amoindrissent au point de justifier une sécurité parfaite. Le barrage éclusé de chacune des branches, en supposant une profondeur de 4 ou 5 mètres là où il sera établi, n'aura pas plus de $6^m 50$ à $7^m 50$ de hauteur, et cela n'a rien d'effrayant. D'ailleurs, ainsi qu'il a été dit, il sera encore possible d'amoindrir ces difficultés. C'est sur les extrémités des deux branches que nous opérons, et, sans nuire à quoi que ce soit, il nous est permis de faire de ces branches exténuées et difficilement praticables des canaux modestes en rapport avec leur cabotage. Il nous est aisé de faire ces canaux par procédé de dérivation; il nous est possible de nous délivrer de tout embarras réel ou supposable, en reportant l'écoulement des eaux sur des points nouvellement choisis. Le canal passera sans avoir à forcer le passage, en réduisant des obstacles réductibles ici et nulle part ailleurs.

Quant à la coupure même, il ne s'agit que de terrassemens. Le cours du Nil sera régularisé sur 2 kilomètres de longueur environ, sa largeur fixée à 1,500 mètres, et son lit sera raccordé avec le plafond du canal, tant en amont qu'en aval, par une pente de $0^m 003$ à $0^m 004$. Ce travail se fera avec des dragues. Chaque branche arrivera donc au canal par une section d'au moins 9,000 mètres carrés, et la section totale de toutes les embouchures du fleuve atteindra sans peine le chiffre de 20,000 mètres carrés, d'où résultera en hautes eaux une vitesse *maxima* de $0^m 40$ par seconde. En conséquence, le canal ne sera pas beaucoup plus exposé en ce point qu'en

tout autre aux envahissemens des dépôts limoneux, dont il serait d'ailleurs assez singulier de faire un sujet d'alarme et de reproche. L'eau douce est la condition du canal, et il n'y a pas en Égypte d'eau douce sans limon. Ce n'est qu'une affaire d'entretien, et croit-on qu'il fût meilleur marché d'entretenir le port de Tineh perpétuellement ensablé, ou un canal à point de partage alimenté par des machines à vapeur? En un mot, la traversée des branches du Nil sera une œuvre assez coûteuse peut-être, mais ordinaire au point de vue de la difficulté et certaine au point de vue de la réussite; œuvre simple auprès des problèmes d'art et des risques d'insuccès des deux autres projets.

Puisque les ouvrages d'art du projet nouveau sont moindres qu'ailleurs, la durée de l'exécution, malgré la multiplicité des travaux accessoires, est sujette à moins de chances de retard. Six ans peuvent suffire pour l'achèvement du canal de Suez à Peluse, mais non pour Tineh, œuvre majeure par l'étendue des constructions et grosse de complications imprévues, qui ne se terminera pas avant douze ou quinze ans. Cependant, à défaut de ces travaux périlleux, dont le temps est l'élément obligé, le projet, ainsi qu'on le prévoit, a des terrassemens considérables. D'après nos évaluations, d'ailleurs très largement faites, il y aurait à remuer, tant pour le canal des deux mers que pour les travaux accessoires, environ 180 millions de mètres cubes, sur lesquels 160 millions devraient être exécutés avant l'ouverture du canal à la navigation; le reste pourrait être fait plus tard. Or, si ces 160 millions de mètres cubes devaient être exécutés à bras d'homme en six ans, il faudrait en faire 26 millions par an, c'est-à-dire employer constamment plus de 45,000 travailleurs. Ce chiffre énorme en dit assez. Embarras de réunir une telle armée d'ouvriers, maladies provenant de chacune des agglomérations entre lesquelles cette masse se diviserait, désorganisation fréquente des ateliers, perturbations et mécomptes, toutes ces causes ne permettraient pas d'achever le travail avant vingt ans peut-être, et le canal des deux mers aurait décimé la population d'Égypte. Ce n'est pas ainsi que l'industrie européenne doit procéder; elle peut faire autrement. Le sol du Delta nous paraît d'une nature particulièrement favorable à l'emploi des excavateurs américains dans presque toutes les parties non submergées, et notre tracé à travers les lacs appelle l'emploi de fortes dragues servies par de petits bateaux à vapeur appropriés à la navigation de ces lacs. C'est donc surtout avec des dragues, des machines à terrassement et tous les engins mécaniques qui peuvent économiser des bras que nous voudrions procéder, en réduisant à 15 ou 18,000 le nombre des terrassiers à employer. Ces 15 ou 18,000 hommes feraient en six ans de 50 à 60 millions de mètres cubes; le reste serait facilement exécuté dans le même temps à l'aide des machines, dont

le nombre peut être aussi multiplié qu'on le voudra. Il serait insensé de chercher d'autres moyens d'arriver au but dans un délai raisonnable et de reculer devant l'acquisition de tout ce matériel, quel qu'en soit le prix : il en résulte une économie d'hommes et de temps.

On objectera, au point de vue de l'entretien, les inévitables dépôts de limon; M. Talabot a rencontré la même objection et admis pour son canal un dépôt de 73,000 mètres cubes par année. On connaît déjà notre pensée à ce sujet, et nous admettons pour notre canal un dépôt annuel de 200 à 250,000 mètres cubes, plus si l'on veut, qui seront dragués à raison d'un franc par mètre, et serviront à réduire l'étendue des lacs, dont la berge, progressivement élargie, sera plantée ou mise en culture. Plus tard ces dépôts seront employés à conquérir sur les sables de nouveaux espaces à mettre en valeur.

Enfin il est un sujet délicat, auquel on n'a jusqu'à présent accordé que peu d'attention, et dont nous croyons indispensable de parler : c'est le mode de navigation du canal. On ne saurait s'y méprendre, il y a impossibilité absolue de la navigation à la voile, surtout pour les navires d'un fort tonnage, sur le canal donné par un projet quelconque; il fallait donc assurer une traversée régulière, dans le temps le plus bref, par un moyen éprouvé. Ce moyen consiste dans le remorquage opéré par des bâtimens toueurs dont la machine agit sur une chaîne noyée au fond du chenal. On disposerait deux chaînes semblables, l'une pour l'aller, l'autre pour le retour, et de puissans remorqueurs, partant chaque jour à des heures fixes d'Alexandrie et de Suez, emmèneraient le convoi des navires qui auraient passé l'écluse, et qui d'ailleurs aideraient à l'opération par l'orientation de leurs voiles suivant le vent régnant. A 4 kilomètres par heure, le trajet se fera sur le nouveau canal en 100 heures et à des conditions fort économiques, environ 1 centime par tonne et par kilomètre. Les bateaux à vapeur eux-mêmes auront profit à prendre la remorque. On voudra bien remarquer que, sur un canal à écluses, chaque bief exigerait deux remorqueurs, ce qui serait fort coûteux, à moins qu'on ne leur fît aussi passer les écluses, ce qui serait une perte de temps; c'est seulement sur un canal sans écluses que l'on aura tout le gain de ce procédé.

Maintenant nous est-il permis d'en venir aux avantages du projet? Voici d'abord ceux que le nouveau canal offre à la navigation. La passe la plus éprouvée et la mieux orientée lui est assurée dans Alexandrie; le choix du Port-Neuf pour débouché lui réserve, en cas d'encombrement, la ressource du Port-Vieux, dont l'entrée sera améliorée. D'Alexandrie à Suez, le canal ne forme qu'un seul bief. Sur plus de la moitié du trajet, la largeur normale de 100 mètres est décuplée. Et le canal est d'eau douce, excepté par momens dans la section de Suez jusqu'aux lacs amers. Quel parcours plus commode

l'Europe aurait-elle à souhaiter pour ses bâtimens? Au point de vue des relations commerciales, la navigation est en contact avec le pays. Pour se relier au Caire, elle a le canal du Mahmoudieh à Alexandrie et les trois grandes artères de Rosette, de Damiette, de Timsah. Le Caire se consolera donc de ne pas voir défiler la mâture des bâtimens européens à la hauteur de ses minarets. Entre Alexandrie et Suez, elle a une série d'escales, Rosette, Damiette, et les trois ports intérieurs des lacs Bourlos, Menzaleh et Timsah, qui sont en communication avec l'intérieur du Delta par des voies navigables. Rien de plus n'est possible, et l'on entrevoit les facilités de séjour, d'approvisionnement et de réparation que ces diverses stations offrent aux bâtimens passant d'une mer dans l'autre. C'est la Basse-Égypte tout entière qui devient un marché, et si Alexandrie et le Caire entrent dans une ère d'accroissemens infaillibles, la plupart des villes du Delta, dont quelques-unes ont eu aussi leurs jours de splendeur, seront comprises dans la répartition de cette prospérité générale.

Le canal fait plus que faciliter l'échange des produits de l'Égypte; il ajoute à sa puissance de production et à l'étendue de son sol cultivable. En traversant les lacs, il les supprime; en passant dans les déserts marécageux de la zone maritime du Delta, il les dessèche, et la culture peut compter parmi les terrains qui lui sont rendus : pour les lacs d'Aboukir, d'Edko et les alentours, 75,000 hectares; pour le lac Bourlos et les environs, 150,000; pour la plaine comprise entre les lacs Bourlos et Menzaleh, 80,000; pour le lac Menzaleh et les alentours, 140,000; pour la plaine de Pelûse, 30,000; pour l'Ouadi-Toumilat, 25,000; total, 500,000 hectares. C'est un beau département de France que le canal donne à l'Égypte. Si, comme M. Linant l'affirme, un hectare cultivé produit 250 fr. par an, l'Égypte est mise à même, moyennant les frais de culture, d'augmenter son revenu annuel de 125 millions. Or ces frais de culture consistent surtout dans les dispositions à prendre pour que l'hectare soit arrosé, et l'irrigation est garantie à ces 500,000 hectares par les travaux mêmes que le canal nécessite ou crée. En effet le canal se relie à tout le système des eaux de la Basse-Égypte pour l'améliorer, le régulariser et le compléter. Accroissemens de l'irrigation et de l'arrosage, assainissement du pays, développemens de la viabilité fluviale, tels sont ses bienfaits, et ce bon aménagement des eaux dans le Delta, en se combinant avec le barrage du Caire et la construction de barrages supérieurs, permet d'affecter une partie des retenues provenant de ces barrages à l'Égypte moyenne sans dommage pour l'Égypte inférieure. Tout se prépare par un premier enchaînement de travaux pour la régénération complète de cette terre dont l'opulence antique était proverbiale. Qu'on y pense, une augmentation de la masse des produits, quelque part que ce soit, diminue pour notre globe les éventualités

de la disette, qu'il s'agisse de blé ou de coton. Telles sont les conséquences certaines de la solidarité du canal avec tous les bras et tous les barrages du fleuve.

Enfin qu'on nous pardonne un rapprochement entre les trois projets. Ce qu'il y a de négatif dans le système du tracé direct et du canal de Suez à Peluse s'accuse avec une évidence accablante, à cette heure qu'on a sous les yeux une image de tout ce qu'il y a de fécond dans l'application bien entendue du tracé indirect. Le canal de l'isthme a été convaincu de faute contre l'art même, comme aventurant le débouché à Tineh à tout prix et à tout risque; il a été convaincu de vouloir sacrifier Alexandrie à la plus malencontreuse des fondations; actuellement il est convaincu de s'être désintéressé de toutes les questions égyptiennes avec une indifférence incroyable, et, nous le demanderions respectueusement au pacha d'Égypte lui-même, n'est-il pas condamnable et pour le mal qu'il eût fait et pour le bien qu'il ne s'est pas soucié de faire? Le projet du canal par le barrage a affirmé le principe du canal des deux mers, c'est son mérite éminent et singulier; mais il a échoué dans l'application. Ce que ce projet a voulu faire de bien, c'est le projet nouveau qui le réalise, grâce à une définition plus nette du principe et à une rectification du tracé dans ce milieu que le projet antérieur avait donné et où il s'est égaré. Le nouveau canal s'établit à la base du Delta. Il laisse à l'irrigation toutes les eaux utiles et n'appauvrit point le Nil. Il s'alimente de la retenue des eaux, qui n'ont plus d'autre destination que de s'abîmer dans la mer; par cet acte de conservation, dont tous les peuples civilisés font l'objet de plus d'un vœu et d'une étude, il ajoute au fleuve une branche qui se crée sans rien coûter aux autres et sans contrarier leurs services, une branche qui, loin d'être parasite, accroît l'abondance générale. Et en même temps qu'il empêche les eaux nourricières de se perdre dans la Méditerranée, il empêche les eaux stérilisantes de la Méditerranée de pénétrer sur le sol et de s'y établir. C'est un immense barrage qui, en se posant sur le littoral, repousse la mer dans ses limites, retient le fleuve sur la terre, assure l'irrigation complète du Delta, fait refluer l'arrosage jusque dans une région supérieure, et corrigera même l'insuffisance des crues. Il intervient comme un élément d'organisation dans la vaste machine hydraulique de l'Égypte; le canal des deux mers détermine irrésistiblement la transformation de tout le régime du Nil.

IV. — DEVIS COMPARÉS.

Cette comparaison des trois projets doit être complétée par celle des trois devis. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'introduire un motif d'op-

tion indépendant du parallèle de leurs avantages : il s'agit de montrer le rapport exact de l'offre et de la demande de chaque projet. Nous l'avons dit, la bonne affaire, c'est le bon canal, et ce sera toujours le moins cher. L'économie n'est jamais avec le projet dont les effets généraux seraient nuisibles, dont les bons résultats seraient partiels, et qui reste placé sous la menace de l'insuccès ou de l'achèvement tardif. Nous commençons par notre devis, et, selon toute justice, nous ferons supporter aux deux autres devis des rectifications conformes aux bases que nous adoptons pour le nôtre.

Le devis du projet nouveau comprend trois parties : les terrassemens, les travaux d'art et les frais généraux. Le cube des terrassemens a été évalué assez largement pour être plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité. Quant au prix, nous comptons à 0 fr. 80 c. les terrassemens à bras d'homme, et à 1 fr. tous ceux exécutés à la drague ou dans des terrains un peu difficiles; ceux-ci nous paraissent former les deux tiers du cube total. Pour les travaux d'art, nous avons porté des sommes en bloc, mais plus élevées que celles qui seraient imputées en France à des travaux analogues. Dans les frais généraux, nous avons compté à part les dépenses de l'installation, celles des machines et engins qui sont habituellement comprises dans le chiffre même des travaux. C'est bien réellement un devis au maximum, selon les instructions que le pacha d'Égypte avait données à ses ingénieurs.

Devis du projet nouveau.

1° Terrassemens.	180,000,000 m. c. { 1/3 à 0 fr. 80 c.	48,000,000	168,000,000 fr.
	2/3 à 1 fr......	120,000,000	
2° Travaux d'art.	Travaux d'Alexandrie...........	5,000,000	52,000,000
	id. de Suez...............	20,000,000	
	Barrages de Rosette et Damiette.. } Écluse de Suez, déversoirs...... }	20,000,000	
	Port de Timsah.................	2,000,000	
	Écluses des canaux d'alimentation.	5,000,000	
	Total des travaux...............		220,000,000
3° Frais divers.	Matériel, outillage, installation....	16,000,000	90,000,000
	Études définitives, frais d'administration.....................	10,000,000	
	Intérêt des capitaux à 4 pour 100 durant l'exécution............	42,000,000	
	Somme à valoir................	22,000,000	
	Total général...........................		310,000,000 fr.

Passons au devis du projet du canal par le barrage. Ainsi qu'il a été fait dans le devis du projet nouveau, et qu'il sera fait dans le devis du projet du canal par Peluse, on comprendra, dans un chiffre proportionnel de 41 pour 100 sur le total des travaux et sous le titre

de frais divers, les frais d'administration, d'étude et d'installation, les sommes à valoir, etc. Ici et ailleurs, on appliquera les prix de 0 fr. 80 cent. au tiers des terrassemens, et de 1 fr. aux deux autres tiers.

En ce qui concerne le canal, le cube des terrassemens est évalué à 125 millions, comme pour le nouveau projet, et ne peut être moindre. On a porté en compte le montant de l'acquisition des machines à vapeur alimentaires, les dépenses d'établissement des passages inférieurs ou supérieurs de ce canal en dehors du niveau du pays, et celles du raccordement avec les canaux existans. Enfin, comme l'alimentation par des machines à vapeur est pour ce projet une condition nécessaire et spéciale, entièrement étrangère aux frais d'entretien communs à tous les systèmes, il est impossible de ne pas faire figurer au devis le capital représenté par la consommation, l'entretien et la réparation des machines élévatoires. Or, même en réduisant sensiblement la quantité d'eau qu'on a supposé devoir être élevée chaque jour, on ne saurait estimer la dépense relative à cet objet à moins d'un million par an; c'est donc une somme de 20 millions à inscrire. On a dû ne rien exagérer, mais ne rien oublier.

Devis rectifié du projet du canal par le barrage.

1° Terrassemens. 125,000,000 m. c.	1/3 à 0 fr. 80 c..	36,000,000	116,000,000 fr.
	2/3 à 1 fr.	80,000,000	
2° Travaux d'art et divers.	Pont-canal de 1,000 mèt...	38,000,000	118,000,000
	Travaux d'Alexandrie............	5,000,000	
	id. de Suez................	20,000,000	
	Passages inférieurs et supérieurs et raccordement avec les canaux existans......................	9,000,000	
	Machines à vapeur et canaux d'alimentation....................	21,000,000	
	24 écluses du grand canal.........	25,000,000	
	Total des travaux..........		234,000,000
3° Frais divers.	1° 41 pour 100 de 234,000,000......	96,000,000	116,000,000
	2° Capital représentant les frais annuels des machines élévatoires...	20,000,000	
	Total général..................		350,000,000 fr.

Nous avons annoncé comment nous modifierions le devis du canal par Peluse; nous n'avons plus qu'à justifier l'augmentation de quelques chiffres. Pour les travaux de Peluse, au lieu de 50 millions, nous en comptons 80, en raison de la difficulté d'établissement de la digue étanche de 6,200 mètres de long et de l'écluse qu'elle comprend, de la nécessité de creuser un port d'une étendue considérable, et de tous les ouvrages accessoires indispensables au

maintien de la passe. Pour les mêmes causes, à Suez, au lieu de 14 millions, nous en comptons 25. Nous avons aussi dû grossir le chiffre des écluses du canal de Timsah. En outre, dans ce devis comme dans le précédent, nous faisons figurer le capital qui représente la consommation et l'entretien des machines élévatoires propres à ce canal, soit, pour une dépense annuelle d'au moins 250,000 fr., une somme de 5 millions, à laquelle correspondent dans notre devis les frais d'augmentation de longueur donnée au canal pour reporter sa prise d'eau en amont du Caire.

Devis rectifié du projet du canal par Peluse.

1° Terrassemens. 87,000,000 m. c.	1/3 à 0 fr. 80 c...	21,200,000	79,200,000 fr.
	2/3 à 1 fr........	58,000,000	
2° Travaux d'art.	Travaux de Peluse................	80,000,000	110,800,000
	id. de Suez..................	25,000,000	
	Machines à vapeur..............	1,200,000	
	Écluses du canal de Timsah........	2,600,000	
	Bassin de Timsah...............	2,000,000	
	Total des travaux..................		190,000,000
3° Frais divers..	1° 41 p. 100 de 190,000,000 en chiffre rond........................	78,000,000	83,000,000
	2° Capital représentant les frais annuels des machines élévatoires....	5,000,000	
	Total général...............		273,000,000 fr.

Enfin voici le résumé comparatif des trois devis :

	TRACÉ INDIRECT.		TRACÉ DIRECT.
	Projet par le barrage.	Projet nouveau.	Projet par Peluse.
Travaux......	234,000,000 fr.	220,000,000 fr.	190,000,000 fr.
Frais divers...	116,000,000	90,000,000	83,000,000
Totaux.... ...	350,000,000 fr.	310,000,000 fr.	273,000,000 fr.

Le projet du canal par Peluse, quoiqu'il excède l'estimation officielle de 80 millions environ, demeure le plus économique. Le projet du canal par le barrage coûtera 77 millions en sus. Le projet nouveau ne reviendrait qu'à 37 millions de plus, et il est de 40 millions au-dessous du projet par le barrage. Quant à la durée de l'exécution, qui influe sur le prix de revient, le projet dont l'achèvement souffrirait le moins de retards est le projet nouveau; s'il a les travaux les plus nombreux, il a les moins difficiles. Tout au contraire il y a dans les autres une accumulation de difficultés et d'ouvrages sur un

point vital. Tant que le débouché à Tineh ne sera point fait, et cela peut se faire attendre douze ou quinze ans, le canal de Suez n'est qu'un cul de sac; tant que le pont-canal ne sera pas terminé, et cela peut être long, il n'y a pas de passage d'une mer à l'autre. Les capitaux engagés ont des intérêts à servir et ne produisent rien.

Cependant le mérite du projet nouveau ne se borne pas à la certitude d'une exécution plus prompte; il a son privilége. Qu'on se rappelle que ce projet rend à la culture 500,000 hectares de terrains qui seront dévolus à la compagnie. Or, selon MM. Linant et Mougel, qui ont l'expérience de l'Égypte, un hectare de terrain disposé pour l'arrosage vaut 750 francs, sur lesquels 500 francs sont imputables aux dispositions à prendre pour le rendre arrosable, ce qui laisse une valeur de 250 francs à l'hectare brut; cet hectare, ainsi arrosé et cultivé, rapporte donc 250 francs par an. Si ces détails sont exacts, on peut sans exagération attribuer une valeur foncière de 250 francs par hectare aux terrains que l'exécution du projet dessèche et rend susceptibles d'être arrosés. Dès lors ces 500,000 hectares, dont la moitié au moins sera prête pour la culture deux ou trois ans après le commencement des travaux, représentent au minimum un capital de 125 millions qui sera nécessairement la base d'une spéculation à part. La compagnie jugera-t-elle à propos d'en entreprendre la mise en valeur? en fera-t-elle cession à des sociétés agricoles? lui plaira-t-il d'y importer des colons laborieux des îles de la Méditerranée? préférera-t-elle s'en arranger avec le pacha, qui réunirait à son territoire cette partie précieuse du sol? Le pacha pourrait solder la compagnie en annuités à prélever sur la part de 15 pour 100 qu'il s'est réservée dans les produits du canal; peut-être aimerait-il mieux s'acquitter par un procédé plus immédiat. Quoi qu'il en soit de la combinaison à laquelle on s'arrête, toujours est-il que la réalisation du projet nouveau détermine la création d'un capital spécial de 125 millions qui doit s'amortir par lui-même. C'est donc pareille somme à rabattre du devis de 310 millions, qui sera ramené à 185 millions. Les actionnaires recevront, par remboursemens successifs, tout ce qui dépassera ce chiffre; néanmoins la totalité des bénéfices du canal des deux mers restera applicable à leurs actions réduites, et par là sera motivé l'abaissement graduel des tarifs du péage. A ce compte, entre les trois projets, le projet nouveau, qui ne doit la conquête de cette richesse territoriale qu'à son tracé particulier, est le plus productif, s'il n'est pas absolument le plus économique.

V. — CONCLUSION.

Notre point de départ a été, on l'a vu, la discussion du projet de canal de Suez à Peluse et du projet de canal de Suez à Alexandrie

par le barrage. En vertu de la méthode que nous nous étions prescrite, c'est entre les types supérieurs de ces deux projets que le débat a été posé. L'application du programme a été faite aux deux types; le tracé direct a été exclu, et avec lui le projet du canal de Suez à Peluse; le tracé indirect a été reconnu pour le vrai système du canal des deux mers.

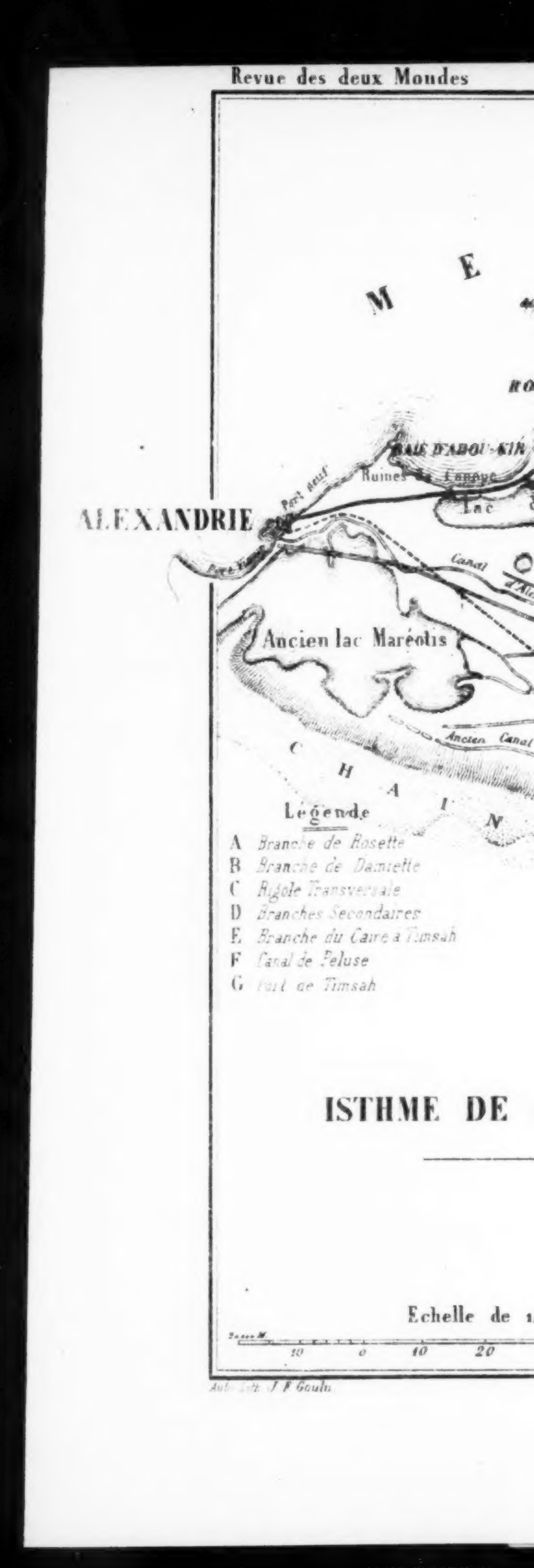
Dans ce système, l'hypothèse du canal par le centre du Delta a été éliminée, comme ne pouvant être que la contrefaçon de l'un des projets proposés. Restent en présence le projet du canal par le barrage ou par le sommet du Delta, projet connu, et le projet du canal par la base du Delta, projet nouveau, tous les deux se rapportant au même principe, chacun ayant une formule différente.

Le résultat de cette étude est d'avoir transporté entre deux propositions procédant d'un type unique le débat, d'abord placé entre deux propositions afférentes à deux systèmes opposés. Les lecteurs diront de quel côté est le tracé normal. La question du tracé a donc été amenée aussi près que possible de sa solution finale. C'est maintenant à l'opinion de se préoccuper de plus en plus d'une question dont nous aurons du moins fait ressortir toute l'importance, et nous nous tiendrions pour satisfaits de ce prix de notre travail. Puisque le canal des deux mers est inscrit sur la liste des travaux publics de l'Europe à exécuter prochainement, il faut qu'à ce sujet la lumière se fasse, et nous aimons à espérer que la commission scientifique internationale, à son retour d'Égypte, éclairera le monde par un rapport digne des hommes considérables dont elle est composée. Avertie et comme inspirée par l'aspect des lieux, elle ne peut pas ne pas élargir son mandat, traiter la question sous toutes les faces avec impartialité. C'est ainsi qu'elle répondra à l'attente des nations et des gouvernemens.

Jusqu'à ce jour, les gouvernemens de l'Europe se sont abstenus ou ont paru s'abstenir. Dans une question si complexe, qui touche à des intérêts divers et à des systèmes opposés de politique commerciale, ils ont laissé à l'opinion des peuples une liberté complète d'initiative, — le temps des débats contradictoires; ils se sont ménagé à eux-mêmes le silence, qui mûrit les résolutions de l'avenir, et ils ont bien fait. Plus tard les intérêts de toutes les parties, nations européennes et nations orientales, la direction même du tracé de ce canal, seront réglés par un acte solennel des gouvernemens. C'est là ce qui fait la grandeur de l'entreprise du canal de Suez. C'est un résultat commercial immense à obtenir par le déploiement de toute la puissance de l'industrie, et rien ne se peut ici sans le concours de toutes les nations.

ALEXIS BARRAULT, ingénieur, et ÉMILE BARRAULT.




M E
ALEXANDRIE
Ruines
Ancien lac Maréotis
Canal
Ancien Canal
C H A I N
Légende
A Branche de Rosette
B Branche de Damiette
C Rigole Transversale
D Branches Secondaires
E Branche du Caire à Timsah
F Canal de Peluse
G Port de Timsah
ISTHME DE
Echelle de
10 0 10 20
Aut. Lith. J. F. Goulu

MER MÉDITE

Beltim
Canal Maritime
Lac de Bourlos
ROSETTE
Dibeh
Lac d'Etko
Fouah
Terres Incultes
Kasr Shek
Ghirbine
Dessouk
Calline
Deffrieh
Ramanieh
K. Magar
Chebreket
Mansourah
Damanhour
Mahallet el Kebir
Samanoud
Simbillawin
Nieleh
Ancien Canal de Marreout
Canal d'Alexandrie ou Mahmoudieh
Chemin de Fer
Biar
Biban
Tantah
Bouline
Negilet
Canal de Bahéirieh
Canal de Sombatte
Canal Mansourieh
Canal de Bouhie
Canal de Mouze
Horbeit
Zifteh
Amil Camar
Teirieh
Zagazig
Chibin
Bereh
Ruines de Bubaste
Nadir
Menouf
Bena l'Assal
K. Abbas
Terraneh
Chemout
Degoueh
Bulbeis
Projet
Bahr ou canal
Barrage du Nil
Kankah
OmDinar
de
Boulak
Abbasieh
LE CAIRE
Gizeh
Vieux Caire
Montagne du Moqattan
DÉSERT DE LYBIE

ME DE SUEZ.

Echelle de $\frac{1}{1,000,000}$

10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 000

Imp. Proust r. Jacob, 11 Paris

T E R

Ghirbine

Mansourah

Simbillawine

Camar

Zagazig

Ruines de Bubaste

K. Abbas

Bulbeis

Kankah

Abbasieh

LE CAIRE

Montagne du Moqattan

T E R R A N É E
de la branche de Damielle
Lac Menzaleh
Boghaz d'Oum Fareg
Golfe de Peluse
PELUSE
Ghirbine
Mansourah
Menzaleh
Simbillawine
Sane
Salieh
Horbeït
Zagazig
Ouadi Toumilat
K. Abbas
Bulbeïs
Kankah
Abbasieh
CAIRE
Karaim
Serapeum
Lac Ballah
Lac Timsah
Lacs Amers
Mon. Persepolitain
Linant
Mougel
Talabot
projet
A R A B I Q U E
C H A I N E
SUEZ
MER ROUGE
B
C
F
G
E



CHARLES FOX

SECONDE PARTIE.[1]

Memorials and Correspondence of Ch. J. Fox, edited by lord John Russell; vol. III 1853.

Au moment où survint la révolution française, l'Angleterre semblait réservée pour longtemps à travailler sur elle-même. Le dénoûment de la guerre d'Amérique lui avait laissé comme un sentiment de faiblesse, le fardeau de sa dette l'inquiétait, et quoiqu'elle ne pût sans amertume se rappeler la conduite et les succès de la France, elle ne songeait pas à s'en venger, surtout parce qu'elle ne l'espérait pas. L'ambition britannique semblait ensevelie dans le tombeau de Chatham. L'orgueil de son fils ne pouvait sans doute être insensible à la grandeur du pays, mais son naturel ne le portait pas aux entreprises hasardeuses; il n'avait pas ces besoins d'imagination qui, réunis au don de l'action et à l'art de commander, font prendre l'initiative des grandes choses. Il songeait plus à signaler sa force de volonté par l'ordre financier promptement rétabli, par le pouvoir longtemps conservé, peut-être un jour par quelque réforme hardiment faite, que par un important rôle joué au milieu des perturbations européennes. Les événemens pouvaient, et ils l'ont prouvé, développer en lui des ressources cachées, et l'obliger d'appliquer ses facultés à de plus périlleuses entreprises; mais il ne fut grand, s'il le fut jamais, que contraint et forcé. Il obéit à la nécessité, à l'opinion, surtout à cet orgueil qui ne lui permettait pas de paraître

(1) Voyez la première partie dans la livraison du 1er décembre 1854.

timide ni de rester en-deçà de l'énergie moyenne de son parti. Et, s'il ne se montra pas au-dessous d'une situation qu'il n'eût pas choisie, il se serait de bon cœur contenté d'une autre et moindre gloire. Sans les provocations et les outrages de la révolution française, on peut même douter qu'il eût par pure politique accepté ou du moins soutenu si longtemps le rôle de son plus persévérant antagoniste. Aussi, lorsqu'elle éclata, ne s'en mit-il pas fort en peine. Il ne prévit pas la possibilité d'une complication européenne où son pays pût être engagé, il se réjouit plutôt pour l'Angleterre de voir sa rivale absorbée par des soins domestiques; il compta sur des jours de repos. Depuis la paix de 1783, il s'était moins préoccupé des questions étrangères qu'on ne le supposerait à voir comme il a rempli les quinze dernières années de sa vie. Plus que lui, Fox tenait les yeux ouverts sur le monde. C'est plutôt Fox qui semblait animé de l'esprit de Chatham.

Nous avons dit que le premier effet de la révolution française fut de changer ses idées de politique extérieure. Jusque-là Fox n'avait vu dans la France qu'un adversaire, non pas seulement de la gloire de l'Angleterre, mais des principes de son gouvernement. Il la jugeait comme un homme d'état du temps de Guillaume III : il avait pensé à lui chercher des contre-poids ou des oppositions dans les cours du Nord, et jusque sur la terre classique du despotisme, la Russie; mais tout changea en un jour. Il éprouva, dès le premier moment, cet amour de tous les hommes de 89 pour les idées de la France, pour le drapeau qu'elle élevait d'une main si noblement téméraire. Destiné, comme eux tous, à de si cruels mécomptes, à la perte de tant d'espérances, à l'affreuse nécessité de soutenir les criminels en détestant le crime, il devait conserver jusqu'au terme ce fonds de tendresse obstinée pour la cause et pour le pays qui a payé si cher l'honneur de l'avoir embrassée. Acceptant sans regret ou du moins sans faiblesse la solidarité, souvent pesante, que la France de la révolution a imposée par le monde à tous les amis de la liberté, il a consenti à être méconnu, accusé pour elle, à encourir toutes les disgrâces, non-seulement des cours, léger sacrifice, mais de l'opinion, amère et rude épreuve. Triste, navré souvent, découragé pour son pays plus peut-être que pour le nôtre, il est resté inébranlable dans ses sentimens, résigné à souffrir avec nous, à nous plaindre, à s'indigner même contre nous, à ne jamais nous haïr. C'est là ce qui doit rendre à toujours le nom de Fox cher à la France.

Ses intimes sentimens se révèlent dans sa correspondance avec lord Holland. Ce neveu, qui lui fut cher comme un fils, était encore à l'université d'Oxford, qu'en lui parlant d'Hérodote et de Démosthène, il l'entretenait de ses travaux parlementaires, du bill qu'avec

le concours d'Erskine il espérait faire passer pour assurer à la liberté de la presse toute la protection de la procédure par jurés. « Vous êtes dans la capitale du torisme, lui écrivait-il, j'entends parler tout autrement que vous du nouveau pamphlet de Burke. On dit que c'est de la folie... Il y a un pamphlet d'un M. Mackintosh dont j'entends dire grand bien, quoiqu'on pense que, sous quelques rapports, il va trop loin (mai 1791). » Quelque temps après, il laissa partir son jeune correspondant pour le continent et ne cessa pas de lui adresser des lettres qui le peignent tout entier. Là on voit défiler toutes ces dates sinistres que nous voudrions effacer de notre histoire. « Il semble, dit-il après le 10 août, que les jacobins ont résolu de faire quelque chose d'aussi révoltant que la proclamation du duc de Brunswick; mais, quoiqu'ils aient fait de leur mieux, ils n'ont pas réussi : la proclamation, à mon avis, reste sans rivale. » Quelques jours plus tard, ses craintes et son indignation s'accroissent. Il tremble pour la reine. L'assemblée législative lui paraît misérable. Il doute de la résistance guerrière de la France. « Et cependant, avec toutes leurs fautes et toute leur déraison, je m'intéresse à leur succès au plus haut degré. C'est une grande crise pour la cause réelle de la liberté, quoi que nous pensions des gens qui soutiennent la lutte. Je voudrais qu'ils ressemblassent à nos anciens amis les Américains, et je ne craindrais guère pour eux. » Puis le tableau devient encore plus sombre. « J'avais à peine remis mon âme des événemens du 10 août, lorsque l'horrible nouvelle du 2 septembre nous est parvenue, et réellement je regarde les horreurs de ce jour et de cette nuit comme l'événement le plus désolant qui soit jamais arrivé à ceux qui sont comme moi fondamentalement et inébranlablement attachés à la vraie cause. Il n'y a pas, dans mon opinion, une ombre d'excuse pour cet affreux massacre, pas même une possibilité de l'atténuer le moins du monde, et si l'on ne devait considérer que le peuple de Paris, on devrait presque douter à qui il faudrait..... » Le reste est déchiré.

Cependant quelques jours se passent, et les Prussiens ont fui du territoire français. « Non, aucun événement public, sans en excepter Saratoga et York-Town, ne m'a donné autant de joie... Les défaites des grandes armées d'invasion m'ont toujours causé la plus grande satisfaction en lisant l'histoire depuis le temps de Xerxès jusqu'à nos jours, et ce qui est arrivé en Angleterre et en France fera de ce que dit Cicéron de la force armée l'opinion du genre humain : *Invidiosum, detestabile, imbecillum, caducum.* » Paroles singulières, lorsqu'on songe qu'elles furent écrites au début de la plus terrible guerre, signalée par les plus vastes invasions dont le monde moderne ait été témoin.

Le mois suivant, on le voit mettre ses espérances dans les girondins, qu'il appelle encore les jacobins, et qu'il tient pour ennemis et bientôt vainqueurs de Robespierre et de Marat. L'accent patriotique de leur voix arrive jusqu'à son cœur, et il s'efforce de croire les crimes déjà commis moins irréparablement funestes qu'ils ne l'ont été à la cause de la liberté. Mais il faut rentrer en Angleterre avec lui, et comparer l'état de son âme au mouvement si différent qui entraîna bientôt tous les esprits.

I.

La coalition de Pilnitz put plaire au cabinet de Saint-James comme une humiliation possible pour la France. Néanmoins il ne prit aucune part à ses insolentes résolutions. Il y avait trop peu de temps qu'il avait failli s'engager dans une guerre tout autre, indirectement profitable à la France. Pour des griefs douteux, une rupture avec la Russie parut imminente en 1791. Fox, qui avait toujours regardé cette puissance comme une alliée à ménager, soupçonna la futilité des griefs et la possibilité d'un accommodement. Il n'hésita pas à prier un de ses amis, sir Robert Adair, qui voyageait en Russie, peut-être même par ses conseils, de lui faire connaître le véritable état des choses. Il parvint à tout éclaircir, à inspirer au parlement, au cabinet lui-même, des scrupules de prudence, et il détermina un retour à des pensées pacifiques. J'ai vu à Holland-House l'autographe de Catherine II remerciant M. Fox d'avoir préservé les deux pays d'une rupture sans motif. C'est à cette occasion qu'elle voulut placer dans son cabinet le buste de l'orateur anglais entre ceux de Démosthène et de Cicéron.

Je crois que lorsque ce buste arriva à Saint-Pétersbourg, l'impératrice était près d'entrer dans la croisade européenne contre l'indépendance de la France, cette indépendance que Fox défendait d'une voix si généreuse. On lui a reproché, et ce sont les amis de Pitt, c'est l'évêque de Winchester, son précepteur, son secrétaire et son biographe, d'avoir, par une diplomatie occulte et personnelle, communiqué avec une puissance étrangère; mais, outre que sir Robert Adair a répondu à l'accusation, on aurait mieux fait d'observer que, par un jeu bizarre des événemens, c'est Fox qui a le plus contribué à rendre la Russie, et par suite l'Angleterre, disponibles contre la France, et à supprimer, en empêchant une guerre isolée, le plus sérieux obstacle à la formation d'une ligue de l'absolutisme avec la monarchie constitutionnelle contre la cause de la révolution.

William Grenville était entré en 1786 dans le cabinet. Orateur de la chambre des communes deux ans après et secrétaire d'état en

1789, il était en 1791, sous le titre de lord Grenville, le ministre dirigeant de la chambre des pairs, et certainement le plus considérable des collègues de M. Pitt. On a aujourd'hui les lettres qu'il écrivait à son frère, et l'on y voit qu'après quelques vœux pour le succès du duc de Brunswick, il s'applaudit fort d'avoir résisté à toutes les instances et maintenu l'Angleterre à l'écart. Avec l'indifférence égoïste qu'affectent volontiers les cabinets britanniques, il prend son parti de voir la coalition honteusement échouer.

« L'empereur doit sentir qu'il a maintenant acquis un ennemi qu'il faut qu'il dévore ou dont il faut qu'il soit dévoré. Le parti qui gouverne à Paris aura nombre de raisons toutes trouvées pour continuer la guerre. Le reste de l'empire donnera son contingent, à moins qu'il ne soit assez heureux pour être forcé de signer une capitulation de neutralité. La Sardaigne et l'Italie se défendront comme elles pourront, probablement très mal. Ce que fera l'Espagne, elle ne le sait pas, et par conséquent nous non plus assurément. Le Portugal et la Hollande fer nt ce que nous voudrons. *Nous ne ferons rien.* »

Voilà ce qu'il écrivait confidentiellement le 7 novembre 1792, c'est-à-dire après le 10 août, après le 2 septembre, après que le roi de France était depuis trois mois au Temple, et il ajoutait ces paroles plus politiques :

« Je suis de plus en plus convaincu que l'on ne peut préserver mon pays de tous les maux qui nous environnent qu'en nous tenant entièrement et complétement à l'écart, et en veillant bien à l'intérieur, mais en faisant très peu de chose, bornant nos efforts à entretenir dans le pays une détermination effective de défendre la constitution, si elle est attaquée, ce qui sera très infailliblement si les choses continuent, et, par-dessus tout, nous efforçant de rendre la situation des classes inférieures parmi nous aussi bonne qu'il sera possible. »

C'est la politique qu'avec plus de regret Dundas signifiait comme irrévocablement adoptée à Burke indigné. Dix mois ne s'étaient pas écoulés depuis que Pitt avait dit en pleine chambre des communes : « Incontestablement il n'y a jamais eu d'époque de l'histoire de ce pays où, d'après la situation de l'Europe, nous pussions plus raisonnablement espérer quinze ans de paix que nous ne le pouvons faire en ce moment. »

Aucun motif autre que la personnalité des hommes d'état ne rendait alors impossible de les réunir dans une coalition que justifiaient la gravité et la nouveauté de la situation. Burke seul, lié par ses invectives et ses prédictions, sonnant l'alarme matin et soir, et poussant de toutes ses forces à faire de la révolution française un cas de guerre civile européenne, soutenait que Fox, infecté des principes

français, s'était, par son langage, interdit l'entrée du pouvoir, et qu'il fallait désormais le regarder comme un étranger. Il parvenait bien à transmettre ses inquiétudes à ses amis, non à leur persuader d'imiter sa rupture, et tout en déclamant, il avait récemment consenti à des tentatives de rapprochement. Le duc de Portland, lord Fitzwilliam, lord Spencer, Windham, ne concevaient rien de sûr tant que Fox resterait en dehors, et répugnaient à se réunir sans lui au gouvernement. Dundas avait été chargé de leur offrir un plan de conciliation, d'où Fox n'était pas exclu. Il promettait quatre places dans le cabinet, qu'on allait rendre vacantes, notamment celle du chancelier lord Thurlow, qui avait perdu la confiance du premier ministre. La réforme parlementaire, l'abolition de la traite des noirs, l'abrogation de l'acte du *test*, enfin une certaine politique à l'égard de la France, tels étaient les points à régler, et sur presque tous on disait Pitt prêt à transiger. Sur le quatrième, les deux rivaux ne différaient que par le langage et les sentimens, car jusqu'alors la conduite était la même. Cependant Fox se portait d'assez mauvaise grâce à cette négociation; il en suspectait la sincérité. Tantôt il demandait que Pitt abandonnât la trésorerie à quelque personnage neutre, tantôt il lui donnait l'exclusion absolue en s'excluant lui-même. Déjà séparé des whigs négociateurs par le fond des sentimens, il se défiait d'une conciliation dans laquelle les personnes seules, non les cœurs, seraient réunies. Pitt, qui se disait réformiste et qui depuis huit ans de ministère avait laissé tomber tout projet de réforme, Pitt, qui prononçait les plus véhémens, les plus beaux de ses discours en faveur de l'abolition de la traite, déclarant que chaque minute de la prolongation de cet indigne trafic était un crime sans pardon, et qui se laissait mettre en minorité sur cette question par Dundas et ses collègues, tandis qu'il renvoyait le chancelier pour un dissentiment sur l'amortissement d'un emprunt, Pitt ne pouvait inspirer une entière confiance à ceux qui voulaient mettre d'accord les principes et les actes. Sans excès de malveillance, Fox le pouvait soupçonner de ne tendre, par ses avances, qu'à diviser l'opposition. En effet déjà les whigs de la nuance du duc de Portland commençaient à se plaindre des whigs de celle de Sheridan. Ils déploraient l'influence de la duchesse de Devonshire, qui était belle, hardie, remuante; ils accusaient Fox de se laisser entraîner. Quant à lui, il répétait qu'il ne se séparerait pas de ses amis, et que la condition de tout rapprochement était que Pitt cessât d'être premier ministre. On lui répondait que l'honneur du gouvernement était engagé sur ce point; mais on ne cherchait pas à compenser ce refus par des contre-propositions acceptables. Lord John Russell est d'avis que si en lui donnant satisfaction sur les mesures et sur ses amis, on eût offert à Fox le minis-

tère des affaires étrangères avec la conduite de la chambre haute, il eût accepté; mais on n'en parla pas.

Tout espoir d'accommodement ne paraissait pas encore perdu au commencement de décembre 1792. Cependant la convention nationale était réunie; elle commençait à juger Louis XVI, elle défiait l'Europe, elle menaçait la Hollande. Des scènes de sédition avaient déjà agité l'Angleterre; des clubs se formaient pour la propagation des principes français; des sociétés populaires faisaient réimprimer les discours prononcés à la convention pour l'exhorter au régicide. Le gouvernement lançait une proclamation contre les publications séditieuses et faisait réprimer les émeutes. L'opposition incriminait proclamation et répression. L'inquiétude gagnait les citoyens tranquilles, nulle part plus vive que parmi ceux des whigs que Burke avait ébranlés. Il semblait que pour une aussi grande résolution que celle de scinder leur parti, il leur fallait de plus fortes raisons qu'à de simples tories pour défendre le pouvoir. Aussi accusaient-ils ceux-ci de méconnaître le danger, et par des craintes plus bruyantes ils justifiaient leur défection, tandis que le duc de Bedford, lord Robert Spencer, Sheridan, Erskine, Whitbread, Francis, redoutant pour la liberté l'effroi des amis de l'ordre, opposant la sécurité à la crainte, d'autant plus hardis que le pouvoir semblait plus inquiet, formaient des sociétés pour la défense des droits populaires, et, sans soutenir la même cause que la démagogie, dénonçaient les mêmes griefs et combattaient les mêmes ennemis. L'association des *Amis du peuple* fut fondée. La réforme parlementaire était son drapeau. Whitbread l'avait présidée un des premiers. Charles Grey figurait parmi ses orateurs. Fox était resté en dehors de toute cette agitation; mais il ne voulait point désavouer ses amis, et lorsqu'une motion qu'il n'eût pas conseillée était faite pour la réforme, pour la réhabilitation politique des dissidens, pour la censure de certaines mesures répressives, il ne pouvait se dispenser de l'appuyer : il le faisait avec sa franchise et sa résolution accoutumées. Attirant sur lui toute l'attention du public et tout l'effort de l'adversaire, il encourait tous les soupçons et tous les reproches que l'opinion épouvantée commençait à élever contre les défenseurs opiniâtres de la liberté dans un moment où ce mot était écrit en traits de sang sur le drapeau de la convention.

La France s'était déclarée l'alliée de tous les peuples qui voudraient renverser leur gouvernement. La révolution de la Belgique était faite, l'Escaut était ouvert, et la Hollande provoquée. « Une opinion se répand ici, avait dit Brissot, la république française ne doit avoir pour bornes que le Rhin. » Et après avoir un temps conseillé le bon accord avec l'Angleterre, séduit par le bruit menaçant

des sociétés populaires qui agitaient ce pays, il espérait qu'en déclarant la guerre à son gouvernement, on insurgerait son peuple. Il semblait dire que c'était contre Pitt que la France prendrait les armes. Cette tactique allait devenir toute la diplomatie de la révolution, et Pitt se voyait à la veille d'être déclaré l'ennemi commun des peuples conviés en masse à l'insurrection.

On conçoit que le terme de sa patience fût venu. La politique de neutralité, de non-intervention, d'isolement ou d'égoïsme national, comme on voudra l'appeler, n'était plus de saison. Tout en essayant encore quelque négociation secrète, il se décidait et se préparait à la guerre; mais il ne voulait pas, en changeant de conduite, changer de principes, ni donner à la guerre les caractères d'une guerre de parti. Au grand scandale de Burke, il alléguait surtout les dangers de la Hollande, à laquelle l'Angleterre était unie par un traité. Toutefois, comme la Hollande n'avait point invoqué l'appui de son allié, Fox était fondé à soutenir que la guerre serait offensive, et qu'au fond il s'agissait d'une intervention dont on dissimulait le principe. La guerre était trop à ses yeux ce qu'aux yeux de Burke elle n'était pas assez. Tous deux se plaignaient qu'on manquât de franchise. Selon Fox, les menaces de la France n'étaient encore que des paroles offensantes; on avait négligé d'en demander satisfaction; on voulait donc maintenant la guerre, qu'on avait paru éviter, et c'est à la révolution qu'on la déclarait. « La France, disait-il, a dans sa querelle la justice de son côté... Dieu soit loué! La nature a été fidèle à elle-même; la tyrannie a été vaincue, et ceux qui combattaient pour la liberté sont victorieux. » Puis, rappelant le temps où il était de mode d'insulter les Américains, de dire : *Un congrès de vagabonds, un certain Adams, Hancock et sa clique,* il jugeait, au cruel démenti infligé par les événemens à ces ridicules dédains, des châtimens qui attendaient les insultes prodiguées aux auteurs de la révolution française. « Si s'affliger à la nouvelle des revers de la France, c'est vouloir le renversement de la constitution, je me livre à mon pays comme un criminel, car je confesse franchement que lorsque j'ai entendu parler du bruit, alors probable, du triomphe de l'Autriche et de la Prusse sur les libertés de la France, mes esprits sont tombés dans l'abattement. Quel homme, aimant la constitution de l'Angleterre et en portant les principes dans son cœur, pourrait souhaiter le succès du duc de Brunswick après avoir lu son manifeste? Je confesse que j'ai ressenti une sincère tristesse, une vraie consternation, car j'ai vu dans le triomphe de cette conspiration, non-seulement la ruine de la liberté en France, mais la ruine de la liberté en Angleterre, la ruine de la liberté humaine. »

Ces nobles paroles répondaient à Burke, à tous ceux qui confon-

daient dans un même anathème les principes et les événemens de la révolution; mais on doit avouer qu'elles ne réfutaient pas complétement la théorie de la guerre à la veille du 21 janvier, après les manifestes de la convention, après les provocations de Brissot. Fox était condamné par la conviction de la bonté générale de sa cause à la tâche laborieuse, hélas! et trop bien connue de qui porte un cœur français, à la tâche de défendre la révolution lorsqu'elle se diffamait elle-même, à soutenir le bon droit servi par l'iniquité, la raison armée du crime. Il ne défaillit point à cette tâche, mais il en sentit tout le poids, et il le soutint sans plier. « Si j'avais voulu dans ces murs, hors de ces murs, dit-il une fois tristement à la chambre, obtenir la popularité, j'aurais pris une marche opposée. Peut-être le peuple fera-t-il de ma maison ce qu'on a fait de celle du docteur Priestley. » On sait qu'en 1791 les unitairiens ayant tenu à Birmingham, pour l'anniversaire de la prise de la Bastille, une réunion où Priestley devait parler, la populace la dispersa par la violence, et brûla la maison, le laboratoire, les instrumens et les livres du savant célèbre que l'impunité de cet attentat contraignit à fuir en Amérique.

L'opinion générale était en effet fort éloignée de suivre Fox. Il le savait et ne cédait pas. Il voyait fuir sa popularité, sa gloire, ses amis. Son parti, réduit en nombre, ne se conformait pas toujours à ses vues, faute d'apercevoir avec le même discernement les côtés faibles de leur commune situation. Il lui fallait résister aux mesures de défense contre des manifestations qu'il n'approuvait pas, s'intéresser à ceux qui compromettaient sa cause, lutter contre une guerre où l'honneur national s'engageait de plus en plus, paraître au moins neutre entre une monarchie et une république, exagérer les iniquités de l'une pour pallier les cruautés de l'autre. « Tandis que les Français font tout ce qu'ils peuvent pour rendre le nom de la liberté odieux au monde, les despotes se conduisent de manière à montrer que la tyrannie est pire. » Voilà ce qu'il s'efforçait de se persuader en écrivant à lord Holland : « Nous vivons dans un temps de violence et d'extrémités, et tous ceux qui veulent créer ou conserver des freins au pouvoir sont regardés comme des ennemis de l'ordre... *La France fait pis* est la seule réponse, et peut-être est-elle fondée en fait, car les horreurs y redoublent... Enfin la liberté n'est pas populaire, et parmi ceux qui lui sont attachés, il n'y en a que trop dont les plans de gouvernement sauvages et impraticables acquièrent dans notre malheureuse situation plus d'apparence plausible et de crédit qu'ils ne méritent. Le pays est divisé très inégalement entre la majorité dominée par la peur ou corrompue par l'espérance, et la minorité qui n'attend qu'une occasion de recourir aux remèdes violens. Le peu qui ne sont ni assez soumis pour se taire, ni assez exaspérés pour renon-

cer à toute opposition régulière, sont faibles en nombre et en influence; mais, quoique faibles, nous avons le droit, et c'est assez. »

Cette inflexibilité de principes le mettait hors de la politique possible: mais elle était d'accord avec ses goûts, et, en agissant ainsi, il cédait à son humeur autant qu'à ses convictions. Il était homme de parti par sa fidélité à ses opinions et à ses amitiés; il ne l'était point par la complaisance envers les siens, par le talent de les tenir unis et de les conduire. Un peu exclusif dans ses affections comme dans ses idées, il s'isolait de la foule; il suivait ses propres inspirations sans s'assurer qu'elles fussent partagées autour de lui. Il aspirait à être le premier plutôt que le maître. Il cherchait la popularité, mais il bravait l'opinion publique. C'est ainsi qu'il avait autrefois si gravement compromis sa cause, d'abord par sa rupture avec lord Shelburne, puis par son alliance avec lord North, et qu'enfin aux élections de 1784 il avait en quelque sorte détruit de ses mains la puissance du parti whig. Confiant dans sa supériorité, il croyait toujours tout réparer par l'empire de la discussion. Dans le débat en effet il n'avait pas de supérieur, ni même d'égal; mais il était plus fait pour combattre que pour vaincre, et le soin laborieux de gouverner les hommes allait peu à sa négligence. Il savait mieux se faire aimer qu'obéir. La politique qu'il adopta devant la révolution française fait honneur à son caractère et ne fait pas de tort à ses lumières; seulement il aurait dû compenser ce qu'elle avait de périlleux par l'adresse, la vigilance, la prudence. C'était le cas de prendre en main la direction de son parti, et de chercher à racheter le système par la conduite. Malheureusement il se désintéressa de toute ambition, et ne prit soin que de son indépendance personnelle et de la gloire de son talent.

Toutes les qualités qui pouvaient manquer à Fox étaient éminentes dans son rival, et Pitt s'inquiétait peu, tant qu'il aurait l'Angleterre avec lui, d'encourir le reproche d'inconséquence et de duplicité. Tandis que Burke voulait qu'on guerroyât pour le roi de France contre ses sujets révoltés, on diminuait son royaume en lui enlevant ses colonies. On prenait Toulon pour Louis XVII et la Martinique pour l'Angleterre. En désavouant toute intention d'imposer à la France un gouvernement, on qualifiait de telle sorte la république, qu'autant valait prendre l'engagement de ne poser les armes qu'après la restauration de la maison de Bourbon. « C'est donc une guerre à mort avec des proclamations jésuitiques? » avait dit Fox le premier jour qu'elle fut déclarée. La passion publique fut pendant un temps assez vive pour rendre les esprits insensibles à tant de fausseté et de contradiction, et il essaya vainement une apologie de sa politique et de sa conduite. Sa lettre aux électeurs de Westminster parut une redite

assez pâle de ses discours; elle ne prouva qu'une chose, c'est qu'il était loin d'écrire comme Burke.

Heureusement pour lui, cette pénible époque de sa vie publique fut celle d'un changement inespéré dans sa vie privée. Il vint à bout des passions de sa jeunesse. Tel était le fond excellent de cette noble nature, qu'il se retrouva, vers la maturité de l'âge, toute la fraîcheur d'une vive sensibilité pour les biens qui font le bonheur d'une existence régulière et modeste. Le goût de l'étude et de la campagne, les affections domestiques reprirent sur lui un empire sans partage. Le jeu cessa de dévorer son temps et sa fortune. Quelquefois d'heureux hasards avaient paru rétablir ses affaires; plus souvent il avait été puni de ses imprudences. Enfin ses amis intervinrent, et au mois de juin 1793 une réunion de whigs, présidée par le *serjeant* Adair, et sur la proposition de Francis, décida qu'il était du devoir du parti de l'arracher, par une marque de sa reconnaissance, à une situation précaire. Lord John Russell (le dernier duc de Bedford) et lord George Cavendish furent chargés d'exécuter ces généreuses intentions. Fox accepta ce service noblement offert, et y répondit en changeant de vie pour jamais. Sa vivacité impétueuse et l'abandon de son caractère l'avaient pendant une trop longue jeunesse entraîné à de changeantes amours. On cite une femme qui portait le nom gracieux et funeste de *Perdita*, avec laquelle il n'avait pas craint de se montrer publiquement. Depuis quelques années, mieux inspiré, il s'était attaché à une personne qui, malgré une réputation compromise, n'était pas indigne de son affection. On lit dans quelques écrits que Mme Armitstead avait attiré les regards de George II. Quoi qu'il en soit, elle sut inspirer à Fox une affection sérieuse, que le temps calma sans l'affaiblir. Par sa douceur, par son dévouement, par le bonheur qu'elle lui donna, cette femme releva peu à peu la situation qu'elle accepta près de lui. Après avoir habité quelques années sa maison sans prendre son nom, elle acquit en 1795 le droit de le porter, quoique cette union n'ait été rendue publique que sept ans plus tard. Dans toutes ses lettres, il parle d'elle avec une vraie et délicate tendresse, et c'est pour elle qu'il composa les seuls jolis vers, je crois, qu'il ait faits.

Il possédait en Surrey le petit domaine de Saint-Ann's hill. Ce lieu très agréable était devenu son séjour favori. Du haut d'un tertre où s'élevait un grand hêtre solitaire, il passait des heures à lire en contemplant le cours riant de la Tamise, entre Chertsey et Windsor. Il avait toujours eu le goût de l'exercice; il était grand chasseur, excellent nageur; les occupations de la campagne le captivèrent de plus en plus; il aimait la botanique, bientôt il aima l'agriculture, et dans ses lettres familières, au milieu des confidences politiques, on

le voit s'inquiéter de la récolte de ses pommes de terre et de la bonne venue de ses fourrages. Mais, plus que tout le reste, ce qui lui rendait cher le séjour de Saint-Ann's hill, c'est, avec le commerce de ses amis, celui des lettres. Le soir, après le thé, il lisait en famille les romans de l'époque; le jour, à la promenade, dans son cabinet, c'étaient les classiques anglais, notamment Spenser et Dryden, et plus encore les grands poètes de l'antiquité. Il avait aimé dans sa jeunesse la littérature méridionale, celle de l'Espagne et surtout celle de l'Italie; il admirait Dante, alors peu lu, et il adorait l'Arioste. Virgile parmi les Latins, Racine parmi les Français, étaient ses auteurs de prédilection; mais Homère avant tout, puis, après Homère, les tragiques, et après eux, Théocrite, Moschus, Apollonius de Rhodes, le charmaient. A la manière dont il en parle, on doute que rien ait valu pour lui l'étude délicieuse de l'antiquité. Il lisait en admirateur sensible et en critique attentif. Un érudit, Gilbert Wakefield, lui dédia une édition de Lucrèce. Il s'ensuivit entre eux une correspondance qui dura cinq ans, et qui roulait presque tout entière sur des sujets de littérature classique. Elle a été publiée. On ne la peut lire sans être frappé de la supériorité, même en ces matières, de l'homme d'état sur le savant. On l'est encore plus de voir Fox, dans sa correspondance politique avec lord Holland, lord Lauderdale, Grey lui-même, s'interrompre sans cesse pour leur parler de ses lectures, des réflexions qu'elles lui inspirent, et leur confier, avec ses vues sur les affaires, des remarques de style et quelquefois de philologie.

Je voudrais pouvoir citer sa lettre sur les grands poètes, où il compare Homère, Virgile, Dante, le Tasse, l'Arioste, Milton; celle sur l'Odyssée mise en regard de l'Iliade; ses réflexions sur Euripide, sur la *Phèdre* de Racine, sur Horace, sur Pope : ce sont des pages du meilleur cours de littérature.

« Si vous ne lisez pas l'Iliade régulièrement et d'un bout à l'autre, lisez, je vous prie, le x[e] livre, ou du moins la première moitié. C'est une partie que je n'ai jamais entendu spécialement louer, mais j'en trouve le commencement plus vrai comme description des souffrances de l'armée des Grecs et de la sollicitude des différens chefs qu'aucune autre portion du poème. C'est une de ces choses dont aucune citation ne peut donner l'idée, mais dont le mérite est au-delà de tout; c'est la scène exactement mise sous vos yeux, et les caractères aussi sont remarquablement saisis et conservés. Je trouve Homère toujours heureux lorsqu'il parle de Ménélas, notamment, vous savez, dans l'Odyssée; mais je pense qu'il l'est toujours, et dans ce passage en particulier. Vous voyez que je n'en ai jamais fini avec Homère, et réellement, s'il n'existait rien de plus au monde, avec Virgile et Arioste, on aurait encore et toujours de quoi lire.

« Comment pouvez-vous, vous qui lisez Juvénal, parler de la difficulté de

Démosthène? Difficile ou non, il faut que vous le lisiez, et que vous le lisiez en vue de rechercher, ce que vous n'avez probablement jamais fait encore, à quel point sa manière de traiter les choses peut être introduite avec succès dans le débat parlementaire. Il est certain que ses discours iraient mieux, dans l'état actuel, *à l'autre côté de la question*, et si Pitt avait quelque savoir, ou si ceux de ses amis qui en ont avaient quelque génie, ils devraient faire grand usage de Démosthène et pour le fond et pour la manière; mais celle-ci est excellente pour l'un comme pour l'autre parti. »

On ne peut voir sans surprise et sans intérêt quels plaisirs, je dirai passionnés, donnait la poésie à cet homme d'état plongé dès sa jeunesse dans les débats de la vie politique. C'est encore un des mérites des gouvernemens libres que de ne pas éteindre l'imagination des hommes publics, et de leur permettre, de les obliger même de conserver au sein des affaires le sentiment du beau et la faculté d'admirer. On remarquera que dans ses lectures Fox semblait fuir ce qui aurait pu lui rappeler les affaires. Bien qu'admirateur d'Aristote et de Montesquieu, il recherchait peu les publicistes; il estime surtout dans Blackstone l'excellent écrivain; il ne pouvait souffrir l'économie politique, et l'histoire même ne l'occupa que médiocrement jusqu'au jour où il songea à devenir historien. Impatienté contre Hume et son imperturbable royalisme, il conçut l'idée de raconter la chute définitive des Stuarts, et, pendant tout le reste de sa vie, il n'interrompait les loisirs de sa retraite que pour recueillir les matériaux et poser les premières assises du monument qu'il n'a pas eu le temps d'achever.

Cependant il fallait quelquefois reporter sa pensée sur les affaires de l'Angleterre et du monde, il fallait se montrer au parlement : c'était l'*habeas corpus* à défendre, c'étaient des poursuites politiques à flétrir ou à modérer, c'étaient des chances de paix à faire valoir, c'était la captivité de Lafayette à dénoncer au monde. Que de débats passionnés, que de scènes éloquentes aurait à décrire une histoire parlementaire! Mais, si l'on y apprenait comment il faut soutenir avec persévérance une cause désespérée, on ne pénétrerait point peut-être dans l'âme de Fox, et l'orateur officiel ne nous laisserait pas soupçonner les pensées intimes qui l'agitaient, et ce que lui coûtaient les efforts de son courage.

II.

Quoique les Anglais eussent fait plus d'une conquête au-delà des mers, ils n'avaient remporté aucune victoire mémorable. Le duc d'York, en descendant sur le continent, n'avait pas illustré leurs armes. La guerre était le beau côté de la révolution française; là

notre cause était juste, notre conduite irréprochable, notre gloire sans mélange. L'Angleterre elle-même ne pouvait refuser toute admiration à ce spectacle d'un peuple combattant seul contre l'Europe pour son indépendance. Si le gouvernement révolutionnaire avait eu bonne envie de mettre un terme à la lutte, s'il s'était, sans concession ni faiblesse, abstenu seulement de provocations et de violences, le bon sens de la nation anglaise, venant en aide au parti de la paix, aurait pu amener un accommodement, car la guerre n'avait pas un but déterminé; son gouvernement même en la faisant n'en avait point. Deux opinions dominaient dans son parti, toutes deux belliqueuses, mais l'une volontairement, l'autre à regret. Les uns combattaient la révolution pour la détruire, les autres pour s'en défendre, et ne demandaient pas mieux que d'abandonner la France à elle-même le jour où ils le pourraient sans danger. Pitt se posait dans un milieu assez indécis entre ces deux opinions. Il n'aurait point voulu passer pour subjugué par la première : il craignait, en suivant la seconde, de tomber dans la politique un peu bourgeoise qui sacrifie tout à la tranquillité du moment; il craignait surtout de paraître céder à ses adversaires. La paix lui était demandée par les mêmes hommes qui l'accusaient de fouler aux pieds la constitution de son pays. Négocier pour la paix ou abandonner la place à Fox semblait une seule et même chose, et Pitt trouvait une satisfaction digne de sa fierté à tenir tête à l'orage et à gouverner dans la tempête.

Cependant il n'était point sourd au cri des intérêts en souffrance. La prolongation d'une lutte dont le terme semblait reculer dans l'obscurité, le naufrage des espérances et des combinaisons qui au début promettaient une prompte réussite, l'état des finances, chaque jour plus accablées par de nouveaux besoins, l'imprudence de se laisser engager sans retour dans le champ illimité d'une guerre de principes pour un parti qu'il trouvait plus chevaleresque que politique et plus déclamateur encore que chevaleresque, cette défiance des idées absolues, propre à tous les hommes de gouvernement, la crainte de devenir le complice d'un enthousiasme quelconque, tout lui laissait un fonds de perplexité, lors même qu'il montrait tous les dehors d'une intrépide détermination. Il tenait à conserver l'appui de ce groupe respectable d'amis de l'humanité que M. Wilberforce sanctifiait par sa piété et illustrait par son éloquence. Là on ne dissimulait pas un vif désir de la paix. Wilberforce l'exprimait sans détour; il soutenait en l'amendant une motion pacifique de Grey. Lui-même en 1795 il faisait dans ce sens une proposition directe; il ne réussissait pas, mais cette idée restait comme un germe que l'avenir pouvait développer. L'Angleterre cependant n'avait jamais peut-être été plus agitée. La *Société* dite *de Correspondance,*

c'est-à-dire créée pour multiplier les clubs révolutionnaires, avait tenu des *meetings* séditieux. Fox voyait bien tout le danger des manifestations démocratiques pour les intérêts mêmes de la liberté, mais il n'en était que plus irrité quand ce danger se réalisait; c'était lui qui la défendait, quand d'autres l'avaient compromise. Entre l'audace des clubs et la violence du pouvoir exécutif, un plus timide, ou si l'on veut un plus prudent, aurait essayé de se faire honneur d'une innocente et stérile impartialité; mais il redoutait une lutte directe entre la monarchie et la démocratie. Si la seconde, abandonnée par l'opposition, était trop faible, la première triomphait sous la forme du despotisme. Si la démocratie devenait la plus forte, irritée contre l'opposition, qui l'aurait délaissée, elle ne connaîtrait aucun frein, et se porterait à des excès qui feraient regretter le despotisme. Il se décidait donc pour la conduite qui l'exposait le plus, et il s'encourageait en citant des vers de l'Odyssée.

A l'époque où un bill contre les réunions séditieuses parut menacer le droit d'association, le club whig s'assembla pour protester sous la présidence du duc de Bedford. Fox présida dans Palace-Yard une réunion plus populaire, où l'on vit figurer auprès du duc de Bedford le comte de Derby, lord Lauderdale, lord Robert Spencer, etc. Cet exemple fut suivi dans plusieurs villes importantes. Au parlement, Fox avait prononcé les dernières paroles que dans les luttes extrêmes autorise la liberté légale, déclarant que la question de la résistance avait cessé d'être une question de moralité pour n'être plus qu'une question de prudence. « On peut me dire, ajoutait-il, que ce sont là de violentes paroles, mais aux mesures violentes il faut de violentes paroles. Je ne me soumettrai pas au pouvoir arbitraire tant qu'il me restera une alternative pour défendre ma liberté. » Sommé d'expliquer cette déclaration, il dit que c'était la doctrine qu'il avait apprise, non-seulement de Sidney et de Locke, mais de sir George Savile et du dernier lord Chatham.

Néanmoins le parti révolutionnaire ne s'y trompait pas : il savait bien que c'était pour sa défense et non pour sa victoire que combattaient des hommes tels que Fox. Aux élections générales qui vinrent peu après, Fox rencontra pour compétiteur à Westminster Horne Tooke, qu'un impolitique procès pour haute trahison, terminé par un acquittement, recommandait à l'enthousiasme démocratique. On remarqua même que, devant les électeurs, en plein marché de Covent-Garden, celui-ci fut le plus écouté. Fox eut pourtant 5,160 voix, et Tooke n'en obtint que 2,819.

Cependant Pitt, voyant que la Prusse avait traité avec la république française, que l'Autriche pouvait se décourager et que le général Bonaparte était en Italie, crut à une chance réelle ou appa-

rente de négociation; il ne voulut pas, quelle qu'elle fût, l'avoir négligée. Lord Grenville envoya un parlementaire à Calais, et bientôt lord Malmesbury vint à Paris. Le directoire était un gouvernement régulier, mais absurde; la crainte et la nécessité le rendaient quelquefois prudent, mais jamais il n'était capable de concevoir avec prévoyance, d'exécuter avec habileté, de poursuivre avec persévérance. S'il avait eu cette capacité même à un degré médiocre, si seulement la majorité eût changé dans son sein, une voix de plus du côté de Carnot, et il n'est pas certain que le directoire n'eût pas réussi. Je veux dire qu'il aurait rétabli peu à peu les conditions élémentaires de l'ordre et de la liberté, subsisté pendant un temps raisonnable au sein d'une société tranquille et malveillante, et péri misérablement au moment peut-être où il aurait le plus mérité de vivre. Mais de toutes les preuves de sagesse, la plus difficile à donner, c'était pour lui de s'abstenir d'insolence dans ses relations diplomatiques. La France sans doute avait droit d'être fière, et la fierté ne lui avait pas mal réussi; la politique révolutionnaire n'a cependant jamais compris ni la fermeté ni la dignité sans la déclamation. D'ailleurs le directoire ne souhaitait point en particulier la paix avec la Grande-Bretagne; il l'aurait plus volontiers faite avec l'Autriche, qui ne pouvait traiter qu'en lui abandonnant des provinces. Il nourrissait contre l'Angleterre tous les ressentimens et tous les soupçons que la tribune avait accrédités, et, prenant au mot la rhétorique révolutionnaire, il lui semblait, en négociant avec le cabinet de Londres, pactiser avec des perfides et se livrer à des traîtres. Sous l'empire de tels sentimens parés d'un langage à l'avenant, il n'y avait pas de danger qu'on parvînt à s'entendre. Burke eut satisfaction, *la paix régicide* ne se fit point.

Fox n'échappait pas aux méprises de toute opposition. Elle voit le faible de son gouvernement, et toutes les fois qu'il est en rapport avec l'étranger, elle suppose, s'il échoue, que c'est sa faute. Pitt avait peut-être été sincère avec nous. Fox avait peine à croire qu'un peu plus de bonne volonté ou d'habileté n'eût point arraché à la France une paix si utile pour elle, et il était disposé à faire bon marché pour la contenter des intérêts de l'Europe monarchique. Il essaya encore une fois, mais en vain, de faire prononcer la chambre sur les négociations qui avaient échoué, et reconnut plus que jamais que son pays était lancé sur une pente où l'obstacle des événemens pouvait seul l'arrêter. C'était le temps de ces émeutes singulières qui s'élevèrent sur la flotte, de cette insurrection navale qu'on appela la *république flottante*. Le ministère se conduisit avec fermeté et avec modération; tout se calma. Par malheur le gouvernement, obligé de déployer sa force, faisait chaque jour un pas de plus vers

le pouvoir arbitraire. Quand l'opposition s'en plaignait, on n'avait plus la ressource de lui répondre comme autrefois : *La France fait pis;* les crimes de la terreur avaient cessé. Et cependant l'agitation, au fond assez vaine, de la démocratie anglaise continuait à dispenser le pouvoir de compter avec l'opposition. Les chambres ne voulaient rien entendre. Jamais Fox n'éprouva plus de découragement. Il trouvait la situation presque désespérée. Parmi les essais de Hume, il y en a un où il examine comment doit *mourir de sa belle mort* le gouvernement anglais, et il conclut que le despotisme est l'*euthanasie* d'une telle liberté. Fox croyait voir les symptômes de la fin prédite par le philosophe sceptique. Il se dit qu'une opposition prolongée à l'inconvénient d'être inutile pourrait ajouter le danger de décréditer sa résistance, d'irriter encore les préventions du public. Cette considération, et sans doute aussi sa disposition personnelle, sa lassitude d'une lutte stérile, le dégoût qu'inspire par moment l'injustice humaine, une passion croissante pour le loisir et la retraite le décidèrent à se retirer de la vie active et à cesser de suivre les séances du parlement. De 1798 à 1801, on ne trouve pas un discours de lui dans les recueils. Cette *sécession,* comme l'appellent les Anglais après les Romains, fut moins une tactique qu'un mouvement spontané. A l'ouverture du parlement, en novembre 1797, les bancs de l'opposition furent laissés vides, et son absence fut blâmée, comme au reste l'eût été sa présence. Fox n'a jamais prescrit aux whigs de s'abstenir systématiquement, et il a toujours expliqué sa conduite par des motifs personnels. Il croyait avoir rempli sa tâche, et il cédait au goût du repos. L'opposition cependant voulut montrer que pour ne plus rien espérer du parlement, elle n'avait ni abjuré ses principes, ni perdu son courage. Pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Fox, il y eut dans une taverne de Londres un grand banquet. Le duc de Norfolk le présidait, et il porta ce toast : « Notre souverain, la majesté du peuple ! » Horne Tooke prit la parole pour faire l'éloge de Fox. C'était une de ces manifestations qui servent plus à tromper l'opposition sur son impuissance qu'à émouvoir l'opinion ou à ébranler le gouvernement. Pitt était d'avis qu'on dédaignât celle-ci. Du moins eut-il soin de désapprouver, en la laissant prendre, la double mesure par laquelle le duc de Norfolk perdit la lieutenance de son comté, et Fox fut rayé de la liste du conseil privé. Il en résulta, peu de temps après, un nouveau banquet au club whig, où Fox répéta pour son compte le toast dont la cour s'était offensée (1).

Une nouvelle révolution avait livré la France à un gouvernement

(1) Mirabeau, attribuant à Chatham cette expression *la majesté du peuple,* dit que ces mots sont la charte des nations. Voltaire les met dans la bouche de Shippen, membre jacobite de l'opposition sous Walpole.

nouveau. Le consulat était aussi régulier qu'avait pu d'abord le paraître le directoire, et tout autrement habile et sage. Il n'y avait puissance en Europe qui ne dût s'honorer de traiter avec le négociateur de Leoben et de Campo-Formio. Lui-même, qui du haut de sa force et de sa gloire pouvait, sans s'abaisser, faire les avances, et qui, en désirant la paix, ne risquait pas d'être soupçonné de craindre la guerre, fit à l'Angleterre une ouverture brutalement accueillie. A cette occasion, Fox reparut à la chambre des communes, et il insista pour des négociations immédiates, mais il ne fit pas voter, de peur d'engager le parlement contre le mouvement pacifique qui commençait à se prononcer. Une réunion nombreuse le constata par les vœux qu'elle émit dans le *common hall* de la Cité de Londres. Pitt méconnut l'importance du moment, et c'est une des grandes fautes de sa vie. Si quelque chose pouvait faire suspecter le gouvernement anglais du machiavélique dessein d'arriver à je ne sais quel but par la guerre à tout prix, ce serait le langage des ministres dans le débat sur les propositions du premier consul; mais la conduite subséquente prouve assez qu'il y eut tout simplement alors obstination, prévention, défaut de résolution et de sagacité, dirai-je le mot? défaut d'esprit. C'est donc la restauration que l'on veut, disait Fox, et Tierney fit un discours sur ce texte.

Mais Pitt était tout occupé d'un acte important, dont sans doute il attendait beaucoup : il proposait la réunion de l'Irlande à la Grande-Bretagne. Cette mesure, qui privait la première de son parlement et de quelques institutions locales, semblait porter atteinte à son indépendance, et ne pouvait être bien reçue qu'accompagnée d'améliorations réelles et de concessions effectives. En prenant une tutèle plus directe de l'Irlande, l'Angleterre s'engageait à l'élever à soi. On sait qu'elle a si mal rempli cet engagement, qu'il y a quelques années le rappel de l'union était le leurre que le plus habile agitateur offrit à une multitude opprimée. Fox semblait prévoir ce résultat. Tout ce qui venait du pouvoir à cette époque lui paraissait fait à mauvaise intention. S'il était venu au parlement, il dit qu'il aurait combattu la réunion. Il resta chez lui et laissa passer une mesure qu'il ne voulait pas approuver, qu'il ne pouvait empêcher. Cette conduite a été blâmée avec raison. Je pense qu'il eût mieux fait d'accepter sous condition; mais il croyait toute condition vaine, et craignait de contribuer à étendre le champ d'un pouvoir tyrannique.

Un nouveau parlement, cette fois le parlement impérial des trois royaumes, fut convoqué. Lorsqu'il s'assembla (janvier 1801), on remarqua avec étonnement une tout autre absence que celle de l'opposition : Pitt et Dundas ne se montrèrent plus. Que s'était-il passé, et quels motifs pouvaient avoir dicté ce commencement de

retraite à un ministère qui ne semblait pas le moins du monde ébranlé? On venait de traverser une année difficile. La disette avait amené des émeutes, et la souffrance publique recrutait pour le parti de la paix. Était-ce la nécessité d'une négociation avec la France qui tout d'un coup décourageait les ministres? Se regardaient-ils comme un obstacle à la paix? n'y voulaient-ils pas contribuer, ou se croyaient-ils incapables de la conclure? On leur a souvent prêté quelque pensée de ce genre, et l'on a écrit, surtout en France, que Pitt, regardant la paix comme inévitable et précaire, n'avait pas voulu y attacher son nom. Les événemens postérieurs ont tourné de manière à autoriser cette conjecture, et lorsqu'on le vit deux ans après ressaisir le pouvoir au moment où son pays reprenait les armes, on a pu dire et ses admirateurs ont prétendu qu'il avait prévu l'impossibilité de faire autre chose qu'une trève avec le premier consul. Ainsi il se serait réservé pour l'œuvre immense de cette guerre de dix années qui ne finit qu'à Waterloo; mais cette manière de concevoir sa politique se rapporte à ce personnage d'une grandeur un peu fabuleuse que ses adversaires même ont fait de lui. Le vrai Pitt n'avait point ces proportions odieuses et gigantesques; il n'était pas le promoteur forcené de la guerre à tout prix. S'il se défiait de la France, de sa révolution, de son chef, on sait aujourd'hui qu'il n'eût été nullement fâché d'attacher son nom à la paix, surtout de se montrer à son pays capable de saisir toutes les chances d'accommodement. Sa conduite au commencement de 1801 s'explique par des raisons plus modestes et plus honorables.

Il ne s'était jamais déclaré l'ennemi de la liberté religieuse. Les droits des dissidens et par conséquent l'émancipation des catholiques n'avaient rien de monstrueux à ses yeux. Sur cette question, comme sur toutes celles qui n'intéressaient que la justice et l'humanité, il prenait le beau côté; il parlait bien et ne concluait pas. C'était beaucoup que d'avoir exercé dix-sept ans un pouvoir supérieur à celui de Walpole et de Chatham, et de n'avoir rien fait pour les catholiques. Il jugeait le moment venu de faire quelque chose. La réunion de l'Irlande ne pouvait pleinement réussir qu'à ce prix. Il fallait qu'elle fût le début d'une politique réparatrice. « Point de réunion sans émancipation! » lui disait Canning, qui commençait à prendre du crédit sur lui. Pitt avait toujours accompli la réunion en attendant le reste. Lorsque, d'accord avec Grenville, Dundas et Windham, il voulut faire un pas de plus et rédiger dans cette vue le programme de la session, il fut arrêté net par le roi. George III ne voulait entendre à rien quand il s'agissait des catholiques; il alléguait le serment de son sacre qui le liait aux lois d'intolérance. Si un ministre lui représentait qu'il s'était engagé à faire exécuter les lois existantes, non à les maintenir par le veto contre le vœu des cham-

bres et du pays, « trève à votre métaphysique écossaise, monsieur Dundas! » répondait-il. Pitt lui écrivit pour lui soumettre une dernière fois la question : la réponse fut négative, et l'orateur de la chambre des communes fut appelé à composer un cabinet.

M. Addington, connu depuis sous le nom de lord Sidmouth, était un de ces hommes modérés en tout, même en talens, que le monde honore au second rang et dédaigne au premier. La circonstance qui l'appelait au pouvoir l'obligeait à composer son ministère dans le parti de la cour; il devait même se montrer moins libéral dans ses vues spéculatives que son altier prédécesseur, mais plus conciliant dans sa conduite, étant plus faible et libre des engagemens d'une lutte irritante avec l'opposition. La question des catholiques n'avait pas été publiquement posée. L'opinion n'y songeait pas; le parlement l'aurait probablement résolue comme le roi. Il n'y avait donc pas de querelle à chercher au ministère sur ce point, et, formé sous l'influence des nouvelles dispositions de l'Angleterre et de la France, il se présentait naturellement comme le négociateur de la paix, de cette paix à laquelle Pitt ne s'opposait plus et que Fox avait sans relâche invoquée.

Telle est la vanité de nos desseins, que leur succès même dément quelquefois la pensée qui les a inspirés ou semble la compensation de nos fautes. Malgré d'immenses sacrifices, la guerre n'avait en rien diminué l'Angleterre, et pourtant elle avait mal réussi. Le sang-froid, la fermeté, la persévérance, l'habileté du grand administrateur avaient élevé Pitt très haut dans l'opinion de ses concitoyens, et cependant il avait échoué dans tout ce qu'il s'était proposé. La guerre s'était prolongée contre son attente; avec le désir de la terminer, il n'en avait pas su trouver l'occasion. Plus inquiet encore de l'agrandissement de la France que de sa révolution, il avait voulu anéantir ou du moins réprimer l'une et l'autre, et la révolution, se transformant sans cesse, avait enfin pris la forme d'un pouvoir énergique et brillant qui se fondait sur la gloire, comportait la stabilité, et semblait fait pour organiser et illustrer une société nouvelle. En refusant de le reconnaître à sa naissance, Pitt avait donné à Bonaparte le temps d'ajouter à ses victoires la bataille de Marengo. La France allait jusqu'au Rhin; elle dominait l'Italie. Le continent était soumis ou captivé. L'Angleterre, la moins intéressée des puissances à la guerre contre-révolutionnaire, finissait par rester seule à la soutenir. Au moment où s'ouvraient les négociations, pliant sous le faix des impôts, elle luttait contre la disette et le désordre. Pitt, sortant du pouvoir, avait beau donner à sa retraite un motif honorable et parfaitement indépendant de ces circonstances : il semblait qu'il dût se retirer sous le coup de ses revers et frappé sans retour par la réprobation publique. C'eût été ingratitude, mais non pas in-

justice; l'Angleterre ne fut pas même ingrate. Il avait le cœur bien anglais; il avait servi son pays avec dévouement et montré les qualités d'un homme né pour commander. Tant de désintéressement uni à tant d'ambition, tant d'habileté au milieu de tant de fautes, sa modération personnelle dans la pratique d'un système absolu et d'une politique extrême, le faisaient considérer comme un homme d'état de premier ordre. Nul d'ailleurs ne savait mieux ménager sa position, conduire son parti, diriger une assemblée. Rien ne coûtait à cet homme d'une vie simple et d'un caractère sans tache pour gagner ou satisfaire jusqu'aux vils intérêts qui se cachent au sein des majorités de gouvernement. Le préjugé patriotique et le préjugé contre-révolutionnaire donnaient aux classes de la société qui l'avaient soutenu tous les caractères d'un parti. On avait porté dans la guerre encore plus de passion que de calcul. On ne voulait point que le chef qu'on avait suivi eût tort, ne voulant point avoir eu tort soi-même, et l'orgueil du pays se portait solidaire du sien. Jamais surtout on n'eût consenti, par l'abandon du passé, à donner raison à cette opposition bruyante, offensante, qui d'ailleurs, avec une vue plus juste des choses prises dans leur généralité, s'était sans cesse trompée dans le détail et compromise par une impuissante agitation. L'Angleterre, après tout, n'avait rien perdu à la guerre. Seule peut-être en Europe, après la France, elle en sortait plus grande. Son empire de l'Inde était complété et assuré. Elle avait conquis assez de colonies pour garder les plus précieuses en lâchant celles qui devaient être la rançon de la paix. Son commerce maritime s'était développé à l'exclusion de celui de toutes les autres nations, et comme à l'époque de la guerre de la succession, les opérations financières avaient imprimé aux affaires intérieures un mouvement singulier, qui augmentait en réalité, et encore plus en apparence, la richesse nationale. Bien donc que la paix fût désirée par l'opinion, bien qu'elle fût accueillie par des démonstrations inusitées de la joie populaire, à tel point que les gens de Londres traînèrent jusqu'au Foreign-Office la voiture de l'aide-de-camp du premier consul qui apportait la ratification des préliminaires, il eût été impossible de faire regarder au parlement et au public ce moment comme une occasion de condamner la politique des dix-sept dernières années et de proclamer un changement de système. Fox du moins ne l'essaya pas. Son ambition était visiblement amortie; ses convictions étaient aussi fortes, son ardeur moindre que par le passé. Ses facultés et ses talens étaient les mêmes, mais l'âge et l'expérience, les variations de ses ennemis, l'indocilité des partis, tant de mécomptes et d'échecs lorsqu'il n'avait pas un doute sur la vérité de ses principes et la loyauté de ses intentions, enfin un goût excessif peut-être, si en ce genre l'excès est possible, pour l'étude et la retraite,

l'avaient peu à peu désaccoutumé et presque découragé d'une participation active aux affaires publiques. Lord Holland dit qu'il l'a vu chagrin jusqu'aux larmes d'être obligé de quitter Sainte-Anne pour aller au parlement. Il ne croyait plus au succès. Il se défiait des hommes. Les institutions de son pays n'avaient pas rendu tout ce qu'il en attendait; il craignait qu'elles ne fussent sans retour faussées, énervées. Il pensait toujours à l'*euthanasie* de Hume. Quand on lui demandait d'expliquer ce qui se passait, il répondait par ces vers de Dante :

Vuolsi così colà dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.

La dernière crise ministérielle avait montré en effet toute la puissance personnelle du roi. Fox ne pouvait regretter Pitt. « C'était un mauvais ministre, écrit-il à Grey; il est dehors, je suis content. » Il se flattait même que ce serait une occasion de montrer aux plus prévenus jusqu'où peut conduire une politique de courtisans. « La beauté d'un gouvernement vraiment royal va apparaître dans tout son éclat, » disait-il dans la même lettre. Toutefois il doutait s'il devait attaquer ou ménager le nouveau cabinet. Il craignait un piége, tant il le trouvait faible ! Dans le doute, il se montrait peu et venait rarement à la chambre. Blessé des injustices de l'opinion, il se disait que sa personne nuisait peut-être à sa cause, et que pour la servir il fallait des ménagemens et des concessions dont il ne se sentait pas capable. En cas de changement, il avait dès longtemps mis en avant l'idée d'un ministère whig où il ne serait pas. *Je ne suis pas,* disait-il en français avec un peu d'ironie, *à la hauteur des circonstances.*

Cependant la santé du roi oscillait entre la raison et la démence. Des chances nouvelles pouvaient s'ouvrir. Le prince de Galles n'avait point rompu avec l'opposition; mais tout à coup il venait de se prononcer contre l'émancipation des catholiques, probablement parce que Pitt s'y était montré favorable. La confiance du prince allait à Sheridan, qui n'avait pas celle de Fox, et l'opposition n'était pas d'accord. Sheridan, Tierney, Erskine, à qui son éminent talent d'avocat avait fait un grand rôle dans les procès politiques, étaient d'avis d'attirer le ministère en se rapprochant de lui, et le second finit même par accepter le titre de trésorier de la marine. Grey et lord Holland pensaient que, sans s'occuper des ministres, il fallait aller de l'avant, et poser des questions qui tôt ou tard diviseraient la majorité. Du côté de Pitt, on n'était pas plus unanime. Mécontent du roi, qu'il avait mécontenté, il ne voulait point le pousser à bout, et il épargnait ses successeurs; mais ses amis étaient moins patiens. Grenville avait un parti, et Windham ne se séparait pas de lui; tous deux, en attaquant la paix, tendaient sur la politique inté-

rieure à se rapprocher de l'opposition. Canning dans toute la verve d'un esprit vif et d'une jeune ambition, Leveson Gower, cet homme aimable et éclairé qui, devenu lord Granville, a laissé en France comme ambassadeur un nom si respecté, cherchaient partout des alliances pour ouvrir immédiatement les hostilités contre le cabinet. Les oppositions tendent toujours à se coaliser. La diversité des moyens d'agression n'est pas infinie, et la communauté des aversions amène le concert des attaques. Burke n'était plus là pour élever des barrières entre les partis; la république française n'était plus un club armé pour la propagande démocratique. Lord Fitzwilliam avait depuis longtemps renoué avec Fox les liens d'une véritable amitié. Windham et Thomas Grenville étaient d'anciens whigs que la terreur de 1793 avait seule détachés de lui. Lord Grenville montrait le goût de sa race pour les combinaisons de tiers-parti. Dundas, devenu lord Melville, en se ménageant avec Pitt, passait pour pressé de remonter au pouvoir. Un homme moins expérimenté que Fox, d'un caractère moins sincère, d'un attachement moins pur aux principes, aurait pu se laisser séduire à tant de chances spécieuses de changer par une coalition subite la situation respective des partis. Il vit de plus haut et jugea plus froidement. D'abord il eût regardé comme une trahison de s'unir à la nouvelle opposition pour décrier la paix. Il n'était pas insensible, il le dit lui-même, à la *puissance alarmante* que cette paix reconnaissait à la France; mais le temps d'arrêter les progrès de la France était passé. La paix lui assurait toutes ses conquêtes, et en dernière analyse elle ne laissait à l'Angleterre que Ceylan et la Trinité. Moins elle était glorieuse cependant, plus on devait la pardonner au ministère, puisqu'il ne faisait que recueillir les tristes fruits de l'administration précédente.

« D'ailleurs, ajoutait Fox, le sentiment de l'humiliation dans le gouvernement se perdra dans l'extrême popularité de la mesure. Jamais joie ne fut plus universelle et moins feinte, et ce coquin de peuple (1) est ivre de joie de recevoir des ministres ce qui, s'il avait osé le demander, n'aurait pu lui être refusé à presque aucune époque de la guerre. Le triomphe de Bonaparte est complet en effet; mais puisqu'il ne doit pas y avoir de liberté politique dans le monde, je crois réellement qu'il est l'homme le plus fait pour être le maître. » Il s'exprimait ainsi dans ses lettres particulières; mais il se hâta de professer en public une approbation qui était d'accord avec sa constante politique, donnant ainsi sur cette grande question le mot d'ordre à son parti. Pitt se crut obligé d'approuver également, tout en exprimant quelque regret. Grenville et Windham blâmèrent

(1) « This rascally people. »

ouvertement. Cette situation rapprochait les whigs du ministère; mais Fox ne voulait pas aller plus loin : il repoussait l'intrigue, il se refusait à l'espérance. On venait de donner la pairie au père de Grey, qui après Fox tenait déjà la première place dans l'opposition. Ce fut une vive contrariété pour ce jeune homme d'état, fils tendre et respectueux, mais qui avait d'autres vues et une autre ambition. « C'est un événement contrariant sans doute, lui écrit Fox; mais, suivant mes notions, la constitution de ce pays décline si rapidement, que la chambre des communes a en grande partie cessé et cessera bientôt tout à fait d'être un lieu de grande importance. Le tout s'en va, s'il ne s'en est allé... Le seul rayon d'espoir que j'aperçoive vient de la cour, lorsqu'elle passera en d'autres mains, et la cour, à part même l'odieuse considération de certains caractères, est un misérable fondement pour bâtir un système de réforme et de liberté. Cependant, si cette occasion se présente, nous devons au pays de ne pas la négliger, et le cas échéant, vous manqueriez réellement dans la chambre des communes. Au total, je considère que la probabilité de vous voir obligé de la quitter dans un certain temps est de moindre conséquence qu'elle n'eût été aux jours d'autrefois. » Ainsi jugeait ce grand esprit et ce noble cœur de la constitution de l'Angleterre, il y a un demi-siècle. Que de tels découragemens nous rassurent! Un jour peut-être on s'étonnera du nôtre.

Il était dans cette triste disposition d'âme, lorsque la mort lui enleva un de ses amis les plus fidèles. John, cinquième duc de Bedford, mourut le 2 mars 1802. Il avait été le plus constant et le plus hardi de ces pairs du royaume qui, en face de la convention nationale et de ses fureurs, ne désertèrent pas la cause de la liberté et s'obstinèrent à croire que les nations avaient des droits, espèces d'hommes inintelligibles en Allemagne, et que même en France on prend pour des grands seigneurs qui s'amusent.

> Rarus enim ferme sensus communis in illa
> Fortuna...

C'est Fox qui cita ce vers en prononçant son éloge. A la demande des Russell et de son parti, il s'était en effet chargé de proposer la convocation des électeurs de Tavistock, représentés jusque-là par le nouveau duc de Bedford, afin d'avoir occasion de rendre un solennel hommage à l'ami qu'il avait perdu. Cette sorte d'oraison funèbre a été conservée, et elle n'est pas indigne du grand orateur. C'est le seul discours qu'il ait écrit. On voit dans ses lettres combien lui coûtait ce travail, et quelles peines il prit, que de conseils il demanda pour donner à cette petite composition la perfection qu'i cherchait en toutes choses.

III.

Dans le courant de l'été, après des élections un peu moins défavorables aux whigs que les précédentes, Fox, réélu à Westminster, fit un voyage en France avec M[me] Fox, qu'il fit alors reconnaître sous son nom. On peut croire que la curiosité de voir la France telle que la révolution l'avait faite et ce premier consul que la révolution avait fait aussi entrait pour beaucoup dans les motifs du voyage; cependant le but principal était de chercher dans les archives françaises les pièces relatives aux rapports de Louis XIV avec les Stuarts et tous les documens qui pouvaient aider l'écrivain à compléter son histoire commencée. On possède au reste un récit détaillé de cette course sur le continent. Un secrétaire irlandais, qui accompagnait Fox, a écrit avec un enthousiasme vrai et une naïveté déclamatoire des mémoires sur les dernières années de sa vie, où il ne raconte guère que son voyage et sa mort (1). A l'aide de ce récit abrégé des neuf dixièmes, on pourrait rédiger l'itinéraire que voici :

On était parti de Saint-Ann's hill le 29 juillet 1802. M. Saint-John, depuis lord Saint-John, était du voyage avec le secrétaire Trotter. La compagnie débarqua à Calais, et prit la route de Lille pour se rendre en Belgique. En traversant les campagnes riches, mais monotones, de la Flandre, on lisait pour s'égayer *Joseph Andrews*, et Fox pardonnait à Fielding sa vulgarité en faveur de sa vérité. A Calais, à Lille, partout, il était accueilli avec empressement; les autorités et le peuple le fêtaient comme un ami de la France. Quand il traversa ces belles villes de Gand et d'Anvers, où manquait leur plus bel ornement, les tableaux de Rubens, ces grandes cités hollandaises, où il ne trouvait plus de maison d'Orange, mais des garnisons françaises, il ne put sans surprise et même sans tristesse songer qu'il était encore dans le rayon de notre domination, et contempler les résultats de la politique qu'il avait combattue au péril de son repos et de sa renommée. Il se faisait lire alors le huitième et le neuvième livre de l'Énéide. Charmé de la mélancolie qu'il admirait comme le trait distinctif de Virgile, il répétait avec émotion les beaux vers d'Evandre priant pour la vie de son fils, ou de la mère d'Euryale pleurant sur la mort du sien. Il traversa en touriste les lieux célèbres de la Hollande, La Haye, Leyde, Amsterdam, Rotterdam, et il arriva à Bruxelles, où il termina la lecture de l'Énéide, non sans s'être ému, avec le plus sensible des poètes, à la mort de Pallas et de Lausus. Pour entrer en France, il quitta Virgile et revint à Fielding; *Tom*

(1) *Memoirs of the latter years of the R. H. C. J. Fox*, by J. B. Trotter, 3e édition, Londres, 1811.

Jones remplaça *Joseph Andrews*. Il avait la passion des romans, pourvu qu'ils peignissent la nature vraie comme *Tom Jones*, ou le monde de l'imagination comme *les Mille et Une Nuits*. Il aimait à mêler la prose et la poésie, et l'Arioste remplaça Virgile. Quelquefois il comparait l'Arioste à Homère, auquel pourtant il n'égalait rien. Il disait que, s'il vivait, il voulait voir Constantinople, seulement pour faire le voyage de l'Odyssée.

Tout en lisant et en causant, tout en voyant les musées des villes et en s'enquérant des choses de l'agriculture, Fox arriva à Paris et descendit à l'hôtel de Richelieu, qui était, dit-on, celui du trop célèbre maréchal, hôtel garni maintenant. L'air de contentement et de prospérité qui l'avait frappé depuis qu'il était en France lui parut à Paris plus saillant encore. Sa première visite fut pour le Théâtre-Français. On donnait *Andromaque*. Il admirait beaucoup Racine. Il écrivait une fois à lord Holland : « Je n'ai pas lu la *Vie de Chaucer* par Godwin, mais je l'ai regardée. Je remarque qu'il trouve l'occasion de montrer sa stupidité en n'admirant pas Racine. Cela me met dans une vraie colère.

Je veux contre eux faire un jour un gros livre,

comme dit Voltaire. Même Dryden, qui parle avec un respect convenable de Corneille et de Molière, vilipende Racine. Si jamais je publie mon édition de ses œuvres, je lui en donnerai pour cela, vous y pouvez compter. »

On devine que le Théâtre-Français dut lui plaire; il était alors très florissant. Une actrice à ses débuts passionnait fort le public. Fox l'entendit souvent, surtout dans *Phèdre;* c'était une de ses tragédies favorites. Il la mettait au même rang que la *Phèdre* d'Euripide, quoiqu'il préférât Euripide aux autres tragiques grecs. « C'est mon goût, quoique je ne sois pas sûr de n'être pas taxé d'hérésie. Il me paraît avoir plus de facilité et de naturel que Sophocle, qui certainement est plus achevé et plus exempt de grands défauts. » Quant au Théâtre-Français de 1802, voici comme il se résumait à son retour : « J'ai revu M[lle] Duchesnois dans Phèdre, juste au moment de quitter Paris, et je l'ai trouvée beaucoup meilleure, quoique toujours inégale. Je l'ai vue aussi dans Roxane de *Bajazet*, je regarde que c'est de beaucoup son meilleur rôle. J'ai vu Lafond une ou deux fois, et je l'aime mieux que Talma. Dans *Tancrède*, je le trouve vraiment très bon, spécialement dans la bonne partie de *Tancrède*, qui est le troisième acte, et peut-être cet acte seulement (1). »

La première fois qu'il vit jouer *Phèdre*, il fut reconnu. Son nom passa aussitôt de bouche en bouche. Tout le monde se leva, et les

(1) Lettres à Trotter, IV et XIII; à lord Holland, *Mémoires*, t. III, p. 205.

applaudissemens furent universels. Son embarras était extrême en recevant un témoignage de bienveillance auquel il ne pouvait répondre. Le premier consul assistait à la représentation, et Fox le vit ce soir-là pour la première fois.

Dans ses voyages en Italie, il avait formé son goût pour les arts, et rien ne l'attira plus que le musée du Louvre, alors si magnifiquement enrichi par nos conquêtes. A peine y fut-il entré, que son admiration tint du transport. Il y retourna souvent, et chaque fois son plaisir était plus vif et mieux senti. Il ne tarissait pas en réflexions justes et délicates. Dans une collection qui réunissait alors *la Transfiguration* de Raphaël, le *Saint Pierre* de Titien, l'*Antiope* du Corrège, la *Descente de Croix* de Rubens, il préférait le *Saint Jérôme* du Dominiquin. Il revenait souvent devant ce chef-d'œuvre, s'arrêtait longtemps à le contempler, et commentait avec éloquence les beautés toujours nouvelles qu'il y découvrait chaque fois.

Il ne tiendrait qu'à nous de le suivre à Versailles, à Trianon, à Saint-Cloud, même à l'Opéra et à Tivoli. Comme tous les hommes d'imagination, il voyageait pour son plaisir, et non pour celui de sa vanité. Plusieurs amis l'avaient rejoint, lord Robert Spencer, lord Holland, le général Fitzpatrick, sir Robert Adair, et on le voit plus empressé dans les premiers jours de visiter avec eux tout ce qui piquait sa curiosité ou charmait son goût que d'aller dans un monde nouveau chercher les hommages et se donner en spectacle. Il paraît même s'être fait admettre aux archives des affaires étrangères, ce qui était le principal objet de son voyage, avant d'avoir eu des relations directes avec les membres du gouvernement. Cependant il devait remercier M. de Talleyrand. Il le connaissait d'ailleurs, et il parut à l'une des soirées élégamment officielles de sa maison de campagne de Neuilly. On a toujours trouvé que M. de Talleyrand avait au plus haut degré l'air d'un grand seigneur. Ce ne fut jamais plus vrai qu'au temps où il était ministre de la république française; il tranchait par le contraste. Dans ce salon, où se pressaient tout ce que la France et l'Europe offraient de plus brillant, tout ce qui restait de l'ancien régime, tout ce qui s'élevait du nouveau, Fox rencontrait des hommes dont le nom n'est pas oublié, le marquis Lucchesini, le comte Markof, le marquis de Gallo, le chevalier d'Azara, M. Livingston, « le plus agréable Américain avec qui il ait jamais causé. » M. d'Azara s'approcha de lui, et lui montrant toute la compagnie : « Que pensez-vous de tout ceci? lui dit-il. — C'est un temps d'étonnement, répondit Fox. J'entends dire que la Vénus de Médicis est en route. Que verrons-nous après cela? »

Cette soirée était la veille du jour où il devait aller au lever du premier consul. Le lendemain, il retrouva le même monde au palais

des Tuileries, dans le salon des ambassadeurs, et de plus le cardinal Caprara. M. Merry, chargé des affaires de l'Angleterre, en attendant lord Whitworth, devait ce jour-là présenter Fox et Erskine. Quand tout le corps diplomatique fut réuni, on vint prévenir le légat que le premier consul était prêt, et tout ce cortége se rendit dans une salle qui devait être celle du trône. On trouva le chef de l'état revêtu de ce lourd costume rouge oublié de l'histoire, ayant auprès de lui les deux consuls, les ministres et tout un brillant état-major. On forma le cercle, et le général Bonaparte en passa pour ainsi dire la revue. Il commença par l'ambassadeur d'Espagne, vint au ministre d'Amérique, avec lequel il s'entretint assez longtemps. Son aisance et sa simplicité étaient parfaites. Quand il arriva devant M. Merry, celui-ci lui présenta plusieurs Anglais, et dès qu'il lui nomma M. Fox, le consul fit un mouvement très marqué, et lui dit avec son accent rapide : « Ah! monsieur Fox, j'ai appris avec plaisir votre arrivée. Je désirais beaucoup vous voir. Il y a longtemps que j'admire en vous l'orateur et l'ami de son pays, celui qui, en élevant constamment la voix pour la paix, consultait les plus vrais intérêts de sa patrie, ceux de l'Europe, ceux de la race humaine. Les deux grandes nations de l'Europe veulent la paix. Elles n'ont rien à redouter; elles doivent se comprendre et s'estimer l'une l'autre. En vous, monsieur Fox, je vois avec beaucoup de satisfaction le grand homme d'état qui a conseillé la paix, parce que la guerre n'avait pas un juste objet, qui a vu l'Europe désolée sans raison, et qui a lutté pour le soulagement des peuples. » Telles sont les paroles que rapporte un témoin de l'entrevue, et il ajoute : « M. Fox dit peu de chose ou plutôt rien. A un compliment directement adressé, il a toujours trouvé une invincible répugnance à répondre. Il ne prononça pas un mot d'admiration ou d'éloge pour le grand et extraordinaire personnage qui lui parlait. Un petit nombre de questions et de réponses relatives à son voyage termina l'entretien. » Après Fox, on présenta Erskine. Son nom ne rappelait rien au premier consul. L'Anglais paraissait tout surpris. « Parle-t-il français? » demandait tout bas et vivement M. de Talleyrand. M. Merry glissa à la hâte quelques mots, et Bonaparte, les saisissant au passage, dit à Erskine avec une grande indifférence : « Vous êtes légiste? » La question attéra le grand avocat, qui ne sut que dire, et le consul passa à un autre. Après avoir dit un mot à chacun, il fit une seconde fois le tour du cercle, adressant la parole tantôt à l'un, tantôt à l'autre, puis, se replaçant entre les deux consuls, il fit un léger salut. A ce signal, la compagnie se retira.

Le jour de cette réception, on alla dîner chez Robert (je dédie ce détail aux hommes de ce temps). Le célèbre acteur Kemble était du dîner donné par lord Robert Spencer. Un des jours suivans, Fox était

invité à Neuilly. Il y dîna avec le duc d'Uzès et M. Rœderer, il y vit l'abbé Casti et un prince de Saxe-Weimar, car c'est chez M. de Talleyrand que se faisait l'exhibition la plus complète et la plus variée des curiosités de cette époque singulière. En sortant, Fox se rendit à la soirée de Mme Bonaparte, et fut enchanté de sa bonne grâce. Elle aimait les fleurs, et elle avait de belles serres à la Malmaison. Ce fut pour lui une occasion de penser à ses fleurs de Sainte-Anne, et un sujet de conversation tout trouvé, dont il se saisit avec empressement. La soirée d'ailleurs lui parut froide, et le premier consul n'y avait fait qu'une apparition.

Rien n'était plus à la mode alors qu'une maison de campagne à Clichy, où demeurait une personne d'une beauté célèbre, et qui est parvenue à surpasser le charme de sa personne par le charme de son caractère. Mme Récamier y donna à déjeuner à Fox avec le général Moreau. Fox s'intéressait à tout, sauf à l'art de la guerre. En Flandre, il ne voulait pas regarder les fortifications. Il essaya d'entretenir le général de Louis XIV et de son histoire. Le vainqueur de Hohenlinden ne répondit rien, et ne parut pas y entendre grand'-chose. Après déjeuner, il parla de l'armée, il parla bien, et l'on trouva dans son langage plus de liberté que de prudence.

Le 18 septembre, le jour de l'an du calendrier républicain, devait être précédé de cinq jours de fête : c'étaient les cinq jours complémentaires. Il y eut de brillantes réunions. L'exposition de l'industrie nationale s'ouvrit le cinquième jour. Le premier consul y vint; il y trouva Fox accompagné de ses amis, et le garda près de lui quelque temps. Suivant une anecdote de l'histoire industrielle, la plus grande admiration de Fox fut pour les couteaux à bon marché de Thiers et les montres d'argent de Besançon. Voici une autre anecdote que M. Thiers a jugée digne de l'histoire, et qu'il vaut mieux lui laisser raconter. « Il y avait dans une des salles du Louvre un globe terrestre, fort grand, fort beau, destiné au premier consul et artistement construit. Un des personnages qui suivaient le premier consul, faisant tourner ce globe et posant la main sur l'Angleterre, dit assez maladroitement que l'Angleterre occupait bien peu de place sur la carte du monde. — Oui, s'écria M. Fox avec vivacité, oui, c'est dans cette île si petite que naissent les Anglais, et c'est dans cette île qu'ils veulent tous mourir! Mais, ajouta-t-il en étendant les bras autour des deux océans et des deux Indes, mais, pendant leur vie, ils remplissent ce globe entier et l'embrassent de leur puissance. — Le premier consul applaudit à cette réponse pleine de fierté et d'à-propos. »

Le 23 septembre, il y eut grand lever aux Tuileries. Fox y parut, et tout se passa comme la première fois. On remarqua que le premier consul ne fut pas plus heureux à reconnaître Erskine, ou plutôt

c'est Erskine qui ne fut pas plus heureux. L'usage était d'inviter à dîner pour le jour de cette réception ceux qui avaient été présentés à une réception précédente. Fox dîna donc au palais. Le premier consul causa beaucoup, et après le dîner, qui fut fort court, un petit nombre de personnes furent engagées à le suivre dans les appartemens de Mme Bonaparte. S'il faut en croire les personnes qui virent Fox à son retour des Tuileries, il revint plus amusé de sa soirée que frappé du génie de son illustre interlocuteur. Le maître de la France lui avait paru un peu enivré de sa fortune, mais sincère dans son désir de maintenir la paix. Il s'était même donné dans la conversation le divertissement de reprendre la thèse de l'abbé de Saint-Pierre : « Il n'y a au fond, dit-il, que deux nations; l'une habite l'Orient, l'autre l'Occident. Anglais, Français, Allemands, sont de même race. Toute guerre est une guerre civile. » C'est dans cet entretien que, le consul ayant accusé des collègues de Pitt, et nommément Windham, d'avoir trempé dans quelque complot contre sa vie, Fox les disculpa avec chaleur et n'omit rien pour dissiper de si tristes soupçons.

La conversation de l'empereur était incomparable : c'est le témoignage de tous ceux qui l'ont approché en étant capables d'en juger. Cependant, quoiqu'il ne parlât pas sans calcul, il parlait sans beaucoup de choix. Aucun homme n'a plus tiré parti de ses dons naturels et n'a plus cherché l'effet tout en se laissant aller. Cet air d'abandon dans une position souveraine était un attrait de plus; mais, en improvisant beaucoup, il pouvait ne pas toujours tomber sur les pensées les plus propres à donner de son esprit la plus haute et par conséquent la plus juste idée. D'ailleurs on a beau être Napoléon, on ne connaît pas tous les hommes, et j'ajouterai que, de toute la nature humaine, la nature anglaise n'est pas celle qu'il a le mieux comprise. Aucun de ses jugemens sur les Anglais n'est fort remarquable, et, dans la paix comme dans la guerre, il leur a rarement tenu le langage le mieux adapté à l'effet qu'il voulait produire. Sa simplicité dans les relations ordinaires, sa gravité dans les relations officielles, leur convenaient; mais, quand il s'animait, il s'animait trop pour eux, et le ton inégal de son discours, tour à tour familier et théâtral, ce mélange d'imagination et de passion qui entrecroisait les traits brillans et les mauvaises raisons, n'allaient pas toujours à leur manière positive et pratique de concevoir les choses. Ils disent encore aujourd'hui, en admirant beaucoup lord Chatham, que sa façon de penser et de parler était peu anglaise. Il y a entre le génie et le sens commun une lutte secrète dans laquelle le sens commun n'a pas toujours raison. Les Anglais, tant que Napoléon a vécu, ont trouvé que le génie avait tort.

Cependant il plut à Fox; il avait la sincérité de la conversation,

c'est-à-dire qu'il parlait avec une émotion vraie, tout en se proposant un but, et Fox, sans se croire l'objet d'une confiance particulière, fut touché d'un abandon qui dans le moment n'avait rien de joué. Si peu de secret avec de si grands desseins, rien ne saurait captiver autant. Fox revint d'Angleterre confiant dans les intentions de Bonaparte sans l'être tout à fait autant dans son caractère, mais n'ayant pas évidemment pénétré la nature de son esprit. Quant à son gouvernement, il faut se rappeler que les formes militaires n'avaient rien qui fût du goût du libéral orateur, et que pour les Anglais de ce temps la revue d'un corps d'armée dans le Carrousel était une chose presque choquante. Puis une fois Fox était entré au tribunat, et il y avait entendu un secrétaire lire la liste des ouvrages dont il était fait hommage à la nation. La séance n'avait rien eu de plus important.

Un jour qu'il travaillait aux affaires étrangères, la porte du cabinet s'ouvrit, et son secrétaire vit entrer une personne inconnue dont les traits respiraient une douce émotion. Fox parut également ému, et tous d'eux s'embrassèrent. C'était M. de Lafayette qui venait remercier son éloquent défenseur, et le prier de passer quelques jours à Lagrange, au sein de sa famille, avec le général Fitzpatrick. Je n'ose recueillir dans les livres qui sont sous mes yeux les souvenirs des jours que passa Fox auprès des prisonnières d'Olmütz. Ceux qui ont vu Lagrange se rappellent peut-être le lierre qui d'une tourelle à l'autre va recouvrant d'une verdure épaisse l'ancienne porte fortifiée. C'est Fox qui a planté ce lierre.

Ce que M. de Lafayette a dit de cette visite de Fox n'est pas sans intérêt pour notre récit.

« La paix d'Amiens amena un grand nombre d'Anglais. « Ils s'en iront tous mécontens, me dit l'ambassadeur Livingston; les uns avaient cru trouver la France inculte, ils la voient florissante; les autres espéraient y voir des traces de liberté; tous ont été désappointés. » Je me trouvai à Chavaniac lorsque Charles Fox et le général Fitzpatrick arrivèrent à Paris; ils voulurent bien mander que j'étais un des principaux objets de leur voyage. Je me hâtai de les joindre. M. et Mme Fox, Fitzpatrick, MM. Saint-John et Trotter passèrent quelques jours à Lagrange. Je vis à Paris les lords Holland et Lauderdale, le nouveau duc de Bedford, M. Adair et M. Erskine, que je pressai en vain d'écrire sur le jury d'Angleterre et de France. Je trouvai mes amis anglais peu encourageans. « Les premières années de la révolution, disaient-ils, nous avaient fait grand bien; ses excès ont ruiné la bonne cause. » Ils pensaient que, même en Angleterre, elle était compromise. Un jour que Fox, avec son aimable bonté de cœur, m'engageait devant mon fils à ne pas trop m'affecter d'un délai nécessaire : « La liberté renaîtra, disait-il, mais non pour nous, pour George tout au plus, et sûrement pour ses enfans. » En nous voyant de loin dans la carrière révolutionnaire, ils avaient regardé ceux qui nous dépassaient comme emportés par l'enthousiasme républicain.

Il est superflu d'ajouter que dès qu'ils s'approchèrent d'eux, cette excuse s'évanouit (1). »

IV.

On ne sera pas surpris maintenant que Fox, à son retour en Angleterre, y trouvât un réveil d'opinion belliqueuse. Quoique les pouvoirs publics fussent encore pour la paix, le mouvement nouveau devait se prononcer chaque jour davantage, et la France, il faut le dire, ne faisait rien pour l'arrêter. Il n'est pas de notre sujet de discuter les questions qui divisaient les deux pays. Avec Fox et le grand historien de cette époque, nous croyons que le premier consul voulait sincèrement garder la paix avec l'Angleterre; mais il ne prenait pas les moyens d'en rendre le maintien possible. C'était son génie que d'user hardiment de sa fortune et de ne rien dissimuler de sa grandeur. Sans violer positivement les stipulations d'Amiens, il n'épargna à l'Europe aucune des conséquences de son infériorité. A mesure que ces conséquences se développaient, c'était pour l'Angleterre une nouvelle preuve des progrès de notre puissance, une nouvelle révélation des côtés faibles du traité. Si la paix, en général, est destinée à faire vivre les nations dans un sentiment commun de calme bienveillance et de cordiale équité, ce sentiment n'existait pas : chaque jour un événement nouveau provoquait une irritation nouvelle.

Sous ce rapport, je n'hésite pas à dire que le premier consul fit des fautes, si, comme je le crois, il ne cherchait pas la guerre. Ce n'est pas la seule fois que ses manières causèrent plus de mal que ses actions, et que les formes de sa politique compromirent sa politique. Il oubliait trop qu'il traitait avec le gouvernement d'une nation libre. « Il se fâchait follement, dit Fox, contre la presse anglaise. » Il s'en plaignait comme si quelqu'un en était le maître, et lui, le maître de tout, il ne ménageait personne dans son *Moniteur*. Même quand il avait raison, sa façon léonine de raisonner gâtait le bon droit. Aussi l'orgueil de part et d'autre fut-il la cause principale de la rupture.

Nous pouvons aisément nous représenter Fox dans ces difficiles circonstances. Il espérait le maintien de la paix, il le désirait surtout; il s'exagérait certains dangers de la guerre; il doutait que les finances anglaises pussent supporter un si grand effort; il croyait trop à l'isolement prolongé de sa nation dans la lutte nouvelle qu'elle pouvait entreprendre. Cependant il ne se trompait pas en regardant la guerre comme funeste à la cause constitutionnelle, comme favorable aux em-

(1) *Mes rapports avec le premier consul, Mémoires,* t. V, p. 202. Voyez les lettres à Fox et à Fitzpatrick.

piètemens de la couronne; il ne se trompait pas en prévoyant qu'elle apporterait à la France un surcroît de puissance et de gloire. Il était en cela dans le vrai de la politique. Quoi qu'il advînt d'ailleurs, il voulait avoir conseillé la paix jusqu'au bout, et la prolonger du moins jusqu'au moment où la rupture serait plus motivée et la guerre plus juste. Cette façon de voir différait peu de celle du cabinet. Quant à Pitt, il ne venait point au parlement, il s'absentait de Londres; mais quoiqu'il n'épargnât pas Addington dans la conversation, on le disait pacifique. Dans cet instant, Pitt devait être accusé par Canning d'être trop ministériel, et Fox par Sheridan de ne l'être pas assez.

Fox faisait peu de cas des ministres; mais il était décidé à les appuyer en tant qu'ils défendaient la paix, ou plutôt à la défendre en même temps qu'eux. Son concours n'allait pas au-delà. Il ne pouvait croire néanmoins que leur pouvoir fût de longue durée, et pour dire la vérité, il ne le désirait pas. Il prévoyait qu'un jour, vivement attaqués par Grenville, Windham, Canning, délaissés par Pitt, ils auraient besoin de secours, et dans cette hypothèse son vœu secret eût été que ses amis de confiance, Lauderdale et Grey, pussent entrer au pouvoir avec de bonnes conditions. Malheureusement il n'était pas assuré d'obtenir d'eux un pareil dévouement. Il fallait même, pour le leur demander, croire comme lui la situation tellement extrême qu'on ne pouvait songer à soi, et qu'on devait se trouver heureux d'empêcher un peu de mal. Avec le danger de la guerre, il y avait l'autre danger, dont il se préoccupait jusqu'au découragement, l'influence usurpatrice de la couronne. Elle en était venue à éloigner un ministre aussi puissant que Pitt, à l'intimider, à le paralyser jusque dans l'opposition. On le disait presque résigné à abandonner au roi l'Irlande et les catholiques pour rentrer en grâce. L'appui du roi suffisait pour soutenir le plus faible des ministères. La discussion avait perdu tout empire sur les chambres. Lui-même, Fox, était réduit à tolérer, presque à seconder un cabinet de cour, et à combattre ainsi Grenville et Windham, qui du moins savaient rompre franchement avec la royauté, et à qui il reconnaissait quelques vertus parlementaires. Cette fatale question de la guerre tenait dispersés ces tronçons d'opposition, dont on ne pouvait former un tout ni pour combattre ni pour gouverner. Dans cette passe difficile, Fox prit sa résolution.

On ne peut ignorer aujourd'hui ses sentimens. Son âme toute nue se montre dans sa correspondance. Lord Holland voyageait alors en Espagne, et nous avons les lettres où Fox lui résume de temps en temps sa situation, tout en lui racontant ses lectures classiques et en devisant sur Cervantes et Lope de Vega. Une autre correspondance est plus instructive encore. Grey était devenu l'homme le plus considérable du parti. Dès 1795, Fox écrivait à lord Holland : « Grey

s'est perfectionné au plus haut degré, et il serait, si le pays était dans un état à pouvoir être sauvé, aussi propre à le sauver qu'aucun homme que j'aie jamais connu. » Une autre fois il écrit encore : « Jamais lui et moi nous n'avons été *qu'un* plus qu'aujourd'hui. » Or Grey comme Fox aimait l'agriculture et la campagne. Ses liens de famille le retenaient souvent loin de Londres, et l'assiduité parlementaire lui coûtait autant qu'au possesseur de Saint-Ann's hill. Ce dernier, beaucoup plus rapproché de la capitale, y faisait même de plus fréquens séjours. Il était donc fort intéressé à tenir au courant de toutes choses le premier lieutenant de son armée. Il lui écrivait de véritables dépêches, où tout est exposé, discuté, ses sentimens, ses vues, les ouvertures qu'il reçoit, les informations qu'on lui donne. Pendant tout l'hiver de 1803, on le voit suivre d'un œil inquiet la conduite de la France. Il est toujours convaincu que ni ce pays ni son chef ne cherche la guerre. Ils les a vus l'un et l'autre plongés dans les plans de commerce, dans les projets de régénération coloniale, témoin l'expédition de Saint-Domingue.

« Sur tous ces sujets ils ont une stupide admiration de nos systèmes de la pire espèce : traite des noirs, prohibitions, droits protecteurs. Le titre de pacificateur n'est pas de ceux auxquels Bonaparte renoncera volontiers... C'est contre sa conduite à l'égard des Français, bien plus que pour tout ce qu'il peut avoir fait au dehors, qu'il faut ressentir de l'indignation; mais, avec nos principes, ce n'est aucunement là un cas de guerre... Il est vrai, le langage hostile et l'*attitude*, pour employer un mot nouvellement inventé, des deux nations peuvent produire la guerre contre le vœu des deux gouvernemens... Il est possible de l'éviter encore, on doit y tendre toujours; mais enfin on doit la prévoir et se préparer... J'ai une forte conviction : c'est que la guerre échéant, cher Grey, vous êtes le seul, à la lettre le seul homme capable de la conduire. Toute prévention personnelle à part, je crois complétement démontré que Pitt, avec tous ses grands talens, est parfaitement impropre à cela. Il semble en effet lui-même en avoir la conscience, car en pareil cas il abandonne à d'autres toute la direction... La guerre peut amener entre les partis des alliances importantes; il faut la soutenir d'une manière ou d'une autre, avec plus ou moins de sévérité pour l'administration, avec plus ou moins d'entente avec les Grenville... Quant aux hommes, la sottise et le vide d'Addington sont mon aversion. Je n'ai pas de goût pour les Grenville ou les Canning; mais les uns et les autres ont sur la conduite d'un parti des notions qui ne diffèrent pas des miennes... N'imaginez pas que j'aie en ce moment, par une jonction quelconque, la vue de former un gouvernement dont vous, encore moins moi, puissions être membres; mais s'il y a guerre, les craintes qui proviennent de l'imbécillité des hommes actuels seront très grandes et peuvent amener de nouvelles scènes. Et si nos *reliquiæ* pouvaient être réunies, quand il n'y aurait que les Russell et les Cavendish et quelques-uns encore, avec vous à leur tête, ce pourrait être une base pour quelque chose de mieux dans l'avenir. Considérez seulement quels changemens un seul événement peut produire, et dans les confusions qui peuvent

survenir, combien il serait avantageux au public que, parmi les divers groupes ou factions qui se formeraient, il y en eût une attachée du moins aux principes de la liberté. »

Les événemens marchèrent. Un message inopiné du roi vint, le 8 mars 1803, avertir les chambres des armemens maritimes de la France, et la guerre parut imminente. Cependant Fox ne crut pas ni qu'on dût renoncer à l'espoir de l'éviter, ni que l'approche du danger dût ramener Pitt au pouvoir. Il le trouvait trop isolé, et sans alliance il le jugeait *insignifiant*. Il imagina de proposer un recours à la médiation de la Russie, et cette proposition fut bien accueillie du ministère; mais quand il fallut voter sur le renouvellement des hostilités, Pitt et les Grenville passèrent du côté des ministres, et Fox resta dans une minorité de 67 voix. Alors les Grenville proposèrent contre le cabinet une déclaration de non-confiance; mais Pitt se sépara d'eux et demanda l'ordre du jour, pour lequel il n'obtint, par l'abstention des whigs, que 56 voix contre 333, et il quitta la chambre. Le vote de non-confiance fut ensuite rejeté par 279 membres contre 34, les whigs, contre l'avis de Fox, ayant continué de ne pas voter. Tel était donc le chiffre de chaque opposition : Pitt, 56; Grenville, 34, et Fox, 67; tout le reste était aux ministres, c'est-à-dire au roi. Cependant le discours de Fox sur la médiation de la Russie est, au dire de ses adversaires, un des plus beaux qu'il ait prononcés. Voici comme il s'en explique :

« Je n'ai pu résister à la curiosité de rester pour entendre Pitt sur la dernière question (le vote de défiance). Il a été pour le fond et la forme aussi mauvais que l'aurait pu désirer son plus grand ennemi, et Hawkesbury (plus tard lord Liverpool) lui a répondu extraordinairement bien, montrant à la fois un juste esprit de résistance et une juste émotion d'être forcé à résister ainsi à un ancien ami. C'est de beaucoup le meilleur discours qu'il ait jamais fait. Celui de Pitt, le premier jour, sur la réponse au message, a été fort admiré et très justement. Je pense que c'est le meilleur qu'il ait jamais fait dans ce style. Le contraste entre la réception de ce discours et celle du dernier est peut-être le plus frappant qu'on ait vu. J'imagine que vous avez entendu assez de *puffs* au sujet de mon discours sur l'adresse, ainsi je n'ai pas besoin d'y venir ajouter mon obole; mais la vérité est que ç'a été mon meilleur. »

Hors des chambres, à Londres du moins, tout était à la guerre. Fox se flattait que les comtés seraient moins belliqueux: mais en tous cas il fallait songer à un plan de défense, à un budget de la guerre; on disait que la France menaçait d'une invasion. Alors se manifesta l'insuffisance du cabinet. Les Grenville prirent contre lui tous leurs avantages. Windham se distingua par des vues sur l'organisation militaire du pays qui frappèrent Fox et qu'il ne pouvait s'empêcher de préférer à celles du ministère. Conduit ainsi par le

cours des choses à se rapprocher d'anciens adversaires ou d'alliés suspects, il conçut une heureuse idée : c'était de saisir ce moment pour une motion en faveur des catholiques. Lorsque l'Irlande pouvait être le premier théâtre du débarquement des Français, il n'était pas inutile de se concilier une population mécontente, et de lui enlever tout prétexte d'espérer dans l'étranger; en même temps, c'était un moyen d'éprouver le courage de la nouvelle opposition et de la compromettre avec la cour; enfin c'était placer Pitt dans l'obligation de choisir entre son honneur et ses chances de réconciliation avec le roi. Fox disposait tout pour cette habile opération, lorsque le prince de Galles lui demanda une entrevue. Il avait toujours fait bonne mine à ses anciens défenseurs; seulement il se laissait conduire par Sheridan, qui l'amusait et qui flattait tous ses goûts, et ses ressentimens contre Pitt l'avaient porté à une demi-bienveillance pour le ministère; puis, exclu par la jalousie de son père de la participation qu'il réclamait aux mesures de défense du territoire, il souhaitait une coalition entre Grenville, Windham, Fox et Grey. Ses propositions furent écoutées; on lui promit qu'il ne serait rien fait qui rendît cette alliance impossible. La motion pour l'Irlande, que Fox avait à cœur, lui semblait plutôt un moyen de faciliter un rapprochement; mais le prince était incertain, Sheridan opposé; les défenseurs avoués de l'Irlande, Grattan à leur tête, croyaient le moment mal choisi. Cependant on pouvait compter sur les Grenville; on espérait le concours consciencieux de Wilberforce, le concours politique de Canning. Quant à Pitt, « il ne fera jamais le saut périlleux,» disait Fox. Un retard parut encore nécessaire. Fox toutefois ne renonça pas à son projet, fallût-il l'entreprendre seul avec Fitzpatrick, Whitbread, Francis. Il comptait sur ceux qu'il appelait les *jeunes gens*, parmi lesquels il distinguait surtout lord Henry Petty. En lui, il plaçait déjà de grandes espérances; on sait si elles ont été justifiées. Il l'avait connu personnellement à Paris, où lord Henry avait fait le voyage qui commença ses relations avec tout ce que la France a de plus distingué. « Quelques mécomptes, écrivait Fox, que Lansdowne ait pu avoir dans sa vie publique, et malgré d'autres chagrins plus sensibles comme père de famille, il serait déraisonnable s'il ne regardait pas lord Henry comme la compensation de tous ses chagrins. »

Les choses en étaient là, lorsqu'on reçut la proposition formelle d'une coalition immédiate, et peu après l'on sut que le roi était repris de son ancien mal. Lord Spencer (1) et Windham portaient la parole au nom des Grenville; on demandait à s'allier avec tout le

(1) Lord Spencer, ancien whig alarmiste, ministre avec Pitt, ne doit pas être confondu avec lord Robert, troisième fils du duc de Marlborough et membre persistant de l'opposition.

parti whig, sans consulter Pitt ni se soucier de ses projets. On allait jusqu'à dire qu'il avait offert au roi d'entrer en abandonnant les catholiques. « Quel homme ! » s'écrie Fox à cette nouvelle, qui du reste ne reposait sur rien d'avéré. L'offre le tentait, non pour lui-même, mais pour son parti. La maladie du roi ouvrait encore de plus vastes perspectives. On disait que sa vie ne pouvait se prolonger, et Fox pouvait s'attendre à voir disparaître ce qu'il regardait comme le grand obstacle à toute bonne administration. Ses espérances se relevaient sans que son ambition se ranimât. « Préparez votre âme à tout ce qu'il faut que vous soyez, écrivait-il à Grey, si les choses prennent un tour qui ne me semble pas improbable. Je vous donnerai toute assistance; mais il faut que vous soyez à la tête. »

L'opposition fut très réservée sur la maladie du roi. On n'adressa aucune question pressante; le ministère ne fit que de demi-réponses. Chacun voulait évidemment attendre, afin de mieux apprécier la durée et l'issue probable de ce grave incident. Après quelques semaines, on annonça que le roi était en voie de convalescence. Il ne voyait qu'un de ses fils et un ou deux ministres, mais c'était assez pour qu'on dût se taire dans tous les partis. Les négociations pour la coalition n'avaient pas été interrompues. Trois questions allaient donc être posées, qui pouvaient devenir décisives : la médiation de la Russie, l'Irlande et les catholiques, la défense du pays. Tout le monde était fort animé; on n'espérait le concours de Pitt que sur la troisième question. Il était exaspéré contre les ministres; il ne les ménageait plus. « Mais, dit Fox, il craint de se commettre contre la cour... et il ne peut agir en homme... La cour! la cour! Il ne saurait consentir à abandonner ses espérances de ce côté, et par ce motif il voudrait rétrécir toutes les questions d'opposition, de manière à n'être engagé que sur des questions isolées ou de détail. C'est une triste situation; mais même le faire entrer de force, c'est une irruption sur le pouvoir royal, et comme telle une bonne chose, advienne après ce qu'il pourra. »

Ici la correspondance de Fox nous manque. Le dernier volume de ses *Mémoires*, celui, dit lord John Russell, qui fera connaître *sa complète jonction avec lord Grenville*, la chute du ministère Addington et les événemens subséquens, n'a point paru. Nous n'écrirons plus dans l'intime confidence de celui dont nous esquissons la vie. Notons seulement que les termes des lettres qu'il écrivait à Grey le 28 mars, et même le 13 avril 1804, sont tels, quand il parle de la conduite de Pitt, qu'on ne peut admettre qu'il y eût alors entre eux un rapprochement personnel. Or c'est dix jours après, c'est le 23 avril, que fut posée la question décisive, et que toutes les oppositions combinées donnèrent l'assaut au cabinet, qui ne survécut pas plus d'une vingtaine de jours. Dans l'intervalle, les expressions de lord John

Russell autorisent à penser que Fox s'unit à Grenville d'une manière *complète;* mais rien n'indique qu'il eût reçu ou même réclamé de la part de Pitt les assurances d'un concours qui n'aurait jamais été absolu ni cordial. Seulement on vient de voir qu'après avoir longtemps douté du retour de son rival au pouvoir, il s'était résigné à contribuer, s'il le fallait, à ce retour, pourvu que la royauté fût vaincue. La guerre actuelle n'était plus cette guerre de principes qu'il avait détestée. La France ne soutenait plus la cause de son indépendance, mais la cause de sa grandeur. Son gouvernement, qui s'annonçait pour devenir prochainement impérial, n'était plus, surtout après la journée du 21 mars 1804 (1), un de ces pouvoirs qui, malgré les rivalités nationales, pouvaient inspirer à Fox la sympathie et la bienveillance. Tout en désirant le maintien ou le rétablissement de la paix, Fox n'était plus séparé par un abîme des partisans de la guerre, et ne pouvait que désirer qu'elle fût bien conduite, afin que la paix, plus honorable, en devînt plus facile. Peu lui importaient le succès de son opposition et le choix de ses alliés. Quoi qu'il arrivât, il ne pouvait être ni dupe ni complice. La cause libérale n'avait rien à perdre et elle pouvait gagner quelque chose à servir l'ambition de gens qui un seul jour auraient eu besoin de ses défenseurs. Je crois d'ailleurs que, malgré ses efforts d'impartialité, Fox se faisait encore illusion sur la situation de Pitt. Il le jugeait plus affaibli qu'il n'était, et, frappé de ses défauts, qui à la vérité n'avaient jamais autant paru dans tout leur jour, il le croyait destiné à se perdre ou à confesser sa faiblesse, en demandant secours à des rivaux. Cette appréciation était au reste plutôt exagérée que fausse; Pitt ne se releva qu'à demi, et quand même le temps lui en aurait été laissé, il n'aurait point repris ou conservé longtemps l'autorité incomparable dont il avait joui dans le passé.

Le 23 avril 1804, Fox demanda que la chambre se formât en comité général. Le but de la motion était la révision de tous les bills adoptés pour la défense du pays. L'hostilité de la proposition était manifeste, et Pitt l'appuya en termes méprisans pour le ministère. Il fit une allusion significative à l'utilité de l'union entre tous les hommes pénétrés de la faiblesse du pouvoir et de la gravité des circonstances. La motion, appuyée par Sheridan et Windham, Thomas Grenville et Whitbread, Canning et Burdett, fut rejetée à 204 voix contre 256. Trois jours après, Pitt s'opposa à la lecture d'un bill sur l'armée de réserve, et ne succomba qu'à 203 voix contre 240. Le roi avait repris assez de raison pour s'indigner et proposer à ses ministres de dissoudre la chambre; mais Addington n'était pas homme à jouer le jeu de Pitt en 1784. Le chancelier lord Eldon fut chargé

(1) Voyez ce que Fox dit de cet événement, *Mémoires*, t. III, p. 247 et 461.

d'écrire à Pitt, dont il avait été déjà l'intermédiaire auprès du roi.

Pitt proposa au roi, — il s'y était, dit-on, engagé, — un plan d'administration où Fox et lord Grenville devaient trouver place. Le roi refusa l'un et consentit de mauvaise grâce au second. Le premier jour, Fox avait déclaré que sa personne ne devait être un obstacle à aucun arrangement, et qu'il lui suffisait d'avoir ses amis dans l'administration. Pitt se le tint pour dit, mais Grey et les autres whigs déclarèrent à leur tour qu'ils n'entreraient point sans Fox, et lord Grenville tint le même langage. Pitt trouva indigne le procédé de lord Grenville; mais il se passa de lui, il se passa de Fox et de ses amis, comme il se passa de rien stipuler touchant l'Irlande et les catholiques, et il forma son ministère avec les débris de celui d'Addington. Les hommes qui ont après lui gouverné l'Angleterre, les lords Eldon, Liverpool, Castlereagh, Harrowby, viennent de là. Pitt ne leur amena guère que lord Melville et Canning (12 mai 1804).

Il était peu probable que cette combinaison ministérielle fût réservée à de hautes destinées; cependant la session finit assez paisiblement. Les mesures du gouvernement passèrent à des majorités plus faibles que celles dont Addington ne s'était pas contenté. Pitt ne s'ébranlait point pour si peu, et malgré l'opposition de Grenville et d'Addington, malgré les sarcasmes de Sheridan et l'habile résistance de Grey, qui devint son plus sérieux adversaire, il tint ferme et gagna une première année. Il avait toujours porté dans la guerre plus de résolution que d'activité. Les grandes combinaisons lui allaient mieux que les hasardeuses entreprises. Contre la France, il se borna aux précautions d'un système défensif. Tout son espoir était dans une nouvelle coalition européenne. Il travaillait ardemment à la former.

A la session suivante, il se présenta devant le parlement sans avoir à lui offrir de grands résultats. Il se sentit assez affaibli pour rechercher l'alliance d'Addington lui-même, qui, sous le titre de lord Sidmouth, devint président du conseil. Grenville et toute l'opposition n'en éclatèrent pas moins. Pitt se défendit avec son talent accoutumé; mais quoiqu'il obtînt facilement, en mesures et en argent, tout ce qu'il voulait pour la guerre, la session fut pour lui une suite de rudes épreuves. Il aurait voulu ajourner la question de la traite, qu'on avait failli décider favorablement l'année précédente. Il ne put obtenir un répit de la sainte ardeur de Wilberforce, et tout en se donnant la bonne grâce apparente d'appuyer sa motion, il la laissa combattre par ses collègues, qui la firent rejeter. Puis vint l'embarrassante question des catholiques. Cette question est la gloire des whigs. Au risque d'affaiblir leur parti, de compromettre leur popularité, de créer dans l'avenir à la liberté politique de sérieuses difficultés, ils ont en tout temps, pour le seul honneur des principes, par

pur respect de la justice, épousé noblement une cause qui n'était la leur que parce qu'ils étaient les ennemis de l'oppression. Pitt, embarrassé de leur attaque, n'avait point, pour se défendre à l'aise, les préjugés passionnés d'un lord Eldon, qui tenait rudement tête à lord Grenville, et il lui fallut opposer à Fox des distinctions douteuses, des restrictions subtiles, et plaider les circonstances contre les principes. Les pétitions des catholiques furent rejetées, mais la considération de Pitt ne gagna pas à cette victoire. Enfin un dernier coup l'attendait. Une irrégularité financière, qui, si elle n'avait les caractères du péculat, pouvait en avoir rapporté les bénéfices, fut prouvée contre lord Melville, et, provoquée par Whitbread, une accusation de la chambre des communes alla frapper jusque dans le pouvoir ce fidèle Dundas, le vieux compagnon des travaux du premier ministre dans ses jours de puissance et de fortune. Il fallut que la main de Pitt rayât le nom de Melville de la liste même du conseil privé.

Cette cruelle affaire avait troublé, divisé le cabinet; lord Sidmouth s'était retiré; la situation ministérielle paraissait en péril pour la session prochaine. Cependant Pitt attendait d'ailleurs la diversion qui devait le sauver. Il avait décidé la Russie; la coalition était formée; l'Autriche y accéda le 24 août 1805. Les côtes d'Angleterre cessèrent d'être menacées par le camp de Boulogne, la guerre s'étendit sur un plus vaste théâtre; mais si le patriotisme de Pitt put s'enorgueillir de la journée du 20 octobre, où Nelson triomphant mourait à Trafalgar, sa politique recevait presque le même jour un échec mortel par la capitulation d'Ulm. La bataille d'Austerlitz était gagnée le 2 décembre, et la paix de Presbourg signée le 26. Triste, affaibli, malade, Pitt mourut le 23 janvier suivant (1806). Il n'avait que quarante-sept ans. On a remarqué qu'à cet âge son père n'avait pas encore été ministre.

Le parlement fut convié à lui voter des honneurs funèbres. La mort rehausse toute gloire, et les Anglais ne sont ingrats envers aucun de leurs grands hommes. Leur reconnaissance est une partie de leur orgueil. Pitt, malgré sa décadence, laissait un large vide dans les affaires de son pays. Malgré les revers de sa politique, rien de plus légitime que les hommages qu'on voulut lui rendre. Toutefois Fox ne pouvait s'y associer. On a beaucoup loué ce qu'il dit dans cette occasion et les éloges qu'il donna à quelques-unes des grandes qualités de son rival. Son langage en effet ne fut pas sans noblesse, mais je le louerai surtout de sa franchise; je le louerai de s'être mis au-dessus de l'affectation d'une fausse générosité, et d'avoir refusé résolument d'affaiblir l'autorité de ses convictions en s'inclinant, même pour un moment, devant la politique qu'il avait combattue pendant vingt-cinq années.

V.

La succession de Pitt ne pouvait rester incertaine. L'entêtement du roi n'avait plus d'asile. Lord Sidmouth lui-même était en rupture ouverte avec ses ministres. Il fallut donc accepter lord Grenville pour premier lord de la trésorerie et Fox pour secrétaire d'état des affaires étrangères. Les deux autres secrétaires d'état furent pour l'intérieur lord Spencer et pour les colonies Windham; lord Sidmouth eut le sceau privé. Tout le reste appartint aux whigs; Erskine fut chancelier, et en montant à la pairie il fit graver sous ses armoiries cette devise unique dans les annales héraldiques : *La procédure par jurés* (*trial by jury*). Grey, maintenant lord Howick, car son père avait été fait comte, fut premier lord de l'amirauté; lord Fitzwilliam président du conseil, le duc de Bedford lord-lieutenant d'Irlande, Fitzpatrick secrétaire de la guerre, Sheridan trésorier de la marine; enfin lord Henry Petty, qui n'avait que vingt-six ans, fut chancelier de l'échiquier. Depuis longtemps l'Angleterre n'avait eu à la tête de ses affaires une administration égale à celle-là.

Fox s'était cru sincèrement hors du pouvoir pour le reste de sa vie, peut-être même avait-il espéré qu'un retour de ses opinions et de son parti pourrait s'accomplir sans lui. Dans une lettre où il parlait de divers projets littéraires, il s'écriait deux ans auparavant : « Oh! que je voudrais décider mon âme à prendre pour règle de consacrer le reste de mes jours à de tels sujets, et uniquement à de tels sujets! Oui, je crois plutôt finir ainsi, et pourtant, s'il y avait une chance de rétablir un fort parti whig, quel qu'il fût,

Non adeo has exosa manus victoria fugit,
Ut tanta quicquam pro spe tentare recusem. »

Le moment venu, il se dévoua. Bien qu'on pût entrevoir sur son visage les signes d'une altération menaçante de sa santé, jusque-là si forte, on le retrouva tout entier. Il se replongea dans les affaires. Son exactitude, sa lucidité, son esprit juste et pratique, la promptitude de son travail, le mérite de ses dépêches furent remarqués comme autrefois. Les ministres étrangers aimaient sa franchise bienveillante, et l'on dit même qu'il finit par plaire au roi. Les rois estiment beaucoup dans leurs ministres l'humeur facile, l'égalité, l'absence de toute vanité inquiète et irritable, et tiennent quelquefois à la vie douce plus encore qu'à la conformité des vues et à l'accord des opinions. Parce que Fox était éloquent et qu'il aimait les lettres, on aurait grand tort de le considérer comme un artiste, c'est-à-dire comme un composé de maux de nerfs, d'amour-propre

et d'imagination. C'était un homme né pour les affaires publiques, et qui savait vivre et traiter avec les hommes.

La situation générale n'était ni commode ni brillante. La France montait au comble de la gloire, et les revers de la politique de la guerre ne facilitaient pas la politique de la paix. Cependant on pouvait considérer qu'à l'exception du Hanovre, conquis par l'empereur et donné à la Prusse, l'Angleterre n'avait rien perdu. Son empire des Indes était assuré; elle détenait Malte, le Cap, presque toutes nos colonies; la bataille de Trafalgar illustrait ses armes. La coalition dont Pitt était le principal artisan avait payé cher ses défaites; mais, en la formant, Pitt avait éloigné son ennemi des côtes de l'Angleterre, et la conduite de la guerre continentale ne pouvait après tout être reprochée à sa mémoire. Fox pouvait donc songer à la paix sans exiger de son pays un grand sacrifice. Son premier acte parlementaire fut guerrier néanmoins. La Prusse, en acceptant le Hanovre, quoiqu'elle alléguât la contrainte, avait encouru et mérité l'hostilité de l'Angleterre. Un message du roi fut en conséquence communiqué au parlement, et Fox inaugura sa diplomatie par une rupture nouvelle, mais indispensable. Ce fut un hasard heureux qui le mit en relation avec le cabinet français. Il reçut un jour la visite d'un personnage se disant Français, et qui venait lui confier un projet d'assassinat contre l'empereur Napoléon. Il s'empressa de le livrer à la police, et d'écrire à M. de Talleyrand pour le prévenir et lui offrir tous les moyens de recherche et d'information que la chose pourrait exiger. M. de Talleyrand était lié de tout temps avec lui; de tout temps aussi, c'était à regret qu'il avait vu la lutte des deux pays. Ministre du directoire, on l'avait accusé d'une politique anglaise. Il savait que Napoléon était dans un de ces momens où la paix avec l'Angleterre tentait sa sagesse. Il répondit par des remerciemens et des complimens. L'empereur, en recevant la communication, s'était écrié qu'il reconnaissait là M. Fox. « Remerciez-le de ma part, avait dit sa majesté, et dites-lui que, soit que la politique de son souverain nous fasse rester encore longtemps en guerre, soit qu'une querelle inutile pour l'humanité ait un terme aussi rapproché que les deux nations doivent le désirer, je me réjouis du nouveau caractère que par cette démarche la guerre a déjà pris... M. Fox est un des hommes les mieux faits pour sentir en toutes choses ce qui est beau, ce qui est vraiment grand. » Fox répondit en offrant directement la paix. « Cette proposition, dit M. Thiers, charma Napoléon. » Une négociation par correspondance à la fois officielle et privée des deux ministres s'engagea. Fox disait dans une de ses lettres : « Je suis sensible au dernier point, comme je dois l'être, aux expressions obligeantes dont le grand homme que vous servez

a fait usage à mon égard... Les regrets sont inutiles; mais s'il pouvait voir du même œil dont je l'envisage la vraie gloire qu'il serait en droit d'acquérir par une paix modérée et juste, que de bonheur n'en résulterait-il pas pour la France et pour l'Europe entière! » (22 avril 1806.)

Au moment où cette lettre était écrite, la négociation semblait près de se rompre; mais la lettre même servit à la renouer. Lord Yarmouth, retenu comme prisonnier en France, était chargé de la suivre; plus tard, lord Lauderdale lui fut adjoint. Napoléon, justement mécontent de la Prusse, était disposé à faire disparaître la plus grande difficulté en restituant le Hanovre. On en était presque à ne plus discuter que deux choses, — si l'Angleterre, qui devait garder toutes ses conquêtes maritimes, rendrait Surinam; si la France, qui devait garder toutes ses conquêtes continentales, exigerait la Sicile pour le roi Joseph. C'est un de ces rares et précieux momens qu'on ne rencontre pas, en lisant notre histoire de ce siècle, sans un serrement de cœur. Malgré quelques défiances réciproques, malgré quelques nuages sans cesse renaissans, dissipés sans cesse, on semblait approcher du terme. La raideur ombrageuse du cabinet britannique et son peu de promptitude à juger des intentions vraies de ceux avec qui il traite, ces deux défauts, qui ont plus nui à sa renommée que ne l'auraient fait de flagrantes violations de la foi et de la justice, cédaient au libre et généreux génie d'un homme incomparablement placé pour être le réconciliateur de nos deux pays. Dominant les entraînemens de la victoire, la juste satisfaction d'être si grand laissait encore l'âme de Napoléon ouverte aux inspirations de la vraie sagesse, et les gigantesques idées dont se repaissait son imagination ne se tournaient pas en exigences hautaines, incompatibles avec l'honneur et la sécurité de tous. Le malheur voulut que la Prusse, qui n'avait pas osé s'unir à la dernière coalition, humiliée de son inaction, de l'insignifiance à laquelle la condamnait sa duplicité versatile, confondant, suivant son usage, sa vanité avec son ambition, imaginât de se faire menaçante et réveillât le génie de la guerre à peine assoupi. Il fallut surtout qu'un mal grave et rapide vînt affaiblir et suspendre, puis bientôt anéantir l'influence de Fox, qui mourut un mois juste avant la bataille d'Iéna.

Encore en possession de ses forces, il avait parcouru non sans honneur la dernière session où il lui ait été donné de se faire entendre. Il aurait désiré que l'émancipation des catholiques fût un de ses premiers actes; mais c'était dissoudre le cabinet en le formant. Il dit à l'Irlande de choisir entre un débat stérile et un ministère ami, et l'Irlande ajourna elle-même ses griefs. En faisant voter la chambre sur l'existence de l'armée, il introduisit dans le *mutiny bill*

une clause qui limitait la durée du service, innovation qui nous semble bien simple, mais qui pouvait faire préjuger une réorganisation future de l'armée anglaise, en effaçant quelque chose de ce caractère de servitude militaire qu'elle n'a pas perdu tout à fait encore. Enfin il est un autre esclavage, celui-là odieux et détestable, auquel Fox eut la joie de porter un coup fatal. Le 10 juin 1806, la chambre, qui ne savait pas qu'elle l'écoutait pour la dernière fois, l'entendit demander à son pays l'abolition de la traite des noirs. Wilberforce et Canning, Francis et Romilly, William Smith, le fidèle défenseur de la liberté religieuse, lord Henry Petty, destiné à siéger dans le ministère qui devait abolir l'esclavage aux colonies, plaidèrent à l'envi la noble cause alors triomphante, et dans le monument funèbre élevé dans Westminster à la mémoire de Fox, un Africain agenouillé étend vers le lit du mourant ses bras dont les fers tombent en se brisant.

Fox avait au commencement du printemps passé à Sainte-Anne ses derniers jours heureux. Revenu à Londres, il éprouva vers la fin de mai quelque indisposition, et au milieu de juin il se sentit décidément malade. Le premier jour qu'il fut forcé de s'arrêter, il se fit lire le quatrième livre de l'Énéide. Son état parut bientôt dans toute sa gravité, et l'on reconnut les symptômes de l'hydropisie. On ne tarda pas à recourir aux opérations pénibles et vaines qui donnent au moins quelque soulagement. Dès qu'il se sentit un peu moins mal, il soupira après la campagne. Sainte-Anne étant trop éloigné, on le transporta à quelques milles de Londres, à Chiswick-House, l'élégante villa italienne du duc de Devonshire. Là il se trouva assez bien pour prendre plaisir à revoir les tableaux qui ornent la maison et pour se faire lire, avec sa chère Énéide, des fragmens de Dryden, de Swift et de Johnson; mais bientôt les symptômes alarmans reparurent, l'angoisse devint insupportable, il fallut encore recourir à une opération qu'il supporta avec beaucoup de sérénité. Tant qu'il l'avait pu, il avait vu plusieurs de ses amis, lord Grey, qui obtint de lui amener une fois Sheridan, lord Robert Spencer, surtout lord Fitzwilliam et le général Fitzpatrick. Un jour l'un d'eux lui dit (son mal était alors moins avancé) qu'il espérait le mener à Noël à la campagne avec quelques amis, que ce changement de lieu lui serait bon, que ce serait une scène nouvelle. « Oui, répondit Fox en souriant tristement, je serai sur une scène nouvelle à Noël. » Puis, avec plus de gravité : « Mylord, que pensez-vous de l'état de l'âme après la mort? » Et comme on ne lui répondait pas, il continua : « Qu'elle est immortelle, j'en suis convaincu. L'existence de la Divinité prouve que l'esprit existe : pourquoi donc l'âme ne subsisterait-elle pas dans une autre vie? J'y aurais cru, quand le christianisme ne me l'aurait pas dit... Mais quelle sera cette existence,

cela me passe. » Mme Fox lui prit la main en pleurant. « Je suis heureux, lui dit-il, je suis plein de confiance, et je puis dire plein de certitude. » Fitzpatrick, miss Fox, une nièce qu'il chérissait, lord Holland qu'il traitait comme son fils, ne le quittaient point dans ses derniers jours. On raconte qu'il vit aussi lord Henry Petty, et qu'il lui dit : « Tout ceci est dans le cours de la nature; je suis heureux; votre tâche est difficile, ne désespérez pas. » L'avant-veille de son dernier jour, il demanda à lord Holland s'il n'y avait plus d'espoir. Lord Holland ne le trompa point; Fox lui serra la main. Quand un jeune ecclésiastique, M. Bouverie, vint lui lire les prières, il écouta avec le plus grand calme et se tut. Pendant les dernières luttes, ses yeux se portaient avec tendresse sur tous ceux qui l'entouraient; mais quand il regardait sa femme, ses yeux exprimaient la tendresse et la compassion. Il paraissait inquiet de la laisser faible et isolée. « Je meurs heureux, » telles furent ses dernières paroles; puis ses regards se fixèrent plusieurs fois sur sa femme, il la nomma et fit effort pour prononcer des mots qu'on ne put entendre. Il mourut à Chiswick, le 13 septembre 1806, à six heures vingt minutes du soir.

On a fait connaître son testament, qui ne contient que des marques de souvenir à ses amis et quelques dispositions pour assurer le sort de sa veuve. On dit qu'il voulait être enterré à Chertsey, près de Saint-Ann's hill; mais il fut décidé que de solennelles funérailles lui étaient dues. Elles furent célébrées avec pompe, et son tombeau est à l'abbaye de Westminster.

Nos efforts auraient bien mal répondu à notre pensée, si ce qu'on vient de lire n'avait un peu fait voir combien Fox était digne d'être aimé. On a contesté plusieurs de ses qualités, blâmé sa conduite, critiqué ses vues. On lui a donné de grandes louanges et bien diverses, mais au-dessus des critiques et même des éloges un aveu unanime s'élève : il était bon. C'était une de ces natures instinctivement honnêtes et généreuses que l'esprit de parti lui-même ne réussit point à haïr. En Angleterre aujourd'hui, tous les partis ne parlent de lui qu'avec un bienveillant respect, et sa mémoire est aimée.

Deux ans après sa mort, son histoire de la première partie du règne de Jacques II fut publiée par les soins de lord Holland. Cet ouvrage, qui n'est pas achevé, devait être un tableau de la révolution qui a fondé sous sa forme définitive la liberté de l'Angleterre. Fox attachait le plus grand prix à son travail. Quoique souvent interrompu, il le poursuivit pendant plusieurs années avec plus d'ardeur que de continuité. Il était conduit par deux sentimens qu'il voulait allier et qui ne sont point incompatibles, l'amour de sa cause et l'amour de la vérité. Il travaillait lentement et se défiait de ses habitudes de tribune. « Je viens de finir mon introduction, écrit-il

à Lauderdale, son conseiller ordinaire, et après tout, elle ressemble plus à un discours qu'il ne faudrait. » Grand partisan de la vieille langue anglaise, il disait qu'il ne voulait pas se servir d'un mot qui n'eût l'autorité de Dryden. Quant au fond de l'histoire, l'esprit qui l'inspirait n'a rien d'équivoque. On a vu que, comme Chatham, comme Walpole, comme tout le monde, excepté la société française du XVIII[e] siècle, il blâmait fort la politique de Hume, et il voulait annexer à son ouvrage, s'il le terminait, un examen de l'*Histoire des Stuarts* de l'illustre Écossais, qu'il accusait de partialité pour une dynastie de compatriotes. Ce n'est pas en ce sens que Fox pouvait être soupçonné, et l'on a cité cent fois l'arrêt qu'il a rendu contre les restaurations.

Son ouvrage n'a point cependant paru au niveau des espérances que le nom de l'auteur faisait concevoir. Quoique amateur très éclairé, très passionné des beautés de l'art, Fox n'était pas un habile écrivain; il avait trop peu écrit pour acquérir cette expérience du métier qui simule le talent. Deux ou trois articles dans un journal oublié, *the Englishman*, qui paraissait en 1779, sa lettre aux électeurs de Westminster, son éloge du cinquième duc de Bedford, et son fragment d'histoire, voilà tout ce qu'il a fait. Il ne faut donc pas chercher un grand art dans son livre, mais on y doit reconnaître une réelle valeur historique. Il tenait à savoir le vrai, et il a donné l'exemple de s'en enquérir en remontant aux sources et en écrivant l'histoire sur pièces. La sincérité éclate partout dans son récit et dans ses jugemens; un fonds de bienveillance se montre dans sa justice, même dans son injustice, s'il en a quelquefois, et toujours on reconnaît la ferme intention de ne condamner qu'à coup sûr, et de tenir compte de toutes les circonstances avant de prononcer. Sa manière de juger n'est point implicite; il examine, il discute en présence du lecteur. et son histoire attache la raison comme une discussion bien suivie. Tel nous semble le mérite de l'ouvrage de Fox, et l'on serait heureux d'avoir sur tous les grands événemens de l'histoire un essai pareil d'un pareil homme d'état.

C'est l'orateur qu'il aurait fallu faire connaître, et nous devons nous borner à le louer. Précisément parce que Fox était le véritable orateur politique, on citerait de lui plus de beaux discours que de beaux passages; on admirait plus ses mouvemens que ses expressions. Il parlait comme on agit, avec un but, pour un certain auditoire, en vue de certaines circonstances. Quoique profondément lettré, ce n'était pas un ouvrier en paroles. Son esprit n'était point spéculatif. Il avait si peu de goût pour l'abstraction, qu'en rendant hommage à Smith et en soutenant ses principes par instinct, il ne faisait aucun cas de l'économie politique. « C'était, dit un critique

ingénieux, Hazlitt, un esprit exclusivement historique, un raisonneur en fait, *matter of fact reasoner*. Si Burke avait trop d'imagination, Fox en avait trop peu. La pratique manquait à l'un, le scientifique à l'autre. » Il ne commandait pas comme Chatham, il ne séduisait pas comme Pitt par la grâce de la diction et en relevant par la dignité des paroles la subtilité des argumens. Il cherchait à fixer les esprits sur la question même; il la possédait en maître, et ayant l'enthousiasme de la conviction, il la communiquait peu à peu par la puissance et la chaleur de la discussion. « Il était, dit encore ce critique difficile, de la classe des hommes communs, mais le premier de cette classe. Ses caractères saillans étaient la force et la simplicité. » J'ai lu dans le cabinet de lord Brougham, au bas d'un beau et expressif buste de Fox, les mots célèbres d'Eschine parlant de Démosthène, et ces mots expriment, je le sais, l'opinion de lord Brougham lui-même. Cependant lord Erskine, sans pour cela le mettre au-dessous de Démosthène, croit que l'éloquence antique était plus travaillée, plus faite pour le cabinet que l'éloquence anglaise. L'expédition des affaires à laquelle celle-ci est consacrée comporte moins de méditation et d'art; elle exige à la fois plus d'instruction et de rapidité. Selon lui, définir le talent de Fox, c'est définir l'éloquence même, en tant qu'appliquée aux affaires du gouvernement britannique. Quoiqu'il fît grand cas de l'action extérieure, il s'en occupait peu pour lui-même. Il commençait avec lenteur, son débit était d'abord pesant : il hésitait, il semblait comme submergé dans ses pensées; mais il s'animait peu à peu, se saisissant de son sujet, non par méthode, mais d'une manière imprévue. Sa fertilité d'argumens était infinie, et sans cesser un moment de discuter, il arrivait à la plus entraînante véhémence.

Nul n'était plus habile à mettre en lumière le faible de l'adversaire. Son invective accablante était toujours motivée par la réfutation. Elle était comme la conséquence naturelle de l'absurdité et de pis encore qu'il venait de démontrer ou qu'il avait à combattre. Pitt possédait un art plus savant, une voix admirable, une manière de dire noble et facile, un grand talent d'exposition, plus de subtilité que de nerf dans l'argumentation, une mesure et un tact si justes et si prompts, que Windham disait qu'il aurait improvisé un discours de la couronne. Malheureusement il était monotone, il ne réfutait que par le sarcasme, où il excellait, même en présence de Sheridan, et quelques traits brillans et rares ne le préservaient pas toujours de la froideur et de l'aridité. Sa passion contenue se communiquait peu. Pitt imposait, Fox entraînait. Ses meilleures choses ont été entièrement improvisées. C'était un général de champ de bataille. Jamais orateur n'a mieux conservé la raison dans la passion, ou porté plus

avant la passion dans la raison, et sans calcul visible, sans efforts apparens, il atteignait le but suprême de l'art en conservant dans son talent ce qu'admirait Grattan, et ce qu'on pouvait retrouver dans toute sa personne, le charme du naturel et une *grandeur négligente* (1).

Lorsqu'on a fait une connaissance intime avec le talent, l'esprit et le caractère de Fox, on s'explique mieux comment, malgré des fautes aisément reconnaissables et de continuels revers, son nom est resté grand dans son pays, et particulièrement cher à tous ceux dont le cœur bat pour la même cause. On est touché de voir en Angleterre dans combien de maisons le buste de Fox est placé avec honneur comme celui d'un défenseur, d'un guide, d'un ami. Son souvenir est partout. Dans la magnifique résidence de Woburn, lorsqu'après avoir longtemps marché sous les ombrages de ces beaux arbres et traversé des forêts de cèdres, on a visité cette collection innombrable de portraits qui semble la revue de l'histoire d'Angleterre, on arrive par un jardin d'arbustes rares et de fleurs précieuses à une galerie d'un style grec, remplie de vases, de bas-reliefs et de statues, et dans l'hémicycle en marbre qui la termine, comme dans un sanctuaire consacré à la liberté même par les soins du dernier duc de Bedford accomplissant les volontés de son frère, on voit le buste de Fox entouré des bustes de ses compagnons d'espérance et de travaux, éclairé de cette demi-lumière qui provoque le respect et la méditation. Une inscription latine du duc de Bedford, des vers de la duchesse de Devonshire témoignent à tous de la pieuse amitié qui éleva ce monument, et l'on comprend mieux comment dans cet heureux pays la tradition sert à soutenir l'ardeur des réformes et l'esprit de famille vient en aide à l'esprit de liberté.

Les amis de Pitt, ses continuateurs, ont dit que sa politique avait triomphé sur sa tombe, et après nos malheurs ils ont reporté jusqu'à lui l'honneur de leur victoire. Il n'en est pas moins vrai que sa politique a de son temps moins nui que servi aux progrès guerriers de la révolution, et qu'il a contraint ou autorisé son ennemi à ces efforts immenses qui, pour leur succès final, n'auraient eu besoin que de s'arrêter à temps. Il ne s'en est fallu que d'un peu de sagesse, ou d'une mort à propos, que le système fondé par Pitt échouât. Ce n'est pas lui qui a donné à Napoléon l'imagination démesurée et insatiable qui a fini par se jouer de sa raison; on ne peut en conscience supposer que le ministre anglais ait médité de faire passer la France par l'excès de la grandeur pour qu'un jour l'orgueil enivré par la fortune se perdît. Si les choses ont en définitive tourné

(1) Le plus bel éloge de Fox se trouve dans un discours de Grattan que j'aurais cité si tout le monde ne l'avait lu, depuis que M. Villemain l'a traduit dans le deuxième volume de ses *Souvenirs historiques*.

comme il le désirait, rien n'est arrivé comme il l'avait prévu. Si les revers de sa politique n'ont pas été funestes à la richesse et à la puissance de son pays, c'est contre son espérance et en dépit de ses projets. Assurément il ne pouvait deviner quelle serait l'influence d'une guerre prolongée, d'une création énorme d'effets publics, de l'isolement et du blocus commercial sur l'activité productive et la prospérité féconde de l'Angleterre, et sa prudence s'inquiétait même des sacrifices qu'il lui imposait sans en prévoir les compensations. Enfin les nécessités du moment, les difficultés de la lutte ont amené sous lui et après lui la formation d'un système et d'un parti de gouvernement auquel on ne peut guère accorder d'autre mérite que celui de l'énergie et de la persévérance, mais qui, pour la justice, la modération, la générosité, la sincérité, la prévoyance, risquait de mettre l'Angleterre au niveau des monarchies du continent. Tout cet ouvrage des circonstances, toute cette machine de guerre n'a plus été, à partir de 1815, qu'un instrument vieilli d'oppression. L'hypocrisie politique s'est maintenue quelque temps dans ses ouvrages, mais enfin la brèche s'est faite, il a fallu se rendre et changer même de drapeau. Si la politique qui a voulu exploiter Waterloo est celle de Pitt, ne parlez pas tant de sa durée ni de sa fortune. Encore un peu de temps, et la victoire a passé à la politique opposée. Un jour ce Canning, qui rêvait, il y a cinquante ans, de retremper l'une des politiques par l'autre, a ébauché en mourant la coalition qu'il avait manquée une première fois. Cette question de l'Irlande et des catholiques, que Fox dans ses dernières années regardait comme la pierre de touche des hommes et des partis, a pris un jour une telle gravité, que les plus courageux et les plus habiles des tories ont fait défection pour la résoudre contre les principes de leur vie entière. Ainsi peu à peu c'est la politique de Fox qui a pris le dessus, et depuis 1830 elle règne presque sans débat. Depuis 1830, ce réveil de la révolution française, c'est la politique de Fox qui gouverne l'Angleterre et qui préside à ses relations avec la France. Certes la France y est pour quelque chose; quand elle se montre sous ses traits véritables, quand la révolution n'écoute que son bon génie, l'Angleterre a moins de peine et de mérite à lui rendre justice; les fantômes évoqués par Burke s'évanouissent, et les choses apparaissent en pleine lumière, telles que Fox s'obstinait à les voir, malgré le nuage orageux qui les cachait. Qui doute cependant que les vrais intérêts, les vraies traditions de l'Angleterre, le développement naturel de ses institutions et de ses idées ne soient dans le sens de ce qui s'y passe, et que depuis vingt-cinq ans elle ne soit en général gouvernée suivant sa nature? Et qui donc a eu l'honneur, il y a vingt-cinq ans, d'inaugurer ce retour à la politique libérale? C'est l'ami, le lieute-

nant, l'héritier de Fox, c'est lord Grey. Oui, c'est de Fox qu'il faut dire que sa politique a triomphé sur son tombeau.

Et comme si toutes ces choses se tenaient, comme si l'Angleterre devait cesser de méconnaître la France dès que la France cesse de se méconnaître elle-même, les sentimens de Fox pour notre pays, ce respect pour notre indépendance, même cette indulgence pour nos révolutions qui va jusqu'à l'optimisme, ont pénétré dans les divers cabinets de la Grande-Bretagne. Plusieurs des anciennes préventions, des vieilles jalousies se sont dissipées; la politique des deux pays a constamment oscillé autour d'une alliance intime, et par moment cette alliance s'est réalisée, toujours au profit de la civilisation du monde. Je ne crois pas en politique aux rapports éternels: il ne peut exister entre des nations un lien de dévouement, une solidarité désintéressée. Leur orgueil, à défaut de leur prudence, peut les séparer quelquefois. Comment oublier, du roi Jean à Napoléon, combien de faits historiques ont laissé aux deux peuples de ces blessures qui peuvent se rouvrir? Qui donc ignore que tantôt l'artifice des gouvernemens, tantôt la passion populaire ont suggéré des défiances, accrédité des soupçons, entretenu des ressentimens? Enfin comment se dissimuler qu'une certaine jalousie tour à tour commerciale ou politique obsède, comme un préjugé héréditaire, l'esprit naturellement droit et bienveillant des Anglais? Une confiance chevaleresque dans les alliances de ce monde serait un aveuglement d'enfant; mais, cela dit, je persiste à penser que depuis Henri IV, c'est-à-dire depuis qu'il y a en France quelque chose comme un gouvernement, le système d'alliances de ce grand prince est resté pour le fond le vrai système de la France, et si l'on a dû parfois s'en écarter, on a toujours bien fait d'y revenir. Les déviations, quand elles ont été forcées, ont été des accidens. Spontanées, elles ont été des fautes. Elles ont créé aux deux peuples de faux intérêts et des oppositions factices qui leur ont fait plus de mal que rapporté de gloire; je n'admire pas ceux qui ont gouverné pour la vengeance. Je crois que l'équilibre stable de l'Europe, du monde peut-être, est dans une certaine union, plus ou moins étroite, suivant les temps, de la France et de l'Angleterre. Si cette politique a passé dans les veines de Fox avec le sang de Henri IV, qu'on rende grâce à la duchesse de Portsmouth; mais n'importe l'origine, cette politique est toujours la bienvenue, elle recommandera toujours le nom de Fox parmi nous. Elle se lie au salut de la révolution française, c'est-à-dire à la cause de ma patrie.

CHARLES DE RÉMUSAT.

L'ART ET L'INDUSTRIE

DES BRONZES

L'art des bronzes, qu'on voit naître dès les premiers âges de l'humanité, après s'être développé sur des théâtres bien divers, est aujourd'hui presque exclusivement français. La dernière exposition universelle a pleinement constaté la supériorité du génie de notre pays appliqué soit aux progrès de l'art des bronzes proprement dit, soit au développement des procédés matériels sur lesquels il repose. Ces procédés, qu'on oublie si volontiers d'ordinaire devant une statue ou un tableau pour n'y chercher que l'expression de la beauté, appellent ici une attention particulière, et l'on s'exposerait à mal comprendre les monumens de bronze, si l'on n'était préparé à faire la part du fondeur aussi bien que celle de l'artiste. C'est ce caractère particulier de l'un des arts les plus anciens du monde qu'il y aurait utilité à indiquer. L'histoire des procédés est dans une telle étude la meilleure préparation à l'histoire des œuvres. Observé dans le double domaine de la matière et de l'invention, l'art des bronzes offre dans son passé même les bases d'un jugement équitable sur sa situation présente.

I.

On comprend généralement sous le nom de *bronze* ou d'*airain* un alliage de cuivre et d'étain. Cependant cette définition n'est guère exacte que pour le composé destiné aux bouches à feu, car le bronze, dans ses autres applications, notamment dans la fabrication des objets d'art, est un alliage quaternaire, contenant à la fois

du cuivre, de l'étain, du zinc et du plomb. Le bronze est toujours plus dur et plus fusible que le cuivre. D'autant plus cassant qu'il contient plus d'étain, la trempe le rend alors plus parfaitement malléable (1). La densité du bronze est supérieure à la densité moyenne des métaux qui le composent. Il s'oxyde lentement, même à l'air humide. Néanmoins, fondu au contact de l'air, il s'oxyde alors facilement, et l'oxydation de l'étain et du zinc marchant plus vite que celle du cuivre, l'alliage qui reste perd ses proportions primitives.

La dureté remarquable du bronze, la finesse de son grain, la résistance de cet alliage à l'action oxydante de l'air humide, la fusibilité et la fluidité qui le rendent capable de prendre l'empreinte des moules les plus délicats, le désignaient naturellement à la fabrication des objets d'art. Grâce à ces propriétés précieuses, on retrouve tous les jours encore des médailles enfouies depuis plusieurs siècles dans des terrains humides, et qui n'ont rien perdu de leur finesse première. Chez les anciens, le bronze servait à tous les usages pour lesquels nous employons maintenant avec plus d'avantage le fer, l'acier et la fonte. Aujourd'hui l'emploi du bronze se réduit à la fabrication des canons, des monnaies, des cloches, des tam-tams, des cymbales, des timbres d'horlogerie et des miroirs de télescope. Chacun de ces bronzes a une composition particulière; c'est l'alliage destiné aux statues qui doit seul nous occuper ici.

Les alliages de cuivre, renfermant de 7 à 11 pour 100 d'étain, ou même d'étain, de zinc et de plomb, sont les plus propres à la fabrication des bronzes d'art. Dans les temps antiques, les bronzes de Corinthe étaient les plus renommés; il y entrait, dit-on, une petite quantité d'or et d'argent. Toutefois l'airain des anciens contenait de 12 à 14 pour 100 d'étain. Cette composition fut à peu près celle des bronzes de la renaissance. Au XVIIe siècle, les frères Keller, qui attachaient à la composition de leurs bronzes une importance dont on a fait depuis trop bon marché, adoptèrent pour leurs statues de Versailles une formule moyenne dans laquelle il entrait de 8 à 9 parties d'étain, de zinc et de plomb, contre 92 à 91 de cuivre. Aujourd'hui, si la composition du bronze des statues est demeurée à peu près ce qu'elle était autrefois, l'industrie des *bronzes d'art* proprement dits se livre à des combinaisons où la fantaisie domine trop. C'est que le bronze était jadis un objet de luxe abordable seulement pour les grandes fortunes. Les grandes fortunes ont disparu, mais le luxe est passé dans les mœurs, et il est devenu pour tous une nécessité : de là pour l'industrie l'obligation de fabriquer du bronze à bas prix, c'est-à-dire du bronze de mauvaise qualité. La cherté du cuivre force alors trop souvent le fondeur à économiser ce métal et à exa-

(1) C'est sur cette propriété singulière qu'est fondée la fabrication des tam-tams chinois.

gérer la proportion du zinc. On ne peut produire ainsi que des fontes épaisses et sans délicatesse, mais peu importe au vulgaire : cela ressemble à du bronze, et cela lui suffit. On vend maintenant sous le nom de bronze des alliages qui n'en sont véritablement plus : il en est qui contiennent jusqu'à 20, 30, 40 pour 100 de zinc, et plus encore. On fait même beaucoup de statues en zinc pur, auquel on donne ensuite la couleur du bronze, et ce métal, si perfectionné dans ses applications, satisfait d'une manière suffisante aux exigences modestes de la consommation bourgeoise. On trouve encore sans doute des *bronzes d'art* véritables, mais dont le prix est nécessairement élevé.

En général le bronze destiné à l'art statuaire doit être assez fluide lors de sa fonte pour pénétrer facilement dans les cavités les plus délicates du moule; il doit présenter une couleur convenable et pouvoir prendre une belle *patine* par l'application d'un *mordant;* il faut enfin qu'il soit docile au travail de la lime et du ciseau. Malheureusement on ne trouve pas sans peine un alliage remplissant toutes ces conditions. Le bronze exclusivement composé de cuivre et d'étain est dur et tenace, mais ne jouit pas à la fonte d'une très grande fluidité. Si l'on substitue le zinc à l'étain, on a un alliage très fluide, mais dont la ténacité n'est pas suffisante, et qui de plus est facilement oxydable. Le mieux sera donc de former un alliage intermédiaire contenant du cuivre, de l'étain et du zinc. En tout cas, on ne saurait apporter trop de soins à la composition de ces alliages.

Si la composition de l'alliage est d'une grande importance, la fonte est une opération également délicate. Pour donner de bons résultats, elle doit être rapide, afin d'éviter les pertes d'étain, de zinc et de plomb, car, ces métaux étant plus facilement oxydables que le cuivre, les proportions de l'alliage se trouvent souvent dérangées pendant cette opération. Ainsi, lorsqu'on coule le bronze, il arrive souvent qu'il n'a plus la fluidité suffisante et qu'il se refuse à sortir du fourneau : c'est qu'il ne contient plus la quantité d'étain et de zinc nécessaire, et qu'il est trop riche en cuivre. Il est ce que les Florentins appelaient *incantato*. A propos de ces accidens, on peut citer un exemple célèbre. Lorsque Benvenuto coula son groupe de Persée et Méduse, il était à dîner. Tout à coup les ouvriers consternés viennent lui dire que la fonte est arrêtée. L'artiste saisit les assiettes et les plats d'étain qu'il avait sur sa table, il court les jeter dans le bain métallique, et bientôt le bronze redevient assez fluide pour que la fonte puisse s'opérer dans de bonnes conditions.

Pour prouver toute l'importance des opérations de la fonte des bronzes au point de vue de l'art, il suffit de citer la colonne de la place Vendôme : elle représente le type le plus détestable que l'art ait jamais produit, et montre dans quel triste état il était tombé au

commencement de ce siècle. La colonne fut fondue avec les canons conquis à Austerlitz : ces pièces contenaient environ 10 parties d'étain sur 90 de cuivre. Eh bien! des échantillons pris aux diverses hauteurs de ce monument, depuis la base jusqu'au chapiteau, ont donné à l'analyse chimique des proportions de cuivre d'autant plus fortes qu'on s'élevait davantage. Les parties inférieures, coulées les premières, ne contenaient déjà plus que 6 parties d'étain au lieu de 10, puis on en trouvait 2 seulement; enfin le chapiteau contenait 99,79 de cuivre, c'est-à-dire qu'il n'y avait presque plus trace d'étain. Cela venait évidemment de l'inhabileté du fondeur, qui n'avait pas su prévenir l'oxydation de l'étain pendant la fusion du bronze. Or, à mesure que la proportion d'étain diminuait, l'alliage devenait moins fusible et le moulage de plus en plus défectueux. On plaça ces dernières pièces dans les parties les plus élevées de la colonne, afin d'en dissimuler les fautes. Les bas-reliefs de cet édifice étaient si mal venus, que les artistes chargés de les finir, ou plutôt de les exécuter complétement, purent en enlever 70,000 kilogrammes de bronze, qu'on leur abandonna comme gratification.

Un autre phénomène, remarquablement lié aux propriétés les plus importantes du bronze, dépend du partage qui s'établit par le refroidissement dans la masse de cet alliage. En effet une portion du cuivre et de l'étain forme d'abord un alliage qui se solidifie, tandis qu'une autre portion de ces deux métaux constitue un second alliage, qui reste liquide encore pendant quelque temps. Dès que le refroidissement commence, l'alliage le moins fusible cristallise, et la masse prend du retrait; alors l'alliage liquide, pressé par la colonne métallique, s'écoule dans l'espace vide qui s'est formé à la circonférence et dans le haut du moule. De là un partage qui s'établit de telle sorte qu'au centre de la masse se trouve l'alliage le plus riche en cuivre, tandis qu'à la périphérie vient se placer celui qui contient le maximum d'étain. Ce phénomène a reçu le nom de *liquation*. C'est qu'un alliage n'est pas une combinaison chimique, mais une dissolution d'un métal dans un autre. Tant que l'alliage est liquide, il est homogène; mais il y a dans sa masse un mélange de plusieurs alliages doués de points de fusion différens et pouvant se solidifier les uns après les autres. Cela nous montre qu'il est impossible d'obtenir de grandes pièces d'une composition bien homogène, et qu'il y a toujours intérêt à fractionner le plus possible la fonte d'un monument. C'est à ce phénomène de *liquation* qu'il faut attribuer la quantité innombrable de petits trous que l'on remarque à la surface de la plupart des bronzes anciens. La partie de l'alliage la plus riche en étain étant venue se déposer à la surface, elle est facilement oxydée et détruite sous la double influence de l'air et de l'humidité. De là cet aspect poreux qu'ont une grande quantité de bronzes antiques.

Quant aux procédés de moulage, ils sont très compliqués. Autant ils sont curieux à étudier dans la pràtique, autant la description en est difficile. Ce n'est donc qu'avec une extrême hésitation que j'aborde ce sujet délicat. — Un bon moulage doit reproduire le modèle sans en altérer ni la forme ni le sentiment; il doit donner à chaque partie l'épaisseur minimum qui lui convient; il doit être tel enfin que l'objet sorte du moule avec sa perfection presque définitive. La question économique, qui domine toutes les industries, veut en effet qu'on épargne en même temps le métal et la main-d'œuvre.

Nous manquons de détails précis sur les procédés de moulage des anciens. Pline et les écrivains grecs ou latins qui nous ont transmis le catalogue des plus beaux bronzes de l'antiquité ne nous disent rien sur le mode de fabrication. Nous savons seulement qu'il était très perfectionné, et les monumens sont là pour témoigner en faveur de la haute intelligence des fondeurs anciens. Pour ne parler ici que de la statue équestre de Marc-Aurèle, Sandrard et Duquesnoy, ayant examiné dans toutes ses parties cette fonte colossale, constatèrent qu'elle avait été exécutée dans de si heureuses conditions, qu'une fois débarrassée des *jets* et des *évents*, elle était sortie du moule aussi pure que pouvait l'être le modèle de l'artiste; ils reconnurent en outre que l'épaisseur de cette statue était partout égale, et ne dépassait pas l'épaisseur d'un écu. On croit que les anciens faisaient leurs moules avec de l'argile mêlée de fleur de farine, et nous avons la preuve que, loin de chercher à fondre leurs statues d'un seul jet, ils s'attachaient au contraire à fractionner le travail. Ainsi ils composaient leurs figures de plusieurs pièces, qu'ils réunissaient ensuite par des soudures et des attaches en queues d'aronde. En opérant de la sorte, les anciens se mettaient à l'abri des fontes manquées et du défaut d'homogénéité que nous signalions tout à l'heure en parlant du phénomène de *liquation*. Enfin l'immense quantité de statues de bronze qui peuplaient les villes grecques et romaines atteste la perfection et la rapidité des procédés dont disposaient autrefois les artistes et les fondeurs. Toutefois les anciens payaient fort cher les statues de bronze, et le prix qu'ils en donnaient paraîtrait de nos jours fort exagéré. Cicéron, dans ses *Verrines,* parle d'une figure en bronze de médiocre grandeur (*signum æneum non magnum*), qui avait été payée en vente publique une somme représentant aujourd'hui 16,140 francs. Le nombre des statues d'airain, rapproché des prix excessifs qu'elles atteignaient souvent, est une preuve assez remarquable du développement de la richesse privée dans les sociétés anciennes. Malheureusement l'art antique des bronzes se perdit avec la civilisation qui l'avait vu grandir.

Depuis la renaissance jusqu'à nos jours, le *moulage en cire perdue* a été presque exclusivement employé, et nous lui devons les monu-

mens que nous aurons à citer du XIV[e] au XVIII[e] siècle; mais ce procédé est abandonné maintenant, ou n'est plus employé que par exception. Il exigeait des frais énormes, un temps considérable, et il était en outre soumis à des chances de non-réussite que l'industrie moderne ne peut plus courir. Enfin il demandait l'intervention directe de l'artiste. On doit se contenter ici de rappeler les diverses phases de cette opération compliquée. Il fallait, pour une statue par exemple, faire sur le modèle un moule en plâtre, le garnir d'une couche de cire égale à l'épaisseur que devait avoir le bronze, construire dans la cavité du moule une *armature* formée de pièces de fer capables de soutenir le *noyau* (1), y couler ce *noyau* auquel allaient adhérer les cires, réparer les cires (travail qui ne pouvait être confié qu'à l'artiste lui-même), les renfermer dans un moule épais et solide appelé *moule de potée* (2), dans lequel on ménageait des canaux dont les uns (les *jets*) recevraient le bronze en fusion, et dont les autres (les *évents*) donneraient issue aux gaz et à l'air déplacé par l'alliage métallique. Il fallait ensuite, après avoir armé le moule de potée de forts bandages de fer, fondre les cires, opération très délicate et fort longue (pour de grandes fontes elle durait jusqu'à trois semaines) (3). Enfin on revêtait le moule d'une dernière chemise en plâtre, on le plaçait dans de la terre fine assez fortement foulée pour qu'elle opposât une résistance suffisante aux efforts terribles du métal en fusion. On ne voyait plus alors du moule que les bouches des *jets* dans lesquels on allait couler le bronze, et des *évents* par lesquels les gaz et l'air déplacé allaient trouver une issue facile.

Ces quelques mots suffisent pour montrer toutes les longueurs, toutes les difficultés du moulage en cire. Et comme si ces difficultés n'étaient pas suffisantes, on les exagérait encore en voulant sans cesse tenter les fontes d'un seul jet. Contrairement à la pratique des anciens, qui fractionnaient le plus possible la fonte de leurs bronzes, il semble que depuis la renaissance jusqu'au XVIII[e] siècle le but unique des meilleurs fondeurs ait été de couler leurs monumens d'une seule pièce. Nous avons montré comment la constitution atomique des alliages métalliques s'opposait à ces fontes colossales. Aussi les voyons-nous presque toujours manquées, refaites et rac-

(1) Le noyau (qu'on formait d'un mélange de plâtre et de brique) est la partie pleine qui remplit la cavité du moule, en laissant seulement entre elle et ce moule un vide égal à l'épaisseur qu'on veut donner au bronze. Cette épaisseur était ici représentée par la couche de cire dont on avait garni le moule en plâtre. On comprend que sans ce noyau le bronze coulé dans le moule serait massif.

(2) Ce moule tirait son nom de la composition (nommée *potée*) dont il était formé : c'était un mélange de terre, de crottin de cheval, et de fragmens de creusets blancs bien pulvérisés.

(3) Les cires disparaissaient alors complétement (d'où le nom de *cire perdue* donné à ce moulage).

cordées à l'aide de pièces additionnelles. La plupart de ces statues sont d'un poids infiniment trop considérable. La matière n'était pas ménagée, et ne comptait, pour ainsi dire, pas à côté de la main-d'œuvre. Les bronzes de ces époques sortaient généralement informes de leurs moules, et avaient besoin d'être travaillés par les artistes eux-mêmes. Ciselés ainsi de la main du maître, ils acquéraient une très grande valeur d'art, puisque le sentiment et la vie leur étaient définitivement donnés par l'artiste; mais le prix devenait excessif, et l'usage d'autant plus restreint. C'est ce qui fait la valeur des bronzes florentins. Les chefs-d'œuvre du Baptistère, les merveilles de Ghiberti, de Donato, de Cellini, sont des pièces véritablement ciselées, portant l'empreinte divine du génie créateur de ces grands maîtres; de là leur charme et leur beauté. Les bronzes des Keller eux-mêmes, les plus habiles fondeurs des temps modernes, sont tous retouchés, refouillés, ciselés par une main savante, par la main de l'artiste lui-même; il suffit de les examiner attentivement pour s'en convaincre. Mais aussi les portes de Ghiberti pèsent 34,000 livres, et coûtèrent 22,000 florins, ce qui représenterait aujourd'hui une somme énorme; de plus, la seigneurie de Florence donna à Lorenzo un domaine considérable non loin de l'abbaye de Settimo. François Ier ne comptait pas avec Benvenuto, non plus que Louis XIV avec les Keller. — Aujourd'hui les temps sont moins favorables aux arts, et une statue de bronze se paie à raison de 5 ou 6 francs le kilogramme. Les portes de la Madeleine ont été fondues pour 110,000 fr. par MM. Eck et Durand, et elles sont un chef-d'œuvre industriel. Le gouvernement de la restauration payait encore 200,000 francs la statue équestre de Louis XIV, qu'il faisait ériger à Lyon, tandis qu'en 1853 MM. Eck et Durand ont fondu pour la même ville celle de Napoléon Ier avec ses quatre bas-reliefs pour 61,000 francs.

Les conditions actuelles de la fonte des bronzes sont donc toutes nouvelles et sans précédens. Autrefois la question d'art primait la question industrielle; on ne regardait ni à la quantité de matière employée, ni à la main-d'œuvre, ni au temps nécessaire pour produire quelque chose de parfait : les grandes statues de bronze étaient fondues pour les souverains et les villes, et les petites pour un certain nombre d'amateurs capables de les payer comme œuvres d'art. Un nouvel ordre de choses a créé pour cette industrie des obligations nouvelles. La question industrielle, la question du bon marché est presque tout, il faut produire beaucoup, promptement et à bas prix, c'est-à-dire qu'il faut économiser, trop souvent même altérer la matière, et, par des procédés nouveaux de moulage, arriver à fabriquer des bronzes qui, une fois sortis du moule et débarrassés des *jets* et des *évents,* se présentent avec leur perfection définitive, tels enfin qu'ils doivent être livrés au commerce. — Ainsi ce travail si patient de l'artiste, qui

passait des années à refouiller son œuvre avec un soin infini et à lui imprimer le caractère d'originalité que nous admirons dans les monumens antiques, ce travail n'est plus possible. Quand bien même le temps et l'argent ne feraient pas défaut, on ne trouverait plus maintenant d'hommes formés à ce labeur si long, si pénible et si délicat. En outre, dans les temps anciens et pendant les beaux siècles de la renaissance, les artistes dirigeaient eux-mêmes la fonte de leurs statues; ils avaient une connaissance profonde de tous les secrets de cette industrie, qu'ils considéraient comme le complément de leur art. « Un habile sculpteur, dit Cellini, doit être assez initié à l'*art* de la fonte pour n'être point obligé de se mettre entre les mains des fondeurs; il faut qu'il sache lui-même prévoir les difficultés et y remédier (1). » Les artistes modernes n'en jugent plus ainsi : ils se contentent de donner leurs modèles, et ils abandonnent ensuite à des mains trop souvent inintelligentes le soin de réparer leurs bronzes; de là vient que le sentiment de leur œuvre se trouve si souvent altéré.

Toutefois de grands perfectionnemens matériels ont été apportés dans ces trente dernières années aux procédés de l'art des bronzes. D'abord on moule généralement en sable, ensuite on ne cherche plus à fondre d'un seul jet, sinon par simple curiosité et pour de petites pièces : au contraire, on fractionne la fonte le plus possible, afin d'avoir plus de perfection dans le moulage et plus d'homogénéité dans la matière. Le fondeur doit d'abord examiner, étudier dans ses moindres détails le modèle qu'on lui présente, le diviser par la pensée de la manière la plus convenable pour que le moulage le reproduise avec fidélité, intelligence et délicatesse, combiner toutes ses pièces de rapport, et examiner quelles seront les coupes les plus propres à faciliter la dépouille sans altérer la forme. C'est seulement après cette étude préliminaire qu'il se met à l'œuvre avec sécurité et qu'il peut compter sur le succès. Dans le choix du sable employé pour le moulage, il faut éviter la présence du calcaire, qui, par sa calcination, produirait au moment de la coulée un dégagement de gaz fâcheux. On évite également la présence de l'oxyde de fer, qui, sous l'influence du métal en fusion, formerait avec l'argile des composés nuisibles et de nature à entraîner dans le moule de graves altérations. Le sable généralement employé à Paris vient de Fontenay-aux-Roses : c'est une argile jaune, pure et suffisamment plastique pour prendre facilement l'empreinte du modèle. On la mélange avec du poussier de charbon, et on la broie en l'humectant légèrement. Pour les petits objets, le moulage s'exécute en *coquilles*, c'est-à-dire dans deux châssis en fonte *repérés* par trois points.

(1) Voyez les *Mémoires* de Benvenuto Cellini.

Après avoir divisé le modèle en parties telles qu'elles puissent être moulées et fondues avec facilité, on les réunit dans l'un des châssis préalablement rempli de sable, et on les y enfonce à moitié d'épaisseur; on tasse ensuite le sable autour du modèle; on prépare toutes les pièces de rapport pour les endroits refouillés; on réserve la place des *jets* et des *évents*, et l'on obtient ainsi la *dépouille* de la moitié du modèle. On procède de la même manière pour l'autre moitié dans le second châssis, et le moule en sable se trouve fait. Il ne reste plus qu'à le réparer, à lui imprimer toutes les finesses que devra avoir le bronze, à le recuire afin de lui donner une solidité suffisante, et à le recouvrir de poussier de charbon, afin d'éviter de fâcheuses adhérences entre le sable et l'alliage métallique. On dispose alors dans chacune des parties du moule l'armature du *noyau*. Quand ce noyau a pris une consistance suffisante, on le retire du moule avec son armature, et on en retranche une épaisseur égale à celle que l'on veut donner au bronze. C'est là qu'est aujourd'hui la grande difficulté du moulage, et il faut une main très habile pour enlever ainsi du noyau une épaisseur faible et égale dans toutes ses parties. On replace ensuite le noyau dans le moule auquel il n'adhère plus, et il ne reste qu'à couler le bronze dans la partie vide entre le moule et le noyau. On voit combien la pratique actuelle du moulage est plus simple et plus expéditive que le moulage en cire perdue.

Dans ces derniers temps, quelques fondeurs ont substitué la fécule au poussier de charbon. Cette substitution ne semble pas être jusqu'ici un perfectionnement industriel : la fécule présente même des inconvéniens que n'offre pas le charbon, et qui compromettent souvent les résultats de la fonte. Elle donne au sable une sécheresse et une aridité qui augmentent la dureté des moules, leur enlèvent toute porosité, et les rendent imperméables aux gaz. Il en résulte que lorsqu'on y verse l'alliage en fusion, l'air, ne trouvant plus d'issue facile, opère dans la masse métallique des ravages qui rendent le bronze défectueux : on obtient alors des fontes rugueuses, qui exigent un travail de lime long et dispendieux. C'est surtout au point de vue hygiénique qu'on recommande l'emploi de la fécule. La poussière de charbon longtemps respirée s'accumulerait dans le poumon et y opérerait souvent des altérations mortelles. La fécule n'aurait pas cet inconvénient : plus grosse et plus lourde que le poussier de charbon, elle tombe dans le moule sans se mêler à l'air respirable. Toutefois cette question de la supériorité de la fécule sur le charbon est loin d'être résolue. Une longue pratique pourra seule prononcer à cet égard. On a sans doute exagéré les inconvéniens industriels de la fécule, aussi bien que les inconvéniens

hygiéniques du charbon, et les fondeurs ne sont pas plus d'accord que les savans les plus illustres. Cependant les praticiens les plus habiles donnent encore la préférence au charbon.

Quoi qu'il en soit, c'est grâce aux perfectionnemens apportés maintenant dans le moulage, aussi bien qu'à la division intelligente du travail substituée aux vains efforts qu'on faisait autrefois pour couler d'un seul jet, que les fondeurs sont parvenus, surtout dans ces vingt dernières années, à imprimer à leur industrie une impulsion puissante. Ils peuvent maintenant traduire en bronze avec promptitude et économie les modèles qu'on leur présente sans en altérer ni le sentiment ni la délicatesse. Une fois débarrassée des *jets* et des *évents,* chacune des parties du modèle sort du moule telle à peu près qu'elle doit demeurer définitivement : il ne reste plus qu'à les raccorder et à les souder entre elles; le travail du ciseau est réduit à son minimum. Ce travail, ainsi restreint, exige même encore beaucoup d'habileté et d'intelligence, et si des hommes exercés à la pratique du dessin mettaient la dernière main à ces bronzes, l'exécution y gagnerait certainement beaucoup; mais il en est rarement ainsi : ce travail est le plus souvent abandonné à des ouvriers, et si au point de vue de l'art les résultats sont peu satisfaisans, ils le sont complétement au point de vue de l'industrie et du bon marché.

Les bronzes d'art sont destinés, soit à figurer comme bronzes proprement dits, soit à être dorés. Dans le premier cas, on les met en couleur à l'aide de compositions diverses qu'on applique au pinceau sur la surface du métal préalablement chauffé. Cette couleur varie suivant le goût des époques, et le temps lui donne un caractère spécial qui relève singulièrement la beauté de l'alliage. C'est ce qu'on appelle la *patine* du bronze : elle devient d'autant plus belle, que l'alliage a été mieux composé. Elle est surtout admirable dans les bronzes antiques et florentins. On arrive du reste à donner directement au bronze la couleur antique au moyen de solutions diverses dans lesquelles il entre du vinaigre, du sel ammoniac, de la crême de tartre, du sel marin et du nitrate de cuivre. Il est plus difficile d'imiter la *patine* des bronzes florentins. Si le bronze est destiné à être doré, il faut le composer de telle sorte qu'il présente un grain assez compacte pour que la quantité d'or nécessaire à le couvrir ne soit pas trop considérable. L'alliage quaternaire (cuivre, zinc, étain, plomb) est alors le meilleur.

Tels sont les procédés successifs dont a disposé l'industrie des bronzes et les conditions au milieu desquelles elle se produit de nos jours. Il devient aisé maintenant de comprendre la valeur des monumens que les différentes époques de cet art nous ont transmis.

II.

Les Orientaux eurent des statues de bronze longtemps avant les autres peuples : on en trouve un grand nombre parmi les antiquités égyptiennes, et l'Écriture sainte parle d'images d'airain fondu bien antérieures à celles que nous pouvons indiquer chez les Grecs et chez les Romains. Seulement, chez ces nations primitives de l'Orient, l'art sous toutes ses formes, enchaîné à sa naissance par la théocratie, dut renoncer à cette initiative qui est inséparable de tout progrès.

Suivant Pausanias, l'Italie aurait eu des statues de bronze longtemps avant la Grèce, et ici l'écrivain grec appuie sans doute son opinion sur le témoignage de Denys d'Halicarnasse. Cet historien mentionne en effet plusieurs monumens en bronze qu'il rapporte aux premiers âges de Rome (1); mais on ne saurait en contester l'origine étrusque, et ce peuple précéda vraisemblablement la Grèce dans cette voie primitive de l'art. Seulement l'art étrusque, si remarquable par sa puissante originalité, n'atteignit jamais jusqu'à l'idéal : tandis que l'art plus jeune de la Grèce s'élevait rapidement et avec liberté jusqu'aux sublimes hauteurs, l'art qui l'avait précédé resta raide et comme étouffé sous des influences politiques qui s'opposèrent à son développement.

Dans cet art des bronzes, comme dans tous les arts d'imitation, la Grèce nous représente le mouvement vers la perfection. C'est donc surtout de ce côté qu'il faut porter ses regards, lorsqu'on cherche dans l'antiquité les modèles impérissables qui doivent nous inspirer aujourd'hui. C'est à Samos, dans une de ces belles îles ioniennes de l'Asie-Mineure, qu'est le véritable berceau de l'art des bronzes. C'est dans ces douces contrées, où naquirent Homère et Pythagore, Archiloque et Anacréon, Parrhasius et Aspasie, qu'il faut chercher le type élevé d'une industrie que doit toujours dominer le sentiment du beau et de l'idéal. C'est en effet à Théodore et à Rhécus de Samos qu'on attribue généralement l'honneur d'avoir exécuté en Grèce les premières statues de bronze. Or, le premier de ces artistes ayant gravé la fameuse émeraude de Polycrate, ce serait 530 ans environ avant Jésus-Christ qu'auraient paru en Grèce les premiers monumens exécutés en bronze. Ainsi l'art des bronzes s'émancipe complétement en Grèce au siècle de Pisistrate (VIe siècle), et il prend alors une forme qui, sans être encore parfaite et définitive, fait cependant déjà pressentir la perfection. Puis il prend un essor rapide pendant le siècle de Périclès (Ve siècle), et il arrive à une perfection qu'il conserve

(1) Ce serait d'abord une statue de Romulus couronné par la victoire et porté sur un char attelé de quatre chevaux, puis une figure représentant Horatius Coclès, et enfin une statue équestre de Clélie.

jusque sous le règne d'Alexandre (IVe siècle). C'est à cette époque que Lysippe, l'un des auteurs présumés du *Laocoon*, créant de nouveaux procédés de moulage, obtient des résultats gigantesques. On fondit alors de véritables colosses de bronze, et la seule île de Rhodes en possédait plus de cent, « dont un seul, dit Pline, aurait suffi à la gloire d'une ville. » Les bronzes grecs les plus estimés étaient ceux de Samos, d'Égine, de Délos et de Corinthe. Du reste toutes les villes de la Grèce rivalisaient de zèle et de génie dans cette noble branche de l'art, tellement qu'à l'époque de l'invasion romaine Athènes comptait, dit-on, plus de trois mille statues en bronze, et il y en avait autant à Rhodes, à Olympie et à Delphes. Que sont nos richesses modernes en comparaison de ces splendeurs de l'antiquité!

Cependant l'heure de la Grèce était marquée, et l'invasion des Romains au milieu de ces villes peuplées de merveilles fut ce que devait être plus tard pour l'Italie l'invasion des Barbares. Tout le monde connaît les tristes détails du sac de Corinthe, les détails plus tristes encore de la prise d'Athènes, et tous ces grands désastres qui ruinèrent les arts dans leur propre foyer et les frappèrent de coups mortels. Les plus rares chefs-d'œuvre de Phidias et de Polyclète, de Zeuxis et de Parrhasius, d'Ictinus et de Praxitèle, de Scopas, de Lysippe et d'Apelles furent anéantis par les mains grossières de soldats ignorans : le reste fut mutilé et proscrit.

On a vu que les premiers élémens de l'industrie des bronzes furent importés à Rome par les Étrusques. Les Romains, absorbés par la guerre, n'avaient pas le temps de se créer un art original, et ils prirent d'abord tel qu'ils le trouvèrent l'art de la vieille Étrurie; mais ils l'abandonnèrent bientôt pour l'art grec. Après la conquête de l'Achaïe, ils transportèrent à Rome, non-seulement les richesses de la Grèce, mais aussi ses artistes : *Mummius devictâ Achaïa replevit urbem*. Les plus beaux bronzes et les plus habiles fondeurs de Corinthe et de Délos furent emmenés par droit de conquête, et bientôt cette industrie se naturalisa à Rome sous sa forme grecque. Ces farouches amans de la gloire, ces guerriers auxquels rien ne résistait, furent subjugués par la beauté toute-puissante de l'art hellénique. La Grèce domina sans partage à Rome, et loin de se transformer, de se plier aux exigences d'une civilisation étrangère, ce fut l'art grec qui transforma cette civilisation. Le génie des Hellènes s'infiltra dans le sang romain, et la Grèce s'établit dans Rome. Ainsi l'art romain, fils de la violence et du pillage, n'est pas une transformation de l'art grec, c'est l'art grec lui-même marchant vers la décadence. Les bronzes apporteront aussi leur témoignage à l'appui de cette opinion. Ce sont des artistes grecs qui travaillent à Rome. S'inspirant des souvenirs de la patrie absente, ils produisent encore, sous les premiers césars, des œuvres admirables, mais cet art merveil-

leux, né en Grèce et transporté violemment sur un sol étranger, sera comme une plante enlevée à sa terre natale, il ne produira que des rameaux sans vigueur et des fleurs sans parfum. Du reste les Romains de l'empire restèrent ce qu'avaient été les Romains de la république, des conquérans se contentant d'un art étranger et ne le considérant toujours que comme un accessoire du luxe et de la gloire :

> Tu regere imperio populos, Romane, memento;
> Hæ tibi erunt artes.....

Malheureusement, malgré le nombre considérable des statues de bronze qui peuplaient les temples, les gymnases, les cirques, les palais, les places publiques et tous les édifices de la Grèce et de Rome, ces statues sont aujourd'hui les plus rares de tous les monumens antiques. Pline en mentionne un grand nombre, qu'il cite comme les chefs-d'œuvre des plus grands artistes grecs, et cependant, même à Rome, on n'en a retrouvé que de rares fragmens. Cela tient d'abord à ce que les Barbares, attachant une grande valeur aux métaux, s'emparèrent des statues de bronze, qu'ils fondirent et transformèrent en armes. Puis, en 663, l'empereur d'Orient Constant II, petit-fils d'Héraclius, acheva l'œuvre des Barbares : il dépouilla la ville éternelle de presque tous les bronzes antiques qui avaient échappé aux désastres de tant d'invasions, et les fit transporter à Syracuse, où ils devinrent la proie des Sarrasins. Enfin les plus beaux bronzes, qui avaient émigré dans la capitale de l'empire d'Orient, furent également détruits au XIIIe siècle, lors de la prise de Constantinople par Baudouin. C'est alors qu'on vit fondre et convertir en monnaie la *Junon* de Samos, le chef-d'œuvre de Lysippe, l'*Hercule* colossal, la statue d'*Hélène*, et tant d'autres monumens remarquables.

On n'aurait donc presque aucune idée de cet art dans l'antiquité, si le Vésuve n'avait englouti sous des monceaux de lave ou de cendre les villes d'Herculanum, de Stabies et de Pompéi l'an 79 de Jésus-Christ. Pendant dix-sept cents ans, le temps et les hommes n'ont eu nul accès, nulle prise, sur ces villes perdues; seules parmi les cités antiques, elles ont été préservées du pillage; elles n'ont pas vu le triste spectacle des invasions. Là du moins la mort et le deuil ont été respectés ou plutôt oubliés, et ce n'est que dans les premières années du XVIIIe siècle, en 1715, qu'on a songé à les tirer de leur léthargie séculaire. Les fouilles ne furent même régulièrement entreprises qu'en 1750, sous le règne de Charles III, et bientôt la plupart des mystères de l'antique civilisation furent expliqués par l'évidence des faits. Tous les trésors enlevés aux villes d'Herculanum, de Stabies et de Pompéi font aujourd'hui partie du musée royal de Naples, le plus riche du monde en monumens de l'antiquité. La collection des bronzes est surtout admirable, et l'on est saisi d'une émo-

tion singulière quand on pénètre pour la première fois dans cette salle merveilleuse, où l'on a la révélation inattendue d'une nouvelle branche de l'art antique. Là seulement il est possible de concevoir une idée juste de la perfection à laquelle les anciens avaient porté cette industrie des bronzes. C'est dans cette collection, plus riche à elle seule que tous les musées de l'Europe réunis, qu'il faut considérer quelques-uns des monumens les plus précieux de l'antiquité.

Le *Mercure au repos* du musée Bourbon peut être regardé comme un des types de la perfection dans l'art des bronzes, et on le rapporte avec raison à la plus brillante époque de la sculpture grecque. De quelque côté qu'on se place pour voir cette belle figure, l'œil est ravi par cette harmonie suprême des formes humaines, rendues avec tant de délicatesse, de force et d'idéal. A côté du *Mercure* il faut placer *les deux Lutteurs*, trouvés aussi à Herculanum en 1754. Ces deux statues, qui ornaient sans doute un gymnase grec, sont faites pour être mises en regard. Ces lutteurs courent l'un vers l'autre dans l'attitude de deux hommes dont chacun veut saisir son adversaire avec avantage. On les voit la tête basse, le cou rentré dans les épaules, le corps incliné en avant, les bras tendus et déjà préparés pour la lutte. Quelle fierté dans ce beau travail, quelle harmonieuse unité dans toutes les parties de ces figures! On retrouve là un des plus beaux caractères de l'antiquité, qui savait tout exprimer avec noblesse, même les actions les plus violentes. L'art moderne sait rarement se garantir de l'exagération, et quand il veut exprimer la passion ou la force, il tombe presque toujours dans l'affectation. On pourrait comparer les lutteurs grecs du musée de Naples aux *pugilistes* de Canova du musée Pie-Clémentin, on aurait là en regard l'art antique et l'art moderne dans leur expression la plus élevée, et l'évidence qui résulterait de ce rapprochement justifierait notre assertion. Dans les *pugilistes* de Canova, c'est l'expression qui est en excès sur la beauté, tandis que dans l'art antique l'expression reste toujours subordonnée à la beauté, but suprême de l'art.

Le *Faune ivre*, le *Satyre endormi* et le *Faune dansant* rappellent encore ce que l'antiquité a produit de plus élégant, et peuvent également être regardés comme des spécimens de la plus belle époque de l'art grec. On croit voir le sang et la vie circuler dans ces bronzes. Naples possède le buste de Sapho et celui de Platon, ce type de la beauté méditative, le plus précieux peut-être des monumens iconographiques de la Grèce. On y admire cette tête colossale de cheval qui est aussi un des plus beaux restes de la sculpture grecque (1). L'art étrusque des bronzes est également représenté au musée Bourbon par plusieurs monumens dignes d'attention.

(1) Ce cheval existait encore au XIV[e] siècle; il ornait alors une des places publiques

A Rome, le véritable type de l'art du bronze est la statue équestre de Marc-Aurèle Antonin sur la place du Capitole. Au premier abord, cette œuvre si remarquable peut sembler froide : elle ne pose pas comme le Louis XIV lancé au galop au milieu de la place des Victoires, mais plus d'un enseignement utile pourrait sortir de la comparaison de ces deux œuvres, que sépare une distance de quinze siècles. On verrait d'un côté la véritable grandeur, de l'autre l'emphase et l'exagération. Le musée capitolin renferme en outre plusieurs bronzes antiques d'une rare beauté, et en première ligne cette charmante figure si connue sous le nom du *Berger Marzio* ou du *Tireur d'Épine*. L'art romain a revendiqué pour lui cette belle statue; mais sa nudité absolue, la pureté du style, la délicatesse du travail, tout dénote qu'elle est plutôt l'œuvre d'un artiste grec. Du reste elle ne représente ni le berger Marzio, ni un enfant qui tirerait une épine enfoncée dans son pied : cette figure est trop calme pour exprimer la douleur; sans doute cet adolescent se frotte avec le strigile, et nous avons peut-être là le *puerum distringentem* qui se trouvait dans les thermes d'Agrippa, et dont Pline parle avec tant d'éloges. Un *Hercule* plus grand que nature, et qui a encore toute sa dorure antique, est une œuvre également parfaite, d'origine grecque sans doute aussi, mais que le temps n'a malheureusement pas respectée dans toutes ses parties. Il ne faut pas non plus oublier dans le palais des Conservateurs l'antique louve de bronze allaitant Romulus et Rémus. Ce bronze, d'un travail étrusque (ainsi que l'indique la disposition des poils rangés par étages), est un des monumens les plus précieux et les mieux conservés de l'ancienne Rome. Les enfans sont modernes. Enfin il est impossible de quitter Rome sans nommer au moins l'*Apollon Sauroctone* de la villa Albani, admirable figure dont Winckelmann parle souvent avec éloge, et qu'il attribue à Praxitèle.

Parmi les cités italiennes qui possèdent quelques beaux bronzes antiques, après Rome et Naples se présentent Palerme, où l'on trouve quelques statues remarquables provenant des fouilles d'Herculanum; Venise, où l'on voit les quatre chevaux parodiés par M. Bosio sur l'arc du Carrousel. Ils étaient encore à Constantinople au commencement du XIIIe siècle, lorsque les Vénitiens s'emparèrent de cette ville et emmenèrent en captivité ces belles reliques de l'art grec. La campagne d'Italie les avait amenés à Paris; Waterloo les a replacés au-dessus de la grande porte de la basilique de Saint-Marc. A Florence, la Galerie Royale compte quelques beaux bronzes anciens, tels que l'*Orateur* et l'*Idolino*. Hors de l'Italie, de rares monumens dis-

de Naples, et le peuple lui attribuait la puissance miraculeuse de guérir les maladies des chevaux. En 1332, l'archevêque de Naples, voulant abolir cette grossière superstition, fit fondre l'idole et la transforma en cloches pour la cathédrale. Heureusement on put sauver la tête et le cou.

persés à Berlin, à Munich, à Vienne, en Angleterre et en France, ne sont là que comme les membres épars de cet art tant de fois violé, mutilé par le temps et plus encore par les hommes.

Quant aux petits bronzes antiques, bien que fort rares et très précieux aussi, ils sont cependant répandus en assez grande quantité dans toutes les collections de l'Europe. Ces figurines représentent généralement des divinités : elles étaient pour les anciens les dieux de voyage. Tout le monde peut, en étudiant ces petits chefs-d'œuvre, se faire une idée de ce qu'était cette industrie dans l'antiquité.

La décadence de l'art antique des bronzes suivit exactement celle de l'empire romain, et on la vit se précipiter avec une rapidité effrayante à partir de Commode, ce fils indigne de Marc-Aurèle. Les deux Sévère semblent arrêter cet élan rétrograde, Aurélien et Probus suspendent un moment la chute de l'empire, et sous Dioclétien l'art semble vouloir se relever avec la gloire de Rome; mais bientôt il retombe, entraîné par un courant irrésistible : Rome est abandonnée pour Constantinople; le goût du luxe oriental altère ou étouffe partout le sentiment du beau; les invasions et les guerres civiles se succèdent sans interruption, et à la fin du v[e] siècle la décadence est complète. Pour en juger, il suffit d'aller dans le Forum romain et d'y comparer les bas-reliefs des arcs de Titus (79 ans après Jésus-Christ), de Septime-Sévère (193) et de Constantin (306). Quelle chute effrayante! Les arts, dégradés dans leur principe, tombent alors dans la plus affreuse barbarie.

Cependant, à partir de Constantin, un art nouveau était sorti des limbes pour remplacer l'art du paganisme, dont la ruine était consommée. Ce fut au commencement du IV[e] siècle que le christianisme put enfin élever dans Rome ses premières basiliques : Saint-Paul-hors-les-Murs, Saint-Pierre-au-Vatican, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Agnès et Saint-Laurent-hors-les-Murs. Les ténèbres du moyen âge envahirent malheureusement l'aurore de cet art, qui se débattit pendant dix siècles au milieu d'aspirations sublimes jusque dans leur impuissance. Il faut arriver au temps où Dante et bientôt après Pétrarque et Boccace allaient évoquer les grandes ombres de Virgile et d'Homère pour voir l'art antique sortir du sépulcre où l'avait enfermé le moyen âge. Ce furent les bas-reliefs d'un sarcophage qui révélèrent au premier des artistes de la renaissance, Nicolas Pisan, les traces depuis longtemps perdues de la vérité dans les arts d'imitation. Ce sarcophage, sur lequel est représentée *la Chasse d'Hippolyte*, servait de tombeau depuis le x[e] siècle à Beatrix, mère de la comtesse Mathilde de Toscane. On le voit encore aujourd'hui au Campo-Santo de Pise, à deux pas du baptistère où Nicolas Pisan sculpta cette chaire admirable, dont la grâce naïve annonce déjà les splendeurs futures de la renaissance.

Du XIVe au XVIe siècle, l'industrie des bronzes produisit des merveilles sans nombre. A défaut des œuvres capitales, qu'il faut aller étudier en Italie, tout le monde connaît les petits bronzes florentins. Bien moins rares que les antiques, il n'est pas d'amateur qui n'en possède et qui n'ait pu les apprécier. Les noms des plus grands artistes se trouvent liés à l'art des bronzes de la renaissance; il suffit de citer les Pisans Jean et Andrea, les Siennois Agnolo, Agustino et Jacopo della Quercia, les Florentins Arnolfo di Lapo, Orcagna, Dello, Antonio di Banco, Luca della Robbia, Lorenzo Ghiberti, Brunelleschi, Donatello, Antonio et Piero del Pollajuolo, Torrigiano, Benvenuto Cellini, et notre célèbre Jean de Bologne (1).

Les portes du baptistère de Florence représentent d'une manière complète l'art des bronzes florentins. Ces portes sont au nombre de trois : celle du sud est d'Andrea Pisano; les deux autres, situées à l'est et au nord, sont de Lorenzo Ghiberti. Andrea fut un des créateurs de la renaissance. « La fortune le favorisa, dit Vasari, en lui mettant sous les yeux les marbres antiques apportés dans le Campo-Santo par les flottes victorieuses des Pisans. » Il fut à la sculpture moderne ce que Giotto fut à la peinture. Il travailla pendant vingt-deux ans à la porte en bronze sur laquelle il représenta toute l'histoire de saint Jean-Baptiste, et cette œuvre, qui se ressent de l'inspiration toute puissante de Giotto, fut terminée en 1339. Quant aux portes de Ghiberti, elles se composent chacune de dix panneaux représentant des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, traités en relief, demi-relief et bas-relief. Michel-Ange jugeait ces portes dignes d'ouvrir le paradis. Elles sont en effet ce que le génie de la renaissance a produit de plus exquis, et elles resteront comme le type le plus accompli de l'art moderne des bronzes. Ces trois portes du baptistère résument admirablement le XIVe et le XVe siècle, les deux plus beaux de l'art chrétien. La première le représente encore dans son enfance, avec toute sa candeur, sa naïveté, sa gaucherie charmante et son inexpérience, tandis que les secondes nous le montrent dans sa plénitude et dans sa toute-puissance. Enfin, pour avoir une juste idée de la valeur des bronzes du XVe siècle, il faut considérer, dans la *Loggia dell' Orcagna,* l'admirable groupe de *Judith et Holopherne* par Donatello, les statues et bas-reliefs du baptistère de Sienne par Jacopo della Fonte, le Vecchietto et Donato, et les tombeaux de Sixte IV et d'Innocent VIII par Antonio Pollajuolo, à Saint-Pierre de Rome.

Au XVIe siècle, Benvenuto Cellini et Jean de Bologne représentent fidèlement pour l'art des bronzes italiens cette époque de suprême élégance. Qui ne connaît à Florence le groupe célèbre de *Persée et*

(1) Jean de Bologne naquit à Douai en 1524.

Méduse, la statue équestre de Côme Ier, le *Mercure* et les beaux bronzes du musée *degli Uffizi?* A cette époque, la renaissance italienne envahit la France, et l'art des bronzes florentins y jette de profondes racines. Benvenuto travaille pour François Ier et fond pour lui la *Nymphe* de Fontainebleau, actuellement au Louvre. Les bronzes français possèdent alors les hautes qualités qui signalent les œuvres de notre sculpture. Il faut rappeler surtout ceux de Germain Pilon, de Guillaume Dupré, de Ponce et de Barthélemy Prieur (1).

La décadence générale de l'art au XVIIe siècle exerça nécessairement une influence fâcheuse sur l'industrie des bronzes; mais les procédés de fabrication se perfectionnèrent, et l'on vit alors une grande quantité de monumens qui étonnent plus par leur richesse et leurs dimensions qu'ils ne séduisent par leur vraie beauté. Les artistes, ne pouvant déjà plus charmer l'esprit par la seule puissance de la forme, cherchent à éblouir les yeux par la richesse de la matière. La *chaire* de Saint-Pierre et le *maître-autel* colossal de la basilique vaticane sont là pour appuyer cette opinion. Ces compositions, matériellement gigantesques, mais sans grandeur morale, montrent avec quelle rapidité fatale s'accomplit la décadence de l'art. Cependant, de même qu'à cette époque la France compte les deux plus grands peintres, — Poussin et Lesueur, — elle possède aussi les plus habiles fondeurs. Il suffit de citer les beaux bronzes des Keller dans les jardins de Versailles, *le Remouleur* du jardin des Tuileries, les statues équestres de Coysevox, de Girardon, de Simon Guillain et de Fr. Duquesnoy.

L'art dégénéré du XVIIIe siècle, à part de rares exceptions, ne demanda rien de sérieux à l'industrie des bronzes. Les procédés matériels eux-mêmes se perdirent à la fin de cette triste époque. Au commencement du XIXe siècle enfin, on ne put trouver un fondeur assez habile pour couler convenablement la colonne élevée à la gloire de nos armées victorieuses.

III.

« Dans toutes les inventions humaines, dit Winckelmann, on a commencé par le nécessaire, ensuite on a cherché le beau, et on a donné enfin dans le superflu et dans l'exagération. » Après avoir vu l'art du bronze se transformer successivement suivant ces tendances générales de l'esprit humain, il reste à examiner ce qu'il est aujourd'hui, et à le juger d'après les monumens qu'on a pu voir réunis à l'exposition universelle.

Les bronzes français occupaient dans l'exposition de 1855 une très

(1) Voir au Louvre la statue de René de Birague, celle d'Albert Pic, duc de Savoie, et les figures allégoriques du tombeau du connétable Anne de Montmorency.

grande place, tandis que cette industrie, chez les nations étrangères les plus riches, n'était représentée que par un petit nombre d'objets. L'art des bronzes est maintenant en effet éminemment français et presque exclusivement parisien. Il occupe à Paris plus de dix mille ouvriers, et met en circulation une valeur annuelle qui s'élève au moins à 30 millions de francs. Ce n'est pas seulement dans les ateliers des fabricans en renom que se trouvent ces nombreux ouvriers : un grand nombre travaillent en chambre, et pour leur compte; puis ils vendent leurs produits aux marchands, qui les exposent sous leurs noms dans leurs magasins. Telle est du reste l'organisation de la plupart des industries parisiennes. Le véritable producteur reste presque toujours ignoré, inconnu du public, qui ne voit que le commerçant décoré du titre de fabricant, bien qu'il ne fabrique souvent rien du tout. Toutefois ce fait est loin d'être général, et nous aurons bientôt l'occasion de citer, parmi les fondeurs les plus habiles, des noms qui, dans l'industrie parisienne, comptent parmi les plus importans.

On peut presque dire, au sujet des *bronzes d'art*, que la France fournit maintenant à la consommation du monde entier. Du moment où cette branche de l'art tombait dans le domaine presque exclusif de l'industrie, Paris devait en avoir le monopole. Ce centre unique d'activité et de mouvement pouvait seul fournir une main-d'œuvre assez intelligente pour suppléer au travail de l'artiste, devenu désormais impossible sur ces objets d'une faible valeur. Depuis longtemps déjà, Paris impose son luxe et son goût, non-seulement à la France, mais au reste de l'Europe. Eh bien ! cette prédilection, qui attire vers nous les nations civilisées, nous impose de grandes obligations. Nous sommes pour ainsi dire responsables du goût de tous les peuples, que nous entraînons par notre exemple, et nous devons veiller avec d'autant plus de soin à élever incessamment chez nous le sentiment moral de l'art. Or les bronzes sont un des moyens de propagande les plus puissans dont nous disposions. Reproduits à l'infini et dispersés dans le monde entier, ils sont comme les nombreux exemplaires d'un livre où nous aurions écrit notre dernier mot sur ce qu'il faut considérer comme étant véritablement beau et bon.

Parmi les représentans de l'industrie parisienne des *bronzes d'art*, il faut nommer en première ligne M. Barbedienne. Au moyen d'un appareil, dû à M. Collas, qui permet de réduire tous les monumens de l'art avec une précision presque mathématique, M. Barbedienne s'est emparé des principaux chefs-d'œuvre de la sculpture, et il s'est appliqué à les populariser en les mettant à la portée des plus humbles. C'est là qu'ont tendu des efforts incessans, récompensés déjà par de légitimes succès. Nulle part la propagande que font journellement les *bronzes d'art* ne s'est manifestée d'une façon plus heu-

reuse, et voilà déjà plus de quinze ans qu'on peut la suivre dans sa marche, trop lente à la vérité, mais progressive et certaine.

De nombreuses réductions de l'antique attestent l'activité des ateliers de M. Barbedienne. Il suffira de citer notre *Vénus de Milo*, le *Laocoon*, l'*Amazone* du Vatican, les *Deux lutteurs* de la Tribune de Florence, la *Diane* de Gabies et la *Polymnie* du musée du Louvre. Sans doute ces statues réduites ne nous offrent pas avec une fidélité absolue l'idéale beauté des originaux. Il y a dans les procédés de réduction, aussi bien que dans les procédés de moulage, des causes d'erreur qui rendent le succès difficile (1), surtout pour les modèles en ronde-bosse, et il y aurait de nombreuses critiques à faire, si on examinait ces bronzes au point de vue exclusif de l'art. N'oublions pas toutefois que c'est une industrie que nous discutons en ce moment, que ses produits, répandus dans le commerce, ne sortant pas des mains de l'artiste, on ne peut leur demander qu'une perfection relative, et que, malgré les défauts signalés dans ces bronzes, les travaux dont nous parlons ont déjà singulièrement contribué à élever le niveau de cette industrie aussi bien que le goût général du public.

M. Barbedienne n'a pas fait une part moins large dans ses réductions aux monumens de la renaissance qu'aux monumens antiques. On a vu par exemple figurer à l'exposition universelle la réduction au demi de l'une des portes de Ghiberti. Sans doute ces admirables panneaux n'ont plus la beauté sévère de l'original; mais un industriel qui respecte assez le public pour oser lui offrir une œuvre de cette importance est certainement digne d'encouragemens. M. Barbedienne avait exposé aussi le *Moïse* du tombeau de Jules II. Cette réduction aux deux cinquièmes du chef-d'œuvre de Michel-Ange est satisfaisante à quelques égards, mais rien ne saurait rendre la lumière et la majesté divines qui jaillissent de ce marbre, et ce n'est vraiment qu'à Saint-Pierre-aux-Liens qu'il est possible de comprendre la puissance gigantesque de cette figure. Au *Moïse* venaient s'ajouter les réductions des tombeaux de la sacristie de San-Lorenzo. Qui ne connaît ces statues de Laurent de Médicis et de son fils Julien, du Jour et de la Nuit, de l'Aurore et du Crépuscule? A côté de la reproduction de ces chefs-d'œuvre de Michel-Ange, on ne doit point oublier le *Saint Jean* de Donatello, cette délicieuse figure, si naïve et si vraie; les *trois Grâces* de Germain Pilon, etc. Parmi les réductions d'œuvres modernes, il faut citer surtout les deux belles figures de Toussaint, et la *Pénélope endormie* de M. Cavelier, dont le marbre appartient à M. le duc de Luynes.

Ces procédés de réduction, que la science perfectionnera encore,

(1) Voyez à ce sujet *l'Orfèvrerie et l'ébénisterie à l'exposition*, de M. G. Planche, dans la *Revue* du 15 novembre dernier.

ont déjà l'avantage de nous rendre les originaux avec assez de fidélité pour que nous les puissions comprendre. Avant l'intervention de ces machines, les bonnes réductions, de l'antique surtout, étaient fort rares, car les artistes de premier ordre, seuls capables de comprendre ces chefs-d'œuvre, préféraient naturellement se livrer à leurs propres inspirations. Quant aux talens secondaires, qui s'occupaient seuls de ces sortes de travaux, incapables de supporter la responsabilité d'une tâche aussi lourde, ils défiguraient les originaux de la façon la plus fâcheuse. Le goût du jour donnait même à ces reproductions son empreinte spéciale. Regardez dans le parc de Versailles les nombreuses copies des statues antiques; il ne manque à leur pesante majesté que les lourdes perruques de Louis XIV. Le siècle de Louis XV substitue la *manière* à la simplicité : il donne à la Vénus un regard lascif, et il ne lui manque que de la poudre, du fard, des mouches et un panier, pour être transformée en marquise. Sous la république enfin et sous l'empire, les dieux et les héros de la Grèce et de Rome ont la pédantesque raideur de ces tristes époques. Il était donc assez naturel que l'antiquité, travestie de la sorte, n'inspirât qu'une sympathie médiocre. Maintenant il n'en est plus ainsi, et tout le monde peut prendre une notion exacte de ces chefs-d'œuvre. Toutefois il y a encore beaucoup de soins, beaucoup d'art à apporter dans le travail de ces réductions. Comme elles se font par parties, il faut exécuter les soudures avec grande habileté, faire disparaître la trace des *jets* et des *évents* sans altérer le sentiment général du modèle. Ce sont là encore des difficultés réelles, et qu'on ne peut surmonter qu'à force de soins et d'intelligence (1).

A côté des réductions, l'art français des bronzes peut revendiquer aussi des créations originales, dont il a droit d'être fier. M. Barye est un véritable artiste : il était né pour produire de grandes choses; la fortune l'a contraint à en faire de petites, et, loin de se raidir contre le sort et de poser en génie incompris, c'est lui qui s'est mis à la portée de ceux qui ne le comprenaient pas. Il s'est fait fabricant de bronzes, et son talent exercera sans doute une salutaire influence sur le goût général de cette industrie. Les dispensateurs officiels de la renommée n'ont voulu voir en M. Barye qu'un sculpteur *de genre*, et cependant toutes ses œuvres, petites de dimension, possèdent la véritable grandeur, celle de l'idée. Elles se recommandent autant par la

(1) Il serait injuste de parler des produits de M. Barbedienne sans appeler l'attention sur les compositions charmantes de M. Cahieux, jeune artiste d'un vrai talent et l'une des victimes du choléra de 1854. Il montrait avec un rare bonheur et une grande puissance d'invention ce que peut le génie moderne, lorsqu'il puise ses inspirations aux sources vives de l'antiquité. — Parmi les industriels qui nous ramènent vers l'antiquité, il faut citer encore M. Delafontaine, qui s'inspire constamment aux sources les plus pures, et M. Susse, qui dispose également d'un appareil de réduction dû à M. Sauvage.

vérité patiente qui préside à l'exécution des moindres détails que par la verve et la liberté qui marquent toutes ses inventions d'une si harmonieuse énergie.

Rentrant dans le domaine de l'industrie, on doit citer parmi les plus habiles fondeurs de Paris M. Thiébaut et MM. Eck et Durand. M. Thiébaut avait exposé de magnifiques fontes brutes coulées d'un seul jet. Pour qu'on n'en pût douter, il les montrait telles qu'elles étaient sorties des moules, encore entourées des jets et des évents. Cette exposition offrait un haut intérêt, elle témoignait de la perfection à laquelle est arrivé maintenant le moulage en sable. Il est bon d'ajouter que ces fontes d'un seul jet n'étaient que des tours de force exécutés pour la circonstance : dans la pratique habituelle, toutes ces statues sont fondues en plusieurs pièces. Quant à MM. Eck et Durand, pour se convaincre de leur habileté, il suffit de rappeler que ce sont eux qui ont fondu les portes de la Madeleine, et de signaler, outre les fontes si délicates qui ont figuré dans leur exposition particulière, les principaux monumens en bronze de la grande nef du palais.

Veut-on maintenant connaître le goût général qui domine aujourd'hui? Il faut regarder les bronzes de M. Denière. La plupart de ces bronzes sont dorés; ne pouvant les faire beaux, on les a faits riches. Sans doute tout cela est éblouissant, et cependant je reste froid et insensible. Pourquoi? Parce que là rien n'est simple, rien n'est vrai, rien n'est réellement grand, rien n'élève ma pensée vers l'idéal, que je cherche partout, même dans les plus modestes objets. Voyez ce service de table exécuté pour M. de Kisselef; examinez toutes ces figures si bien dorées à l'or mat, ces enfans maniérés, ces femmes nues dont les corps semblent tordus à dessein pour montrer la richesse prétentieuse de leur sein : où est la simplicité? où est la vraie beauté?... Je ne vois là qu'un luxe qui s'affiche, une richesse matérielle considérable, et rien de plus. J'en dirais autant de cette grande corbeille de fleurs soutenue par trois enfans de grandeur naturelle, d'un goût et d'un dessin déplorables. Certainement tout cela est arrangé avec une certaine recherche, c'est peut-être ce que le monde appelle *joli;* mais alors le monde se trompe, et l'art n'a rien à voir dans de pareilles extravagances.

Parmi les nations étrangères chez lesquelles l'art des bronzes est encore représenté par des œuvres sérieuses, le royaume-uni doit être cité le premier. Dans une des principales villes manufacturières de ce pays, à Birmingham, un industriel puissant par les ressources dont il dispose et par l'énergie qu'il met dans ses efforts, M. Elkington, est presque parvenu à acclimater en Angleterre cette industrie des bronzes d'art, si peu faite pour vivre et se développer au milieu des brouillards; mais les Anglais ont beau nous enlever à prix d'or nos

ouvriers les plus expérimentés, nos artistes les plus habiles : tout ce qui touche au sol britannique s'y marque aussitôt d'un cachet dont l'originalité n'est pas douteuse, mais dont la valeur réelle est très contestable. Néanmoins il est juste de signaler plusieurs beaux bronzes dans l'exposition anglaise. Ainsi, à côté des pièces galvanoplastiques de M. Elkington, il faut citer la *Lesbie* pleurant sur l'oiseau mort qu'elle presse sur son sein. Cette statue est de M. Cumberworth; la pose en est heureuse, la tête est bien traitée, mais l'arrangement des cheveux manque d'idéal, et il y a dans les parties nues une réalité trop pauvre. La *Négresse* de M. John Bell est une fonte remarquable, qui mérite également des éloges. Quant à la *Dorothea* du même artiste, elle rentre tout à fait dans le goût anglais. Son *Tireur d'aigle* est une grande figure académique, dont la pose fatigue vite le spectateur. Enfin dans cette exposition si remarquable de M. Elkington, on a retrouvé l'Angleterre avec ses étranges contrastes. A côté des merveilles du Parthénon, à côté du *Thésée* et de l'*Hercule au repos*, on remarquait des excentricités toutes britanniques, telles par exemple que *la Jeune Naturaliste* de M. H. Weekes. Quant aux petits bronzes d'ameublement, les rares spécimens qui nous étaient offerts ne nous montraient qu'un goût puéril : c'est *la Morale en action*, *l'Exaltation des Douceurs de la Maternité*, etc.

La Prusse occupe aujourd'hui une place également importante dans l'industrie et dans l'histoire de l'art contemporain; elle est le pays le plus sérieusement érudit de l'Europe, elle compte surtout des sculpteurs d'un grand talent. L'art des bronzes allemands avait exposé une grande statue héroïque du feu roi Frédéric-Guillaume III vêtu en empereur romain. La raideur germanique se prête mal à la majesté de la pourpre romaine, et bien que cette œuvre importante témoigne de beaucoup de science, bien qu'elle dénote de sérieux efforts vers un art réellement élevé, on reste froid en la contemplant. Toutefois il y a de curieux détails dans les parties de l'ajustement; la draperie du manteau surtout est fort bien traitée, et telle qu'elle est, cette figure historique peut être comptée parmi les monumens en bronze les plus remarquables de l'art allemand. — Citons encore la *Madeleine pleurant aux pieds de Jésus crucifié*, d'après le professeur E. Rietschel. Ce bronze, d'un beau style, sortait des ateliers de M. Lauchhammer; — un *Aigle enlevant une gazelle*, fondu d'après M. F. Bürde, par M. C. Fischer de Berlin; — enfin deux *Cerfs*, d'après M. Ch. Rauch, fondus par M. Deravanne. — Les petits bronzes prussiens étaient d'une extrême faiblesse.

La Toscane avait envoyé trois pièces importantes et d'un grand intérêt, dues au professeur Clemente Papi de Florence. — C'étaient d'abord une jolie copie du groupe de *Persée et Méduse* de Cellini, — puis la tête du *David* de Michel-Ange. Ce bronze colossal a permis

à ceux qui n'ont pas vu la statue célèbre placée à la porte du *Palazzo Vecchio* à Florence d'admirer ici la puissance de l'un des chefs-d'œuvre du Buonarotti. — Enfin sous cette dénomination : *Badinage sur l'art de la fusion*, l'habile professeur florentin nous présentait une plante d'aloès, avec toutes ses feuilles et toutes ses racines, coulée d'un seul jet, et probablement sur nature. C'est là une des pièces les plus curieuses que puisse offrir aujourd'hui l'industrie des bronzes; mais ce badinage coûte 3,360 francs, c'est cher. — La tête du *David* était cotée 3,750 francs, et le *Persée* 8,400. — Rome était représentée par une intéressante petite réduction de sa colonne trajane, en bronze doré. — Enfin la Chine, où peut-être est né cet art des bronzes, la Chine n'a plus rien à nous apprendre. A peine nous a-t-elle montré quelques bronzes anciens d'une admirable patine. Ce qu'elle produit aujourd'hui est au-dessous du médiocre. — Tels sont en résumé les bronzes étrangers dignes de quelque intérêt que nous ayons à signaler à côté des bronzes français.

Il résulte de l'ensemble de cette étude que l'industrie des bronzes, après avoir atteint sa forme la plus parfaite chez les Grecs du VIe au IVe siècle avant Jésus-Christ, a suivi les destinées générales de l'art, et qu'elle s'est perdue presque complétement pendant le moyen âge pour reparaître avec un nouvel éclat pendant les beaux siècles de la renaissance italienne. Naturalisée française à partir de François Ier, elle acquit chez nous sa plus grande puissance sous Louis XIV pour dégénérer ensuite sous Louis XV, et arriver à une stérilité complète au commencement de ce siècle. Depuis trente ans enfin, l'industrie des *bronzes d'art* s'est relevée en France avec une grande vigueur; elle a accompli de notables progrès, créé une technologie nouvelle qui se trouve maintenant très avancée vers la perfection, accru sa production dans des proportions considérables, tellement que l'exposition universelle a pu la montrer toute française, très riche déjà de son présent et plus riche encore de son avenir, si elle sait utiliser les instrumens précieux que la science lui a livrés.

Au point de vue de l'*industrie* des bronzes, la France a donc une réelle prééminence. En est-il de même de la question d'art? Nous ne pouvons malheureusement l'affirmer. Si nous avons parlé longuement des monumens en bronze qu'ont laissés l'antiquité et la renaissance, c'est que seuls ils sont capables de guider nos efforts sans jamais nous égarer. De nobles tentatives ont été faites pour ramener l'industrie des bronzes vers cette direction certaine, et nous avons signalé les nombreuses réductions qui tendent à populariser les plus belles époques de l'art : elles ont déjà produit des artistes et des œuvres d'une puissante originalité, et elles nous donnent quelque confiance pour l'avenir; mais la grande majorité des bronzes que l'exposition nous a montrés témoigne du mauvais goût qui domine

encore aujourd'hui chez le fabricant aussi bien que dans le public. La plupart des fondeurs en renom nous reportent au goût déplorable qui domina l'Europe entière au XVIIIe siècle. Nous voyons dans presque tous ces bronzes le *superflu* et l'*exagération*, c'est-à-dire les signes infaillibles de l'impuissance. Et cependant une véritable renaissance s'est opérée depuis soixante ans : l'antiquité est venue pour la seconde fois redonner la vie à l'art, dont on désespérait; les efforts des Winckelmann, des Lessing, des Stuart, des Mengs, des Müller, ont créé une ère nouvelle et féconde. L'érudition passionnée des savans a été heureusement contagieuse, et aujourd'hui tout le monde veut connaître la Grèce et l'Italie. Il est facile de suivre les efforts de cette réaction dans nos écoles de peinture et de sculpture : nous lui devons aujourd'hui nos maîtres les plus habiles, et qui ne voit maintenant la distance énorme qui sépare les compositions puériles des Vanloo, des Boucher et des Watteau, de la science sérieuse et élevée des artistes les plus éminens dont la France s'honore aujourd'hui? Pourquoi donc l'art des bronzes ne participe-t-il pas à ce mouvement salutaire? Pourquoi voyons-nous encore presque partout ces amours insolens qui pullulaient dans les petites maisons au temps de Mme de Pompadour? Pourquoi souvent aussi cet art prétendu gothique, qui n'a du moyen âge que la raideur sans en avoir la naïveté? Pourquoi ces troubadours de pendule et ces chevaliers bardés de fer? — Telles sont les questions que la critique doit sérieusement adresser à la plupart de nos fabricans. Songeons toujours à l'influence utile que peuvent exercer sur le goût général les *bronzes d'art* les plus modestes et par conséquent les plus répandus, et n'oublions pas que les objets les plus humbles portent en eux leur idéal comme les monumens les plus somptueux. Plutarque nous apprend que Sylla, dans toutes ses expéditions, portait sur son sein une petite figure d'Apollon Pythien en bronze doré, et qu'il la baisait souvent. Eh bien! les bronzes d'art, répandus partout aujourd'hui, sont comme les dieux de nos foyers domestiques. La possession nous y attache, et ils font presque partie de notre existence intime. Ayons donc soin de bien choisir ces divinités inspiratrices de notre goût : qu'elles développent le sentiment véritable de l'art, qui existe en germe chez la plupart d'entre nous, mais qui a besoin, pour se produire, d'être incessamment cultivé. Enfin qu'elles nous élèvent peu à peu vers les hautes régions d'où notre esprit ne doit jamais descendre.

A. GRUYER.

NUSSIR-U-DIN

LE

DERNIER ROI D'AOUDE

The private Life of an eastern King, by a member of the household of his late majesty Nussir-u-deen, king of Oude; 1 vol. in-8°. London, Hope and C° 1855.

Si nos descendans éprouvent quelque difficulté à raconter l'histoire de notre XIXe siècle, ce ne sera point faute de documens. Jamais aucune époque n'a réuni une telle masse de matériaux bons et mauvais. Et ce n'est pas seulement notre petite Europe qui a le privilége d'intéresser les collecteurs de faits, ce sont les pays les plus inconnus et les plus lointains du globe. Nous avons aujourd'hui des renseignemens plus précis et plus exacts sur l'insurrection chinoise que nos pères n'en avaient il y a deux siècles sur les révolutions de la Russie. Le royaume de Dahomey nous est relativement plus familier que tel pays du Nord ne l'était autrefois; nous connaissons toutes les intrigues du palais de Kamehameha IV, et il n'y a pas un îlot de l'Océanie qui ait des secrets pour nous. Cette exploration en tout sens de l'univers est même une des seules choses incontestablement bonnes que notre siècle ait produites. C'est cependant à une seule nation que nous devons cette lumière jetée sur le monde entier, — à l'Angleterre. Les autres nations ont peu fait relativement pour cette divulgation des secrets de la vie humaine sous toutes les formes qu'elle peut revêtir; l'Allemagne elle-même, la savante et méthodique Allemagne, commence à peine à entrer dans cette voie de recherches, et il est douteux qu'elle y réussisse jamais aussi bien que l'Angleterre. Le dévouement à la science, qui est une si grande et si noble

chose, n'est cependant pas dans ce genre d'investigations la qualité la plus nécessaire, et il peut même arriver qu'on serve mieux la science en ne s'en inquiétant point du tout. Des mobiles très inférieurs peuvent être infiniment plus utiles dans ce cas particulier que l'amour de la science ou du progrès humain, — par exemple le désir de faire fortune, l'amour des aventures ou des émotions violentes, l'instinct de la curiosité, et même ce simple appétit du nouveau qui s'empare des imaginations blasées, mais actives encore, d'une époque corrompue et fatiguée. Pour bien voir le pays que l'on visite lorsque ce pays est l'Inde ou l'ouest de l'Amérique par exemple, il n'est pas absolument nécessaire de posséder des connaissances historiques étendues, ou d'être un grand orientaliste; il vaut souvent mieux commander tout simplement un navire, être capable de prendre part à une chasse au tigre, ou bien avoir une assez grande habitude du danger pour n'être pas effarouché par une attaque soudaine de sauvages et de bêtes féroces. Là est la source de la supériorité que possèdent les Anglais sur les autres peuples dans ce qu'on peut appeler la littérature des voyages. Leurs innombrables relations de voyage ne sont cependant rien de remarquable sous le rapport de l'art et de la composition, ni sous le rapport de la science. Rien généralement de moins savant, de plus incomplet, de plus *fragmentaire* que ces relations. Souvent elles ne contiennent qu'un seul fait, mais sur ce point la lumière est complète. Ces relations non plus ne sont pas signées de grands noms dans la science : ceux qui les écrivent sont des capitaines de navire, des aventuriers, des lieutenans en congé, des marchands, de jeunes lords ennuyés; mais qui d'un savant ou d'un aventurier peut pénétrer avec le plus de sagacité les mystères d'une cour barbare, les secrets d'une tribu sauvage, bien plus la poésie d'une terre périlleuse, où le métier de contemplateur exige l'adresse d'un maître d'armes et d'un chasseur consommé, la science d'équitation d'un centaure ou d'un *gaucho?* Qui d'un savant ou d'un marchand est le mieux à même de pénétrer le caractère d'un peuple, ses vices et son degré de moralité? Il y a plus : trop de scrupules de morale peuvent nuire chez l'observateur, et il y a des peuples qu'il est difficile de bien comprendre, si l'on ne met pas de côté toutes les idées de dignité et de probité qui forment le bagage d'un homme civilisé. Telles sont quelques-unes des raisons pour lesquelles la littérature des voyages a prospéré en Angleterre plus que dans tout autre pays. Les voyageurs anglais sont moins des *voyageurs*, c'est-à-dire des savans, que des curieux, ou des hommes obligés par fatalité ou profession de connaître avec exactitude les peuples avec lesquels ils ont à traiter ou à commercer.

Par une autre raison encore, l'Anglais mieux que les autres peu-

ples civilisés est appelé à rendre à l'humanité ce service de l'exploration du monde. L'Anglais peut être plein de préjugés, individuel, égoïste, incapable de s'assimiler les élémens étrangers; mais il a un grand avantage sur le Français ou sur l'Allemand : il ne s'étonne de rien. Quand il part pour les antipodes, il ne se promet pas d'avance un plaisir tout nouveau, et ne s'effraie pas outre mesure de l'ennui qu'il va subir. S'il s'ennuie moins qu'il ne l'avait supposé, c'est tant mieux. S'il ne trouve pas ce qu'il espérait, c'est tant pis. Il n'éprouve donc ni illusions, ni désenchantemens. Il visite l'Inde ou l'Australie comme il visiterait une paroisse des environs de Londres, et il se conduit dans les plus lointains pays comme il se conduirait dans sa propre contrée, c'est-à-dire qu'il y dîne à ses heures habituelles, déjeune et dort à ses heures habituelles. Par conséquent, n'y fît-il même qu'une courte halte, il n'y *passe* pas, il y *séjourne*. Enfin, dernière qualité, il manque de la faculté d'assimilation et ne perd jamais son individualité. Le Français adopte vite les mœurs et les usages des peuples étrangers qui l'ont choqué d'abord. Il commence par se moquer des sauvages pour se faire sauvage lui-même huit jours après; grande preuve de bonté naturelle, et en même temps grande preuve de faiblesse. Grâce à cette qualité ou à ce défaut, comme on voudra l'appeler, il est capable de passer au milieu des peuples, de partager leur existence, de se faire complice de leurs mœurs, sans se rendre mieux compte, au bout de tout cela, de leur nature et de leurs instincts qu'avant de les avoir visités. L'Anglais au contraire n'abdique jamais son individualité, excellente qualité pour bien voir, car les choses extérieures posent devant lui comme objets d'étude ou de simple curiosité. En un mot, les relations entre l'*objectif* et le *subjectif* sont mieux et plus sagement maintenues par l'Anglais que par le Français, qui s'identifie trop facilement avec l'*objectif*, et que par l'Allemand, qui assimile trop volontiers à son *moi* tout ce qui lui est extérieur.

Nous avons une preuve de plus de cette faculté d'observation propre aux Anglais dans le curieux livre intitulé *la Vie privée d'un roi d'Orient*. L'auteur, ancien officier au service de sa majesté Nussir-u-deen, second roi d'Oude, n'a point de système préconçu; il n'est point un profond orientaliste, et il confesse même qu'il n'a jamais su d'hindoustani que ce qu'il lui en fallait pour se faire comprendre des indigènes et n'être point embarrassé au milieu d'eux. Il n'a aucune idée et ne donne à son gouvernement aucun conseil politique; mais en revanche il connaît à fond les choses qui sont tombées dans le domaine de son expérience, il n'a perdu ni un mot, ni un geste. Sa description du royaume d'Oude est, si l'on peut associer des mots aussi contraires, une sorte de tableau hollandais de l'Orient. On a là le ménage et l'intérieur du roi d'Oude, sa cuisine, ses écuries, les

portraits de ses domestiques et de ses femmes, le portrait du roi Nussir-u-deen dans toute sorte de costumes et d'attitudes, à table, à cheval, au sortir du bain, en chapeau noir et en frac à l'anglaise, en costume oriental et la couronne sur le front. Seulement il ne faut pas oublier que les scènes de cette série de tableaux d'intérieur à la flamande se passent en Orient, et que par conséquent les détails les plus humbles sont d'une opulence et d'une étrangeté singulières; les ustensiles de ménage sont d'or, les servantes sont vêtues d'étoffes lamées d'or et d'argent; pour chats domestiques on a des tigres, et pour animaux familiers des éléphans.

Le royaume d'Oude ou d'Aoude, situé dans l'Inde septentrionale, entre le Punjab, le Népaul et le Delhi, est, ainsi qu'on le sait, placé sous le protectorat de la compagnie des Indes. Jadis province du grand empire mogol, pillé par Warren Hastings au dernier siècle, réduit de moitié par lord Wellington, qui annexa une grande partie de son territoire aux possessions anglaises, il fut constitué sur ses bases actuelles en 1819 par le marquis d'Hastings, qui ajouta à ce qui restait de cette province, jadis florissante, quelques déserts conquis sur le Népaul, et sacra roi, au nom de la puissante compagnie des Indes, le nawab Gazi-u-deen, père du héros de cette histoire. Quoique tous ces faits soient le développement naturel de la conquête et qu'il n'y ait pas à s'en étonner, on peut dire néanmoins, sans courir le risque d'être accusé de sentimentalité philanthropique mal placée, qu'il y a eu rarement quelque chose de plus injuste que les traités qui unissent le royaume d'Oude à la compagnie des Indes. L'indépendance du pays est nominale, et il est inutile d'ajouter que le prix du protectorat anglais est le sacrifice de l'indépendance du roi. La compagnie protége le roi pour se garantir elle-même, c'est-à-dire pour empêcher que le roi ne se serve de son pouvoir contre la domination anglaise. Jusque-là la philanthropie n'a rien à dire à cette politique; mais ce roi, impuissant pour le bien de ses sujets, est en revanche très puissant pour le mal. Les traités lui garantissent sa couronne et ses possessions contre tout ennemi extérieur et intérieur, c'est-à-dire que si ses peuples, las d'une oppression capricieuse et sanglante, se soulèvent contre lui, la redoutable compagnie appose son *veto*, et s'engage à lui livrer, pieds et poings liés, ses sujets, pour qu'il continue à les ruiner et à les mutiler. La compagnie lui donne le pouvoir de faire tout le mal qu'il voudra à d'autres qu'elle; il profite largement de cette permission. Tous les caprices qui peuvent passer par la tête d'un despote oriental, il les satisfait avec sécurité et impunité. Meurtres, mutilations, pillages, extorsions, supplices bizarres, exils ignominieux, emprisonnemens dans des cages de fer, il peut se permettre toutes ces plaisanteries à l'égard de ses sujets; mais que ces derniers, las de cette crimi-

nelle tyrannie, se gardent bien de remuer, car le résident anglais de Lucknow n'a qu'à faire un signe, et les troupes anglaises cantonnées sur la frontière étoufferont la rébellion. Ajoutez que les malheureux sujets de cet empire n'ont pas même la ressource des états despotiques très étendus, et où la jalouse surveillance de la tyrannie ne peut s'exercer également partout, grâce aux distances. Non : le territoire d'Oude n'étant pas plus étendu que celui des Pays-Bas et de la Suisse réunis, personne n'échappe à l'œil fascinateur et à la griffe du tigre couronné. Supposez le despotisme oriental établi dans quelqu'un des petits états de l'Europe, et vous aurez une idée imparfaite de la situation du peuple d'Oude, car il faudra supposer encore que ce despotisme est protégé par un puissant voisin.

Le roi d'Oude est donc libre de se livrer à tous les caprices de son imagination orientale. De gouvernement, d'administration légale, il n'en existe point, et comme il faut bien cependant montrer son pouvoir en quelque chose, le monarque montre le sien en pillant ses sujets. On lève le revenu public à coups de fusil. Dans cet aimable état d'anarchie, où personne n'est protégé que le roi, les sujets sentent le besoin de se protéger eux-mêmes et ne sortent jamais qu'armés. Lucknow, la capitale de ce royaume, est certainement une des plus étranges villes qu'il y ait dans le monde entier. Ces habitans armés de pistolets et de poignards, de brassards et de boucliers en peaux de buffles, vous croyez peut-être qu'ils vont en guerre, ou tout au moins qu'ils se rendent à quelque parade militaire? Non, ils vont traiter de leurs affaires, vendre ou acheter ce que les caprices du roi et de ses collecteurs de taxes ont bien voulu ne pas leur enlever. Quant au roi sous l'administration duquel existe un tel état de choses, c'est un des souverains les mieux logés de la terre. Sa résidence se compose d'une succession de palais qui s'étend sur l'une des rives du Goomty, tandis que sur l'autre rive s'étend sa ménagerie, parc immense où des troupes d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de léopards, d'antilopes, de lynx et de chats de Perse s'ébattent au soleil, dit notre auteur, comme les moutons et les vaches dans un parc anglais. Le luxe des habitans n'est naturellement point en proportion avec le luxe du souverain, et les rues de Lucknow sont encombrées de mendians armés comme les autres citoyens, et qui, ainsi que le mendiant de *Gil Blas*, vous demandent l'aumône l'escopette à la main. Il est même assez curieux de retrouver au fond de l'Asie le type du *lazzarone* italien, avec ses mœurs, ses phrases sacramentelles, ses complimens hyperboliques et ses injures aristophanesques. C'est une preuve de plus que les mêmes causes ont partout les mêmes effets, et qu'un état d'abjection ou de dignité morale engendre partout à peu près les mêmes mœurs et le même langage. Est-ce dans une rue de Naples ou dans une rue de Lucknow que se

passe la petite scène que voici? « La lumière du soleil a brillé sur l'esclave de monseigneur, et le pauvre esclave sera nourri, vous dit un impudent et vigoureux gaillard armé d'une forte moustache, un sabre et un bouclier au poing, en vous tendant la main. — Vous êtes, vous dit-il, la lumière du soleil, — et ce compliment vaut bien, à son avis, le salaire d'une journée de travail. Vous vous détournez de dégoût, et alors, aussi tranquillement qu'il vous avait débité ses complimens, il vous fait part de son opinion sur les membres féminins de votre famille (particulièrement votre mère et vos sœurs) dans un langage trop nu et trop énergique pour souffrir la traduction, et plutôt hardi et expressif qu'élégant. » Les citoyens armés et les mendians forment le plus intéressant spectacle de Lucknow, et partagent l'attention et l'étonnement du voyageur avec les chameaux et les éléphans, qui se promènent dans la ville aussi communément que les mulets en Espagne, les ânes et les bœufs dans nos villages, les chevaux dans nos rues.

Lorsque notre aventurier se présenta à la cour de Lucknow, le roi régnant était Nussir-u-deen, un des deux fils du premier souverain élevé au trône par la compagnie. Ce n'était point sans difficultés qu'il avait succédé à son père Ghazi-u-deen, qui l'avait déshérité et avait formé, paraît-il, le dessein de le tuer plutôt que de lui laisser la chance de monter sur le trône. Il devait son élévation à l'énergie de sa mère, la *padshah begum* (sultane favorite). Elle arma les femmes de son harem, et, après un combat sanglant dans l'intérieur du palais, elle réussit à déjouer les projets du roi, grâce à sa bravoure et aussi à l'intervention du résident anglais. Nussir-u-deen devint donc roi, et son premier acte fut de suivre les traces de son père : bon sang ne peut mentir. De même que son père avait voulu le déshériter, Nussir voulut déshériter son fils. La mère disputa son petit-fils à cette bête fauve et le prit sous sa protection. L'ingrat Nussir, oublieux du passé, ordonna à sa mère de quitter le palais; elle refusa. Le roi envoya contre elle ses *femmes-cipayes* (garde d'amazones qui habite le palais du roi), et un nouveau combat s'engagea dans lequel quinze ou seize femmes de la *padshah begum* furent tuées. Le résident anglais intervint de nouveau. Le roi promit au colonel Lowe (c'était le nom du résident) de ne point tourmenter sa mère ni de toucher à son fils, si elle consentait à se retirer à un palais qu'il indiqua. « Le résident se porta garant de la vie de l'enfant, et la *begum* partit contente. Elle eut plus de confiance dans la parole d'un *gentleman* anglais qu'elle n'en aurait eu dans les sermens les plus solennels du roi et de tous ses ministres. En vérité, ce n'est pas en Europe que l'on découvre la grandeur de l'Angleterre et la puissance magique que renferme le nom d'Anglais. » Cette brave et courageuse mère de Nussir est le personnage

le plus intéressant du livre, le seul qui ait des affections naturelles et quelque chose d'humain. Elle avait réussi contre Ghazi-u-deen, elle ne devait pas réussir contre le fils ingrat qu'elle avait sauvé de la disgrâce et peut-être de la mort. Après le départ de sa mère, Nussir fit publiquement proclamer son fils illégitime. Une fois stigmatisé ainsi, l'enfant ne pouvait plus hériter de la couronne. Cependant, après l'empoisonnement de Nussir, la *begum* fit encore une tentative, cette fois réellement héroïque, car elle ne craignit pas d'entrer en lutte avec le formidable pouvoir de l'Angleterre. Elle fit entourer de troupes le palais où habitait le résident anglais qui refusait de reconnaître le jeune prince; mais les troupes de la compagnie des Indes arrivèrent à leur tour, quelques coups de fusil furent échangés, et le roi de la compagnie, un oncle de Nussir, monta sur le trône.

Si Nussir traitait ainsi sa mère et son fils, il n'y a point lieu d'être étonné qu'il se portât aux derniers outrages envers les autres membres de sa famille. Famille! quel est ce mot-là? Dans le pays d'Oude, le roi seul est tout; ses parens les plus proches ne participent en rien à sa grandeur, et ont moins d'importance qu'un eunuque favori ou une danseuse qui a captivé pour une semaine les sens très susceptibles du roi. S'ils ont encouru la colère du souverain, le dernier esclave du palais a le droit de les bafouer sans pitié, et cela avec la plus complète impunité. C'est là la façon dont le despotisme rétablit l'égalité. Tous sont égaux devant la violence et la cruauté du monarque, aussi bien un prince royal qu'un mendiant. D'ailleurs les victimes sont peu intéressantes : si elles sont tyrannisées, elles n'attendent que le moment de tyranniser à leur tour, et elles infligeraient, si elles en avaient le pouvoir, les mêmes outrages qu'elles ont à subir. Nussir avait plusieurs oncles vieux et infirmes qu'il se plaisait à insulter et à fouler aux pieds; mais ces oncles avaient comploté jadis sa perte de concert avec son père, et ils finirent par le faire empoisonner. Ils ne valaient probablement pas mieux que leur neveu, et la seule raison qui semblait militer en leur faveur était leur vieillesse et leurs infirmités. Quoi qu'il en soit, ils étaient une grande ressource pour Nussir : quand ses danseuses ou ses jeux de marionnettes l'ennuyaient par trop, quand il ne trouvait plus aucun plaisir dans les combats de bêtes fauves, qu'il ne lui était tombé depuis longtemps sous la main personne à faire décapiter, quand il sentait qu'il avait besoin d'un dérivatif puissant pour secouer sa torpeur que n'éveillaient plus les jouissances physiques, la cuisine indienne et le vin de l'Europe, alors il invitait à dîner un de ses oncles, et les habitués de la table royale étaient sûrs qu'ils allaient avoir un spectacle exceptionnel. Les plaisanteries qu'on faisait supporter aux princes étaient très variées, grâce au génie inventif du barbier du roi, Anglais de basse extrac-

tion, cruel et rapace, qui s'était emparé si bien de l'esprit de son maître, qu'il était le véritable souverain d'Oude, et que Nussir tomba dès que le barbier eut été chassé par ordre de la compagnie. Nous regrettons que l'auteur ait cru devoir taire le nom de ce facétieux scélérat qui doit vivre aujourd'hui dans une opulence somptueuse, fruit de ses rapines et de ses crimes. Le lecteur aura une idée du génie drôlatique de ce favori et de l'affection que Nussir portait à ses oncles par les deux anecdotes suivantes.

Le roi avait invité à dîner un de ses oncles, nommé Saadut. Après le dîner, les convives, échauffés par le vin, se préparaient à assister aux divertissemens ordinaires des soirées du palais. — Dansons une écossaise! s'écria le barbier illuminé par une idée soudaine; je danserai avec Saadut. — Bonne idée, bonne idée! répond le roi; que le khan danse avec mon cher oncle. Sur l'assentiment du roi, le barbier saisit Saadut, et le malheureux vieillard, à moitié ivre, tourne et tourne jusqu'à ce qu'il soit sur le point de s'évanouir. Au milieu de ce tourbillonnement, le barbier, d'un coup de main, fait tomber son turban, grave outrage chez les Indiens d'Oude et que le vieillard ressentit vivement, car, même dans l'état d'ivresse où il était, il porta la main sur son poignard. Ce geste fut aperçu par le barbier, qui, d'un mouvement rapide, jette le poignard loin de lui, détache le ceinturon du vieillard, déroule le châle qui lui ceignait le corps, puis enlève sa veste de tissu d'or; pièce à pièce, morceau par morceau, le barbier déshabille le pauvre prince. Quelques-uns des officiers anglais, irrités de cette insolence, s'approchèrent pour protéger le vieillard. — Arrière, messieurs! cria le roi; je veux que la plaisanterie continue, ou, par le ciel! je vous mets aux arrêts. — Le malheureux vieillard se tenait là, au milieu de l'appartement royal, nu comme au jour de sa naissance, jouet des esclaves et de la canaille du palais, bafoué et même frappé, dans un état d'ivresse qui ajoutait encore quelque chose de ridicule à cette scène repoussante, et cependant versant des larmes et se couvrant la figure de ses mains. Dans cet état, le roi le força de danser jusqu'à ce que ses yeux se fussent assouvis de ce honteux spectacle.

Un autre oncle de Nussir, encore plus âgé que le précédent, nommé Asoph, reçut une semblable invitation à dîner. Il ne s'y rendit pas sans hésitation; il pressentait quelque humiliation ou quelque cruauté. — Savez-vous ce que me veut le roi? demanda-t-il au voyageur anglais dont nous citons le récit. — Mais seulement dîner avec vous, je crois. — Hélas! je suis vieux, ma tête est grise et mon œil éteint; je ne puis être un compagnon pour mon neveu, qui est jeune et avide de plaisirs. « Il y avait, dit notre auteur, une grande et très pathétique expression dans ces paroles, que le vieillard prononça avec toute la musique du langage hindoustani. Je fus touché de son

chagrin. » Le dîner commença sous de très bons auspices : le roi entra, salua avec grâce et dignité (pas plus que Néron et Héliogabale, Nussir ne manquait d'une certaine élégance royale), et se montra pour son oncle plein de prévenances hypocrites. Une bouteille de madère fut placée devant Asoph, et les toasts se succédèrent si rapidement, que le vieillard, sentant que la liqueur commençait à lui monter au cerveau, ne put tenir tête au roi et posa son verre à moitié vide seulement. Ici cessèrent les prévenances et l'hypocrisie. Le roi regarda fixement son oncle. — Est-ce que le vin qu'on sert à ma table n'est pas bon? demanda-t-il d'un ton sec. Asoph s'excusa, fit appel à sa volonté et réussit à tenir tête aux convives jusqu'à la fin du dîner. Au moment où les danses commencèrent, la bouteille de madère placée devant Asoph était à peu près vide. — Ne voyez-vous pas qu'Asoph n'a plus de vin? dit le roi en se retournant vers le barbier. Allez lui chercher une autre bouteille. — Le breuvage qu'on posa cette fois devant le malheureux était un composé de madère et d'eau-de-vie. Une ivresse complète fut produite bientôt par l'affreuse mixtion, et la tête du vieillard tomba sur sa poitrine. « Ses moustaches ont besoin d'être arrangées, » dit le barbier en se levant, et à la grande indignation des Européens témoins de cette scène, il tira brutalement le vieillard par ses moustaches, qu'il portait très longues. Mais ce n'était que le prélude d'une scène repoussante qu'il fallut contempler en silence sous peine d'encourir les colères du monarque, qui déjà avait prévenu toutes les observations par ces mots : « Est-ce que le vieux pourceau n'est pas mon oncle? est-ce qu'il ne m'appartient pas? Moi et le khan nous ferons de lui ce qu'il nous plaira. » En attendant, la tête du vieillard continuait à s'incliner, penchée à demi par le sommeil et à demi par l'ivresse. « Il faut lui redresser la tête, » dit le roi. L'obéissant barbier ne se le fit pas dire deux fois, et, prenant deux longs morceaux d'un fil très solide, il attacha habilement, en homme consommé dans son métier, les deux bouts de la moustache du prince aux bras du fauteuil sur lequel il reposait. Le roi battit des mains, chuchotta quelques mots à l'oreille de son favori, qui sortit et rentra bientôt après avec quelques fusées qu'on alluma sous le fauteuil du vieillard. Réveillé par la détonation, le prince tressaillit et fit un effort subit pour se lever. Ce mouvement lui arracha une partie de ses moustaches. La douleur avait dissipé complétement l'ivresse; Asoph se leva, et en courtisan consommé salua son neveu, le remerciant du plaisir qu'il lui avait donné et le priant de l'excuser si le sang qui coulait de sa blessure ne lui permettait pas de jouir plus longtemps de sa royale société.

Le lecteur ne doit cependant pas se faire illusion, et croire qu'il a affaire, en Nussir-u-deen, à quelqu'un de ces monstres de cruauté, phénomènes de scélératesse, qui ont épouvanté le monde. Non!

Nussir-u-deen n'était ni un Attila, ni un Gengis-Khan, ni un Tamerlan, ni un Sélim. Il n'avait pas l'âme assez forte pour ressembler en rien à ces types de la tyrannie. Encore moins ressemblait-il à ces fous de la vieille Rome, les Caligula ou les Commode, à qui l'ivresse du pouvoir inspirait des crimes si saugrenus et de si gigantesques sottises. Tout au plus était-il capable de quelques-unes de ces inventions de cruauté raffinée auxquelles se complaisaient le dilettante Néron et l'élégant Héliogabale; mais il leur ressemblait par quelques détails seulement, et non par l'ensemble du caractère. Son pouvoir n'était pas assez grand et assez indépendant d'ailleurs pour lui permettre les mêmes folies. Être tyran d'un petit royaume ou tyran d'un vaste empire, ce n'est point absolument la même chose, et l'étendue du pays où s'exerce le despotisme réagit sur le despotisme lui-même et l'empêche de se développer outre mesure. La tyrannie exercée sur un petit espace perd la moitié de sa force pour le tyran; elle pèse plus violemment, il est vrai, sur les peuples qui lui sont soumis; mais en revanche l'imagination du tyran est gênée et nécessairement limitée. Non, le roi Nussir était un tyran d'un ordre beaucoup moins extraordinaire que tous ces célèbres despotes. Sa tyrannie était un composé de trois sortes d'arbitraires : l'arbitraire d'un enfant gâté de la fortune, à qui le sort n'a imposé aucun contrôle; l'arbitraire d'un homme sans moralité, et enfin l'arbitraire particulier aux princes d'Orient. Il n'était de sa nature ni cruel ni doux. Il avait une âme essentiellement indienne, molle, sans résistance, capricieuse. Seulement cette âme, qui est celle de tous ses compatriotes, il l'avait vulgaire et faible. Comme les peuples mêmes soumis à sa tyrannie, il n'avait pas, à proprement parler, de caractère humain, et il était l'esclave de la nature.

Il est assez difficile d'expliquer ce que nous entendons par ces paroles, cependant nous l'essaierons. L'Européen seul a un caractère *humain*, c'est-à-dire qu'il agit en vertu d'une détermination bonne ou mauvaise qui est le fruit de sa volonté. La nature extérieure n'a pour ainsi dire pas de prise sur lui, ses sens ont avec la nature extérieure des relations établies d'une manière régulière et comme par suite d'un consentement mutuel. On dirait que chez les races européennes la nature et l'homme ont passé ensemble un contrat pour maintenir leurs droits réciproques. Il en résulte que chez nous il y a une dualité bien établie, la nature d'une part, l'homme de l'autre : chacune de ces deux parties vit indépendante de l'autre; mais en Orient il n'y a pas de nature humaine distincte de la nature extérieure, il n'y a pas deux royaumes séparés; l'homme est un des faits de la nature comme le bananier, le tigre ou l'éléphant, et il n'est pas un fait beaucoup plus important qu'aucun de ceux-là. Il existe des hommes en Orient ou en Afrique, mais il n'existe pas

de *nature humaine*. L'homme y a la nature sauvage de la bête fauve, ses mouvemens souples et gracieux, ses cruautés soudaines et inexpliquées, sa soumission, sa témérité et sa timidité. Le même voyageur qui nous introduit à la cour du roi d'Oude nous montre des tigres et des éléphans qui, en vérité, agissent d'une manière exactement conforme à celle de Nussir. Le roi dans ses cruautés et dans ses repentirs ressemble, à s'y méprendre, à l'éléphant Malleer qui tue son *mahout* et puis se laisse doucement mener en laisse par un enfant. On se demande quels sont ici les personnages humains, et l'on est tenté de prendre pour des hommes les bêtes qui figurent dans ce récit. Le tigre Kagra prendrait la place du roi Nussir, et le roi Nussir la place du tigre Kagra, qu'on ne serait nullement étonné de la métamorphose; l'un et l'autre ont exactement le même caractère.

Telle est la nature de ces Orientaux trop vantés, et à qui quelques-uns des dons les plus riches semblent n'avoir été accordés que pour marquer la différence entre le *phénomène* homme et les autres phénomènes naturels, et afin d'empêcher toute méprise trop grossière. Nussir-u-deen était un Oriental complet. Il était impossible de s'expliquer la raison de ses actions et de saisir le vrai fondement de son caractère. Il était cruel : pourquoi? Demandez au tigre pourquoi il est cruel. Quelquefois il épargnait : était-il clément? Demandez à la bête qui se détourne de sa proie sans qu'on en connaisse la raison si elle agit par clémence? Il était impossible de savoir pourquoi il était féroce à telle heure plutôt qu'à telle autre. Un mouvement du sang, une démangeaison de la peau, une minute d'un soleil trop ardent étaient les raisons déterminantes de ses actions. Un mot malsonnant vous faisait trancher la tête ou enfermer dans une cage de fer. On ne l'abordait donc qu'à genoux, direz-vous, et sans doute on ne lui parlait que par derrière un voile, ainsi que chez les anciens Perses? Eh! non, il était bon enfant, très familier; il se laissait parfaitement aborder, et il aimait à jouer avec ses favoris. Un jour il s'amusa à jouer avec eux au saut de mouton, prêtant gracieusement sa royale échine comme s'il eût été un simple écolier. Était-ce bonhomie? Non, il obéissait tout simplement à cette loi naturelle, que les enfans suivent instinctivement et que les hommes qui ont quelque souci de leur dignité redoutent dans la vie, — l'égalité de tous dans le plaisir. Une autre fois, ayant entendu raconter qu'un des divertissemens de l'hiver en Europe était les combats à coups de boules de neige, il voulut se donner ce spectacle, et en un instant le jardin fut dépouillé de certaines fleurs qui, ayant quelque ressemblance avec les boules de neige, servirent de projectiles à la joyeuse compagnie. Nussir poussait même plus loin la familiarité : il aimait à boire et à s'enivrer, et il ne craignait point de se montrer à sa cour dans cet état ignominieux; mais n'allez pas croire

pour cela qu'il eût des allures grossières. Cet ivrogne savait garder au milieu de ses vices une certaine dignité, et notre auteur reconnaît qu'il avait quelque chose de véritablement royal. Tel était Nussir : une énigme des plus compliquées et des plus embrouillées, qu'il était impossible de pénétrer. Grâce à ce caractère énigmatique, il devenait très dangereux de séjourner avec lui. Ses faveurs étaient périlleuses, car, comme il était impossible de connaître au juste le mobile de ses actions et que le caprice était l'unique règle de sa vie, l'expérience de la veille ne pouvait servir en rien au lendemain. C'est là ce qu'apprit à ses dépens un de ses ministres, le malheureux rajah Buktar Singh.

Un jour, au retour d'une promenade, le roi, qui aimait à porter l'habit européen, s'amusait à jouer avec son chapeau et à le faire tourner au bout de son pouce. Le chapeau étant de mauvaise qualité, ce jeu le défonça. Le roi se retourna en riant, comme pour inviter sa suite à partager sa joie. Rajah Buktar Singh pensa que c'était l'occasion de placer un bon mot : — Il y a un trou dans la couronne de votre majesté, dit-il. Le roi devint subitement pâle : — Avez-vous entendu le traître? demanda-t-il à l'officier qui se trouvait le plus près de lui. Mettez cet homme sous bonne garde. Allez, Rooshun (c'était son premier ministre), faites-moi décapiter cet homme.

Le rajah Buktar semblait perdu; il n'était point au service de la compagnie, il était citoyen d'Oude. Le roi avait donc un absolu droit de vie et de mort sur lui comme sur tout indigène. Subitement une pensée de justice excentrique traversa l'esprit de Nussir. — Comment agirait, demanda-t-il, un roi d'Angleterre envers un sujet qui l'aurait insulté ainsi? — Il l'aurait fait arrêter ainsi que l'a fait votre majesté, répondit un des officiers anglais, et l'aurait fait passer en jugement. — J'agirai donc de même, répondit le roi. Le résident intervint, un conseil fut tenu; toutes les voix parlèrent de clémence, et il fut résolu que le rajah aurait la vie sauve, que le *refuge du monde* (c'était le titre oriental de Nussir-u-deen) se contenterait pour toute vengeance de l'emprisonnement du coupable dans une cage de fer et de la confiscation de ses propriétés. Cependant il n'était pas encore sauvé, et un incident survint qui faillit de nouveau lui coûter la vie. — Je veux qu'il soit déshonoré, dit le roi, comme jamais rajah ne l'a été auparavant. Qu'on lui enlève son turban et son habit, son épée et ses pistolets, et qu'on les apporte ici. — Ces ordres furent exécutés. Le turban fut déroulé par un esclave et l'épée brisée par un vigoureux forgeron; quand vint le tour des pistolets, le forgeron crut devoir s'assurer s'ils étaient chargés. Ils l'étaient. — Sont-ils chargés? demanda le roi avec véhémence. — Que le refuge du monde jette sur son esclave un regard de bienveillance, les pistolets sont chargés, répondit le forgeron. — Eh bien! ne vous

avais-je pas dit que cet homme était un traître de la pire espèce? N'avait-il pas prémédité de me tuer? Vous entendez? les pistolets du misérable sont chargés! — C'était son devoir, en sa qualité de général, d'avoir toujours ses pistolets chargés afin de défendre votre majesté, dit avec fermeté un des favoris. — Ah! vraiment, c'est votre avis! répondit le roi. Par Allah! nous verrons si les autres pensent comme vous. Qu'on introduise le capitaine des gardes! — Le capitaine entra. — Capitaine, était-ce le devoir du rajah Buktar Singh d'avoir ses pistolets chargés? — C'est indubitablement le devoir d'un commandant en chef des forces de votre altesse d'être prêt à détourner tout danger qui pourrait menacer soudainement les jours de votre majesté. — C'est bien, qu'on les décharge et qu'on les brise.

Le lendemain, Buktar Singh et sa famille partirent de Lucknow. Un caprice du hasard avait renversé Buktar : un caprice du hasard le releva. Un an après cette aventure, des troubles éclatèrent dans Lucknow à l'occasion de la cherté des subsistances. Le roi fut fort étonné de l'audace de ses sujets. — Il y a évidemment quelque chose qui va mal là-dessous, dit-il; je n'ai jamais vu troubles durer si longtemps dans Lucknow. — Le ministre insinua que la récolte avait été mauvaise. — Taisez-vous, Rooshun, répondit le roi, vous êtes une vieille commère. La récolte a été excellente. — Un autre favori, le professeur d'anglais du roi, insinua à son tour que la police des bazars devait être mal faite. — Je suis de votre avis, répondit Nussir. Déguisons-nous et allons nous assurer de la chose de nos propres yeux, comme l'ancien kalife de Bagdad. — Ce qui fut dit fut fait. Le roi, accompagné de quelques favoris, descendit sous un déguisement dans les rues de sa capitale. On entra dans la boutique d'un changeur. Le changeur causait avec un voisin d'une nouvelle attaque contre les magasins de riz. — Tristes temps, tristes temps, Baboo. Ce n'était pas ainsi lorsque le rajah Buktar était ministre du roi. Il maintenait l'ordre dans les bazars. — Oui, en vérité, comme vous le dites, Madhub, le rajah maintenait l'ordre. Tristes temps, tristes temps. —Ce mot fit tressaillir le roi. Deux mois après, le rajah Buktar était de retour au palais, et sa faveur était plus grande que jamais.

Cette anecdote indique assez le caractère que nous avons essayé de décrire, c'est-à-dire un mélange de cruauté capricieuse, de sauvagerie spontanée et de dignité royale. Oui, il y a une certaine dignité dans la conduite de ce tigre, et nous ne pouvons partager à cet égard l'opinion de l'auteur anglais. Entre la conduite de Nussir et celle qu'aurait tenue en pareille occasion un prince européen, il n'y a que la différence de la latitude et du climat. En Europe, le courtisan qui aurait été aussi maladroit que le fut Buktar aurait perdu son crédit; en Russie, il eût été envoyé en Sibérie; dans l'Inde, il

court risque d'être décapité. Il n'y a qu'un degré de despotisme de plus, il est vrai qu'il est important.

Le résident intervint dans cette affaire, ainsi que nous l'avons dit, et il obtint quelques adoucissemens au sort de la famille du rajah Buktar, exemple frappant de la puissance de la compagnie des Indes sur l'esprit des populations asiatiques. L'honorable compagnie, la *Koompany Bahador*, est à la fois la terreur et la providence de ces populations. On l'implore comme une sorte de génie qui peut tout voir et tout entendre. La compagnie est un mythe sur la nature duquel les hypothèses les plus hardies peuvent être données par les Hindous. Aussi la famille de Buktar se crut-elle sauvée, dès que le résident intervint en sa faveur. L'auteur décrit la douleur et le désespoir de cette famille naguère si puissante, et qu'une minute a suffi pour renverser : c'est un tableau tout asiatique, qui rappelle à l'esprit toutes les scènes où l'humilité naturelle aux Orientaux se traduit par une pantomime si expressive, — les Juifs implorant leur vainqueur ou leur Dieu vêtus de sacs et la tête couverte de cendres, les musulmans le front penché contre la terre devant le commandeur des croyans, les parias se faisant petits et se collant aux murs pour laisser passer les hommes de race noble.

« J'ai vu bien des spectacles déchirans dans le cours d'une longue vie quelque peu aventureuse, mais je ne me rappelle rien qui m'ait affecté aussi vivement que cette malheureuse réunion de femmes et d'enfans. Ils furent tous traités comme Buktar l'avait été, dépouillés de leurs beaux habits et de leurs ornemens, revêtus du misérable costume dont on l'avait couvert. Ils étaient tous là, se serrant les uns contre les autres dans une attitude de crainte muette, comme des moutons qui attendent la boucherie. Le vieux père de Buktar était là, avec sa peau ridée et son pauvre corps amaigri, qui laissait voir distinctement sa charpente anatomique. Il était là, pleurant non de ses propres souffrances et de son déshonneur, mais des malheurs de son fils et des femmes de son fils. Des femmes délicates, qui avaient été élevées dans tous les raffinemens du luxe, dont jusqu'alors le visage n'avait jamais été exposé aux yeux des hommes, étaient là accroupies à terre, pêle-mêle avec leurs enfans, exposées aux regards et aux plaisanteries brutales de la soldatesque indigène, dispersée çà et là dans la cour du palais. L'une de ces femmes serrait son enfant contre son sein et semblait trouver quelque satisfaction dans son malheur à remplir ses devoirs de mère; une autre était assise dans une attitude de silencieux désespoir, corps incliné, yeux fixés à terre, une Niobé hindoue. Aucun sculpteur n'aurait pu trouver de plus belles formes que celles de deux d'entre elles, qui avaient ce teint de bistre si ravissant lorsqu'il contraste avec la chevelure de jais qui est si commune dans ces pays du soleil. Elles avaient déroulé leurs longues tresses noires, afin que ces emblèmes du chagrin formassent un manteau à leurs épaules nues, et elles n'en paraissaient que plus charmantes. »

Les caprices du roi n'étaient pas tous des caprices sanglans; il en

avait de fort drôlatiques, tout à fait dignes du grand Schahabaham et de ces princes de l'Orient célébrés par Crébillon fils. Volontiers il eût dit, lui aussi, à un bouffon ou à une danseuse qui ne l'amusait pas : « Ah çà! tâchez ne pas m'ennuyer, ou je vous fais couper la tête. » Un jour, une nouvelle esclave venue du Cachemire figura parmi les danseuses chargées d'égayer les après-dînées de sa majesté. Elle se nommait Nuna, et était extrêmement belle sous ce costume oriental qui voile les formes sans les cacher. La perfection de son beau corps, que l'on distinguait exactement sous ses voiles, attira l'attention du roi. Elle chanta, les accens de sa voix allèrent à l'âme du prince. Elle dansa, les souples mouvemens de ses membres remuèrent les sens de son maître. « Qu'on lui donne cent roupies, dit le roi, en récompense de son chant. » Le lendemain, les prodigalités redoublèrent : « Qu'on lui donne deux cents roupies, » dit le roi, — et lorsqu'il se leva, il ne voulut pas d'autre appui que le bras de Nuna pour l'accompagner au harem. Nuna était en grande faveur : « Vrai, je vous ferai bâtir une maison toute d'or, Nuna, dit le roi, et vous serez ma *padshah begum.* » Ces faveurs durèrent une semaine. « Eh mais ! s'écria Nussir un certain soir, comme il la regardait danser, elle m'ennuie. Je voudrais bien savoir quelle figure elle ferait sous le costume européen ! — Rien n'est plus facile, sire, répondit l'infernal barbier, toujours prêt à se rendre complice des méchancetés de son maître. On fit sortir Nuna, qui bientôt après reparut revêtue du costume des dames européennes; mais sous cet attirail nouveau pour elle, elle était gauche et embarrassée, ses mouvemens étaient gênés, ses formes dissimulées; toute sa beauté avait disparu. La pauvre fille sentit qu'elle était ridicule et se mit à pleurer à chaudes larmes. Quant au roi, il riait à gorge déployée. A partir de ce jour, le roi ne voulut plus la voir dans un autre costume que le costume européen. Pour échapper à cette persécution, Nuna demanda la permission de quitter la cour; cette faveur lui fut refusée. Telle fut l'histoire de la grandeur et de la décadence de la danseuse Nuna. »

Les seuls favoris qui fussent à peu près à l'abri des caprices de Nussir étaient ses favoris européens, peut-être parce que la terible compagnie les couvrait. Comme les Européens ne peuvent prendre de service à la cour du roi sans la permission du résident, la protection de la compagnie s'étend naturellement sur eux. A l'époque où notre auteur entra au service de Nussir, il y avait à la cour quatre Européens qui se partageaient les faveurs royales; il fit le cinquième. L'un d'eux était le professeur d'anglais du roi, le second son bibliothécaire, le troisième le peintre chargé de conserver à la postérité les traits de son auguste personne, et le cinquième son barbier. Ce dernier était le plus puissant. Comme on l'a vu, il connais-

sait à fond la nature de son maître, flattait tous ses vices et servait tous ses mauvais instincts. Il était venu comme mousse dans les Indes, s'était établi comme barbier à Calcutta, avait fait une petite fortune et était allé en chercher une plus considérable à Lucknow. Un incident bizarre lui fit trouver ce qu'il désirait. Le gouverneur général de l'Inde se distinguait alors par sa chevelure bouclée, et comme le gouverneur-général est le miroir de la mode pour l'Inde tout entière, tout le monde cherchait naturellement à l'imiter, les chevelures bouclées faisaient rage, au grand désespoir du résident anglais à Lucknow, qui avait la chevelure plate et lisse. Sur ces entrefaites le barbier parut, et grâce à l'habileté du nouveau-venu le résident put bientôt montrer une chevelure magnifiquement bouclée. L'imitation est contagieuse, le roi fut jaloux des boucles de cheveux du résident; le résident lui donna son coiffeur. A partir de ce moment, titres, faveurs, pensions, tombèrent comme grêle sur l'heureux barbier; il fit rapidement une belle fortune. Il était chargé de fournir de vin la table de son maître et de se procurer tous les objets européens nécessaires au palais. Chaque mois, il présentait à sa majesté une liste des dépenses, longue de plusieurs mètres, que le roi payait toujours sans faire aucune observation. Le roi connaissait toutes les concussions de son favori, il ne faisait qu'en rire : — Qu'est-ce que cela vous fait? dit-il un jour à quelqu'un qui l'informait des habitudes de rapine du barbier; si je veux que le khan s'enrichisse, ne suis-je donc pas le maître? — Il s'enrichit en effet, car, en quittant le service du roi, il emporta une fortune de 240,000 livres sterling. Sa faveur était si grande qu'il était connu dans l'Inde entière, et que la *Revue de Calcutta* crut devoir lui faire l'honneur de l'attaquer, ce dont le barbier se souciait fort peu. Cependant, ennuyé de ces criailleries de puritain, le *vil subalterne*, comme l'appelaient les journaux de l'Inde, finit par prendre à ses gages un journaliste pour répondre aux attaques qui pleuvaient sur lui; mais il pouvait en sûreté braver tous les orages, sa faveur était de celles qui résistent à tous les coups de la fortune : il tenait le roi par le sentiment le plus fort du cœur humain, l'amour de la conservation personnelle. Le roi avait tellement peur d'être empoisonné, qu'il ne laissait à nul autre que son barbier le soin de sa table et de sa cave. C'était le barbier qui débouchait les bouteilles et goûtait le vin avant le roi. Enfin son pouvoir était de ceux qui entraînent dans leur chute les pouvoirs supérieurs qui essaient de les briser après les avoir laissé grandir. Le barbier était la seule sauvegarde du roi; en favorisant tous ses vices et en se faisant le complice de toutes ses cruautés, il ne lui avait laissé d'autre appui que lui; tombant, il entraînait le roi dans sa chute. Cela se vit bien

lorsque, sur les instances de la compagnie, Nussir fut obligé de renvoyer son favori. Quelques semaines après, il mourait lui-même empoisonné.

Les amusemens du palais étaient dignes de cette cour bizarre. C'étaient des plaisirs cruels et sanglans, mais d'ailleurs intéressans. En vérité, si nous avions visité la cour d'Oude sous le règne de Nussir, nous nous serions fort peu soucié de ses danses et de ses chants, mais nous aurions volontiers sollicité l'honneur d'assister à quelques-uns de ces combats d'animaux auxquels se complaisait le roi, non pas de ces combats repoussans où deux chameaux, luttant dans l'arène, se lançaient au visage les flots de salive de leur second estomac, ni ces combats où d'inoffensives et élégantes bêtes, les antilopes par exemple, s'éventraient pour le plaisir d'une brute humaine qui ne les valait pas, mais les combats gigantesques des rhinocéros, des tigres et des éléphans. Le spectacle de ces combats d'animaux est tellement émouvant, que les pages dans lesquelles l'auteur les raconte minutieusement arrivent par momens à l'éloquence. Ce dut être en effet un beau spectacle que celui du tigre Teraï-Wallah renversant le tigre Kagra. Kagra était un favori du roi, et Nussir avait parié pour lui une somme de cent *mohurs* d'or contre le résident. Kagra était un tigre monstrueux, Kagra était un aristocrate, l'orgueil de Lucknow; on le montrait aux voyageurs comme une des merveilles du pays, et cependant Kagra fut vaincu par le Teraï-Wallah (c'est-à-dire l'*étranger de Teraï*), ainsi nommé parce qu'il avait été pris dans le district de Teraï. Mais plus merveilleux encore fut le combat du tigre Burrhea contre le cheval sauvage qu'on nourrissait dans la ménagerie du roi, et que sa férocité avait fait surnommer le *mangeur d'hommes*. Cette bête anthropophage, s'étant échappée un certain jour, avait tué et mis en pièces plusieurs personnes, et failli dévorer notre auteur lui-même et quelques-uns des habitués de la cour. Lorsqu'on rapporta le fait au roi, il se mit à rire et répondit : — Eh bien! puisqu'il est si terrible, qu'on le mette aux prises avec Burrhea. Burrhea le mettra à la raison. — On introduisit dans l'arène les deux animaux. Aussitôt qu'ils furent en présence, devinant ce qu'on leur demandait à l'un et à l'autre, ils prirent toutes leurs mesures pour le combat, le cheval baissant la tête et l'œil immuablement fixé sur son adversaire, suivant tous ses mouvemens, et ayant soin de présenter toujours la croupe au lieu du cou, le tigre tournant avec hypocrisie autour de l'arène, comme s'il ne méditait rien contre la vie de son adversaire, et épiant l'occasion. Ce manége dura plusieurs minutes, et subitement, à la grande surprise du narrateur anglais, qui regardait pourtant ce spectacle avec toute l'attention qu'il mérite, le tigre s'élança sur sa proie par

un bond électrique, et comme poussé par une force invisible. Le cheval, qui n'avait perdu aucun de ses mouvemens, présenta la croupe, qui fut déchirée par les griffes du tigre, lança une ruade et envoya Burrhea rouler dans la poussière. — C'est égal, Burrhea l'aura, dit le roi. — Le tigre se releva, et les animaux recommencèrent leur pantomime. Mêmes promenades circulaires de la part du tigre, même attention, de la part du cheval, à ne présenter que la croupe, même bond galvanique et imprévu de Burrhea, qui cette fois roula dans la poussière en poussant des hurlemens et en cherchant une issue pour fuir : la mâchoire avait été brisée par une des ruades du cheval. — Ah! mais, dit le roi, ce *mangeur d'hommes* est un brave compagnon. Qu'on le fasse combattre contre des buffles sauvages. — On introduisit dans l'arène trois buffles énormes, qui regardèrent d'un air étonné et stupide, sans bien comprendre ce qu'on voulait d'eux. Le cheval, plus intelligent, voulut sonder le terrain et connaître la nature de ces nouveaux adversaires. Il s'approcha de ces énormes bêtes, dont la moindre aurait suffi pour l'anéantir, et s'avisa d'étendre son long cou sur le dos d'un des buffles; ils n'y prirent garde et ne parurent se soucier en rien de lui. La familiarité engendre l'insolence, dit l'auteur, et le cheval, encouragé par cette attitude passive, s'approche de l'un d'eux et lui allonge un coup de pied. Surpris de cette audace, les trois buffles relèvent la tête et regardent d'un air étonné, comme s'ils cherchaient à comprendre la raison de cette attaque imprévue. — Eh! mais, dit le roi, c'est un brave camarade que ce cheval; je veux qu'il ait la vie sauve. — On fit sortir de l'arène le *mangeur d'hommes*, qui s'était montré si ingénieux, et qui, grâce à sa présence d'esprit, avait su garantir sa vie.

Je suis fâché d'apprendre qu'une lutte de rhinocéros et d'éléphans n'a pas tout l'intérêt qu'on pourrait lui supposer; mais en revanche les combats d'éléphans sont un spectacle encore plus extraordinaire que je ne l'imaginais. L'hôte anglais de Nussir en décrit un, dont le héros dépasse tous les éléphans légendaires et fabuleux de l'antiquité dont Pline nous a conservé le souvenir. Que sont ces éléphans pieux et reconnaissans, qui sauvent la vie à leur maître ou font leur prière au lever du soleil, à côté du terrible et doux Malleer, qui mériterait bien plus qu'eux de passer à la postérité? Les combats d'éléphans avaient lieu dans un vaste enclos, sur une des rives du Goomty, et les spectateurs contemplaient avec sécurité ce spectacle de la rive opposée. Chaque éléphant combat monté par son *mahout,* qui dirige l'énorme bête au moyen d'une corde passée entre ses défenses et sa queue. Les deux éléphans s'avancent l'un contre l'autre, la trompe relevée en l'air, ils se heurtent de front, et le choc est si terrible qu'on l'entend, dit l'auteur, à un demi-mille de distance, et que souvent les défenses

brisées sautent en l'air. Dans le combat décrit par l'ancien serviteur du roi Nussir, Malleer fut le vainqueur. Son adversaire, reculant toujours devant lui, se trouva acculé au Goomty et se jeta dans le fleuve. Malleer voulut l'y suivre; résistance de la part du *mahout*. Malleer s'obstine, le *mahout* redouble d'efforts pour modérer son ardeur. Malleer, perdant patience, dans ses mouvemens de fureur renverse son *mqhout*, qui, tombant du haut de cette tour vivante, se blesse et gît à terre sans pouvoir se relever. L'éléphant furieux leva alors sa patte énorme, la posa sur la poitrine de l'homme, et broya sa charpente osseuse avec tant de force, qu'on entendit le craquement des os sur l'autre rive du fleuve; il enroula sa trompe autour d'un des bras du cadavre, l'arracha et le lança en l'air. Les spectateurs, pétrifiés d'horreur, contemplaient cette scène sans oser pousser un cri, et au moment où l'épouvante était à son comble, un nouvel incident vint encore augmenter l'émotion. On vit une femme, qui portait un enfant dans ses bras, courir en toute hâte vers l'éléphant. C'était la femme du *mahout*. — Oh! Malleer! Malleer! bête cruelle! vois ce que tu as fait. Voilà notre maison finie. Tu as enlevé le toit, maintenant brise les murs; tu as tué mon mari que j'aimais tant, tue-moi maintenant, ainsi que son fils. — Vous croyez peut-être que Malleer se mit à rugir et à menacer? Non, Malleer était un héros : comme tous les héros, il avait ses momens de fureur pendant lesquels il était dangereux de l'approcher; mais il avait l'âme magnanime et le cœur chevaleresque. Sa fureur se dissipa en écoutant les reproches de la femme du *mahout*. Il retira son pied, qui pesait sur le cadavre; tête basse, il contempla la douleur de la pauvre femme, écouta patiemment ses reproches et y répondit par les regards pleins de tristesse et de repentir qu'il lui jeta. Pendant ce temps, le petit enfant du *mahout* jouait entre les jambes du colosse et badinait avec sa redoutable trompe.

L'accès de colère de Malleer semblait passé. Les cavaliers armés de lances, qui sont chargés de piquer l'éléphant pour le faire sortir de l'arène, pensèrent, voyant le héros plongé dans la douleur, que le moment était venu où, sans danger pour leur vie, ils pouvaient accomplir leur tâche; ils se trompaient. Malleer se retourna, secoua les oreilles et grogna comme pour leur dire : J'ai commis une mauvaise action et j'en suis fâché; mais ce n'est pas à vous que je dois des comptes, c'est à cette pauvre femme et à ce faible enfant. Quant à vous, décampez si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur. Ils ne tinrent compte de cette éloquence muette et voulurent le piquer. Malleer furieux se retourne, mugit, lève sa trompe, prend sa course, et chevaux et cavaliers fuient éperdus devant lui. Il allait faire quelque nouvelle victime, lorsque le roi eut un éclair de sagesse : « Que

la femme du *mahout* l'appelle! il l'écoutera. » La femme l'appela, et le furieux Malleer revint absolument comme l'aurait fait un épagneul à l'appel de son maître. « Que la femme le monte avec son enfant et l'emmène! » dit le roi. Malleer s'agenouilla sur l'ordre de la femme. Elle monta sur son dos. Malleer lui donna d'abord le cadavre mutilé de son mari, puis son enfant. A partir de ce moment, il ne voulut plus d'autre *mahout* qu'elle. En vérité nous sommes bien dans l'Inde, la terre du panthéisme. Les hommes vivent pour ainsi dire dans la compagnie des bêtes, et les bêtes dans celle des hommes; les hommes parlent aux bêtes, et celles-là comprennent: ils font un échange de caractères et de sentimens. A eux seuls, les animaux occupent un grand tiers de ce livre, et ce qu'il y a de frappant, c'est que ces animaux sont des manières de personnages dans l'état; ce sont des êtres historiques, des individualités. L'éléphant Malleer, les tigres Kagra, Teraï-Wallah et Burrhea, le cheval *mangeur d'hommes*, sont des caractères.

Telle était la vie de Nussir-u-deen, et telle sera la vie de tout roi d'Oude, jusqu'au jour où l'Angleterre aura jugé convenable de ne pas protéger plus longtemps de telles infamies. Nous n'avons pas à donner de conclusions; elles se tirent d'elles-mêmes de ce récit. Les traités qui unissent la tyrannie des rois d'Oude à la protection de la compagnie sont aussi coupables, jusqu'à un certain point, que les traités qui accorderaient aux traficans d'esclaves la protection des gouvernemens et des lois. Il n'y a entre ces deux faits qu'une nuance très subtile, et cette protection n'est qu'un des derniers restes de cette vieille politique machiavélique qui s'inquiète avant tout du bénéfice matériel, politique sur laquelle l'esclavage a été fondé, et en vertu de laquelle il est encore conservé, défendu et excusé. Les Anglais se sont débarrassés de l'esclavage, il est bien permis de croire qu'ils en finiront aussi avec cette protection accordée à des roitelets sanguinaires, et qu'ils ne voudront pas éternellement permettre qu'avec leur autorisation des millions d'hommes soient tyrannisés, ruinés, spoliés et abandonnés à l'ignorance et au vice. Les victimes sont réellement intéressantes, et les bourreaux le sont fort peu; la protection de l'Angleterre est donc, si nous pouvons nous exprimer ainsi, *placée à rebours*. C'est en faisant le vœu qu'il en soit autrement que nous terminerons ces pages, où nous avons voulu donner une idée de cet Orient dont on nous étourdit depuis vingt-cinq ans, et où nous nous sommes proposé pour but de conquérir, s'il nous était possible, quelques ennemis de plus à ces détritus de civilisations naguère splendides, aujourd'hui embarrassantes et pestilentielles.

ÉMILE MONTÉGUT.

REVUE MUSICALE

LES THÉATRES ET LES CONCERTS.

Nous avons attendu que la saison musicale fût assez avancée pour apprécier la qualité des fruits nouveaux. Aussi bien on arrive toujours assez tôt pour assister aux funérailles du succès de la veille, car jamais on n'a pu dire avec plus de vérité que de nos jours : « Les morts vont vite. »

Le troisième théâtre lyrique, pour avoir obtenu depuis quelques mois un si grand nombre de succès, ne s'en porte pas mieux. Ni *Jaguarita l'Indienne*, ni *le Bijou perdu*, ni les prouesses de M[me] Cabel n'ont pu encore assurer l'avenir d'une entreprise à qui la vie a été rendue aussi dure que possible. Le Théâtre-Lyrique était destiné d'abord à exercer la veine des jeunes compositeurs sans expérience de la scène et à les préparer soit pour l'Opéra-Comique, soit pour l'Opéra, où l'on ne peut arriver qu'après avoir fait ses preuves de vaillance. MM. les membres de l'Institut, au lieu de respecter cet asile de l'innocence, s'y sont abattus comme des vautours et l'ont ruiné à force de succès. Pourtant rien ne serait plus facile que d'assurer au Théâtre-Lyrique un avenir moins brillant, mais plus certain : ce serait de lui accorder une subvention, dont l'art musical a bien plus besoin en France que la littérature du mélodrame et du vaudeville, qui se suffit à elle-même, en lui imposant la condition de n'exécuter que les opéras des compositeurs novices et particulièrement ceux des lauréats de l'Institut. Quant aux musiciens illustres qui siégent à l'Académie des Beaux-Arts, ils seraient absolument exclus d'un théâtre pour lequel ils ne possèdent ni assez de vices ni assez de vertus.

Quoi qu'il arrive de ce programme que nous donnons pour ce qu'il vaut en tout bien et en tout honneur, le Théâtre-Lyrique a grand besoin qu'on vienne à son aide soit avec un chef-d'œuvre inconnu, soit avec une subvention qui lui permette d'attendre de meilleurs jours. Parmi les jeunes

compositeurs qui se sont fait un nom à ce théâtre, il est juste de citer en première ligne M. Gevaërt, l'auteur des *Lavandières de Santarem*. Les paroles de cet opéra en trois actes n'ont pas précisément le mérite de l'élégance ni celui de l'intérêt. Il s'agit d'un roi quelconque de Portugal qui s'éprend d'une passion furieuse pour une belle lavandière de son royaume. Ce qu'il importe de savoir, c'est que la morale de la pièce est de la plus pure essence, et que la musique qui l'accompagne ne lui est pas trop inférieure. L'ouverture annonce assez bien ce que sera la partition : composée de quelques motifs empruntés à différens morceaux de l'ouvrage, elle manque de caractère et semble avoir été écrite trop à la hâte, sans que l'auteur ait eu le temps de travailler son instrumentation, qui est suffisante, mais nullement remarquable. La romance que chante tout d'abord la belle lavandière Margarita n'est qu'un lieu-commun mélodique qui fait ressortir d'autant mieux les couplets en duo pour deux voix de femmes qui suivent, et dont la conclusion en majeur est fort élégante. La romance pour voix de mezzo-soprano, *Je suis heureuse*, où Margarita exprime la satisfaction qu'éprouve son âme d'appartenir bientôt au sergent Manoël, est fort bien venue et délicatement accompagnée. La rentrée de l'idée principale est opérée avec adresse et produirait un excellent effet sans le point d'orgue de la fin, concession de mauvais goût faite aux oreilles gauloises du parterre. Un trio bouffe habilement dialogué pour la scène, l'ensemble du duo entre Margarita et Manoël qui est charmant, les couplets qui s'y trouvent encadrés, *A la cour*, dont la mélodie pourrait être d'un accent plus simple, la reprise du duo et le chœur final du régiment de Santarem qui avait déjà servi d'introduction, ce sont là les différens morceaux qu'on remarque au premier acte. Le second, qui est moins riche, commence par un air que chante Margarita : *Le bonheur que j'ai perdu*, où il semble vraiment que pour une simple lavandière elle vise un peu trop au style pathétique. Mme Lauters ajoute encore à ce défaut par l'exagération de sa pantomime et de ses *portamenti* ou élans de voix que nous lui avons reprochés dès ses débuts, et dont elle n'est point parvenue à se corriger. Mme Lauters manquerait-elle, comme Mlle Cruvelli, d'intelligence ou de docilité? Ce serait grand dommage. Un trio au milieu duquel se détache une phrase charmante : *Voilà ce que je dirais au roi*, que Mme Lauters dit avec dignité, la *strette* vigoureuse qui en est la conclusion; les couplets de l'aubergiste : *Je suis capitaine*, finement instrumentés, un quatuor rempli d'épisodes habilement déduits, sont les parties saillantes du second acte. Au troisième on peut encore signaler une jolie prière en quatuor et quelques détails du duo entre Manoël et Margarita.

Certes la partition que nous venons d'analyser rapidement n'est pas l'œuvre d'un artiste ordinaire. On y sent partout la main d'un musicien exercé, qui a le sentiment de la scène, et qui sait donner à ses idées une forme ingénieuse et souvent distinguée. Son style est assez varié, rempli de détails piquans, de modulations incidentes, qu'on voudrait parfois moins nombreuses et plus développées. L'instrumentation en est claire, nourrie et colorée sans excès. Toutefois, après avoir reconnu et signalé avec plaisir les qualités peu communes qui distinguent le talent de M. Gevaërt, on se demande pourquoi sa musique ne produit pas sur le public un effet plus sai-

sissant et surtout plus durable. C'est qu'il lui manque l'originalité, ce degré de vitalité qui condense les rayons épars et fait excuser les plus grands défauts. M. Gevaërt, qui est Flamand, aurait-il, comme la plupart des peintres et des artistes de son pays, plus de talent que d'invention, plus de dextérité de main que de véritable émotion? Heureusement M. Gevaërt est encore jeune, et les deux ou trois opéras qu'il a composés à Paris peuvent n'être que les préludes d'une personnalité qui se cherche et se dégage. Nous le souhaitons vivement, car il serait pénible qu'un musicien aussi distingué vînt augmenter le nombre de ces pâles ombres qui n'ont pas plus de place marquée dans ce monde que dans l'autre. Nous regrettons aussi d'être obligé d'avouer que Mme Lauters, qui chante le rôle de Margarita, et qui possède une des plus belles voix de mezzo-soprano qu'on puisse entendre, n'ait pas fait un pas en avant depuis ses débuts, que nous avons encouragés comme il nous arrive rarement de le faire. Elle est restée ce que la nature l'a faite, une bonne Flamande qui paraît contente de son sort. Honni soit qui mal y pense!

On a eu l'idée bonne ou mauvaise de reprendre au Théâtre-Lyrique l'opéra antique et solennel du *Solitaire*, qui remonte à l'an de grâce 1822. Ce que c'est pourtant que de nous et de la vogue populaire! Qui se douterait aujourd'hui, si l'histoire ne l'attestait, que M. d'Arlincourt et son fameux roman du *Solitaire* ont eu, l'un portant l'autre, les honneurs du triomphe populaire? Les magasins, les modes du jour, tout ce qui brille et vit l'espace d'un matin était à la *Solitaire* et en portait les couleurs. La musique ne pouvant résister à cet entraînement général, M. Carafa composa un opéra en trois actes sur des paroles de M. Planard, et qui fut représenté au mois d'août 1822 avec un immense succès. Les journaux ont accueilli l'apparition de cette vieille et agréable connaissance avec une mauvaise grâce qui nous a un peu surpris. Ne dirait-on pas, à les voir juger avec si peu de ménagement un opéra qui a eu plus de cent représentations, qu'ils ont le droit de se montrer difficiles! Ah! si M. Carafa écrivait des feuilletons comme M. Berlioz ou comme M. Adam, MM. les critiques ordinaires de la presse parisienne n'auraient pas assez d'éloges pour l'auteur de *Masaniello*, qui n'est pas si à dédaigner qu'ils veulent bien le dire. M. Carafa, qui a commencé à écrire de très bonne heure, est évidemment un imitateur de Rossini, et doit être classé parmi les nébuleuses de l'astre de Pesaro; mais si M. Carafa n'est pas toujours original dans le choix de ses idées, s'il a apporté dans l'art si difficile de la composition un peu trop le sans-façon d'un homme du monde qui était destiné à une tout autre carrière, il n'est pas moins juste de reconnaître que l'auteur du *Solitaire*, de *Masaniello*, de *la Violette*, du *Valet de Chambre*, de *la Prison d'Édimbourg*, et de vingt opéras italiens, est un compositeur bien doué, qui a souvent des mélodies heureuses, qu'il sait rendre dans une forme claire, chaleureuse et populaire. Après tout, il y a plus de musique réelle dans les ouvrages de M. Carafa que dans le pathos instrumental de M. Berlioz et dans les opérettes de M. Adam.

Le Théâtre-Italien poursuit assez heureusement le cours de ses représentations. La troupe que la nouvelle administration est parvenue à réunir est l'une des meilleures et des plus complètes que nous ayons possédées à Paris

depuis 1848. Les élémens en sont bons; il ne leur manque que d'être bien dirigés, chose plus difficile qu'on ne pense, car il ne suffit pas d'avoir des chanteurs habiles pris isolément, il faut surtout qu'ils forment un corps bien discipliné et soumis au chef qui préside à l'exécution générale. M. Calzado apprendra sans doute un peu à ses dépens qu'on ne s'improvise pas du jour au lendemain directeur d'un théâtre comme l'opéra italien de Paris. Quoi qu'il en soit de l'expérience nécessaire pour manier ces natures délicates et fiévreuses qui se vouent aux plaisirs du public, on a repris *Otello* pour les débuts de Mme Penco, qui nous est arrivée d'Italie avec une réputation qui avait besoin d'être revue et corrigée par le goût parisien. Mme Penco est une jeune cantatrice de vingt-cinq ans à peu près, d'une taille élancée, d'une physionomie vive, et dont la voix de soprano, d'une étendue ordinaire, a plus d'éclat et de puissance que de flexibilité. Elle s'est trouvée tout d'abord dépaysée dans le chef-d'œuvre de Rossini, dont elle a balbutié la langue divine, parce que depuis longtemps on ne la parle plus dans le pays où règne le patois de M. Verdi. Mme Penco a été obligée d'intercaler dans la partition du grand maître un air de Donizetti, et, dans les morceaux qu'on ne lui a pas permis de supprimer, elle a été insuffisante et médiocre. Le reste a été à l'avenant, et M. Graziani, qui chantait le rôle de Iago, s'est aussi donné la satisfaction de passer sous silence le beau duo du premier acte. Il en est arrivé de même pour celui des deux femmes :

Quanto son fieri i palpiti
Che desta in noi l'amor!

En sorte qu'on nous a donné un *Otello* tout à fait digne des chanteurs modernes. On a repris ensuite *le Barbier de Séville* pour la rentrée de M. Mario, qui a chanté le rôle d'Almaviva avec une voix fatiguée et en gentilhomme qui se trouve égaré sur les planches d'un théâtre. Le public parisien, qui ne ressemble pas à celui de Saint-Pétersbourg, pas plus qu'à celui de Londres ou de New-York, a fait comprendre à M. de Candia qu'il exigeait plus de zèle de la part des artistes qu'il daigne écouter. M. Mario a très bien pris la leçon, et s'est exécuté de son mieux. *Le Barbier de Séville* n'en a été pas moins saccagé, et excepté Mme Borghi-Mamo, qui nous a surpris dans le rôle de Rosine, et M. Zucchini, qui est un artiste de talent et qui l'a prouvé en jouant fort bien le rôle de Bartolo, tout le reste est pitoyable, y compris l'orchestre. M. Everardi n'a pas été aussi heureux dans le personnage de Figaro que dans celui de Dandini de *Cenerentola*. Son accent gaulois se trahit à chaque mot et altère l'exquise fluidité de cette musique dont on ne se lasse pas plus que de la lumière. Ainsi qu'on devait s'y attendre, on a repris également *il Trovatore* de M. Verdi, qui est le grand cheval de bataille de la saison et, comme on dit vulgairement, la pièce à recettes. Nous n'avons point à revenir sur une partition que nous avons longuement appréciée ici l'année dernière, et dont le succes recrudescent n'a point modifié notre opinion. Nous nous rangeons volontiers parmi ces esprits moroses qu'on appelait autrefois, sous la monarchie constitutionnelle, des doctrinaires, lesquels, sans méconnaître le prix de la popularité, savent résister à ses exagérations. M. Verdi n'est point une école, mais un accident qui passera vite,

et dont l'œuvre tout entière est destinée à la mort, car en musique, comme dans les autres arts, on ne vit que par le style. Quand l'Italie se réveillera, elle sera fort étonnée, nous l'espérons pour son salut, de contempler de près l'objet de ses nouvelles et folles amours. En attendant cette résurrection, convenons que les représentations du *Trovatore* attirent la foule au Théâtre-Italien. M. Mario, qui avait été faible d'abord dans le rôle d'*il trovatore* qu'il chantait pour la première fois, s'est relevé avec éclat aux représentations suivantes, où il a trouvé de beaux élans, particulièrement dans la romance du quatrième acte :

Ah! che la morte ognora
È tarda nel venir
A chi desia morir!

Le rôle de Leonora, que Mme Penco a créé dans l'origine, a failli donner lieu à un épisode judiciaire. Prise d'un rhume subit, Mme Penco fut obligée de suspendre les représentations de l'opéra à la mode, où elle n'avait pas été à la hauteur de la Frezzolini. Celle-ci, qui n'était point engagée pour cette saison, offrit ses services à la condition qu'on ne la déposséderait plus d'un rôle où elle était admirable de distinction et de sentiment. J'ignore quelles seront les suites d'un incident qui nous a valu le retour de Mme Frezzolini, artiste du plus grand mérite, dont Mme Penco n'égalera jamais la suprême élégance et

il canto
Che nell'anima risuona!

Quels regrets pour nous et pour le public *che un' anima si gentile* soit trahie trop souvent par une voix qui s'éteint et une poitrine *où je souffre*, comme dit cette bonne Mme de Sévigné!

Si nous avions eu besoin d'un exemple pour apprécier la triste influence de ce qu'on appelle par-delà les monts l'école de M. Verdi, nous l'aurions trouvé dans *Fiorina, o la Figliuola di Glaris*, que le Théâtre-Italien nous a fait entendre pour la première fois le 8 décembre 1855. Il paraît que c'est à Vérone en 1852 qu'a été créé et mis au monde ce chef-d'œuvre de M. Carlo Pedrotti, qui a déjà fait le tour de la péninsule, mais qui ne fera pas le tour du monde, nous l'espérons bien. Qu'on s'imagine une historiette de village du genre le plus niais racontée par un musicien qui, à tout propos et hors de propos, embouche la trompette héroïque et le cornet à piston si chers à M. Verdi. Des unissons, du tapage, un *fracasso del diavolo*, des lieux-communs de Donizetti mêlés à des éclats de mélodrame qui appartiennent à l'auteur d'*Ernani*, voilà quels sont les élémens du style et de l'œuvre de M. Pedrotti. A la troisième génération de l'école de M. Verdi, il nous faudra envoyer en Italie des professeurs de solfége.

Une nouvelle cantatrice, Mlle Boccabadati, a débuté tout récemment dans *la Sonnambula* de Bellini. Sa voix de soprano, déjà frappée de vétusté, manque de corps; sa vocalisation lourde et son style pâteux trahissent une éducation vicieuse. L'émotion très vive à laquelle Mlle Boccabadati paraissait en proie a dû paralyser un peu ses forces. Il y a lieu de craindre néanmoins

qu'elle ne puisse jamais se posséder assez pour vaincre la froideur que lui a témoignée le public parisien. M. Mongini, jeune ténor à la voix un peu verte, a été plus heureux dans le rôle d'Elvino, où il a montré du sentiment et des dispositions de chanteur. Il ne faudrait pas cependant qu'il se fît illusion sur l'accueil bienveillant et de simple encouragement qu'on lui a fait. On nous promet bientôt la reprise du *Matrimonio segreto* de Cimarosa... *Allegria in casa è questa!*

Le théâtre de l'Opéra-Comique vit un peu de sa gloire passée, et, malgré l'habileté bien connue de son directeur à manier le télégraphe de la publicité, les succès ne répondent pas aux efforts qu'on fait pour les obtenir et les fixer. Pour les observateurs attentifs, il se passe dans ce moment-ci quelques phénomènes de bon augure qui pourraient avoir la plus heureuse influence sur les destinées de la musique dramatique. Fatigués d'être les dupes de tant de succès imaginaires, les éditeurs resserrent leurs bourses et se refusent à faire graver les chefs-d'œuvre qu'on vient leur offrir. Ils ont compris un peu tard peut-être que ces opéras, qu'on fait réussir bon gré mal gré pendant quelque temps au théâtre, ne sont que des cadavres galvanisés par les prestiges de la mise en scène. Le public, qui commence aussi à se réveiller et à vouloir autre chose que des points d'orgue illustrés et des facéties de caporal, se met de la partie et n'achète plus de musique qu'après l'avoir entendue dans les salons, où l'on chante autre chose que des vaudevilles. Voulez-vous un exemple récent de cette justice de l'opinion se faisant jour à travers les acclamations des journaux et les applaudissemens organisés du parterre? Voyez le sort déplorable du *Hussard de Berchini*, opéra-comique en deux actes, de M. Adam. Sa naissance a été célébrée sur tous les tons et par tous les instrumens... Je passai;... il n'était déjà plus. En écoutant cette partition très légère, il nous vint à l'esprit le mot de Grétry à propos d'un opéra très sombre de Méhul, *Uthal* : « Je donnerais bien un petit écu, dit l'auteur de *Richard*, pour entendre une chanterelle. » Nous aurions fait le même sacrifice à la première représentation du *Hussard de Berchini*, pour une bonne modulation dont le besoin se faisait sentir, particulièrement dans le joli trio du premier acte, le seul morceau qui mérite d'être signalé. Que Rossini est heureux! Non-seulement il a fait *le Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*, mais il lui a été donné encore d'assister à la répétition générale du *Hussard de Berchini!* C'est M. Adam lui-même qui a ménagé à son illustre ami cette agréable surprise. Un nouvel opéra-comique en trois actes, *les Saisons*, qui a été représenté le 22 décembre, a donné lieu à des incidens dramatiques que depuis longtemps on n'avait vu se produire dans un théâtre de Paris. Irrité des applaudissemens effrénés que l'ignoble phalange qui siége au parterre prodiguait à une pièce ennuyeuse, le public a fait prompte et bonne justice d'une œuvre estimable sans doute, qu'on voulait soustraire à son jugement. Nous étions heureux d'entendre ces protestations et de voir le public revendiquer un droit dont il s'était laissé dépouiller au grand détriment de la vérité, de l'art et des artistes.

Rien de plus simple que le sujet des *Saisons :* c'est l'éloge du blé et de la vigne prolongé pendant trois actes et quatre tableaux. Tantôt c'est le blé qui

l'emporte, tantôt c'est la vigne, et la pièce se termine par le mariage de Cérès et de Bacchus dans les personnes insignifiantes de Simonne et de Pierre. A travers cette idylle paysanesque, où le langage berrichon du *Champy* de M[me] Sand se mêle aux bucoliques de M. Pierre Dupont, on voit le personnage odieux de Nicolas lutter de ruse et d'égoïsme avec celui non moins désagréable de Jacques le vigneron, sans qu'on puisse s'intéresser aux froides amours de Simonne et de Pierre, qui se lamentent sur des pipaux rustiques de la fabrique de M. Sax.

La musique des *Saisons* est de M. Victor Massé, qui s'est fait connaître depuis une dizaine d'années par deux ou trois *opérettes*, telles que *la Chanteuse voilée*, *Galathée* et *les Noces de Jeannette*, dont nous avons loué dans le temps la grâce un peu cherchée et la distinction, sans nous faire illusion pourtant sur les défauts du jeune compositeur. M. Victor Massé s'est essayé depuis dans un opéra en trois actes, *la Fiancée du Diable*, dont le succès n'a pas répondu à ses efforts. A-t-il été plus heureux dans celui qui nous occupe en ce moment? Nous n'oserions l'affirmer. Sans mentionner l'ouverture, qui ne se fait remarquer que par un *andantino* contenant d'agréables détails d'instrumentation, nous ne pouvons citer au premier acte que le chœur de l'introduction, qui a de la vigueur; la romance que chante Nicolas en l'honneur du blé, et par la bouche de M. Bataille, romance qui est moins un chant proprement dit qu'une sorte de contour mélodique, et puis l'air de M[lle] Duprez, tout rempli d'étincelles, et sans qu'on puisse en dégager une idée facilement saisissable. Le second acte, moins riche que le premier, renferme un trop grand nombre de couplets et de chansonnettes visant à l'effet par des piperies de rhythme qui sont usées, un trio qui n'est pas réussi, un air de basse qui manque de relief, et une scène dramatique, où M[lle] Duprez fait preuve d'un grand talent. Le troisième acte, moins abondant encore que les deux autres, ne contient qu'un bel air de soprano que M[lle] Duprez chante avec le style et la vigueur qui distinguent l'école d'où elle est sortie. Peut-être même pourrait-on reprocher à cette jeune et vaillante prima-donna d'exagérer quelquefois son élan et de dépasser le but. Nous sommes loin de méconnaître tout ce qu'il y a de distinction, de grâce et de finesse dans les détails de cette partition, qui pèche évidemment par le défaut d'ampleur et de variété. M. Victor Massé semble jusqu'ici manquer du souffle nécessaire pour fournir la carrière d'un opéra en trois actes. Ce doute, que nous avons émis il y a plusieurs années, ne préjuge rien pour l'avenir de M. Massé : nous sommes cependant forcé de convenir qu'on n'y a pas encore répondu d'une manière victorieuse. Dans tous les cas, ce n'est pas la musique, d'ailleurs distinguée, des *Saisons* qui est de nature à calmer nos inquiétudes. L'exécution de cette œuvre ennuyeuse est aussi bonne que possible à l'Opéra-Comique. M. Bataille, qui est un artiste intelligent et un chanteur de goût, n'a pu réussir complétement dans un rôle ingrat qui impatiente le public, et il faut tout l'entrain de M. Couderc pour tirer parti du personnage non moins désagréable de Jacques Balu. C'est M[lle] Caroline Duprez qui a eu les honneurs de la soirée dans le rôle de Simonne, qui n'a point été écrit pour sa voix, puisqu'il était destiné à M[me] Ugalde.

Si M. le directeur de l'Opéra-Comique était convaincu, comme nous le sommes, que la musique dramatique est dans un état déplorable, et qu'il n'y a pas un compositeur en renom, excepté M. Auber, dont on puisse espérer une œuvre intéressante, il ferait un retour vers le passé et puiserait dans le riche répertoire dont il a le dépôt une de ces bonnes et naïves chansons de nos pères qui lui ont déjà valu de si copieuses recettes. Par exemple pourquoi ne reprendrait-on pas *le Roi et le Fermier*, ou bien *Félix*, de Monsigny? Il y a plus de musique dans ces deux opérettes du père de l'opéra-comique que dans vingt partitions contemporaines.

Les nouveautés deviennent à l'Opéra de plus en plus rares, et le temps se passe dans un ennui solennel. On a donné jusqu'à satiété *les Vêpres siciliennes*, dont la musique a fait si peu de progrès dans les goûts du public, qu'on peut craindre que cet ouvrage laborieux ne reste pas au répertoire. Les Italiens eux-mêmes ne trouvent pas dans *les Vêpres siciliennes* le Verdi fougueux qu'ils aiment tant, et le public français a de la peine à reconnaître dans ce style entortillé et bâtard la touche vigoureuse des maîtres qui ont la puissance de l'émouvoir. Il est arrivé à M. Verdi, dans cette circonstance, ce qui arrive à tous les artistes qui n'ont pas de génie, et dont l'éducation première laisse beaucoup à désirer : il a voulu modifier sa manière, et il n'est parvenu qu'à entraver la spontanéité de ses idées. Méhul, dont l'instinct musical était bien supérieur à celui du compositeur italien, a éprouvé le même sort à la fin de sa carrière. Il a essayé vainement de se donner une science tardive dont il ne possédait pas les élémens, et il a gâté le style que lui avait donné la nature sans pouvoir acquérir celui qu'il ambitionnait. C'est dans les arts surtout qu'il est vrai de dire : *il tempo non fa salti*. Il n'appartient qu'à des êtres prédestinés de pouvoir écrire tour à tour *le Mariage de Figaro* et *Don Juan*, *le Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*.

Cependant l'Opéra vient de nous donner un ouvrage en deux actes sous le titre scabreux de *Pantagruel*, et dont la première représentation a eu lieu le 25 décembre. Nous n'avons pas besoin de dire quel en est le sujet et à quelle source historique il a été puisé. N'est-ce pas une grande témérité que de toucher à l'œuvre étrange de ce grand bouffon du XVIe siècle qu'on appelle Rabelais, et de ne lui emprunter que les grimaces sous lesquelles il cachait le sérieux d'un grand esprit et le style d'un admirable écrivain? *La vraie gaieté*, a dit quelque part Sénèque, *est une chose très sérieuse* (*verum gaudium, res severa*). Ce n'est pas ce qui ressort tout à fait de la pièce de M. Henri Trianon, dont l'*imbroglio* pourrait être plus amusant et moins vulgaire, surtout pour la scène de l'Opéra, où l'on peut admettre le comique, mais non pas le bouffon. La musique, de la composition de M. Théodore Labarre, n'est pas suffisante à racheter les défauts du poème. Nous y avons remarqué au premier acte un duo fort bien dialogué, pour ténor et baryton, entre Jean Jeudy, le cabaretier, et Dindenault; un chœur d'écoliers fort original :

Chantons, chantons, amis,
Le gai falerne!

et l'air de Panurge pour voix de basse, qui est détaillé avec finesse, et dont l'accompagnement renferme de jolis détails d'instrumentation. Malheureu-

sement le second acte ne répond pas à ce que promettait le premier, et l'ensemble de l'ouvrage ne paraît pas destiné à une bien grande longévité. Il faut dire aussi que l'exécution n'aura pas peu contribué à ce triste résultat. Excepté M. Obin, dont la belle voix de basse n'est pas dépourvue de flexibilité et qui chante avec assez de *brio* le rôle de Panurge, tout le reste est au-dessous de la critique, particulièrement Mme Laborde, qu'on a réengagée sans doute parce qu'elle n'a pas une seule note juste dans sa voix sèche et criarde comme une crecelle.

Mlle Cruvelli a décidément quitté l'Opéra pour convoler à de nouvelles destinées. Nous lui souhaitons plus de succès dans la carrière qu'elle va parcourir qu'elle n'en a obtenu dans celle qu'elle vient d'abandonner. Mme Tedesco a été réengagée, ainsi que M. Roger; mais l'événement le plus curieux que nous ayons à signaler, c'est l'engagement à l'Opéra de Mme Borghi-Mamo. Nous concevons très bien que l'administration de ce grand théâtre cherche son bien partout où elle croit le trouver; mais quel intérêt peut avoir la cantatrice italienne à chanter dans une langue étrangère? Comme spéculation, nous croyons cette tentative mauvaise, et, au point de vue de la célébrité, l'exemple de Mlle Alboni, qui a perdu dans ces pérégrinations le charme de son talent, aurait dû servir d'enseignement à Mme Borghi-Mamo, qui pourrait bien laisser aussi à l'Opéra une partie de la bonne renommée qu'elle s'est acquise au Théâtre-Italien. Quoi qu'il en soit, ce que l'administration de l'Opéra pourrait faire de mieux pour ses intérêts et nos plaisirs, ce serait de reprendre quelques chefs-d'œuvre de son vieux répertoire, l'*Armide*, l'*Orphée* ou l'*Alceste* de Gluck, que la génération actuelle ne connaît que de nom, et de laisser reposer un peu les opéras modernes, dont le public commence à se fatiguer. N'est-il pas humiliant qu'il faille aller à Berlin pour entendre exécuter une de ces admirables tragédies lyriques que Gluck est venu composer à Paris?

La fête de Sainte-Cécile a été célébrée cette année, comme les années précédentes, par l'association des musiciens. Une messe en musique, de la composition de M. Charles Gounod, a été exécutée dans l'église Saint-Eustache, le jeudi 27 novembre 1855, sous la direction de l'auteur. Nous n'avons pas la prétention de pouvoir juger avec équité une œuvre de cette importance après une seule audition. L'impression qui nous en est restée est à peu près conforme à celle que nous avons souvent exprimée sur le talent élevé de M. Gounod, dont le style élégant, puisé aux sources les plus pures, manque peut-être d'originalité. On sent que M. Gounod, dont l'esprit est aussi vif qu'éclairé, cherche encore sa voie, et qu'il n'a pas trouvé cet équilibre des facultés qui est la condition de la force. Dans la messe nouvelle, nous avons particulièrement remarqué le *Kyrie*, qui débute par un thème de plain-chant repris et travaillé avec une grande habileté de main; puis le *Credo*, morceau longuement développé, qui renferme des parties excellentes, entre autres le *Resurrexit*, qui est bien préparé et produit un effet puissant. Peut-être M. Gounod a-t-il été, dans ce morceau capital comme dans le reste de la messe, plus prodigue de contrastes piquans et d'effets ingénieux d'instrumentation que ne le comporte le genre sévère de la musique religieuse. C'est surtout dans le style religieux qu'il est vrai de dire que l'art qui se

montre trop est insuffisant. Nous sommes ici de l'avis des orthodoxes sévères, et nous reconnaissons avec eux qu'il n'y a pas d'orchestre qui produise à l'église un effet comparable à un chœur de voix pures et bien dirigées. M. Gounod a écrit pour l'*Offertoire* un prélude symphonique qu'il intitule *prière intime*, et qui nous a paru traduire d'une manière heureuse le sentiment qu'on éprouve à cet instant suprême. Pourquoi donc le compositeur de musique religieuse se croit-il obligé d'employer constamment toutes les ressources de l'orchestre qu'il a à sa disposition, et d'écrire dix ou douze morceaux d'une longueur et d'un développement fatigans? Pourquoi, en s'inspirant des paroles liturgiques, ne ferait-il pas contraster plus souvent les voix pures avec la puissance de l'instrumentation, qui ne devrait intervenir que dans les situations importantes du sublime sacrifice? Ah! c'est qu'il ne suffit pas d'être musicien pour accomplir une œuvre pareille; il faut être surtout poète dans le sens élevé du mot, et savoir écouter et traduire les veines secrètes du murmure sacré, *venas divini susurri*, comme dit admirablement saint Augustin. M. Gounod, qui serait digne d'accomplir une si noble tâche, a fait preuve de grand talent dans la messe de Sainte-Cécile, qui doit prendre place, avec celle composée l'année dernière par M. Ambroise Thomas, parmi les meilleures productions qu'on doive à l'heureuse initiative de l'association des musiciens.

C'est le 16 décembre qu'a été célébrée la fermeture de la grande exposition universelle de 1855, mais ce n'est pas sans tambours ni trompettes. Il y en avait beaucoup des uns et des autres, puisque c'est M. Berlioz qui avait été chargé d'organiser cette fête musicale. Nous l'avons échappé belle! Si M. Berlioz eût réussi dans la tentative d'acclimater en France la musique monumentale, dont il poursuit depuis trente ans le rêve impossible, nous avions une série de concerts monstres qui auraient achevé de nous rendre dignes des plaisirs esthétiques de l'avenir. Il fallait voir M. Berlioz *noyé dans un nuage transparent où se réfléchissaient les émotions de son âme*, comme dit agréablement son historiographe ordinaire, qui voit tout dans M. Berlioz, comme Malebranche voyait tout en Dieu, excepté ce que désigne si plaisamment Voltaire. Les trente mille auditeurs qui se trouvaient là présens ne s'en sont pas moins allés tout transis, en promettant bien qu'on ne les reprendrait pas une seconde fois à pareille fête, et ils ont tenu parole. Ce public incorrigible n'a voulu applaudir qu'un très beau chœur de Haendel, un autre de Gluck, et surtout la prière de *Moïse*, de Rossini, qu'il a jugée digne d'être classée parmi les vieilleries du passé.

Je vous le dis en vérité, les morts seuls sont vivans : vivent les morts!

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1855.

C'en est fait, le rideau tombe sur un acte de plus du drame de l'histoire contemporaine. De cette année rapide et insaisissable qui disparaît déjà, que reste-t-il? Un souvenir, un point, — un point, il est vrai, qui embrasse l'horizon derrière nous. C'est la huitième année depuis qu'un jour d'hiver fit éclore la république en France d'une violence populaire; c'est la troisième, ou, pour mieux dire, c'est la quatrième année depuis que l'empire renaissant est sorti tout armé de la république; c'est la seconde année enfin depuis que la guerre est venue ébranler le continent et livrer au tranchant de l'épée le nœud des plus grandes questions d'équilibre et de civilisation. L'esprit a besoin de rassembler ces souvenirs et ces dates pour mesurer l'espace parcouru, pour saisir comment nous avons pu passer de l'un à l'autre pôle des idées politiques dans notre vie intérieure, comment aussi nous avons pu être jetés d'une paix de quarante années dans une conflagration redoutable surtout par ce qu'elle a de mystérieux dans sa marche et dans son but. Le monde marche aujourd'hui au milieu du bruit des armes sans trop savoir où il sera demain. Si l'on consulte certains faits, certains symptômes, il est bien clair que la guerre est loin d'être terminée. Tandis que la ville de Kars finit décidément par capituler, et donne aux Russes leur première victoire, nos armées gardent leurs positions conquises en Crimée. Nos régimens d'Orient qui rentraient hier à Paris ne reviennent pas seulement pour prendre le repos dû à leurs fatigues, ils reviennent parce que « le pays, qui entretient six cent mille soldats, a intérêt à ce qu'il y ait maintenant en France une armée nombreuse et aguerrie prête à se porter où le besoin l'exige. » Tel était le langage du chef de l'état à ces bataillons presque poudreux encore du champ de bataille, et accueillis partout avec une virile et sympathique émotion. Si d'un autre côté on tourne les yeux vers l'Allemagne, il est bien évident qu'il y a là un effort suprême en faveur d'une paci-

fication prochaine. On en est certain maintenant; on commence à savoir comment il s'est produit, en quoi il consiste, et même quels obstacles il rencontre, quelles faiblesses le feront échouer encore une fois, s'il échoue. Ainsi la guerre, avec ses résultats acquis, ses faits actuels et ses éventualités toujours menaçantes, — la paix, avec ses chances devenues peut-être plus douteuses à mesure que la négociation approche de son terme : c'est en présence de cette double perspective que finit 1855 et que commence une année nouvelle.

Considérée en elle-même, au point de vue militaire, certes cette année de guerre qui s'achève n'a point été sans résultats. Qu'on se rappelle le serrement involontaire que causaient à Paris et à Londres tous ces récits parfois trop véridiques qui nous parvenaient, il y a un an, sur l'état des armées alliées. Ces armées étaient toujours héroïques, elles venaient de vaincre à Inkerman; mais cette victoire avait comme le reflet sombre d'un second Eylau. La vie même de ces intrépides soldats avait quelque chose d'émouvant et de douloureux : c'était la vie obscure du siége, la veillée dans la neige et dans la boue, la surprise des tranchées, l'épreuve terrible des combats opiniâtres de nuit. Il n'en est plus de même aujourd'hui. En réalité, ce sont les alliés qui dominent en Orient. L'occupation de Iéni-Kalé et de Kertch nous répond de la mer d'Azof. Les ports de la Crimée sont entre nos mains. Notre escadre et nos soldats sont allés prendre à Kinburn la clé du Dniéper. Sébastopol enfin est tombé, et la flotte russe a disparu. On dit que dans son récent voyage en Crimée l'empereur Alexandre II n'a pu se défendre d'une certaine émotion à l'aspect de la ville détruite et de cette baie vide de tant de vaisseaux, l'orgueil des tsars. Certes c'était le cruel et amer contraste de cette autre scène dont M. de Ségur a fixé le souvenir en racontant dans ses *Mémoires* le voyage qu'il fit en Crimée en 1787 avec tant de personnages fameux, — l'impératrice Catherine, le capricieux et asiatique Potemkin, le spirituel prince de Ligne, M. de Cobentzel. On était sur les hauteurs d'Inkerman. Tout à coup un grand balcon s'ouvre, et à travers une ligne de Tartares à cheval on voit Sébastopol sortant pour ainsi dire du néant. Dans la rade immense apparait une flotte formidable de vingt-cinq bâtimens de guerre dont le feu salue Catherine et semble annoncer à l'Euxin qu'il a désormais une dominatrice, qu'en trente heures la Russie peut aller planter son pavillon sur Constantinople. — C'était le commencement enivrant et magnifique de ce songe de domination dont le triste réveil était réservé à l'empereur Alexandre II. De toute façon, cette année qui s'achève restera bien l'année de la prise de Sébastopol et de la disparition de la puissance navale russe dans les flots de la Mer-Noire. Ce sont là autant de faits accomplis qui sont le point de départ de la paix possible.

La Russie, il est vrai, a perdu Sébastopol : elle n'a plus Kertch, Iéni-Kalé, Balaclava, Kamiesch, Eupatoria, Kinburn; mais elle vient de trouver devant Kars un succès qu'elle poursuivait depuis quelques mois déjà. On aurait pu peut-être, du côté d'Erzeroum, secourir cette place, que le général Muravief appelle le boulevard de l'Asie-Mineure; on ne l'a point fait. Le mouvement d'Omer-Pacha sur l'Ingour n'a point été la diversion efficace qu'on semblait attendre. Réduite à elle-même, isolée, privée de communications

et de ressources, la ville turque est tombée après une résistance héroïque dont l'honneur revient en partie à coup sûr au général anglais Williams. Une seule chose est surprenante, c'est la durée de cette résistance. Quant à son énergie, elle est inscrite dans la capitulation même de la garnison, aujourd'hui prisonnière de guerre. C'est un succès pour l'armée russe très certainement. Qu'on remarque cependant que quand le général Muravief a voulu attaquer Kars de vive force le 29 septembre dernier, il a éprouvé le plus sanglant échec, et qu'en définitive la ville turque, on peut le dire, a capitulé moins devant ses armes que devant la famine. Le général Muravief n'exalte pas moins sa victoire, comme cela est naturel; il la représente même avec un certain lyrisme d'imagination comme une victoire de la croix du Sauveur. Si la prise de Kars était pour la Russie une satisfaction d'orgueil militaire propre à incliner plus aisément sa politique vers la conciliation et la paix, il n'y aurait aucun intérêt véritablement à diminuer la valeur de cette satisfaction; mais est-il bien vrai que la victoire de Kars aura ce salutaire effet d'inspirer au cabinet de Pétersbourg un esprit plus conciliant et plus pacifique? N'aura-t-elle point pour résultat au contraire de surexciter les instincts belliqueux, de créer cette dernière et dangereuse illusion d'un retour possible de fortune sur d'autres champs de bataille, de faire oublier les revers essuyés et ceux qu'on peut essuyer encore? Les hommes plus modérés qui sentent le besoin de la paix fussent-ils disposés à conseiller quelque transaction, d'autres influences ne prévaudront-elles pas? Pour tout dire, avant même d'avoir eu à se prononcer sur des propositions formelles, la Russie n'aurait-elle point commencé déjà quelqu'une de ces campagnes diplomatiques où elle a été plus heureuse jusqu'ici, on n'en peut disconvenir, que dans ses campagnes militaires? C'est là ce qui s'agite aujourd'hui, et c'est un des côtés les plus graves, les plus décisifs de la situation de l'Europe en ce moment.

Il est certain en effet que depuis quelque temps il y a eu entre les alliés du 2 décembre une série de négociations pour arriver à formuler de nouveau les conditions d'une paix possible, que de ce travail il est sorti des propositions également acceptées par les trois puissances, et que ces propositions viennent d'être portées à la connaissance du gouvernement russe par le comte Valentin Esterhazy, ministre de l'empereur François-Joseph auprès du tsar. C'est le 26 décembre que le comte Esterhazy est arrivé à Pétersbourg; le 28, il a eu une conférence avec M. de Nesselrode. On ne peut donc connaître encore les dispositions ou la décision de la Russie; mais peut-être n'est-il point impossible de pressentir son système de conduite d'après ce qu'elle a fait déjà en toutes les occasions et d'après les actives menées de sa diplomatie depuis un mois particulièrement. Quelles sont au fond tout d'abord les propositions que le comte Esterhazy a été chargé de faire connaître à Saint-Pétersbourg? En principe ce sont toujours les quatre garanties, en réalité il y en a deux qui ont pris une forme nouvelle. L'une pose comme condition de paix la neutralisation complète de la Mer-Noire, ce qui rend inutile l'existence de forteresses ou de ports militaires russes dans l'Euxin; l'autre a pour objet d'assurer la liberté de la navigation du Danube, en neutralisant également les bouches de ce fleuve, ce qui entraîne

une certaine cession de territoire de la part de la Russie. La première de ces conditions avait été primitivement proposée par la France aux conférences de Vienne : elle ne fut point admise par la Russie; c'est l'Allemagne qui en a depuis suggéré l'adoption. Quant à la seconde, elle était en germe dans la pensée de placer la liberté de la navigation du Danube sous la garantie d'une sorte de syndicat européen. Ce n'est point d'aujourd'hui que la France, l'Autriche et l'Angleterre ont mis leurs efforts à retrouver un terrain commun d'action. Des négociations commençaient entre elles dès la fin d'octobre. L'heure était favorable; on était encore sous l'impression de nos grands succès. En Allemagne, il se dessinait un mouvement marqué d'opinion vers les puissances occidentales. Les états germaniques pressaient la Russie de consentir enfin à rendre la paix possible par ses concessions. Si on eût pu saisir cet instant pour mettre le cabinet de Pétersbourg en demeure de se prononcer sur des propositions nettes et décisives irrévocablement arrêtées entre les alliés du 2 décembre, peut-être la Russie eût-elle cédé devant une pression universelle, peut-être encore les mêmes propositions eussent-elles conservé plus de chances de succès, si elles avaient pu arriver avant que le cabinet du tsar fût informé des délibérations d'où elles allaient sortir; mais d'une part le secret de ces négociations n'a pu être si bien gardé, que la Russie n'en eût tout au moins une connaissance générale, de l'autre il a fallu quelque temps à l'Autriche, à la France et à l'Angleterre pour se mettre d'accord sur une formule précise et satisfaisante pour tous les intérêts.

Qu'en est-il résulté? La Russie s'est hâtée de mettre à profit ces circonstances. Tant qu'il a ignoré les négociations nouvelles nouées entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, le cabinet de Pétersbourg a refusé aux désirs de l'Allemagne toute concession. Le jour où il a su que l'Autriche se préparait à se rattacher par un lien nouveau aux puissances occidentales, il n'a plus eu qu'une pensée, celle d'assouplir sa politique et son langage aux nécessités de sa position. C'est alors que la Russie a pris une de ces résolutions qu'elle sait toujours prendre à l'heure voulue. Par sa diplomatie répandue dans les cours germaniques, elle a fait savoir qu'elle était touchée des vœux de l'Allemagne, et qu'elle se décidait à faire un grand sacrifice dans l'intérêt de la paix. En un mot, la Russie s'offrait à accepter le principe de la neutralisation de la Mer-Noire, sans en discuter l'application pour le moment, — et en se déclarant prête à ce sacrifice, elle ajoutait que désormais du moins, si la paix n'était point conclue, l'Allemagne ne pourrait plus lui imputer avec justice la continuation de la guerre. Tel est le sens du travail de la diplomatie du tsar au-delà du Rhin depuis un mois. Cela fait, la Russie a attendu les propositions qu'elle savait sur le point d'être arrêtées, et qu'elle a aujourd'hui à examiner.

Il est facile de le voir, c'est là toujours cette comédie d'évasions et de subterfuges qui consiste à saisir l'heure propice de concessions plus apparentes que réelles, à désintéresser avant tout l'Allemagne, et à se faire de l'immobilité germanique un moyen de résistance aux plus légitimes exigences de l'Occident. La tactique qu'emploie aujourd'hui la Russie est celle qu'elle a mise en usage à tous les instans pour détourner les coups qui la menaçaient. Réussira-t-elle encore une fois? Il n'est point impossible que quel-

ques états germaniques ne se trouvent d'avance satisfaits par les habiles ouvertures de la Russie, et ne croient inutile de s'associer aux conditions émanées de l'initiative européenne. Que les meilleures résolutions de certaines cours germaniques ne soient point de longue durée et ne tiennent pas devant la première parole de la Russie, il ne faut pas bien s'en étonner; mais de tous les états de l'Allemagne, celui dont la politique est la plus étrange, c'est certainement la Prusse.

Les mobilités et les tergiversations de la Prusse ne peuvent plus surprendre ceux qui suivent depuis l'origine cette grande crise, et cependant elles semblent en vérité prendre un caractère toujours nouveau. Les propositions récemment concertées entre l'Autriche, la France et l'Angleterre ont été communiquées au roi Frédéric-Guillaume par l'empereur François-Joseph. Le cabinet de Berlin a promis d'abord de les appuyer à Saint-Pétersbourg; mais bientôt il s'est ravisé. Évidemment ce n'était plus là l'intérêt allemand! Soit par une instinctive répulsion pour tout ce qui ressemble à une démarche sérieuse, soit par un mouvement d'incurable jalousie à l'égard de l'Autriche, ce fantasque gouvernement n'a plus voulu appuyer de son influence les conditions adoptées par les trois puissances, et non-seulement il n'a point voulu jusqu'ici intervenir à Pétersbourg, mais encore il a cherché à retenir les autres états secondaires de l'Allemagne, disposés à seconder la mission du comte Esterhazy. Il s'est efforcé de leur représenter comment, après tout, on demandait à la Russie plus que la neutralisation de la Mer-Noire. Quand nous disions que les chances de la paix diminuaient à mesure que la négociation approchait de son terme, c'était en tenant compte de ces tergiversations et de ces faiblesses, qui semblent toujours assurer à la Russie une neutralité utile, bienveillante et permanente. Tout n'est point perdu peut-être absolument, des conseils plus sages peuvent prévaloir; mais l'instant est décisif pour l'Europe comme pour la Russie, comme pour l'Allemagne et la Prusse. Après avoir étonné le monde par des évolutions qui l'ont fait tomber du rang de puissance de premier ordre, la Prusse pouvait s'emparer de ce moyen de rentrer dans le concert de l'Europe, elle pouvait saisir l'occasion aux cheveux, comme le disait le grand Frédéric dans une circonstance où cela était infiniment moins moral et moins politique, lors du premier partage de la Pologne. Malheureusement Frédéric II ne règne pas à Berlin, et si le nom de la Pologne revient dans ces formidables débats, ce ne sera point à l'occasion d'un partage nouveau. La Prusse serait pourtant intéressée la première à écarter le péril de ces complications qu'elle redoute et qu'elle appelle par l'irrémédiable inconsistance de sa politique. Certes l'Allemagne désire la paix; c'est au nom de cet intérêt qui lui est si cher qu'elle pesait naguère de ses conseils et de ses plaintes à Pétersbourg : aujourd'hui cependant, avec le fanatisme de la paix, faute d'un peu de résolution, elle nous conduit peut-être par le plus droit chemin à la guerre la plus menaçante pour le continent! Quant à l'Autriche, le lien nouveau qu'elle vient de contracter avec les puissances occidentales, en marquant son attitude actuelle, semble indiquer qu'elle est irrévocablement décidée à aller jusqu'au bout; mais quelle est la sanction immédiate des engagemens de l'Autriche? Dans le nombre des combinaisons possibles, il y a évidemment une latitude où la circonspection du cabinet de Vienne peut se poser plus d'une étape.

il est inutile de rien prévoir pour le moment. Il y a pourtant une chose certaine : c'est avec une persistance réelle, quoique lente parfois, que l'Autriche marche dans une route qui la sépare si complétement du gouvernement russe. Que le cabinet de Vienne se borne à rappeler son ambassadeur, si la mission du comte Esterhazy échoue définitivement, ou que ce rappel devienne le signal immédiat d'une série d'actes plus comminatoires, la rupture est consommée et ne peut que s'aggraver. Entre la Russie et l'Autriche, il s'élèvera toujours ce fait d'une demande de cession de territoire transmise et appuyée par l'empereur François-Joseph, d'un concours moral, diplomatique, prêté à toutes les mesures ayant pour but de rabaisser les prétentions de la politique des tsars. On a dit que l'Autriche ne pardonnerait jamais à la Russie le secours qu'elle en avait reçu en Hongrie; pense-t-on que la Russie pardonne jamais au cabinet de Vienne le secours que celui-ci a prêté à ses adversaires? Et dès lors ne serait-il pas plus simple, ne serait-il pas d'une meilleure politique pour l'Autriche de joindre franchement ses forces à celles de l'Occident pour rendre la guerre plus décisive et plus courte?

Il en est de même de la Suède, dont l'intervention possible n'est plus un doute aujourd'hui, et qui vient d'attester son adhésion sincère et intelligente à la cause occidentale par le traité récemment signé avec la France et l'Angleterre. La curiosité européenne a cherché pendant bien des jours le mot de cette énigmatique mission que le général Canrobert est allé remplir à Stockholm et à Copenhague. On a là tout au moins un des actes qui s'y rattachent. Il y a dans le traité du 21 novembre deux parties assez distinctes, quoique intimement liées, — une partie matérielle et une partie morale. — Au point de vue matériel et strictement contractuel, la Suède s'engage vis-à-vis de la France et de l'Angleterre à ne céder à la Russie, à n'échanger avec elle, à ne lui permettre d'occuper aucune partie des territoires appartenant aux couronnes de Suède et de Norvége; elle s'oblige à ne concéder aucun droit de pêche, de pâturage, ou de toute autre nature, et à repousser toute prétention que pourrait élever le cabinet de Saint-Pétersbourg. De leur côté, la France et l'Angleterre s'engagent à prêter à la Suède le secours de leurs forces de terre et de mer pour résister aux prétentions ou aux agressions de la Russie. On se souvient peut-être que nous indiquions récemment le Finnmark comme un des points où convergeait l'ambition russe, pour se créer une issue dans la Mer du Nord. C'est justement sur ce point que portaient les négociations, et c'est là ce que le traité du 21 novembre a pour but de régler de façon à mettre un terme aux envahissemens croissans de la Russie. Pris en lui-même, ce traité semble n'avoir point de rapport avec la guerre actuelle. Il n'implique ni une coopération militaire ni même une adhésion du cabinet de Stockholm aux actes diplomatiques accomplis par les puissances occidentales. Si on en observe l'esprit, il est évidemment le signe d'une révolution complète dans les relations du Nord. Qui peut penser que la Suède eût signé une transaction de ce genre, si elle ne se liait pas à toute une politique nouvelle? En scellant une alliance pour opposer une barrière aux prétentions et aux agressions de la Russie, le roi Oscar n'acquiesçait-il pas implicitement à tout ce qui se fait sur d'autres points dans la même pensée? Il y a mieux, si la Suède n'était point décidée à mêler prochainement ses armes aux nôtres, comment aurait-on publié ce

traité, qui ôte manifestement à sa politique le caractère de neutralité qu'elle avait conservé jusqu'ici, et qui s'élèvera toujours désormais comme une barrière entre elle et la Russie? La convention du 21 novembre est un acte de courageuse indépendance qui lie la Suède à l'Occident. De ces divers faits il résulte, ce nous semble, que les événemens marchent chaque jour. Ce qu'on nommait l'alliance du Nord n'existe plus, ou, si elle existe, la ligue du Nord se retourne contre la Russie, qui en était l'âme depuis quarante ans. Si la paix n'est point signée d'ici à peu, avant les premiers jours du printemps la Suède sera sans nul doute la première puissance appelée à participer à la guerre. Le Danemark aussi ne peut manquer d'entrer dans cette voie. L'Autriche elle-même sera bien conduite à céder aux nécessités d'une position qui ne pourra plus rester mixte longtemps. Il y a là une force des choses que la Russie seule peut arrêter aujourd'hui en acceptant sérieusement les conditions de paix qui sont le résumé modéré des dernières volontés de l'Europe. Quand il engagea cette guerre, l'empereur Nicolas commit indubitablement une grande faute; il a fait courir de grands risques à la Russie. Une des conséquences de cette impatience d'autorité et d'ambition a été la destruction de Sébastopol, c'est-à-dire de la ville qui était le boulevard de la puissance russe dans la Mer-Noire. Nous ne méconnaissons pas ce qu'il y a de difficile dans la situation de l'empereur Alexandre II : le nouveau tsar a reçu un lourd héritage; mais après la faute commise par son père commettra-t-il à son tour celle de laisser attaquer et brûler Cronstadt, c'est-à-dire le boulevard de la puissance russe dans la Baltique? Là est la question, l'unique et souveraine question.

Jamais donc les circonstances ne furent plus graves, jamais les difficultés ne furent plus accumulées autour des gouvernemens et des peuples. Voici cependant *un homme d'état* qui tranche ces difficultés en quelques pages, en démontrant la *nécessité d'un congrès pour pacifier l'Europe*. Nous ne savons trop jusqu'à quel point il est opportun et habile de dire à la Russie qu'elle ne sera pas plus humiliée de faire des concessions que ne l'a été l'Angleterre de reconnaître l'indépendance de ses colonies, et que ne l'a été la France de souscrire aux traités de 1815. En vérité, dans cette petite brochure qui s'est produite avec une certaine mise en scène, et qui a fait, il nous paraît, plus de bruit qu'elle ne mérite, parce qu'on lui a prêté l'autorité d'une origine qu'elle n'a pas, il y a deux choses qu'on peut remarquer : d'abord ce nom d'*homme d'état* est bien évidemment le pseudonyme de ceux qui ne le sont pas et ne le seront jamais. En outre, ce congrès tel que le représente l'auteur n'est point autant qu'il le pense un congrès de souverains; c'est le congrès de la paix universelle, le congrès d'où doit sortir une paix sans fin, qui va amener une explosion de travaux infinis, de réformes et de bien-être. On peut reconnaître ici la chimère qui semble reparaître aujourd'hui plus que jamais, et qui se déguise sous bien des formes, sous bien des habits. Il faut revenir à la réalité, et la réalité en ce moment, c'est ce mélange de négociations tendant au rétablissement de la paix et de préparatifs belliqueux qui se multiplient partout, en Russie comme en Angleterre et en France. Ainsi finit l'année 1855, et ainsi commence l'année nouvelle. Cette heure qui s'enfuit et qui est si rapide comptera néanmoins dans l'histoire, car elle marquera un point décisif, — celui où le monde se

sera trouvé un instant entre une paix possible et une guerre dont les proportions et la durée restent un mystère.

Quelque grandes que soient les questions qui s'agitent, il reste toujours cependant d'autres intérêts plus modestes, qui ont leur importance et qui suivent leur cours. La France et l'Angleterre ont certes d'assez graves sujets de préoccupations communes aujourd'hui; elles viennent néanmoins de signer une transaction bien étrangère à ces préoccupations, et qui offre des avantages réels : c'est une convention additionnelle à celle de 1843, qui régit les relations postales entre les deux pays. Aux termes de la convention nouvelle, les imprimés de toute nature, qui n'étaient transportés sur le territoire du royaume-uni, ou dans les divers pays des deux mondes pour lesquels l'Angleterre nous sert d'intermédiaire, qu'aux mêmes prix que les lettres ordinaires, profiteront désormais des bénéfices d'une modération de taxe proportionnelle à celle qui existe dans l'intérieur de la France. On ne saurait ici entrer dans les détails. Qu'on sache cependant qu'un simple livre, une simple livraison d'un recueil périodique, pour arriver dans certaines villes de l'Inde anglaise, payait jusqu'à 25 et 30 francs de frais de poste. Il y a peu de jours encore, quelques documens de statistique expédiés d'une ville de l'Amérique du Sud par les paquebots anglais parvenaient à Paris. Arrivés à leur destination, ils coûtaient en frais de port seulement 795 francs! On comprendra que l'initiative éclairée de M. le ministre des affaires étrangères se soit très utilement employée en mettant fin à de telles anomalies. Le résultat infaillible sera de rendre possibles d'abord et d'accroître ensuite les rapports intellectuels entre l'Europe et l'Inde ou l'Amérique. Il est bien des publications qui éclaireraient d'un jour nouveau la vie de ces contrées, qu'on ne pouvait obtenir jusqu'ici, et qu'il deviendra facile d'avoir : témoignages utiles, quelquefois curieux, du développement contemporain des peuples. Le traité nouveau se relie aux conventions du même genre et à notre législation postale, qu'il complète. C'est un côté modeste et pratique de notre vie intérieure.

Mais dans son ensemble, à un point de vue plus général, qu'a produit l'année qui s'en va dans cette vie intérieure? Le calme, un calme profond et universel, ne s'est point démenti. Le bruit des luttes politiques, violemment apaisé, ne s'est point réveillé; on pourrait dire même que ce repos ressemble à un assoupissement. Dans cette année, le grand événement a été l'exposition, qui a attiré à Paris les souverains et les princes, les hommes d'état et les hommes de travail de tous les pays. L'industrie a eu ses jours de pompe. Soit, mais il faudrait prendre garde, à la faveur du développement légitime de l'industrie, de ne point faire grandir, jusqu'à devenir une puissance, le culte exclusif des intérêts et du bien-être. Quoi qu'on en dise, ce n'est point là une conséquence inévitable de 1789. La liberté véritable repose moins sur le développement de la richesse matérielle, bien qu'elle soit compatible avec lui, que sur l'intégrité des notions morales qui sont le principe de sa force et la source de ses grandeurs.

Et maintenant, en dehors de ces grandes questions qui viennent de temps à autre remuer et instruire le monde, qu'on fasse un retour sur les faits les plus récens, sur l'état présent de l'Europe : il y a eu certes peu de changemens décisifs depuis une année. La situation actuelle de la plupart des pays

n'est que la conséquence de leur situation antérieure; les circonstances ne font que mettre en saillie les gages de paix, les périls ou les piéges qu'ils portent en eux-mêmes. La Suisse n'a point vu cesser la lutte entre le radicalisme et les élémens conservateurs, lutte qui tend à s'apaiser, il est vrai, sur certains points, mais qui reste encore vive à Fribourg et dans le Tessin. L'Allemagne, déjà si perplexe dans le choix d'une politique extérieure, semble retombée dans la somnolence de sa vie intérieure. En Prusse seulement, la session qui vient de s'ouvrir montre l'antagonisme du parti féodal et du libéralisme modéré. La Hollande en est toujours à ses paisibles travaux, dont les discussions législatives qui se poursuivent sont la régulière expression. L'Italie! l'Italie reste encore ce qu'elle a été depuis ses dernières commotions et même avant ces commotions, le théâtre à demi voilé d'un travail plein de mystères et d'incertitude.

Si on observe les états italiens dans leur existence individuelle, chacun a ses traits distincts et sa sphère d'action. Le Piémont marche évidemment au premier rang aujourd'hui, et il le doit surtout à l'intelligente et vigoureuse initiative qu'il a su prendre en s'alliant à l'Occident dans une question qui intéresse l'Europe entière, en montrant le drapeau italien là où n'a point paru encore le drapeau des maîtres de la Lombardie. Est-ce à dire que le Piémont n'ait pas lui-même ses difficultés et ses piéges? Le cabinet de Turin vient de voir se dénouer à l'honneur des deux parties son récent démêlé diplomatique avec la Toscane; mais il lui reste encore ses différends avec Rome au sujet de toutes les questions religieuses, et un esprit d'équitable conciliation vînt-il enfin écarter ces différends, il lui resterait en outre des difficultés financières qui ne sont pas sans gravité. Ce qu'il y a de brillant et de généreux dans le rôle du Piémont, le voyage de Victor-Emmanuel à Paris et à Londres l'a révélé. Le roi est revenu à Turin satisfait de l'accueil qu'il a reçu, et cette situation même peut donner plus de force au gouvernement piémontais pour surmonter ses embarras intérieurs. De tous les pays de l'Italie, l'état romain est sans contredit le plus éprouvé. Ici malheureusement il est à craindre qu'il n'y ait que peu de progrès dans l'affermissement d'un pouvoir dont l'indépendance est pourtant la garantie des nations catholiques. On ne saurait se faire illusion, les années ont beau passer, l'expédition de Rome dure encore, et sa durée reste peut-être la triste, mais nécessaire condition de la sécurité temporelle du saint-siége.

A Naples, on a vu quelles complications ont été sur le point de surgir et de mettre le gouvernement des Deux-Siciles presque en lutte directe avec la France et l'Angleterre. Ces complications se sont heureusement évanouies; une politique prévoyante semble avoir prévalu. A vrai dire, comme à tous les souverains absolus, il peut arriver souvent au roi Ferdinand II d'être servi dans son système intérieur au-delà de ce qu'il veut. Dans de tels pays, il n'y a qu'une volonté au sommet, et elle peut être éclairée; mais il y a à tous les degrés mille petits despotismes qui, au lieu de désarmer les passions révolutionnaires, les activent et les enflamment là où la libéralité des actes serait infiniment plus efficace et bien des fois plus conforme à la pensée du souverain. Il y a dans le gouvernement napolitain des hommes faits pour comprendre et pratiquer cette dernière politique. De ce nombre est M. Lodovico Bianchini, aujourd'hui ministre de l'intérieur, et qui exerce provi-

soirement la direction de la police depuis la retraite de M. Mazza. M. Bianchini n'est point un homme nouveau; il a l'expérience que donne une longue pratique administrative, et il s'est signalé surtout par des écrits sérieux sur l'histoire des finances du royaume de Naples, sur la situation civile et économique de la Sicile, sur les réformes commerciales accomplies en Angleterre. Récemment encore il vient de publier une œuvre nouvelle sur les *principes de la science du bien-être social et de l'économie publique.* C'est tout un traité des conditions de l'ordre et du progrès dans les sociétés. Écrivain consciencieux en même temps que ministre de son souverain, M. Bianchini ne peut puiser dans l'étude d'autre conseil que celui d'une politique prévoyante et libérale, la plus propre au demeurant à garantir le royaume de Naples de bouleversemens nouveaux.

Mais au-dessus de ces traits divers de l'existence individuelle des états italiens il reste toujours une question dominante, celle de la situation générale de l'Italie, qui touche par tant de côtés à la situation générale de l'Europe. Que le conflit qui a mis le continent en armes ait retenti presque comme un appel au-delà des Alpes, qu'il ait ravivé des espérances, laissé entrevoir des possibilités nouvelles, cela ne saurait surprendre. L'Italie est comme tous les peuples qui souffrent, qui attendent sans cesse, et qui croient chaque jour voir arriver l'occasion favorable. C'est à une impatience de ce genre sans doute qu'obéissait récemment M. Manin, l'ancien dictateur de Venise, en jetant une fois de plus dans la polémique ce grand problème des aspirations italiennes. Le malheur de l'Italie, c'est que dans les rêves de régénération formés pour elle, la chimère prenne si souvent la place de la réalité, même quand on cherche le mieux à se rapprocher du possible. Dans les rêves d'aujourd'hui, le Piémont occupe évidemment une grande place. Il y a là une maison royale populaire, un gouvernement constitué, qui a des traditions, de grandes alliances, une armée, une force organisée. Il ne reste plus qu'à se servir de cette force, à la diriger vers le but commun. Le Piémont a sans nul doute au-delà des Alpes une position considérable, qui peut s'accroître encore; mais il est le premier intéressé à résister à des suggestions, à des entraînemens qui le perdraient lui-même sans sauver l'Italie. Ce n'est pas la complicité de l'esprit révolutionnaire déguisée sous une forme quelconque qui ajouterait à sa force, elle ferait sa faiblesse. C'est justement parce que le Piémont est un état régulier qui a des traditions, des alliances, une armée courageuse et fidèle, qu'il doit se conduire comme un état régulier, et qu'il a autant à se garder d'un certain genre d'alliés que de ses ennemis propres. M. de Cavour, qui reste toujours à la tête du ministère, ne peut certainement que conseiller cette politique au roi Victor-Emmanuel. C'est celle de la maison de Savoie, et c'est la seule qui puisse servir l'Italie dans ses vrais intérêts, dans ses justes aspirations.

Où en est de son côté cette autre péninsule qui embrasse l'Espagne et le Portugal? Ce ne sont point à coup sûr les événemens qui ont manqué à l'Espagne en peu de temps. Une révolution travaillant à s'organiser, des cortès constituantes à peu près en permanence, des discussions passionnées, des conflits de pouvoirs, des agitations religieuses, des tentatives de guerre civile, tout s'est réuni pour éprouver un pays déjà soumis jusqu'ici à tant d'expériences. L'histoire de l'Espagne depuis plus d'une année peut se résu-

mer en un mot : c'est la lutte entre l'anarchie révolutionnaire et un certain esprit d'ordre renaissant. Lequel l'emportera? Tout semble incliner vers l'ordre aujourd'hui. Une chose est manifeste, c'est la décadence du parti qui s'appelle démocratique. Ce parti n'a jamais été bien puissant au-delà des Pyrénées, et il n'est pas même populaire. Il n'a dû d'entrer dans les cortès qu'à un ébranlement révolutionnaire. Il espérait jouer un rôle en circonvenant le duc de la Victoire, dont il aurait fait au besoin son dictateur : il n'a point réussi. Il comptait tout au moins trouver quelque force dans une alliance avec les progressistes avancés : ceux-ci n'osent pas avouer son alliance, et les progressistes modérés la déclinent chaque jour énergiquement. Le parti démocratique reste donc avec lui-même, ce qui est peu. Le général O'Donnell achevait, il y a quelques jours, sa défaite en révélant dans les cortès avec un mélange de réserve et de cruauté que ces fiers tribuns, toujours prêts à faire la guerre au gouvernement, n'étaient pas moins fort traitables. L'un d'eux, M. Ordax y Avecilla, avait manifesté, à ce qu'il paraît, l'intention d'accepter le poste de ministre plénipotentiaire à Mexico, — qui ne lui a point été accordé. La révélation a fait quelque scandale; de là une recrudescence de fureurs démocratiques contre le général O'Donnell, et cette recrudescence même n'a pas peu contribué à fortifier l'ascendant du ministre de la guerre. Un incident tout récent est venu mettre de nouveau à l'épreuve cette situation. On sait les désordres qui ont eu lieu à Saragosse. Une des conséquences de ces désordres a été la disgrâce, — déguisée sous une démission volontaire, — du commandant militaire de l'Aragon, du général Gurrea, dont le rôle n'a point été fort clair dans ces événemens. Ce qu'il y a à remarquer, c'est que le général Gurrea était l'ami très intime du duc de la Victoire en même temps que l'espoir du parti démocratique et des progressistes avancés. Tout semble donc indiquer un développement croissant de cette situation que le duc de la Victoire couvre de son nom, et dont le général O'Donnell est la force réelle. Les révolutionnaires espagnols ne tenteront-ils pas un suprême effort pour combattre ces tendances? C'est là une éventualité dont on paraît se préoccuper à Madrid, et contre laquelle le gouvernement est armé. La révolution triomphait il y a un an au-delà des Pyrénées, elle semble battre en retraite aujourd'hui.

Le Portugal a de plus que l'Espagne la paix des partis, cette trève des opinions ou des passions qui dure depuis quelques années, et qu'est venu corroborer l'avénement au trône du roi dom Pedro V. Chartistes et septembristes se sont réunis pour saluer cet avénement, qui en définitive a peu modifié les conditions réelles du royaume portugais. La session régulière des chambres s'ouvrira sans doute le 2 janvier selon l'habitude; le duc de Saldanha reste à la tête du gouvernement. Telle est encore la situation du Portugal. Les luttes des partis se réveilleront-elles dans les chambres? Le cabinet de Lisbonne semble décidé à prendre position sur un terrain tout autre que le terrain politique, sur celui des améliorations matérielles, et le voyage du ministre des finances, de M. Fontès Pereira de Mello, n'est point étranger à la réalisation de ces vues de progrès pratique. Le roi a tenu, dit-on, à ce que son ministre vît de près de grandes administrations; mais en outre le voyage de M. Fontès a eu un objet plus direct. Le ministère actuel de Lisbonne a accompli, depuis qu'il est au pouvoir, de grandes mesures finan-

cières, dont l'une est la conversion de la dette. Malheureusement une portion notable des porteurs anglais des titres de la dette extérieure a refusé jusqu'ici d'adhérer à cette conversion, de sorte que le seul fonds portugais qui ait jamais eu une valeur positive n'était pas même admis à la bourse de Londres. Il s'agissait de faire cesser ce conflit. Sous ce rapport, le voyage de M. Fontès n'aura point été sans résultat, s'il est vrai, comme on l'assure, que la dette portugaise doive prochainement reparaître sur le grand marché régulateur du *stock-exchange*. Ce moyen de crédit reconquis, il restait à l'utiliser, et ce second objet de la tournée financière de M. Fontès paraît devoir être également atteint. Le ministre des finances du roi dom Pedro s'est occupé de négociations avec une grande société de capitalistes français et anglais qui prendrait immédiatement à sa charge la construction du réseau complet des chemins de fer portugais. Ce serait à coup sûr la plus immense révolution économique dans un pays qui, avec le sol le plus riche, le climat le plus varié et la plus belle position géographique de l'Europe, n'a pas même, à l'heure qu'il est, des routes ordinaires.

A l'extrémité orientale de l'Europe enfin est un pays à qui cette année n'a point souri non plus que la précédente : c'est la Grèce. Le royaume hellénique pourtant s'occupe à mettre un peu d'ordre dans ses affaires, assez troublées. Les chambres réunies le mois dernier sont parvenues non sans peine, bien que l'œuvre fût aisée, à voter leur réponse au discours d'inauguration du roi Othon. Le sénat et la chambre des députés ont paraphrasé la harangue royale. En général les membres du nouveau cabinet s'appliquent à écarter ce qui pourrait être un péril, à bien faire comprendre qu'il n'y a qu'un ministère de moins, que la politique reste la même, — une politique de neutralité, de bienveillance et de reconnaissance pour les puissances protectrices. Il faut bien avouer cependant que les derniers événemens ont laissé un désordre profond dans les imaginations helléniques. Que disait récemment un député publiciste d'Athènes? Il disait que les Grecs, en se joignant aux insurgés de l'Épire, croyaient venir en aide aux alliés, bien loin de contrarier leurs desseins; les Grecs n'avaient d'autre but que de devancer les Russes à Constantinople et de soutenir là sans doute un nouveau siége de Byzance contre un autre Mahomet! C'est là justement l'effort qu'on ne demandait point aux Grecs, et plus ils insistent à se défendre d'avoir eu un moment d'hallucination périlleuse, plus il est à craindre que cette hallucination ne soit point entièrement dissipée, bien qu'elle se cache sous l'apparence de la résignation à une réalité plus modeste.

Dans le mouvement universel des choses, le Nouveau-Monde occupe certes une grande place, et cette place tend chaque jour à s'agrandir. Les États-Unis touchent peut-être à une période critique pour leur existence intérieure aussi bien que pour leur politique extérieure. Le message annuel du président au congrès est donc attendu avec une certaine impatience. On espère qu'il jettera quelque jour sur l'ensemble d'une situation qui est très grave et sur le véritable état des relations du cabinet de Washington avec l'Angleterre, car le différend n'est pas encore aplani, et le gouvernement anglais ne paraît pas disposé à reconnaître, par le rappel de son ministre, M. Crampton, qu'il ait eu dans l'affaire du recrutement les torts que l'attorney général, M. Cushing, lui a reprochés avec une amertume qui a fort envenimé le dé-

bat. Mais on sait que la chambre des représentans n'ayant pas, en trente-neuf scrutins, réussi à nommer son président, et par conséquent le congrès n'étant pas constitué à la date des dernières nouvelles, l'envoi du message n'a pu avoir lieu. Nous n'analyserons pas pour le moment les élémens de la situation, tels qu'ils ressortent de ces longs et inutiles efforts pour dégager une majorité dans le sein du congrès; il suffira de dire que c'est l'apparition du parti ultra-américain et ultra-protestant, connu sous le nom de *know-nothing*, qui menace l'ascendant du parti démocratique, identifié avec l'administration actuelle. L'abolitionisme et le maintien de l'esclavage ne figurent qu'au second plan dans la mêlée des opinions, quoique la lutte des deux systèmes soit au fond de tout ce qui s'est passé dans le cours des derniers mois, et doive très prochainement reparaître comme le principal élément de la classification des partis. Ce que nous cherchons maintenant dans la situation actuelle, c'est l'influence qu'elle doit exercer dans la politique extérieure du gouvernement des États-Unis. Or, il est permis de le voir sans en éprouver de regrets, le résultat manifeste d'une pareille division dans un pays si mal organisé d'ailleurs pour faire sentir le poids de sa volonté dans les grandes affaires du monde, c'est l'impuissance.

Voilà une expression qui n'est pas habituelle quand on parle des États-Unis; mais si elle va jusqu'au bout de notre pensée, nous ne croyons cependant pas qu'on puisse la taxer d'exagération, et nous sommes persuadés qu'en Amérique il n'y a pas un homme d'état vraiment digne de ce nom qui ne soit profondément convaincu que le gouvernement fédéral doit éviter avec soin toute occasion de révéler sa faiblesse en poussant trop loin sa prétention de ne compter avec personne. Il faudrait, pour justifier une prétention de ce genre, que la politique des États-Unis fût sincèrement inoffensive, que le peuple américain, satisfait du lot qui lui est échu sur la terre, se contentât de l'exploiter, de le féconder, de l'embellir, sans jeter un œil de convoitise sur tout ce qui est à sa portée. Alors en effet on comprendrait et on respecterait l'isolement des États-Unis. Rassuré par leur sagesse, on ne ferait que des vœux pour leur prospérité. Malheureusement on les a vus depuis quelques années passer de la neutralité, relativement aux affaires de l'Europe, à un américanisme agressif qui ne tend à rien moins qu'à se créer une influence sur tout un continent, et à faire de cette prépondérance dans le Nouveau-Monde un moyen d'action contre l'ancien. La bienveillance dont ils étaient l'objet a donc fait place à un sentiment de défiance qui trouvera une certaine satisfaction dans les graves embarras qu'annonce pour cette année à l'administration de M. Pierce l'animosité croissante des partis sur toute l'étendue du territoire fédéral. La grande république, qui se proclamait complaisamment la république modèle, perdra de son prestige quand on verra ses élections ensanglantées aboutir à l'annulation des forces publiques et à la permanence de l'anarchie, quand on verra l'activité du pays se consumer en luttes personnelles, le pouvoir exécutif douter de lui-même en présence des troubles qui agitent le Kansas, et l'hospitalité si vantée des États-Unis remise en question par un esprit jaloux qui semble emprunté aux institutions exclusives des anciennes cités grecques.

Les républiques hispano-américaines, à qui l'imitation des États-Unis n'a pas été moins fatale que les intrigues du cabinet de Washington, ouvriront-

elles les yeux sur le danger du système démocratique dont elles ont adopté toutes les exagérations? comprendront-elles le vice des théories de *self-government* que les diplomates de l'Union paraissent avoir pour mission de prêcher dans ces petits états, bouleversés par d'incessantes révolutions, où ils applaudissent aux plus odieux triomphes de la force, comme M. Wheeler vient de le faire sans scrupule au Nicaragua? C'est à peine si nous osons l'espérer. Et pourtant rien ne sauvera le Mexique, rien ne sauvera l'Amérique centrale tout entière d'invasions comme celle du colonel Walker, si ce n'est une meilleure discipline politique maintenue par des gouvernemens plus forts, des institutions plus stables que tout ce qu'on y a essayé jusqu'à présent. C'est à la faveur d'une guerre civile qui avait épuisé toutes les forces vitales du pays, en se donnant pour l'allié des démocrates insurgés contre l'autorité légale, qu'un aventurier audacieux a pu occuper une des plus importantes positions du globe. Il y fait fusiller sans miséricorde les hommes qui, après avoir courbé la tête dans un premier moment de surprise et de terreur, comme on livre sa bourse au brigand qui vous couche en joue, ont ensuite cherché à relever le drapeau national. Le général Corral, dont l'exécution est certaine, a été jugé par un conseil de guerre, où pas un nom ne révèle la présence d'un homme de race espagnole, et mis à mort pour avoir exprimé dans une lettre au général guatémalien Guardiola les vœux d'un patriotisme honorable. Reconnu solennellement et sans hésiter par l'envoyé américain, M. Wheeler, dont nous parlions tout à l'heure, qui ne paraît pas se douter de l'énormité d'une pareille résolution, le gouvernement de Walker a aussitôt expédié un ministre aux États-Unis, Américain du Nord comme lui-même, nous n'avons pas besoin de le dire, et cette étrange entreprise, qui rappelle en plein XIXe siècle les conquêtes des Barbares ou les expéditions des pirates dans le moyen âge, prétend aux honneurs d'une société politique régulièrement constituée. Que fera-t-on à Washington en présence des protestations réitérées de tous les états qui avoisinent le Nicaragua, et qui se sentent menacés de son sort, protestations qui sans doute auront été communiquées à plusieurs puissances européennes? Avouera-t-on M. Wheeler? Recevra-t-on l'envoyé du prétendu gouvernement des flibustiers? En un mot, s'associera-t-on à cette politique de *revolver*, qui, après avoir manqué ses débuts à Cuba, dans la Basse-Californie, sous les auspices du même Walker, et en Sonora, — hélas! avec un nom français à sa tête, — a trouvé momentanément une meilleure chance au cœur de l'Amérique centrale? C'est une épreuve sérieuse à laquelle va être soumis le gouvernement des États-Unis. En attendant, l'Amérique centrale se débat dans les convulsions. D'un côté les autres républiques protestent, et de l'autre le président de Guatemala, le général Carrera, vient, dit-on, de battre le gouvernement démocratique du Honduras, ce qui peut l'amener à marcher contre les envahisseurs du Nicaragua. Ainsi se succèdent et se poursuivent les révolutions d'une extrémité à l'autre de ce continent, de Mexico à Montevideo, de Bogota à Lima.

Qu'on rassemble ces traits épars, ceux qui appartiennent à la vieille Europe aussi bien que ceux qui peignent le monde nouveau, le plus caractéristique, le plus frappant, c'est la permanence de la guerre, de la lutte. Voilà comment se trouvent justifiés ceux qui annonçaient il y a quelques

années la paix universelle et ceux qui l'annoncent encore, comme si la lutte n'était pas partout! C'est la condition terrible et universelle qui trouve son application même dans l'industrie. Il ne dépend point des hommes de l'éviter; mais, en subissant une loi nécessaire, ils peuvent en tempérer les rigueurs inutiles ou odieuses. En acceptant la lutte sous toutes ses formes, ils peuvent et doivent se proposer le triomphe de la justice et du droit dans les conflits des peuples, la prééminence des grandeurs morales au milieu du développement de toutes les forces matérielles; c'est là le meilleur souhait pour l'année qui commence. CH. DE MAZADE.

Il devient de plus en plus difficile d'exprimer une opinion sincère, indépendante, sur quelque sujet que ce soit. Les parties intéressées ont recours aux procédés les plus étranges pour infirmer le jugement dont elles croient avoir à se plaindre; elles accusent de mauvaise foi, de légèreté, d'étourderie les écrivains qui ont blessé leur amour-propre. Il serait vraiment beaucoup plus simple de dire : Je m'admire; mes amis s'associent à la haute estime que j'ai pour moi-même. Vous êtes d'un avis contraire, donc je vous récuse. De cette façon, la discussion ne s'égarerait plus; le public saurait à quoi s'en tenir. Peintres et poètes ne relèveraient plus que d'eux-mêmes; ils diraient ce qu'ils pensent de leurs œuvres, et leur parole ferait loi. On n'aurait plus à redouter les caprices ou les erreurs de ceux qui prennent la peine de les étudier. La méthode que je propose se recommande par le bon sens et l'à-propos. Personne en effet ne peut avoir la prétention de juger l'œuvre d'un peintre aussi bien que lui-même; c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée. Comment pénétrer les secrètes intentions qui ont dirigé l'auteur d'un poème ou d'un tableau? comment parler de lui en termes convenables, si l'on n'a pas été admis à l'honneur de ses confidences? Il n'y a qu'imprudence et danger à donner son avis en ne consultant que sa propre pensée.

C'est pour m'être placé dans cette périlleuse condition que je me suis attiré de la part de M. Madrazo le plus terrible des reproches, le reproche de mauvaise foi. Il y a trois mois, je parlais de l'école espagnole, c'est-à-dire des œuvres envoyées par l'Espagne à l'exposition de Paris. J'avais eu soin d'estimer la valeur présente de chaque nation au nom de son passé, abstraction faite des nations voisines, pour éviter toute comparaison blessante. Après avoir estimé Cornélius et Overbeck en rappelant les noms d'Holbein et d'Albert Dürer, je croyais pouvoir estimer librement M. Madrazo en rappelant les noms de Murillo et de Velasquez. Il paraît que je m'abusais. M. Madrazo prend pour une offense la liberté de mon langage et l'impitoyable fidélité de mes souvenirs. Dans une lettre adressée au directeur de la *Revue*, il m'accuse en termes formels d'avoir parlé du portrait de la reine Isabelle, d'avoir exprimé sur ce portrait une opinion qui ne repose sur aucun fondement. Murillo et Velasquez m'ont porté malheur. Si j'avais eu la prudence de ne pas rappeler leurs noms, ou si j'avais proclamé M. Madrazo héritier légitime de ces deux maîtres illustres, j'aurais sans doute évité sa colère, peut-être même obtenu ses remerciemens. Je ne puis ni effacer ni atténuer ma faute; mais j'ai le droit de discuter l'accusation

portée contre moi. Avant d'exiger de moi un acte de contrition, on me permettra de me défendre.

Je veux croire que M. Madrazo se trompe de bonne foi, qu'il attribue vraiment à mes paroles le sens qu'il leur donne dans sa lettre. Quelques lecteurs penseront peut-être qu'il abuse de sa qualité d'étranger, et qu'après un séjour en France de plusieurs années, il est au moins étonnant qu'on se méprenne à ce point; mais, puisque M. Madrazo m'accuse d'avoir parlé à Paris d'un portrait à peine ébauché qui est demeuré à Madrid dans son atelier, je me vois forcé de commenter et d'expliquer mes paroles. Je lui ai reproché de n'avoir pas tiré parti de ses modèles, et j'ai ajouté : « Je ne veux parler ni du portrait de la reine, ni du portrait de son mari don Francisco, qui n'offrent pas à la peinture d'abondantes ressources. » Que le portrait de la reine soit présent ou absent, peu importe. L'opinion que j'exprime ne s'applique pas à l'œuvre de M. Madrazo, mais au visage de la reine considéré comme modèle. M. Madrazo aura beau retourner ces deux lignes en tout sens, il ne réussira jamais à prouver que j'ai parlé d'un portrait sans l'avoir vu. Si j'avais dit : Je ne veux pas ne pas parler du portrait de la reine, il serait en droit de m'accuser, car deux négations valent une affirmation; mais je me borne à dire : Je ne veux pas parler du portrait de la reine.

Je défie les plus habiles héritiers de Saumaise et de Scaliger de trouver dans cette ligne l'expression d'une opinion quelconque sur le portrait de la reine d'Espagne. Que M. Madrazo m'accuse de manquer de goût, de le juger avec une extrême sévérité, avec injustice, je ne m'en étonnerai pas. Dès que je n'admire pas sa peinture, je ne dois pas trouver singulier qu'il récuse mon témoignage. Mais quand il se laisse aller jusqu'au reproche de mauvaise foi, j'ai le droit de lui dire : Vous ne m'avez pas compris ou vous feignez de ne pas me comprendre. Ce que vous appliquez au portrait inachevé de la reine Isabelle s'applique dans ma pensée, dans la pensée de tous ceux qui connaissent notre langue, au visage de la reine et non pas au portrait, c'est-à-dire que si j'avais à juger le portrait de la reine, je ne vous reprocherais pas d'avoir fait un ouvrage imparfait sous le rapport de l'élégance et de la beauté. Une lecture attentive suffit pour démontrer que mes paroles ne peuvent s'appliquer ni au portrait de la reine ni au portrait de son mari. Ma défense se réduit au dilemme que voici : ou M. Madrazo connait notre langue, et dans ce cas il ne peut m'accuser de mauvaise foi, ou il ne connait pas notre langue, et dans ce cas son accusation est sans valeur, puisqu'il a négligé de consulter des juges compétens. Qu'il me souhaite un peu plus de goût en souvenir de l'archevêque de Grenade, à la bonne heure; quant à ma bonne foi, pour tous ceux qui savent le français, elle ne saurait être mise en doute.

GUSTAVE PLANCHE.

TABLEAUX DE L'HISTOIRE DE SUISSE, par M. Monnard (1). — Genève continue son mouvement intellectuel un peu uniforme, mais toujours sérieux et digne d'intérêt. Les esprits originaux y sont rares, et cependant il est plus rare encore qu'un Genevois prenne la plume pour répéter exactement la chose qu'on a dite avant lui. Il a fait généralement, lorsqu'il écrit un

(1) Un volume in-18, Cherbuliez, Genève.

livre, une petite découverte littéraire, philosophique, historique; la découverte quelquefois est bien modeste, mais n'importe, elle est réelle, et l'auteur n'a que le tort de l'enfouir de nouveau dans un ou plusieurs gros volumes que personne ne lira peut-être, si bien que la découverte est comme si elle n'était pas. Le défaut de tous les livres genevois en général, c'est de s'adresser à un public exclusivement lettré et qui doit tout lire, et de ne pas s'inquiéter assez du public beaucoup plus nombreux qui a d'autres affaires que celles de la littérature et qui n'est pas obligé de tout lire. L'esprit genevois n'a pas le don de prosélytisme. Ainsi les protestans de Genève publient chaque année en l'honneur de leur religion une foule de traités, de romans, de nouvelles et de pamphlets, souvent intéressans, qui jamais n'ont été lus ailleurs qu'en Angleterre ou en Amérique. M. Charles Monnard échappe assez heureusement à ce défaut, et ses productions peuvent être lues avec plaisir et profit par quiconque n'a pas l'honneur d'être Genevois. M. Charles Monnard est, comme on le sait, un des continuateurs de Müller; il connait son histoire de Suisse jusque dans ses infiniment petits, et si nous avions à lui faire un reproche, ce serait précisément de la connaître trop. C'est au moins tout ce que nous nous permettrons de reprocher à ses *Tableaux d'histoire de la Suisse au dix-huitième siècle.* Cette période de l'histoire helvétique est généralement assez mal connue, et elle mérite peu de l'être, si on regarde l'histoire plutôt comme une source d'émotions morales que comme une œuvre d'érudits. Ce n'est point que les talens, les dévouemens, les héroïsmes, y soient plus rares qu'à une autre époque; seulement ils ont le tort de venir à une de ces mauvaises périodes où la vertu est inutile et perd elle-même de son prix. C'est une période de transition et de confusion où les faits ne s'enchaînent point d'une manière logique, où les élémens de la vie n'ont point d'unité, — une période d'anarchie en un mot. Les vieilles aristocraties subsistent encore, et se défendent cruellement, surtout à Berne; la monarchie gouverne encore à Neuchâtel et à Saint-Gall; les cantons démocratiques, surveillés par les aristocraties environnantes, travaillés par les influences contraires de l'Autriche et de la France, se livrent à des saturnales inouies. La vie industrielle commence à peine à Bâle, à Glaris, à Appenzell. Tel est le spectacle que présente la Suisse depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la fondation de la république helvétique. Rien n'est frappant comme de voir à quel point cette histoire de la Suisse au XVIIIe siècle ressemble à celle de la France, et nous pourrions dire du continent européen. L'ancien régime, trop faible pour gouverner, assez fort cependant pour se défendre, essaie de maintenir ses prérogatives surannées; il est défait enfin, et sur ses ruines un régime moderne s'établit à grand'peine par une longue suite d'essais et de révolutions contradictoires qui se déroulent encore sous nos yeux, sans parvenir, pas plus qu'en France, à pouvoir se définir nettement. Cette histoire éclaire la nôtre en plus d'un sens, et M. Monnard, en l'écrivant, a accompli sous plus d'un rapport une œuvre française.

ÉMILE MONTÉGUT.

V. DE MARS.

